

En
413

COLLÈGE DE LILLE.

L'an 1813, le 12 Août,

Dans la Distribution solennelle des PRIX, *faite par* MM. LES MEMBRES DU BUREAU D'ADMINISTRATION, *en présence des Autorités constituées,*

Louis Musiar d'Ostende
a obtenu le 2e prix de
la narration française
dans le cours de poëtique

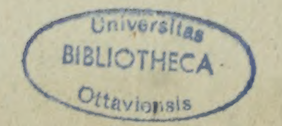
En foi de quoi nous avons signé.

Le Membre du Bureau de l'Administration,

Danel

Le Principal, J. Bruniau

Le Régent, Mariage




BIBLIOTHÈQUE
PLACET
LOUVAIN

P. L. Solvet
1912



Maison de J. Lafontaine
à Chateau Thierry.

Dessinée d'après nature en 1811 et gravée par A. DL.

ÉTUDES

SUR

LA FONTAINE,

OU

NOTES ET EXCURSIONS LITTÉRAIRES

SUR SES FABLES,

PRÉCÉDÉES DE SON ÉLOGE INÉDIT, PAR FEU M. GAILLARD,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

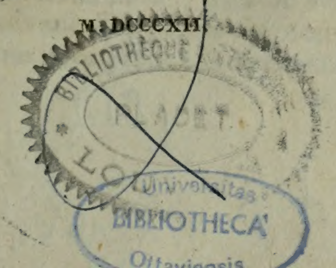
De tous les hommes qui ont écrit, La Fontaine est peut-être celui dont les beautés tiennent le plus au génie de sa langue et au sien.
MARMONTEL, *Leçons de Grammaire.*

A PARIS,

Chez GRABIT, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, n°. 8.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.

M.DCCCXII.



ERRATA.

PREM. PARTIE. *Page* 8, *ligne* 14. Intitulé ; *lisez* intitulée.
33, 15. De héros sur ce point ; *lisez*, de héros : sur ce point
35, 4. L'abbé Aubert ; *lisez*, M. Aubert.
37, 25. Du Bellay ; *lisez*, De Belloy.
40, 25. La Montagne en travail ; *ajoutez*, et le Chameau et les Bâtons flottans.
54, 12. Madame de la Feraudière ; *lisez*, madame de la Ferandière.
76, *ligne dernière*. Fragment ; *lisez*, fragments.
102, 21. *Totis* ; lisez, *summis*.
104, 10. Desportes ; *lisez*, Du Bellay.
109, 12. *Nitudela* ; lisez, *Nitedula*.
122, 29. N'étoit ; *lisez*, ne seroit.
142, 25. Le poète Ennius ; *lisez*, dit le poète Ennius.
166, 27. Précédés ; *lisez*, précédé.
186, 26. *Corio* ; lisez, *cuojo*.

SECONDE PART. *Page* 32, *ligne* 20. *Ajoutez*, ÉSOPE, F. 145.
48, 14. A sa fille ; *lisez*, à M. de Coulanges.
106, 13. *Scamnum faceretne* ; lisez, *scamnumne faceretne*.
141, 20. *Ajoutez à la fin de l'alinéa le signe* (*Ch.*).
151, 21. *Ajoutez à la fin de l'alinéa le signe* (*Ch.*).
164, 27. *Ajoutez à la fin de l'alinéa le signe* (*Ch.*).
170, *ligne dernière*. L'auteur anonyme ; *effacez* anonyme.
181, *ligne dernière*. An 8 ; *lisez*, an 5.
189, 21. *Exemplum ut* TULPA ; *lisez*, TALPA.
215, 8. *Ajoutez le signe* (*Ch.*).

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Un ami de La Fontaine avoit entrepris, il y a deux ans environ, de donner à ses frais une édition nouvelle des Fables avec les notes de Chamfort, dont il possédoit un manuscrit offrant quelques différences avec celles imprimées déjà. Il vouloit que cette édition fût du format aujourd'hui le plus généralement adopté, et les observations littéraires annexées au texte de chaque Fable; celle qui avoit paru en 1796 ne jouissant pas de cet avantage, cette entreprise, que le texte seul du Fablier recommandoit assez par lui-même, méritoit sans doute qu'on s'en occupât, et qu'on en espérât quelque succès.

Le hasard ayant voulu cependant que tous les détails qu'elle nécessitoit fussent confiés à nos soins, nous ne pûmes nous dissimuler à nous-mêmes, en relisant avec attention les notes de Chamfort, qu'il leur manquoit beaucoup de choses pour mériter à juste titre celui de commentaires qu'on se plaît à leur donner, et sous lequel nous allions bientôt avoir à les annoncer, suivant l'intention du nouvel éditeur; mais il ne nous parut pas impossible, avec

du temps et des soins, d'y suppléer sous plusieurs rapports ; toute latitude nous ayant été laissée à cet égard, nous nous sommes proposés en conséquence :

1.° De rechercher avec un soin tout particulier, pour l'indiquer de la manière la plus précise, la source de chaque Fable ; 2.° de nous livrer quelque temps, les Fables toujours sous nos yeux ou présentes à notre mémoire, à l'étude des vieux écrivains que leur aimable et modeste auteur appeloit ses maîtres, pour y épier et reconnoître, autant que possible, ces heureux larcins dont lui-même se fait gloire dans sa belle Epître au savant Evêque d'Avranches (1), et de relire dans le même esprit, mais relativement à leur inimitable modèle, seulement les plus célèbres d'entre les Fabulistes modernes, qui tous l'ont mis plus ou moins à contribution ; 3.° de parcourir les ouvrages français qui traitent de la littérature, pour en extraire les observations partielles en grand nombre, que les Fables de La Fontaine ont provoquées, et qui pouvoient ajouter à celles du même genre que nous allions avoir à reproduire ; et enfin, ce qui pourra sembler téméraire de notre part, d'examiner de nouveau ces dernières qui, à leur première apparition, essuyèrent plusieurs critiques assez fondées (2).

(1) Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

(2) Qu'il nous suffise de citer ce passage, extrait de

Quant au premier objet de ces recherches, plusieurs Savants l'avoient déjà cru digne de leurs soins. On trouve dans une lettre que Grosley fit insérer en mai 1775, dans le *Journal Encyclopédique,* relative à un Mémoire sur les Fables de la Fontaine, qu'il avoit envoyé à l'académie de Nancy : « La recherche des « sources où La Fontaine a puisé fait partie de « mon travail ; le Recueil de Camérarius, celui « de Nevelet, neveu de Pithou, ont fourni « presque tous les sujets ; les recueils de Facé- « ties sortis de l'école de maître François, ont « fourni le reste : d'après ces recherches, j'ai « dans mon exemplaire de La Fontaine, à la « tête de chaque Fable, la source où il a puisé « son sujet. » M. Bérenger, dans une note de sa préface du *Fablier de la Jeunesse et de l'âge mûr,* annonçant de nouveau le commentaire de La Fontaine qu'il promet depuis longues

---

l'Examen du *Cours de Littérature* de La Harpe, par M. de F***, *Mercure* du ... ventôse an 9 : « On a fait « paroître un ouvrage posthume de Chamfort sur les « Fables de La Fontaine. Les notes du commentateur « prouvent qu'il n'a pas toujours senti les grâces de l'ori- « ginal ; il critique même plus d'une fois des traits d'un « naturel exquis. En comparant ces notes aux analyses « du *Cours de Littérature*, on sent combien le goût de « Chamfort étoit inférieur à celui de La Harpe, dont « presque tous les jugements sont confirmés par la pos- « térité. » Ce que M. de F*** avance ici en thèse générale, M. Clément, dans un autre journal, a pris à tâche d'en fournir des preuves assez nombreuses ; et nous avons fait usage de toutes ses observations.

années, dit : « J'imprimerai une notice générale de toutes les sources où cet auteur a « puisé, et j'espère qu'on y trouvera des dé- « couvertes assez curieuses. J'ai été puissam- « ment aidé dans ce pénible travail par feu « M. de Brienne, archevêque de Sens, dont « les recherches en ce genre sont connues « des amateurs instruits ; j'ai profité des notes « savantes de plusieurs Littérateurs français « qui, après M. de Brienne, ont le plus accu- « mulé de recueils sur la Fable et les Fabu- « listes. » En dernière analyse, M. l'abbé Guillon, dont il existe un commentaire sur La Fontaine, ayant pour titre : *La Fontaine et tous les Fabulistes*, fait particulièrement précéder chaque Fable de l'indication de celles analogues qu'il a trouvées dans les anciens recueils cités par Grosley, et suivre de celle des imitations qu'en ont à sa connoissance hasardé les modernes.

Quoique, d'après ce dernier travail surtout, il semblât que rien ne dût être plus facile que d'indiquer ces sources, nons n'avons pas laissé que d'y recourir nous-mêmes, et il est résulté de cette attention scrupuleuse, que les nouvelles recherches auxquelles nous nous sommes livrés, nous ont conduit souvent à un résultat tout différent de celui de ce dernier commentateur, à la découverte de plusieurs types originaux qui n'étoient point parvenus à sa connoissance, et nous ont mis à portée de remplir autant de lacunes (1) qu'il avoit laissées

(1) Ces recherches nous ont fait connoître une infi-

à ceux qui viendroient après lui. Nous devons dire au sujet des Fables de Pilpay, lorsque nous venons à les citer, que c'est toujours d'après la traduction de 1644 que La Fontaine devoit avoir sous les yeux, et non d'après celles qui ont paru de notre temps.

Cette première partie de la tâche à laquelle nous nous sommes volontairement assujettis étoit entièrement achevée, et les autres plus qu'ébauchées, lorsque des circonstances particulières, dont le détail seroit trop fastidieux à déduire, arrêtèrent tout d'un coup le dessein formé de donner une édition nouvelle des Fables avec des commentaires. Nous n'avons pas laissé cependant que de continuer nos recherches qui, dans un moment où nous jouissions de quelque loisir, étoient devenues pour nous une occupation agréable, joint à ce que nous avions fortement à cœur d'y mettre fin, pour pouvoir nous livrer sans distraction à des soins plus essentiels.

---

nité d'autres Fables qui pourroient ajouter une bonne moitié à sa nomenclature; car il paroît que, parmi les anciens fabulistes, Philibert Hégémon, Habert Corrozet, Baïf, Régnier Desmay, Targa, Verdizoti, etc., etc., lui étoient tout-à-fait inconnus, quoique de temps à autre on rencontre quelques-uns de ces noms: mais ils semblent plutôt indiqués d'après des notes informes, dont on a profité sans examen, que d'après une étude particulière de ces auteurs, qui, dans un travail de la nature de celui de M. G***, eussent dû se trouver cités presqu'à chaque page.

C'est ce travail dépouillé de son plus grand charme, celui du texte des Fables, que nous osons offrir au Public, sous le titre d'*Études sur La Fontaine.* Heureusement ces Fables sont dans toutes les mains et dans la mémoire de tous ceux qui peuvent prendre quelqu'intérêt à ces remarques ; et d'autre part il n'est pas, à beaucoup près, sans exemple qu'on ait publié isolément un corps plus ou moins complet d'observations littéraires sur des auteurs classiques anciens et modernes ; parmi ces derniers, on peut citer même les plus illustres contemporains de La Fontaine : Corneille, Racine, Molière surtout, dont un membre de l'Académie, qui a fait de ses Œuvres l'objet de ses plus chères méditations, a donné récemment au Public un nouveau commentaire sous le titre même que nous avons cru devoir adopter.

Pour ce qui constitue les emprunts faits par La Fontaine aux anciens ou à nos vieux auteurs, ce que les Fabulistes modernes ont dérobé de tours et d'expressions pittoresques à leur maître par excellence, nous avons encore été précédés dans cette tâche par M. l'abbé Guillon, qui en a fait une partie essentielle de son commentaire. Une lecture et une érudition fort étendues l'ont conduit, sous ce rapport, à des découvertes fort heureuses ; mais, quoiqu'en littérature on ne se fasse pas communément un grand scrupule de s'approprier ce qui n'est que citations, nous déclarons que nous nous sommes soigneusement abstenus de cette

espèce de larcin ; ce que nos recherches ont pu nous faire découvrir à cet égard, ne sera qu'un supplément à ce travail intéressant, sans en être une répétition.

Nous n'avons pas moins fait tous nos efforts pour qu'il soit aussi complet qu'il étoit en nous de pouvoir le rendre ; c'est dans ce dessein que nous y avons ajouté séparément d'excellentes analyses de plusieurs Fables extraites du *Cours de Belles-Lettres* de Batteux et de divers journaux littéraires, et que nous l'avons fait précéder d'un éloge peu connu de La Fontaine, par Gaillard, et qui manque aux Œuvres littéraires de cet Académicien récemment publiées.

Cet éloge nous dispense naturellement de parler de l'auteur sur lequel nous publions ces remarques, et même de pousser plus loin cet avertissement dont l'unique but est d'indiquer en peu de mots, et le motif qui nous a fait entreprendre l'ouvrage que nous offrons au public, et les éléments dont il se compose. Que cependant il nous soit permis de joindre encore à cet avis deux tables qui font partie intégrante de nos recherches, l'une contenant l'indication de ce qui, à notre connoissance, a été écrit jusqu'à ce jour sur La Fontaine ; l'autre celle des éditions et des traductions en langues étrangères les plus remarquables de ses Fables, sous les rapports typographiques et littéraires.

P. L. S....T.

NOTICE ALPHABÉTIQUE,

PAR NOMS D'AUTEURS,

DES TRAVAUX LITTÉRAIRES DONT LA FONTAINE A ÉTÉ L'OBJET.

ADRY (M.), éditeur (1). (Voy. la Notice des éditions.)

AUBERT (M.). Discours sur la manière de lire des Fables. Tous les exemples sont pris de La Fontaine.

BATTEUX. Le traité de l'Apologue, dans son *Cours de Belles-Lettres*, renferme l'analyse des plus belles Fables de La Fontaine.

BÉRENGER (M.). Hommage à La Fontaine, dans son *Epître aux Livres qu'il aime le plus.* — Remarques sur la Fable du *Paysan du Danube*, *Mercure de France*, janvier 1789.

BLANCHARD (l'abbé). Notes historiques et littéraires dans un ouvrage intitulé : *le Temple des Muses*, ou *Choix des meilleures Fables de nos Fabulistes français*, avec des notes, etc., propre à former le cœur et l'esprit des jeunes gens, etc. *Liége*. 2 v. in-12.

BOILEAU. Sa Dissertation sur la *Joconde* est une apologie constante de La Fontaine.

BOISSONNADE (M.). Lettre à M. Lenoir-Laroche, contenant diverses remarques littéraires sur quelques passages des Fables de La Fontaine, *Merc. de France*, 30 messidor an 5.

BOUFFLERS (Stanislas). A M.me de ***, en lui envoyant les Fables de La Fontaine (dans ses Œuvres).

BOULARD (M.). Réflexions morales sur quelques Fables de La Fontaine, *Magasin Encyclopédique*, première année, n°. 15.

CADET GASSICOURT (M.) Recherches sur quelques Fables de La Fontaine, *Veillées des Muses*, seconde année, n.° 9.

CHAMFORT. *Eloge de La Fontaine*, qui a remporté le prix proposé par l'Académie de Marseille, en 1775

---

(1) Cette indication ne s'entend que des Fables.

(dans ses Œuvres). — Notes sur les Fables de La Fontaine, imprimées pour la première fois en 1796.

CHAUFFEPIED. Remarques particulières sur La Fontaine, dans son *Dictionnaire historique et critique.*

CHAUSSARD (P.). La Fontaine caractérisé dans son *Epître* sur quelques genres de poésie dont il n'est point fait mention dans *l'Art Poétique.*

CHAZET (M.). Stances sur La Fontaine, *Mercure de France,* 11 mars 1809.

CLÉMENT, de Dijon. Lettre à M. *** sur un écrit intitulé *Eloge de La Fontaine,* par M. de La Harpe. Paris, 1775, 8°. — Lettres à Voltaire (*passim*). — Observations sur les Notes de Chamfort, *Journ. Littér.*, n.° 35; sur la nature du style de La Font., *ibid,* n°. 10, et dans ses *Essais de Critique sur la Littérat. ancienne et moderne.* Amst., 1785; 2 vol. in-12.

COLLIN D'HARLEVILLE. La *Centenaire* de La Fontaine, *Almanach des Muses,* 1797. Cette petite pièce ne fait point partie des œuvres de son auteur, mais, dans ces dernières, on remarque, entr'autres morceaux qui rappellent plus ou moins le fabuliste, ceux qui ont pour titre *l'Insomnie,* et *la Campagne et les Vers.*

COSTE, édit. et commentat. (Voy. la Notice des Edit.)

COULANGES, a composé des chansons de quelques Fables de La Fontaine. (Voy. le recueil de ses Poésies, Paris, 1754, in-12.)

COURNAND (M. de). La Fontaine modèle du style simple, chant 1er. du poëme des *Styles.*

DARDENNE. Le Discours sur la Fable, en tête de son recueil de Fables, roule tout entier sur La Fontaine.

DELALOT (M. Charles). Esope, Phèdre et La Fontaine, *Mercure* du 30 juillet 1803.

DELILLE (Jacques). Hommage à La Fontaine, chant 5e. du poëme de *l'Imagination.*

DELILLE DE SALLES (M.). *La Fontaine,* hommage destiné pour sa fête séculaire. — La Font. comparé à Raphaël, à l'occasion de *Psyché,* t. 6 de ses œuv.

DESBILLONS (le P.). Le recueil de ses Fables latines offre quelques-unes de celles de La Fontaine.

DIDEROT. La notice sur La Fontaine insérée en tête de l'éd. des *Contes* de 1762, dite des *Fermiers génér.*

DIDOT (MM. père et fils), édit. (Voy. la not. des édit.)

DOLIVET, éloge de La Fontaine, dans *l'Histoire de l'Académie*, tome 2, édition de 1745.

DREUX DURADIER. Dans le Discours en tête de son recueil de Fables, intitulé : *Examen critique des principaux Fabulistes anciens et modernes*, long article consacré à La Fontaine.

DUBOIS-FONTANELLE (M.). Dissertation sur l'Apologue, les Fabulistes anciens, et sur La Fontaine, lue à la Société des Sciences de Grenoble, le 15 pluv. an 7.

DUCLOS. La Fontaine considéré comme l'auteur le plus original de la langue, *Mémoires sur la vie de Duclos, écrits par lui-même.*

DUMONT (M.). *Hommage à La Fontaine*, pièce de vers insérée au procès-verbal de la distribution des prix du Lycée impérial de 1808.

DUSSAULT (M.). Parallèle entre Phèdre et La Fontaine, *Journal de l'Empire*, 5 juillet 1811.

FAYOLLE (M.). La Fontaine et Nivernois considérés comme Fabulistes, *Saisons Littéraires*, tome 12, page 23. — *Quatrains et Distiques (passim).*

FÉNÉLON. *Regrets sur la Mort de La Fontaine*, trouvés parmi ses manuscrits, et présumés être un sujet de version pour son élève, car ils sont écrits en latin; insérés dans la vie de Fénélon mise en tête de la nouvelle édition du *Télémaque* donnée par M. Adry.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (M.). Ode sur le prix de l'Académie de Marseille, en 1774. *Paris, Valade*, 1774, in 8°. — Une longue note sur La Fontaine, à la suite d'une Epître à M.[me] la comtesse d'Alsace, sur l'éducation de son fils.

FRÉRON. Vie de La Fontaine (1), tome 31 des *Observations sur les écrits modernes*, page 74. — Vers

(1) Cette *Vie* avoit été insérée précédemment en tête d'une édition des *Contes* de La Fontaine, faite à Londres en 1742, et fut depuis traduite en anglais pour l'édition en cette langue de la *Psyché*, traduite par Lokmann.

sur Esope et La Fontaine, *Alm. des Muses*, 1775. — Nouvelles observations sur La Fontaine, *Année Littéraire*, 1777, tom. 8, pag. 58.

FUMARS. Dans la préface de son recueil de Fables, La Fontaine caractérisé comme Fabuliste : « Enfin parut « le bon homme, cet enfant naïf, etc. »

GAILLARD, *Eloge de La Fontaine*, qui a remporté le second accessit au jugement de l'Académie de Marseille, au concours de 1775. — Jugements dans sa *Poétique française*, à l'usage des dames.

GIRAUD (le P.), traducteur des Fables en vers latins. (Voy. la liste des éditions.)

GRÉTRY (M.). Dialogue entre J.-J. Rousseau et La Fontaine, 3e. vol. de son livre intitulé : *De la Vérité, ce que nous fûmes*, etc.

GRILLO (Luigi), a trad. quelques Fables en vers italiens.

GROSLEY. Observations sur les Fables de La Fontaine, *Journal Encyclopédique*, mai 1775. — Lettre sur La Fontaine, *Merc.* de septembre 1785. — Réponse à cette lettre, *ibid.*, novembre *id.*

GUICHARD. *Esope, Phèdre et La Fontaine aux Champs-Elysées*, pièce lue à la séance de la Société Philotechnique, le 4 décembre 1808.

GUILLON (M.), auteur d'un nouveau commentaire. (Voy. la notice des éditions.)

JACQUELIN (M. J. A.). *Jean La Fontaine*, comédie anecdotique en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles. Paris, ventose an 8, in-8°.

JAUCOURT (de). L'article *Fabuliste*, dans l'ancienne *Encyclopédie*.

IMBERT. Les prologues des 3e. et 5e. livres de son recueil de Fables, qui sont adressés à La Fontaine.

JOANNET (l'abbé). La Fontaine comparé à La Mothe, *Eléments de Poésie française*, tome 3.

JOUVENCI (le P.), a composé des notes pour l'intelligence du texte des Fables. (Voy. la liste des éditions.)

LA BRUYÈRE. Caractère de La Fontaine : « Un homme « paroît grossier, etc., » ch. *des Jugements*. — « Un « autre plus égal que Marot, etc., » Disc. de réception.

LADIXMERIE. Dialogue entre La Fontaine et Ronsard, *Mercure* d'avril 1769.

LA HARPE. *Eloge de La Fontaine*, qui a remporté le premier accessit au jugement de l'Académie de Marseille, en 1774.— Examen analytique des Fables, dans le 6e. vol. du *Cours de Littérature*.

LA MOTHE. Jugements sur La Fontaine, dans son *Discours sur la Fable*, en tête de son recueil.

LE BRETON. Julien (statuaire) et La Fontaine, *Saisons Littéraires*, tom. 12, pag. 247. — Les exemples de son livre qui a pour titre : *la Logique adaptée à la Rhétorique*, sont empruntés, pour la plupart, des Fables de La Fontaine, et accompagnés de réflexions qui en font sentir les beautés.

LE BRUN, auteur d'un *La Fontaine travesti*. (Voy. la notice des éditions.)

LE JEUNE. Mérite du style de La Fontaine : préface du recueil de Fables. Paris, 1765, in-12.

LE MONNIER. Quelques observations sur les Fables de La Fontaine, dans le Discours préliminaire de son recueil de Fables.

LENOIR DU PARC. Dans ses *Observ. sur la Littér.* Paris, 1774, in-8.°, la lettre 12e. est toute relative à La Font.

MARAIS (Mathieu). *Histoire de la Vie et des Ouvrages de M. de La Fontaine*, Paris, 1811, in-12.

MARMONTEL. *Encyclopédie*, art. *Fable*. — Epître aux Poètes. — Lettre aux auteurs du *Journal de Paris*, du 4 février 1786. — Souvent cité dans ses leçons de grammaire.

MERCIER (M.). Sur La Fontaine, *Journal de Paris*, 21 août 1808.

MEULAN (M.lle Pauline de). Caractère du style de La Fontaine, et de l'inutilité des efforts de ceux qui visent à l'imiter, *Publiciste*, 20 décembre 1807.

MONGEZ (M.), éditeur. (Voy. la notice des éditions.)

MONTENAULT. *Vie de La Fontaine*, en tête de l'édit. in-folio des *Fables* de 1758. (Voyez, pour les omissions de cette *Vie*, les Mémoires de Trévoux, juillet 1755 et février 1759.

Nau, a mis les Fables de La Fontaine en vaudevilles. (Voyez la liste des éditions.)

N. de N.... (M.lle). Epître à La Fontaine, *Petit Magasin des Dames*, 4e. année.

Naigeon. *Eloge de La Fontaine*, qui a concouru pour le prix de l'Académie de Marseille, en 1774. *Bouillon*, 1775, in-8°. — La notice insérée au commencement des éditions données par Didot.

Niceron (le P.). Notice sur La Fontaine, tom. 18 de ses *Mémoires*.

Palissot (M.). Jugement dans ses *Mémoires Littéraires*. — Observations particulières dans une lettre à M. Patu, faisant partie de ses œuvres.

Pariseau. *Jean La Fontaine*, comédie en deux actes, représentée sur le théâtre de Monsieur à l'époque de son établissement provisoire à la foire St.-Germain. Cette pièce, qui a eu beaucoup de succès, n'est point imprimée.

Perotti (M.), traducteur italien des Fables. (Voyez la notice des éditions.)

Perrault. Eloge historique de La Fontaine, tom. 1er. des *Hommes illustres*. Paris, 1696, in-folio.

Petitot (M.). Sur le génie de La Fontaine, *Mercure de France*, 8 décembre 1804.

Pignotti, a traduit quelques Fables en vers italiens.

Prévost d'Irai (M.), avec M. Dieu-la-Foi. *Jean La Fontaine*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles. Paris, 1806, in-8°.

Il existe encore plusieurs autres petites pièces de théâtre, telles que *le Souper d'Auteuil*, au Vaudeville; *Molière avec ses Amis*, au Théâtre-Français, où l'on a esquissé le portrait de La Fontaine; mais le fablier ne s'y trouve qu'en seconde ligne.

Rémond de St.-Mard. Ses *Réflexions sur la Fable* sont en grande partie consacrées à l'examen analytique de quelques-unes de celles de La Fontaine.

Reyrac (l'abbé de). Hommage à La Fontaine. (Dans ses œuvres.)

Rivarol. Examen critique de la Fable de la *Chatte métamorphosée en Femme*, dans une brochure publiée à Hambourg en 1795. (Voy. liv. 2, fab. 18.)

ROUSSEAU (J.-J.). Observations critiques sur les deux prem. Fables de La Fontaine, au 2e. liv. de son *Emile.*

Cette critique, traitée justement de paradoxe, a été souvent réfutée, et en dernier lieu par M. Geoffroy, dans l'*Année Littéraire*, et par deux autres littérateurs, dans la *Décade* du 30 fructidor an 11, et le *Mercure* du 27 juin 1807. Nous avons fait usage de la première réfutation, que l'on trouvera à la fin de ce volume.

SABATIER de Castres. Ses *Trois Siècles de la Littérature française. — Dict. de Littér.*, art. *Fable.*

SAINT-ANGE. Analyse de la Fable de *l'Homme et la Couleuvre, Décade*, 4e. trimestre an 5, pag. 286.

SAINT-VICTOR (M. de). Florian comparé à La Fontaine, *Journal de l'Empire*, 5 juin 1811.

SAUTEREAU DE MARSY (M.). Notice sur La Fontaine, tome 25 des *Annales poétiques.*

SAUVIGNY. La Fontaine justifié du reproche que lui fait Boileau du trop fréquent emploi des vieilles expressions, *Disc. sur la Langue*, en tête de son roman de *Blanche Bazu.*

SÉVIGNÉ (Mme de). Cette femme célèbre, une des plus zélées admiratrices du talent de La Fontaine, reproduit, en cent endroits de ses Lettres, et ses tours et ses expressions, et le juge avec beaucoup de goût toutes les fois qu'elle en parle, ce qui lui arrive souvent.

SIMIEN DESPRÉAUX (M.), éditeur d'Œuvres soi-disant posthumes de La Fontaine.

TANDON (M.), a traduit quelques Fables en vers languedociens. (Voy. la notice des éditions.)

THOMPSON (M. Robert), a traduit les Fables en vers anglais. (Voy. la notice des éditions.)

TITON DU TILLET. Notice historique sur La Fontaine, dans son *Parnasse français*, pag. 466.

VAUVENARGUES. *Sur La Fontaine*, tom. 2, édit. in-12, page 207.

VAUXELLES (Bourlet de). Mme de Sévigné mise en parallèle avec La Fontaine, *Réfl. sur les Lettres de madame de Sévigné*, p. 78.

VIGNEUL-MARVILLE. Portrait de La Fontaine, tom. 2 de ses *Mélanges d'Histoire et de Littérature.* — Anecdote sur La Fontaine, *ibid.*, tom. 2.

VINOT et TISSARD (les PP.), ont traduit les Fables en vers latins. (Voy. la notice des éditions.)

VOLTAIRE. Boileau comparé à La Fontaine, tome 40, page 83. — L'Arioste comparé à La Fontaine, t. 46, p. 244, t. 49, p. 351. — Questions sur l'*Encyclopédie*, art. *Fable.—Siècle de Louis XIV.—Temple du Goût.*

WALL (le vicomte de). *La Fontaine*, Portefeuille d'un jeune homme de 23 ans. Paris, 1788, in 8°.

XIMENÈS. Aux mânes de La Fontaine, *Journal de Paris*, 22 germinal an 4.

ANONYMES.

Portrait de La Fontaine, de l'Académie française, mort en 1695, au-devant de ses œuvres posthumes. Paris, *Deluynes*, 1696, in-12.

La Fontaine pénitent, élégie présentée à l'Académie des Jeux floraux, en 1737, imprimée dans le recueil de ladite année.

Sur les Fables de La Fontaine, *Mercure de France*, septembre 1770, pag. 117.

Lettre sur La Fontaine, à M. ***, *Esprit des Journaux*, décembre 1774, page 158.

Dialogue entre Bidpaï, philosophe indien, et Jean de La Fontaine, *Nouveaux Dialogues des Morts, recueillis de divers Journaux, et choisis avec soin.* Bouillon, 1787, tome 2, page 43.

Voltaire justifié de sa prévention prétendue contre La Fontaine, *Journal de Paris*, 31 juillet 1803.

De l'invention en poésie, considérée par rapport à La Fontaine, *Observateur*, 8 juin 1803.

Du silence de Boileau sur La Fontaine, *Mercure de France*, 21 février 1805.

La Harpe répond à cet art. dans le 15e. vol. du *Cours de Littér.*

Examen raisonné des œuvres de La Fontaine, *Journal de l'Empire*, des 18 pluviose et 10 ventose an 13, article signé S.

La Fontaine chez Fouquet, pièce en un acte et en prose, représentée sur le Théâtre-Français, le 22 février 1809. (Non imprimée.)

NOTICE

DES ÉDITIONS LES PLUS REMARQUABLES.

Fables choisies, mises en vers par de La Fontaine, enrichies des figures de Causse. Paris, *Cl. Barbin*, 1668, in-4°. Prem. édit., qui contient les 6 premiers livres seulement.

Les mêmes; Paris, *Barbin*, 1678, 1679 et 1693. 5 vol. in-12, fig. dessinées par Chauveau. Edition revue par l'auteur lui-même.

Les mêmes, avec un nouveau Commentaire par M. Coste. Paris, 1746 2 vol. in-12, fig.

Les mêmes; Paris, 1755, 1759. 4 vol. in-folio, fig. d'Oudry, (magnifique édition.)

Les mêmes, avec figures gravées par Fessard, le texte par Montulay. Paris, 1765, 6 vol. in-8°.

Les mêmes, avec des fig. en taille-douce. Bouillon, 1776. 4 v. in-8°.

Les mêmes, avec les figures de Simon et Coiny. Paris, Didot aîné, 1787. 6 vol. in-18.

Les mêmes, avec les Notes de Chamfort. Paris, 1796, de l'imprimerie de Delance. 2 vol. in-8°.

Les mêmes, avec des Notes grammaticales, mythologiques, etc.; par Mongez, membre de l'Institut. Paris, Agasse, an 5—1796. 2 vol in-12.

Les mêmes; nouvelle édition, plus complète que les précédentes, ornées de 202 gravures en bois, du cit. Godard, qui paroissent pour la première fois avec les notes et les remarques choisies de Coste et de Chamfort, la vie et l'éloge de La Fontaine. 2 v. in-12. Paris, 1800, chez Lenoir, libraire, rue de Savoie.

Les mêmes; Paris, Didot aîné, 1802. 2 vol. petit in-folio, ornés de 12 vignettes, dessinées par Percier, et gravées par Girardet.

(*MM. Didot, père et fils, ont imprimé précédemment, et dans presque tous les formats, les mêmes Fables pour la collection d'Artois et celle du Dauphin, avec toute l'élégance et toute la correction qui leur appartiennent. Nous ne ferons néanmoins de ces belles éditions, non plus que de beaucoup d'autres également très-recommandables, qui ne contiennent que le texte seul, aucune mention particulière, parce qu'il entre moins dans nos vues de donner une suite complète des éditions qui existent, qu'une indication de celles qui se distinguent les unes des autres par le luxe des figures dont elles sont ornées, et les remarques qui éclaircissent le texte de l'auteur.*)

La Fontaine et tous les Fabulistes, ou La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs; nouvelle édition, avec des obser-

vations critiques, grammaticales, littéraires, et des notes d'Histoire naturelle; par M. N. S. Guillon. Paris, *Ve. Nyon*, 1803. 2 vol. in-8o.

Fables choisies, etc.; nouvelle édition revue avec soin, avec la vie de l'auteur, et suivie d'un vocabulaire qui tiendra lieu de notes. Paris, *Barbou*, 1806, in-12. — Cette édition est due aux soins de M. Adry, qui l'a fait précéder de la vie de La Fontaine par Fréron, à laquelle il a joint des éclaircissements.

Les mêmes, avec des notes du P. Jouvency. Paris, *Villet*, 1807, in-12.

Les mêmes, avec 266 gravures en relief, exécutées d'après un nouveau procédé. Paris, *Renouard*, 1811. 2 vol. in-12.

Les mêmes, gravées en caractères sténographiques, ornées du portrait de l'auteur, gravé en médaillon par Gaucher. Paris, *Bertin*. Ouvrage commencé depuis 1797, et dont il n'existe encore que les 5 premiers livres.

Traductions.

Fables choisies de M. de La Fontaine, trad. en vers latins par les PP. Vinot et Tissard, oratoriens, et autres pièces de poésie latine et françoise (Le tout publié avec une préface par M. l'abbé Saas.) Anvers (Rouen), *Michel Bonnefoy*, 1738, in-12.

Fabulæ selectæ Fontanii, è gallico in latinum sermonem conversæ, in usum studiosæ juventutis; aut. J. B. Giraud, presbytero Congregat. Oratorii *Rotomagi*, 1775. 2 vol. in-8o.

Fables causides de La Fontaine, en bers gascouns; à Bayoune, de l'imprimerie de Paul Fauvel-Duhard, 1776, in-8o.

Cet ouvrage, très-bien exécuté et orné d'un frontispice allégorique, dessiné par Moreau et gravé par Lemire, ne contient qu'un choix des Fables de La Fontaine, au nombre de 106, *et divisées en* 4 *livres.*

Fables et Contes, en vers languedociens, patois de Montpellier; par Aug. Tandon, an 8, 1799. 1 vol. in-8o. — Recueil composé, en grande partie, de Fables de La Fontaine.

Fables de La Fontaine, traduites en vers italiens par Perotti. Paris, 1811, in-8o.

La Fontaine's Fables, now first translated from the french in english verse by Robert Thomson. Paris, 1806. 4 vol. in-8.o, fig.

Travestissements.

Fables de La Fontaine, mises en musique par M. l'abbé Lacassagne, et en vers lyriq. par Nau. Recueil composé de 22 Fables. 1754, chez Duchesne. Nouvelle édition, 1779, in-24.

Recueil de Fables choisies, dans le goût de M. de La Fontaine, sur de petits airs et vaudevilles connus, notés à la fin pour en faciliter le chant. Paris, *Butard*, 1767, in-18.

Ce petit recueil, qui diffère des précédents, contient 300 *Fables, au nombre desquelles se trouvent la plupart de celles de La Fontaine, dont l'auteur a souvent conservé les propres expressions.*

Les Fables mises en action, in-8°. Ce volume, qui a reparu en 1790 sous le titre : *des Roses de l'Education*, ou Variétés utiles et amusantes, contient 12 Fables de La Fontaine arrangées en dialogues, et extraites, pour la plupart, du premier livre.

Le La Fontaine des trois premiers âges, ou Fables de La Fontaine réduites à la simple narration, et distribuées en 12 livres; les 4 premiers contenant les Fables simples et courtes convenables aux enfants; les 4 derniers celles d'un plus haut style, pour les adolescents; et les 4 livres intermédiaires, celles qui, tenant des unes et des autres, sont plus particulièrement propres aux jeunes gens. On a remplacé les mots vieillis par des termes en usage, corrigé plusieurs fautes de langue par lesquelles des éditeurs inattentifs ou ignorants avoient défiguré cet auteur inimitable. On a retranché tout ce qui pouvoit blesser le plus légèrement les mœurs et la pudeur; on a fait enfin disparoître un nombre considérable d'hiatus, d'inversions forcées, de constructions vicieuses, les termes impropres, etc.; par Pierre Philibert Lebrun, ancien président, prévôt, juge royal de la ville de Bonneval. Paris, *Favre*, 1808, in-8°.

ADDITION.

PORTRAITS GRAVÉS DE LA FONTAINE.

Quoiqu'il en existe un nombre infini, très-peu, suivant nous, méritent d'être cités. Le plus beau et le plus remarquable est celui qui se trouve au tome premier des *Grands Hommes* de Perrault, gravé par Edelink, d'après Rigaud. Ceux qui ont paru depuis n'en sont qu'une répétition, dont on estime particulièrement les deux qu'a donnés Ficquet, et celui d'Audouin, qui se voit en tête de la belle édition des *Amours de Psyché*. Paris, Didot jeune, 1793. in-4°.

Sa statue en pied, commandée par le roi, et exécutée par Julien en 178.., a été faite d'après un buste, réputé très-ressemblant, qui se conserve dans la famille de La Fontaine. Cette statue est une de celles des hommes célèbres dans les lettres du siècle de Louis XIV, qui décorent la salle des séances publiques de l'Institut. Le modèle en plâtre de cette statue se voit au Musée des Petits-Augustins, dans le jardin duquel sont recueillies les cendres de La Fontaine, dans un sarcophage orné de bas-reliefs dont le sujet est pris des Fables.

FIN DES NOTICES.

ÉLOGE

ÉLOGE

DE

LA FONTAINE,

QUI A CONCOURU POUR LE PRIX PROPOSÉ EN 1776 PAR L'ACADÉMIE DE MARSEILLE,

PAR M. GAILLARD.

Cui quandò invenient parem?

NOTRE premier éloge est dû à ceux qui nous proposent de célébrer La Fontaine. La capitale, messieurs, vous enviera ce sujet. Elle a pu balancer entre La Fontaine et Molière; Molière a eu la préférence : La Fontaine auroit pu l'avoir. Entre de tels hommes, on ne peut se tromper : l'un et l'autre choix eût pu paroître le meilleur.

Paris n'a donc point à se reprocher d'avoir négligé un homme illustre qui lui appartenoit particulièrement; mais il applaudit au noble empressement qui, des bords de la Méditerranée, vous fait chercher pour l'objet de votre hommage un poète né sur les rives de la Marne. Loin d'ici les vues étroites et exclusives! loin ce zèle glacé qu'arrêtent les bornes d'une province ou celles même des empires! La république des lettres est partout; l'homme de génie appartient à l'univers. Proposer l'éloge de La Fontaine, étoit un droit acquis

à toute société littéraire, ou plutôt c'étoit le devoir de toutes : heureuse celle qui a pu le remplir la première !

Heureux aussi, quel qu'il soit, Messieurs, ce zélateur du génie, cet homme respectable à ce seul titre, qui s'associe à votre gloire, qui veut que la couronne que vous allez déférer soit autant au-dessus des autres couronnes que le sujet est au-dessus des autres sujets ! Puisse le génie de La Fontaine lui être transmis ! c'est la seule récompense digne d'un homme si sensible à la gloire des talents.

Puisse aussi quelque étincelle de ce génie facile et heureux, animer aujourd'hui ses panégyristes ! Puissions-nous le louer comme il louoit lui-même les Sévigné, les Harvey, les La Sablière ! Puissions-nous lui dérober

Son art de plaire et de n'y penser pas !

Hélas ! tous nos panégyriques vaudront-ils jamais ce témoignage que deux hommes uniques se rendoient l'un à l'autre dans la simplicité de leur cœur, et dans la familiarité de la conversation ? *Molière est mon homme,* disoit La Fontaine (1). *Ne nous moquons pas du bonhomme,* disoit Molière, *il vivra peut-être plus que nous tous* (2). Divins génies ! vous vivrez éternellement l'un et l'autre ; chacun de vous est l'homme de tous les temps, de tous les lieux, de tous les âges, de tous les caractères.

---

(1) Voyez une lettre de La Fontaine à Maucroix, contenant la relation de la fête donnée au roi à Vaux, par M. Fouquet. C'est au sujet de la comédie des *Fâcheux*, représentée dans cettte fête. La lettre est du 22 août 1661. On connoît aussi l'épitaphe que La Fontaine fit à Molière : *Sous ce tombeau gissent Plaute et Térence, etc.*

(2) Ce fut à un souper chez Molière, à Auteuil, où Boileau et Racine, selon leur usage, accablèrent de railleries leur ami La Fontaine, qui, selon son usage aussi, souffrit tout avec une patience infinie. Molière s'impatienta pour lui, et dit encore à un des convives : *Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme.*

Le *bonhomme!* que ce titre ne nous échappe pas : il caractérise La Fontaine; il suffiroit seul à l'éloge d'un grand homme. Descartes et Corneille eurent aussi cette *bonhomie* : elle est sublime quand elle est jointe au génie.

On a trop regardé La Fontaine comme inférieur à ses œuvres, et peu digne, personnellement, d'attention et de curiosité. Considérons séparément et la personne et les ouvrages : ce sera la division naturelle de ce discours; ou plutôt, nous ne considérerons La Fontaine que dans ses ouvrages, mais nous les observerons d'abord comme miroirs de son âme, comme expression et développement de son caractère; nous les considérerons ensuite en eux-mêmes et indépendamment de ce rapport.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout écrivain qui a un caractère, se peint dans ses ouvrages; on l'y voit, on l'y entend; on y voit même si l'auteur est sans caractère, et s'il n'a qu'une âme d'emprunt : ses idées, alors, sont répétées, ses sentiments sont factices, son style est sans couleur et sans vie; on n'éprouve rien en le lisant, on ne le relit point, il est oublié. La Fontaine plaît à tous les ordres de lecteurs, il amuse l'esprit des ignorans, et nourrit la raison des philosophes; l'enfance le distingue de tous ces livres qui font le tourment de cet âge; elle l'aime avant même de l'entendre. Dans l'âge mûr, jamais on ne s'est proposé de le lire, et on le sait par cœur, parce qu'on le relit sans cesse, en croyant ne faire que le parcourir. D'où lui vient cet attrait que rien n'affoiblit? De ce que l'âme de l'auteur est répandue dans tout ce qu'il écrit, et de ce que cette âme est celle d'un enfant. L'innocence avec tous ses charmes, la naïveté avec toutes ses grâces, environnent le lecteur, l'attachent, le pénètrent; il ne lit point, il n'étudie point : il suit, il est entraîné; l'auteur l'étoit lui-même.

Un écrivain ordinaire arrange un plan, médite un sujet, l'approfondit; et s'il parvient à s'en rendre le maître, c'est le plus grand éloge où il puisse prétendre. Le mérite de La Fontaine est d'être maîtrisé par son sujet; la pensée le subjugue, il s'égare, il s'endort dans une douce rêverie; il s'endort, et son génie veille. Cette inspiration des poètes, tant célébrée par eux, n'a jamais été si réelle que chez La Fontaine; mais on n'est inspiré que selon son caractère : l'inspiration de La Fontaine n'est point la fureur des Ménades, ni l'agitation pénible d'une Pythonisse échevelée qui ébranle de ses cris les voûtes du temple, et voudroit arracher de son sein le Dieu qui l'oppresse. Cette inspiration est douce; elle n'entraîne que parce qu'elle séduit : elle est comme cet intérêt naïf qui force un enfant à vous faire part de ses idées naissantes et des premiers mouvements de son âme.

Voulez-vous voir comment La Fontaine étoit inspiré? *Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre* : ils se séparent, ils se rejoignent, après avoir éprouvé, l'un mille malheurs et mille périls, l'autre tous les tourments de l'absence. Le poète avertit les amants de ne se jamais séparer, de se tenir lieu de tout. Des amants! des amours! *J'ai quelquefois aimé :* le voilà entraîné par le torrent; le voilà qui s'égare dans le souvenir de ses amours; le voilà qui s'enivre de tendresse et de regrets.

Hélas! quand reviendront de semblables moments!...
Ai-je passé le temps d'aimer!

La vérité de ses sentiments, la douceur de ses accents, cette mélodie amoureuse et tendre, ont passé dans votre âme : c'est vous qui regrettez vos erreurs, qui rappelez le bonheur d'aimer; c'est votre histoire qu'il vous a contée; c'est votre cœur qu'il a mis sous vos yeux.

C'est ainsi que, guidé par un instinct plus sûr que les règles, et docile à son génie, qui n'est jamais que

son penchant, il répaud presqu'au hasard le sentiment, l'intérêt.

Et la grâce, plus belle encor que la beauté.

Car il semble que ce vers charmant ait été fait pour caractériser ses aimables et irrégulières productions. Point de travail, jamais d'effort; il ne compose point, il cause, il joue, il badine avec le lecteur; il se cite, il se met en jeu, et on lui en sait gré. L'égoïsme, qui, annonçant un esprit trop plein de soi-même, déplaît dans tant d'écrivains, et qu'on a blâmé même dans Montaigne, où il est souvent si agréable, est un charme nouveau chez La Fontaine, parce qu'il est toujours placé, parce que, sans offrir aucune idée d'orgueil et de personnalité, il anime sa conversation et rend l'intérêt plus direct. La Fontaine ne songe ni à sa gloire, ni à votre suffrage : il sent et il peint, voilà tout.

Si un mot vient à réveiller quelques-unes de ses idées favorites, il s'y livre sans réserve, il oublie son sujet, il vous le fait oublier, il vous emporte avec lui dans ses excursions sur l'amour, sur les charmes de la retraite, sur l'âme des bêtes, sur l'astrologie judiciaire, etc.

De cette facilité à recevoir des impressions naît le talent d'en produire : de là cette vérité magique du style, cette abondance d'images, cette vivacité de pinceau; et toujours la couleur propre à chaque objet, et toujours le ton de la chose.

De là ces prologues et ces épilogues quelquefois plus longs que l'ouvrage, et jamais longs, parce qu'ils sont toujours pleins; de là cet enjouement si fin, si vrai, si soutenu, si sûrement communiqué, la plus forte critique de l'ignoble burlesque, dont les grimaces révoltent, lors même qu'elles font rire; de là ces piquantes négligences, qui, si elles excluent l'idée de la perfection, la remplacent et en dédommagent.

Cette légèreté, qui naît de l'empire même que tous les objets exerçoient tour-à-tour sur ce poète sensible, cet abandon, cet oubli de lui-même, sont l'image de

sa conduite; la simplicité, la vérité de son style, est le portrait le plus fidèle de son âme. Voulez-vous connoître ses goûts? parcourez ses ouvrages. Qu'y verrez-vous partout? L'amour de la paix, de l'indépendance, de l'inaction; le goût des lettres, comme jouissance, non comme étude; l'éloge du repos, du sommeil, de l'amour, de l'amitié; la molle incurie, l'épicurisme d'Horace; cette aimable indulgence pour les fautes et les foiblesses, la première des qualités sociales, l'indifférence pour la fortune, l'horreur pour l'intrigue, le mépris pour l'ambition....

L'horreur! le mépris! non; distinguons mieux les nuances; ces sentiments étoient trop forts pour son âme, ils l'eussent troublée : elle étoit douce et sans fierté; elle ne haïssoit rien, elle ne méprisoit rien. Seulement elle ne concevoit pas l'intrigue, et l'ambition n'alloit pas jusqu'à elle; ces passions actives et turbulentes effrayoient sa paresse.

Par un effet de cette même paresse, il avoit long-temps négligé d'essayer ses forces; il n'avoit lu aucun poète, il avoit ignoré qu'il le fût. Malherbe le lui apprit. Une ode de cet harmonieux écrivain, lue par hasard devant La Fontaine, fut pour lui comme ce bouclier magique à l'aspect duquel Renaud, étonné, se reconnoît, rougit de sa mollesse, et vole à la gloire. La Fontaine crut se retrouver dans Malherbe; bientôt il se retrouva plus pleinement dans Virgile et dans Horace : ce fut alors proprement que naquit La Fontaine.

Une femme, que son caractère rapprochoit de lui, mais que son rang appeloit à la cour, vit un jour, en partant pour Versailles, La Fontaine assis et rêvant sous un arbre : à son retour, elle le trouva au même lieu et dans la même situation; il ne la vit pas, il ne voyoit rien : elle respecta sa rêverie. Elle venoit de voir des personnages moins tranquilles et moins distraits; mais leur activité avoit peut-être été inutile ou funeste aux autres et à eux-mêmes : l'immobile La Fontaine

avoit été heureux, et les fruits de son repos font aujourd'hui les délices du monde.

Rappelons-nous cette charmante Fable : *l'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.* Les *Ardélions* de Versailles sont représentés par le premier, le second est La Fontaine, excepté qu'il n'attendoit pas même la Fortune : cette attente eût été un désir.

Eh! qu'eût-il fait de la fortune, lui, pour qui le foible patrimoine qu'il avoit eu en partage étoit un fardeau qu'il s'empressa de déposer; lui qui ne sut jamais gouverner ni ses biens, ni sa personne, et qui ne crut jouir de lui-même que quand, delivré de tout soin domestique par ses amis, il put s'abandonner tout entier à ses amusements, à ses rêveries, à ses distractions? Eh! plût à Dieu que tout homme de génie, tout homme de lettres, placé ainsi au-dessus des atteintes de la pauvreté, au-dessous des espérances de la fortune, fût tout entier à son talent, et ne pût en être détourné ni par les inquiétudes du besoin, ni par les agitations de la cupidité, ni par les soins importuns de l'économie!

S'il faut subir le joug des bienfaits, il faut pouvoir aimer et respecter la main qui l'impose. La Fontaine sut choisir ses bienfaiteurs. M. le duc de Bourgogne, les princes de Conti et de Vendôme furent ses protecteurs; la célèbre Hortense l'appela en Angleterre, la duchesse de Bouillon lui fit du bien en France. Mais ses véritables bienfaitrices, qui seroient immortelles à ce seul titre, ce sont celles qui le débarrassèrent de lui-même : c'est madame de la Sablière, à qui succéda madame d'Hervart. Les bienfaits d'une amie aimable empruntent de son sexe et de ses grâces, je ne sais quel air de faveur, qui en double le prix aux yeux d'un homme délicat et sensible; les tributs de reconnoissance dus à la bienfaitrice, se confondant avec les hommages volontaires qu'on rend si naturellement à la femme aimable, ne coûtent rien, et s'acquittent d'eux-mêmes.

Après la mort de madame de la Sablière, M. d'Hervart vint réclamer, au nom de sa femme, le droit d'offrir un asile à son ami. On sait la réponse de La Fontaine : *j'y allois*, mot sublime, mot digne de ce temps et de ce pays, où un testateur léguoit à son ami ses enfants à nourrir et à doter, et mouroit dans la douce certitude que cette noble confiance ne seroit point trompée.

Parmi les bienfaiteurs de La Fontaine, oublierons-nous l'infortuné Fouquet! C'est pour la gloire de La Fontaine qu'il faut s'en souvenir. Que Fouquet, dispensateur des grâces d'un grand roi qui vouloit encourager les talents, ait fait tomber ces grâces sur La Fontaine, quel meilleur choix pouvoit-il faire? comment pouvoit-il remplir plus dignement les vues de son maître? Mais ne nous lassons point de publier, à la gloire éternelle des lettres, que Fouquet, abandonné par les courtisans, auxquels il avoit prodigué les trésors de l'état, ne conserva de défenseurs et de vrais amis, dans sa prison, que Pélisson et La Fontaine ; ajoutons-y madame de Sévigné, dont la gloire n'est point étrangère à la littérature. La Fontaine voulut employer, pour la défense de son ami, ces mêmes talents que Fouquet avoit récompensés ; il voulut faire pour lui ce que Cicéron avoit fait pour Ligarius et pour Marcellus : il crut que les accents d'une poésie touchante pourroient fléchir un monarque irrité ; il crut que Louis XIV pourroit vouloir disputer de clémence avec César ; il poussa le courage de la reconnoissance et de l'amitié jusqu'à déplaire à ce roi redoutable, et surtout aux nouveaux dépositaires de son autorité. On connoît cette noble et attendrissante élégie sur la disgrâce d'Oronte. La Fontaine y peint, avec sa vérité ordinaire, cette erreur commune à tous les favoris, l'erreur de croire qu'il étoit réservé à eux seuls d'arrêter la roue de la Fortune, et de fixer l'instabilité de la faveur.

Le plus sage s'endort sur la foi des Zéphirs.

L'ouvrage finit par ce vers, qui suffiroit pour faire aimer l'auteur:

Et c'est être innocent, que d'être malheureux.

Pour rendre ses instances efficaces, La Fontaine les concertoit avec Fouquet; il lui faisoit parvenir ses ouvrages avant de les présenter. Cependant une lettre de La Fontaine lui-même nous apprend avec quelle rigueur on tenoit Fouquet séparé de tout commerce humain, et dans quelle triste ignorance des événements publics vivoit ce ministre, qui, deux ans auparavant, avoit eu dans ses mains le sort de la France. Le poète invitoit le roi à détourner sa colère d'un sujet assez puni par l'horreur de sa chute et par deux ans de prison; il offroit à ce courroux d'un grand roi, une plus vaste et plus noble matière : « Va, lui disoit-il, réprimer l'orgueil de « Rome, et châtier le Tibre qui t'ose braver. » Ce zèle contre Rome étonna Fouquet; il prit cette allusion aux affaires de l'Europe pour une déclamation téméraire et déplacée : l'aventure des Corses, l'insulte faite au duc de Créquy, la saisie d'Avignon déjà ordonnée, étoient des événements qui n'existoient pas pour lui.

La Fontaine suit dans l'exil un de ses parents, enveloppé dans la disgrâce du sur-intendant. Arrivé à Amboise, il promène ses regards, du haut du château, sur ce beau fleuve et sur ces riches coteaux : une mélancolie douce s'empare de son âme; bientôt un souvenir douloureux vient l'affliger : « Fouquet, prisonnier dans « ce même château, n'a pas joui de cette vue. Au retour « de ce voyage de Nantes, où il étoit allé en triomphe, « après avoir reçu chez lui son maître avec une magni- « ficence royale, il passa ici, traîné par des satellites, « couvert d'opprobres, accablé de rigueurs. La vigilance « cruelle de ses gardes lui interdisoit jusqu'à la clarté « des cieux, jusqu'au spectacle de la nature : on lui en- « vioit ces foibles consolations que la distraction des « sens et la variété fugitive des objets peuvent porter

« à la superficie de l'âme. Son sort n'est point changé ; « il souffre les mêmes maux dans un séjour plus triste ; « sa vie est encore menacée. » A cette idée, le poète s'émeut, il laisse couler de sa Muse attendrie ces tristes et faciles accents, qui peignent la situation du malheureux Fouquet :

Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil ;
Quelque peu d'air pour toute grâce, etc.

Mais parmi ces tendres gémissements sur la disgrâce d'un ami, jamais il n'échappe une plainte, un trait de colère ou d'aigreur contre les auteurs de cette disgrâce, pas même dans les écrits qui n'étoient point destinés à voir le jour. Madame de Sévigné avoit eu moins de modération : elle éclate partout, dans ses lettres, contre les ennemis de Fouquet.

Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs,

dit La Fontaine lui-même. N'en pourroit-on pas dire autant de ces grandes démonstrations de tendresse pour un ministre disgracié ? N'y entre-t-il pas toujours un peu d'animosité contre ses heureux rivaux ; et ce zèle auroit-il tant de chaleur, s'il n'étoit enflammé par la haine ? La Fontaine seul ne sait qu'aimer, et ne sait point haïr.

Tous ses sentiments sont doux, tous ses tableaux sont riants ou tendres. Il plaint les malheurs, il rit des foiblesses ; il peint les vertus, la volupté, les grâces, jamais les furies. Si l'enjouement l'abandonne, c'est pour le livrer à la tendresse : enjouement et tendresse, voilà ce que vous trouverez toujours dans son âme et dans ses écrits.

Mais ces deux caractères, si différents, ne sont pas également aperçus dans La Fontaine. Son enjouement n'échappe à personne ; le vulgaire saisit moins le caractère de tendresse ; et c'est presque un paradoxe, que d'annoncer La Fontaine comme un auteur quelquefois

touchant. J'atteste cependant, outre ces ouvrages où il console et défend Fouquet, une foule de traits semés dans ces petits poëmes qui ne sont proprement ni fables ni contes : *Philémon et Baucis, les Filles de Minée, Adonis*; surtout les regrets de Vénus sur la mort de cet amant, et ce vers plein de sentiment :

Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie !

J'atteste, dans Psyché, tant de morceaux pathétiques surtout ce moment où Psyché est déchue de sa gloire et tombée dans la disgrâce de son époux. Les nymphes qui la servoient autrefois avec tant de respect, viennent encore par pitié lui offrir leurs services; Psyché, pour toute réponse, se jette à leurs pieds et les arrose de larmes. Voyez en ce moment l'Amour, éperdu, prêt à se jeter aux siens; l'Amour, dont elle se croyoit oubliée, mais qui ne vouloit que l'éprouver, qui, invisible et présent, veilloit sur elle du haut des cieux, et voyoit ce grand abaissement de sa femme et de son amante. Connoît-on beaucoup de situations plus touchantes, de mouvements dramatiques d'une plus grande expression et d'un plus grand effet?

Je trouverois des exemples du genre touchant dans ses Fables mêmes, si célèbres par l'enjouement. *Philomèle et Progné, les deux Pigeons, les deux Amis, l'Oiseau blessé d'une flèche, le Vieillard et les trois jeunes Hommes*, etc., sont de ce genre.

J'en trouverois des exemples jusque dans ce livre consacré à la gaîté, à la licence, si l'on veut. Quoi de plus décent, de plus noble, de plus naturel, de plus passionné que le discours de Clitie à Frédéric, dans le conte du *Faucon*? A quelques nuances dramatiques près, c'est Andromaque demandant à Pyrrhus la vie d'Astyanax. Voyez le désespoir de cet amant qui vient de servir à sa souveraine l'oiseau qu'elle lui demande pour sauver la vie à son fils :

Plût à Dieu vous avoir servi mon cœur !

Que c'est bien là le cri de l'amour, l'expression naïve de la douleur et de la tendresse! A ce seul mot on se sent le cœur pressé, les yeux humides.

Dans *la Coupe enchantée,* quand l'imprudent et malheureux Damon, déguisé sous les traits d'Eraste, a réduit Caliste à balancer entre son devoir et des offres séduisantes, et qu'il reparoît sous sa propre figure, au lieu des emportements que la colère et la jalousie pouvoient inspirer, quelle douceur touchante dans ses reproches, qui n'en ont que plus de force!

Ah! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimois cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aima d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle?...
. . . . Je t'aime encor toute infidelle:
Ma mort seule expîra le tort que tu m'as fait.

Le doux, le galant Ovide, dans une situation pareille, avoit donné à Céphale une jalousie plus emportée (1).

Pourquoi donc ce caractère de tendresse a-t-il été si peu remarqué dans La Fontaine?

C'est, 1°. que l'enjouement y domine, et paroît former le caractère principal de ce poète.

C'est, 2°. que ces deux caractères si différents semblent se confondre dans un autre qui les rapproche et les réunit, en s'appliquant également à tous les deux: ce troisième caractère, qui sert de lien aux deux autres, est la naïveté, qui ne quitte jamais La Fontaine, et qui est l'image et le fruit de la candeur de son âme.

Cette même naïveté, appliquée à la conduite, aux détails de la vie, et jointe à des distractions fortes et fréquentes, est sans doute ce qui a tant fait exagérer la prétendue stupidité de La Fontaine. On a fait de sa vie un recueil de traits burlesques; on aime à donner du ridicule à un homme supérieur: c'est la vengeance de

(1) Ovid. *Metamorphos.*, lib. 7.

la médiocrité; et nous dédaignerions ces traditions hasardées, si elles n'avoient en leur faveur quelques suffrages respectables.

Que madame de la Sablière comptât La Fontaine parmi ses animaux domestiques, parce qu'il faisoit tout par instinct comme eux; que la duchesse de Bouillon le comparât à un arbre qui produit d'excellents fruits, sans savoir ce qu'il fait; ces plaisanteries de société ne prouvent rien: mais que La Bruyère nous le représente comme absolument inhabile à la conversation, comme incapable de rendre compte de ce qu'il venoit de voir, on doit en être surpris. Par quelle fatalité cet homme singulier n'auroit-il pu causer qu'avec son lecteur?

La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon: je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens.
C'est un parterre où Flore épand ses biens.
Sur différentes fleurs l'abeille se repose,
Et fait du miel de toute chose.

Comment le poète qui a si bien décrit l'art de converser, et dont tous les ouvrages sont une pratique continuelle et un modèle exquis de cet art, auroit-il été si étranger à cet art? Comment concevoir que cette imagination, si prompte à recevoir des impressions, si heureuse à les rendre, l'abandonnât dans la société? Ces objets qu'il avoit vus, et dont il ne pouvoit rendre compte, l'avoient donc bien peu frappé!

Il avoit des distractions. Monde frivole! vous ne les pardonnez pas; vous voulez qu'on se remplisse profondément des bagatelles qui vous agitent aujourd'hui, et dont vous ne vous souviendrez pas demain; qu'on se pénètre de vos petits intérêts, de vos petites passions, de vos querelles politiques, de vos querelles littéraires; qu'on écoute les arrêts que vous croyez porter sur les arts que vous ne connoissez pas, et sur les fruits du génie que vous ne savez pas même respecter. La Fontaine,

en vous entendant, se taisoit et rêvoit : ses distractions vous faisoient justice, et peut-être grâce.

Depuis que le monde, c'est-à-dire la société des gens oisifs, a cessé d'être un délassement, et est devenu la principale et presque l'unique affaire; depuis que la vanité des gens du monde et celle des gens de lettres mêmes, y a fait admettre ces derniers, on a souvent répété qu'ils n'y avoient pas porté tout l'éclat et tout l'agrément que leurs talents sembloient promettre. Ne seroit-ce pas plutôt à la littérature à se plaindre qu'ils aient dégénérés dans le monde? La première chose qu'on y exige d'eux, est qu'ils cessent d'être eux-mêmes. La première loi de ce qu'on appelle la société, est d'être comme tout le monde, c'est-à-dire, de n'être rien. La Fontaine étoit lui-même, et cependant il plaisoit par sa modération, sa douceur, peut-être par cette taciturnité même qu'on lui reprochoit, mais qui laissoit briller tous les petits talents. Chacun croyoit être supérieur à lui; cette erreur étoit naturelle chez les sots et les gens médiocres : la timidité, la réserve, la modestie, leur font toujours cette illusion; mais que Despréaux et Racine prissent La Fontaine, leur ami, pour l'objet de leurs railleries, j'en suis surpris : ils étoient dignes de l'admirer et de le respecter. Quand on n'est pas certain de sa supériorité, la raillerie est une imprudence; quand on en est sûr, c'est une lâcheté. La patience et la douceur de La Fontaine ne se démentirent jamais; il se regarda comme une victime dévouée à la gaîté, à la malignité de ses amis. Son sort fut d'être raillé, mais d'être aimé : il ne se plaignit jamais de ce partage.

Observons que l'auteur de ces Contes aussi fameux par la licence que par l'agrément, ne se permit jamais dans la conversation, ni un récit libre, ni un mot équivoque : ce qui a dû le faire juger fort inférieur à ses écrits par ceux qui attendoient de lui cet assaisonnement blâmable de la conversation. Il ne parloit des femmes qu'avec respect, ou du moins qu'avec réserve,

louant avec transport celles qui étoient vertueuses, se taisant sur les autres. C'est le seul article sur lequel ses écrits ne soient point l'image de sa conduite.

On ne peut trop publier le témoignage que lui rend l'historien de l'Académie Française : c'est un trait qui élève La Fontaine au-dessus de lui-même. Cet homme, si incapable de tout soin et de tout intérêt sur ses propres affaires, se passionnoit, s'enflammoit sur celles des autres. Jamais il ne rechercha une confidence, et jamais il ne s'y refusa; il la regardoit comme une marque d'estime, comme un bienfait dont il se vengeoit par les soins les plus zélés et les plus tendres. Jamais il n'entendit impunément le récit d'un malheur; il s'agitoit, il se tourmentoit jusqu'à ce qu'il l'eût réparé. Sa bienfaisance devenoit active, inquiète, persévérante, féconde en expédients, en bons conseils, en secours proportionnés au besoin. Plus d'une fois des mères le consultèrent avec fruit sur la conduite de leurs filles, sur les moyens de les arracher aux dangers des passions. C'est ainsi qu'il est beau de sortir de son caractère.

La complaisance tient à la douceur, quoiqu'elle n'en soit pas inséparable : celle de La Fontaine fut telle, qu'elle décida des plus importantes actions de sa vie. Il se maria parce qu'on le voulut; et, quoiqu'assuré de la vertu un peu farouche de sa femme, qu'il a, dit-on, célébrée dans le conte de *Belphégor*, il se battit pour elle contre un ami, parce qu'il crut que le public l'exigeoit; il fit ses Contes, parce qu'une femme célèbre le voulut; il revint aux Fables, parce que mademoiselle de Sillery l'y rappela; il fit des opéras, sans talent pour ce genre, et uniquement parce qu'on lui en demanda; il alloit quitter la France, parce que la fameuse Hortense et St.-Evremont l'appeloient en Angleterre; il resta, parce que ses autres amis le retinrent.

Un poète de ce caractère ne devoit pas être satirique. La Fontaine a su beaucoup louer sans flatter, et jamais un mot offensant n'est sorti ni de sa bouche, ni de sa plume.... Je me trompe, il a fait une satire, une seule

satire, et c'étoit encore un acte de complaisance : on lui avoit persuadé qu'il avoit à se plaindre d'un musicien célèbre, et qu'il devoit s'en venger en poète. Sa colère fut si gaie, si plaisante, qu'il étoit aisé de voir qu'elle n'avoit rien de réel (1). Quelque légère que fût cette faute, il en rougit, il en demanda pardon (2).

La Fontaine prit parti, d'après son goût, dans la fameuse querelle des anciens et des modernes ; mais c'est encore ici un trait distinctif de son caractère. Despréaux comptoit pour quelque chose dans l'honneur de défendre les anciens, le plaisir d'insulter Perrault et Fontenelle ; Racine n'est pas sans aigreur contre les détracteurs de l'antiquité (3). La Fontaine préféroit les anciens, les vantoit, les imitoit, les effaçoit : jamais il ne lui échappa un trait contre les modernes.

Cette âme innocente pouvoit-elle déplaire à son auteur ! « Dieu n'aura pas la force de le damner, » disoient ses amis (4). La Fontaine, entraîné par les goûts, par les plaisirs, par les erreurs du monde, avoit négligé la religion ; mais il n'avoit jamais eu ni le malheur de la haïr, ni la folie de l'attaquer ; il fut aisé de la lui faire aimer. Sa conversion, en épurant son âme, acheva de développer son caractère. Rien ne prouve mieux sa candeur que l'étonnement et l'effroi dont il fut saisi, quand le ministre sévère de l'Evangile lui peignit l'atteinte que son livre des Contes pouvoit porter aux mœurs ; il croyoit avoir fait un livre gai, libre, mais non un livre dangereux. Rien ne prouve mieux sa do-

---

(1) Voir la pièce qui commence par ces trois petits vers :

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire.

(2) Voir l'Epître à madame de Thianges, au sujet de la pièce précédente.

(3) Voir la préface de l'*Iphigénie* de Racine.

(4) Sa garde disoit à son confesseur : « Ne le grondez pas : il est « plus bête que méchant. »

cilité, son éloignement de tout orgueil, que l'éclat qu'il voulut donner à la condamnation de ce livre; et rien ne prouve mieux sa bonne foi que l'exactitude avec laquelle il remplit, pendant deux ans qu'il vécut encore, le serment qu'il avoit fait de ne plus exercer sa muse que sur des sujets sacrés. Sa piété, conforme à son caractère, fut vraie, dégagée de tout esprit de parti, douce, indulgente pour les autres, sévère pour lui seul. Tout le monde sait que, comme l'a dit le fils de Racine, on trouva *l'auteur de Joconde armé d'un cilice.* Sa dernière lettre à Maucroix, son ami, arrache des larmes de tendresse et d'admiration. Il y peint les progrès de sa décadence; et on pleure la fin prochaine d'un tel homme. « Mourir n'est rien, dit-il, mais songes-tu que « ton âme va paroître devant Dieu? » Ah! tu peux y paroître avec confiance, âme tendre et indulgente, douce image de ce Dieu de clémence et d'amour! C'est à ceux qui le cherchent comme toi dans la simplicité de leur cœur, qu'il aime à se manifester; c'est à tes pareils qu'il prodigue ses grâces, ou qu'il réserve ses miséricordes.

Voilà quel fut La Fontaine, et dans sa vie et dans sa mort. Un tel caractère méritoit-il si peu d'être peint? Nous en avons puisé les principaux traits dans ses ouvrages. Nous allons considérer ces mêmes ouvrages sous un point de vue moins relatif à la personne de l'auteur, et purement littéraire.

SECONDE PARTIE.

Nous avons remarqué les trois caractères généraux du talent de La Fontaine, ceux qui tiennent à la trempe de son âme : enjouement, tendresse, naïveté. Voyons comment ces trois caractères se plient aux différents genres, et se modifient selon les besoins du sujet; voyons quelle est la souplesse du génie.

Voyons d'abord ce qu'étoit, avant La Fontaine, le genre dans lequel il s'est le plus exercé : l'apologue.

Esope, ou l'auteur, quel qu'il soit, des Fables qui nous restent sous son nom, se contente, pour ainsi dire, d'indiquer un fait et une moralité. Nul accessoire, nul ornement; c'étoit beaucoup de saisir un point moral et d'y adapter un fait. L'art étoit dans son enfance, mais il étoit créé.

Phèdre couvre cette nudité des grâces d'une élocution pure, noble, élégante, concise. Prodigue de sens, avare d'ornements, il dit parfaitement tout ce qu'il dit, mais il ne dit que ce qu'il faut. Chacune de ses Fables est un morceau fini, mais d'une perfection sévère et dénuée d'agréments : c'est une beauté qui fonde ses succès sur la régularité de ses traits, et qui ne fait rien pour plaire.

La Fontaine va un peu plus au-devant de son lecteur; et quoiqu'il ne cherche pas les moyens de plaire, quoiqu'il ne s'en occupe pas, il ne se refuse rien de ce qui peut amuser et intéresser; il orne ses récits, il anime sa scène, il met ses personnages en action, et leurs passions en jeu; il varie leur langage suivant leurs caractères et les circonstances; tout, chez lui, prend un corps, une âme, un visage. Cette partie dramatique, qui produit tant d'intérêt, est un avantage propre à La Fontaine. Phèdre l'a entièrement négligé: tous ses personnages ont le même ton; ils s'expriment tous avec une égale noblesse, parce que ce ne sont pas eux qui parlent, c'est toujours Phèdre, c'est toujours l'élégant affranchi d'Auguste. Aussi ses Fables, malgré leur correction irréprochable, ou peut-être à cause de cette correction, ont-elles besoin de brièveté pour ne pas ennuyer. La Fontaine peut toujours s'étendre impunément; après avoir fait parler ses personnages, il peut parler lui-même; après avoir peint, il peut analyser; après avoir raconté, il peut discourir : on l'écoute toujours volontiers, parce qu'il sait toujours varier son ton et nos plaisirs.

Phèdre est à La Fontaine ce que Térence est à Molière. Les deux auteurs latins sont plus purs, plus

châtiés, d'une élégance plus soutenue : les deux Français sont plus vrais, plus gais, plus animés, plus dramatiques.

Pour bien connoître la différence de la manière de La Fontaine et de celle de Phèdre, peut-être ne faut-il pas examiner ces deux auteurs lorsqu'ils traitent le même sujet. La Fontaine alors se rapproche tant qu'il peut de la concision de son modèle : c'est un hommage qu'il croit lui devoir. Un respect excessif pour Phèdre et pour l'antiquité, une défiance modeste de ses forces, l'empêchent de se livrer à son génie. Il faut bien, malgré lui, qu'il embellisse l'original, mais il l'embellit le moins qu'il peut, dans la crainte de le gâter ; il n'y touche que d'une main circonspecte et timide. Prenons donc une autre route pour comparer ces deux auteurs. D'après la manière connue de Phèdre, imaginons-le traitant un des sujets particuliers de La Fontaine. Si Phèdre avoit à composer, par exemple, la Fable qui a pour titre *la Fille,* il diroit en mots choisis, mais en peu de mots, que cette fille prétendoit trouver un mari parfait. Point de détails sur les perfections de ce mari ; et nous y perdrions ce trait si fin et si philosophique :

> Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.

Il peindroit d'un trait noble et fier, mais d'un seul trait, les dédains de cette fille pour les maris qui se présentoient. Il ne la mettroit point en scène, il ne la feroit point parler ; nous ne la connoîtrions que sur le récit de l'auteur, non par elle-même ; et nous serions encore privés de ce trait plaisant et naïf :

> Grâce à Dieu, je passe les nuits
> Sans chagrin, quoiqu'en solitude.

Phèdre nous annonceroit la décadence de cette fille et la perte de sa beauté, mais sans en peindre la dégradation progressive par cette riante image :

> . . . . Elle voit chaque jour
> Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour.

Et, comme il ne se permet guère de réflexions, nous n'aurions ni ce trait de sentiment :

Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!

ni tous ces autres traits pleins de finesse, de grâce et de naturel :

Son miroir lui disoit : prenez vite un mari;
Je ne sais quel désir le lui disoit aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.

Phèdre finiroit par dire en termes plus nobles :

Qu'elle fut, à la fin, toute aise et toute heureuse
De rencontrer un malotru.

Le Meûnier, son Fils et l'Ane, ce chef-d'œuvre de vérité dramatique, où tous les propos sont si parfaitement adaptés à chaque personnage, perdroit encore plus entre les mains de Phèdre. Les différentes critiques des passants, d'après l'âge, le sexe, le caractère; leur ton, leurs proverbes, leurs quolibets, leurs chansons; ce délire de gaîté et de naïveté :

Nicolas au rebours; car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, et la chanson le dit;

rien de tout cela n'existeroit.

La Fontaine changea donc en effet le système de l'apologue, quoique, par respect pour l'antiquité, il n'osât se l'avouer. Son génie, moins timide que ses principes, opéra cette révolution à l'insu de l'auteur.

Il sentit qu'en général c'est un abus de borner les genres, de captiver le talent; il sentit le vide et le danger de ces règles si arbitraires qu'un froid rhéteur ose prescrire à l'homme de génie, qui ne sont qu'une défense de créer et un ordre d'imiter éternellement; il sentit qu'en particulier l'apologue est une narration

morale, capable de s'élever à tout et de descendre à tout; d'embrasser, de rapprocher les objets les plus sublimes et les plus bas; que c'est une scène où tous les êtres, animés ou inanimés, réels ou allégoriques, peuvent être acteurs; qu'un tel genre ne doit point être borné à un ton ni à une manière; qu'il participe de la nature de tous les genres, et n'a d'autre loi que la variété; qu'il admet tous les ornements que le génie peut inventer et que le goût peut avouer.

Où sont ces législateurs téméraires qui ont décidé que les animaux et les plantes sont les seuls acteurs naturels de l'apologue, et qu'il n'appartient qu'aux êtres privés de raison d'instruire les êtres raisonnables? Qu'ils entendent *le Paysan du Danube* tonner contre les vices de Rome, d'un style que ne rejeteroient ni Homère, de l'épopée, ni Sophocle, de la tragédie, ni Juvenal, de la satire; qu'ils entendent les généreux accents de la vertu et de la liberté qu'on opprime; qu'ils connoissent l'éloquence de l'ame, toujours retoutable aux tyrans.

Qu'ils voient avec quel art l'orateur athénien (1) fixe une multitude légère, avec quelle hauteur il la gourmande; qu'ils connoissent et l'adresse et la force de l'éloquence, et *le pouvoir des Fables*.

Qu'ils voient, dans *les deux Amis*, le noble empressement, les délicates inquiétudes de l'amitié, dignes du genre et des temps héroïques.

Qu'ils nous disent si, dans la Fable de *Philomèle et Progné*, ce sont des oiseaux qui nous instruisent et qui nous touchent; si nous y voyons autre chose que l'outrage de Philomèle et le crime de Térée. Qu'ils nous disent en quoi ressemblent aux Fables ordinaires ces invitations tendres de Progné, ces soupirs pénétrants de Philomèle, ces doux regrets, ces souvenirs douloureux, cette mélancolie élégiaque, ce trait surtout, ce

(1) Livre 8, Fable 4.

trait touchant et profond, chef-d'œuvre de sentiment et de philosophie :

> En voyant les hommes, hélas!
> Il m'en souvient bien davantage.

Qu'ils nous disent si la délicatesse pastorale, si le génie de l'Astrée ne respire point dans la Fable de *Tircis et Amarante* ; si Virgile, chantant dans ses églogues, Galathée, Philis, Amarillis, ou peignant, dans les *Géorgiques*, les charmes de la vie champêtre, a des accents ou plus doux ou plus nobles que *Tircis* célébrant *Annette*, dans la Fable intitulée *les Poissons* (1) *et le Berger qui joue de la flûte*, ou que La Fontaine lui-même, emporté par une douce rêverie vers les bois et les ruisseaux, sur les pas de ce même Virgile, dans la Fable qui a pour titre : *le Songe d'un Habitant du Mogol.*

Qu'ils nous expliquent encore en quoi ressemble, soit aux Fables communes où les animaux sont acteurs, soit à chacune des autres Fables qui viennent d'être citées, cette allégorie si ingénieuse, si fine, si philosophique, et dans l'idée générale et dans tous les détails, l'allégorie de l'Amour aveuglé par la Folie, et à qui la Folie est condamnée à servir de guide ; qu'ils comparent même à cette dernière Fable, *le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues*, Fable où il n'y a de dragons qu'en songe, et qui n'est qu'une allégorie politique sur la puissance relative de deux empires rivaux ; qu'ils comparent à ces deux-ci *l'Homme et son image*, allusion ingénieuse au livre des *Maximes* du duc de La Rochefoucault ; qu'ils observent la différence de ses trois allégories, l'une mythologique et morale, l'autre politique, la troisième particulière et purement laudative ; qu'ils considèrent comment, dans

(1) Les poissons ne sont point acteurs dans cette Fable.

ces trois Fables, le ton est tellement varié selon le sujet, qu'on les croiroit de trois genres différents.

Qu'ils nous disent s'ils pensent que Molière eût désavoué ces scènes comiques, toutes faites et toutes dialoguées, de la Fable du *Meünier*, de celle du *Jardinier et son Seigneur*, du *Mal marié*, des *Animaux malades de la Peste*, etc.; ou que Rousseau n'eût pas placé parmi ses meilleures épigrammes la courte Fable des *deux Médecins*, et parmi ses odes les plus pleines et les plus pensées, la Fable du *Statuaire et la Statue de Jupiter*, qui, par le sujet, par le style, par une forme particulière, par la distribution des vers tous égaux, en strophes toutes égales, semble appartenir au genre lyrique.

Qu'ils voient, dans la Fable du *Berger et le Roi*, le berger devenu ministre et favori, mais resté vertueux, confondre les calomnies des courtisans par un trait de grandeur et de simplicité, qui a fourni un dénouement sublime à une comedie célèbre (1).

Qu'ils voient, dans la Fable intitulée *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un Puits*, dans celle qui a pour titre : *un Animal dans la Lune*, dans *l'Horoscope*, etc., cet art de discourir en vers, de rendre l'argumentation plus pressante par la chaleur de la poésie, par les entraves mêmes du rhythme, d'assujettir au mécanisme d'une versification vive et facile les spéculations de la métaphysique, les opérations de la physique; qu'ils voient, enfin, toutes les difficultés et toutes les beautés du genre didactique.

Qu'ils jugent combien un poète sait étendre la carrière, malgré tant de poétiques faites pour la borner; qu'ils reconnoissent que tous les acteurs, tous les genres, tous les tons sont du domaine de l'apologue, ou qu'ils rayent encore du nombre des Fables : *le Vieillard et ses Enfants*, Fable si touchante; *la Vieille*

---

(1) *Esope à la Cour*, comédie de Boursault.

et les deux Servantes, *la Laitière et le Pot au lait*, *le Curé et le Mort*, Fables si plaisantes et si vivement écrites, où tout est peint, où le lecteur est présent à tout; *la jeune Veuve*, où il n'y a pas un trait qui ne soit une grâce; *le Gland et la Citrouille*, dont le seul acteur est le paysan Garo, voulant réformer les lois de la Providence et changer le système du monde; *la Mort et le Mourant*, *le Savetier et le Financier*, Fables si morales; *l'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit*, Fable qui réunit le mérite et les agréments de toutes les autres. Qu'ils suppriment enfin une multitude de Fables ou égales ou supérieures en mérite à celles qui n'ont que des animaux pour acteurs.

Mais, si l'on ne doit pas donner d'exclusion, ne peut-on pas donner des préférences, et la préférence n'est-elle pas due aux Fables qui ont pour acteurs des animaux?

La préférence n'est due qu'à celles qui sont à la fois les plus agréables et les plus morales, quels qu'en soient les acteurs. La Fontaine a traité un même sujet sous le titre du *Héron* et sous celui de *la Fille*, la moralité est la même dans l'une et l'autre Fable; mais la seconde est la plus agréable : elle est donc la meilleure; et vraisemblablement l'auteur en jugeoit ainsi, puisqu'il l'a donnée après l'autre.

Les législateurs qui ont si faussement décidé que les animaux sont ou les seuls vrais acteurs, ou du moins les acteurs les plus naturels de l'apologue, ont eu le malheur d'en trouver la raison, et chacun a dit la sienne.

L'orgueil humain, disent les uns, s'offense des leçons directes; l'homme rejette les enseignements de l'homme, s'ils ne sont déguisés sous une allégorie.

Quoi donc! rejetons-nous les leçons de l'histoire? Les erreurs, les fautes, les malheurs de nos semblables, ne sont-ce pas là nos vrais maîtres? Les grands exemples de vertu ne nous portent-ils pas à la vertu? Chaque

homme en particulier peut se sentir blessé de la critique personnelle et des leçons adressées directement et avec intention; mais les leçons générales n'offensent personne, et si nous craignons la satire, nous aimons l'histoire et la morale. Pour ne pas sortir des Fables, je demande à tous les lecteurs si celles qui, dans Esope, dans Phèdre, et surtout dans La Fontaine, offrent des hommes pour interlocuteurs, au lieu d'animaux, ont jamais blessé ou leur orgueil ou leur goût? Je demande si la Fable de *la Fille*, dans La Fontaine, les offense plus, ou leur plaît moins que celle du *Héron?*

L'apologue étant né dans l'Orient, patrie du despotisme, et, par cette raison même, berceau des hiéroglyphes, des emblèmes et des allégories, il est possible que l'orgueil de la tyrannie ait forcé d'admettre les animaux dans l'apologue, comme un moyen de plus d'en déguiser les leçons. Esope et Pilpay ne pouvoient peut-être qu'à ce prix, et qu'à la faveur de ce détour, instruire des maîtres capricieux; mais nos mœurs ont rendu cet artifice inutile ou indifférent; ou, s'il a continué d'être un agrément, il a cessé d'être une précaution.

D'autres ont attribué le plaisir que font dans la Fable les animaux, et même les êtres inanimés, à la crédulité apparente du fabuliste, qui semble répéter sérieusement les contes puérils qu'on lui a racontés, ou qui semble même s'imaginer qu'il les a vus. « C'est, disent-« ils, l'importance que le fabuliste attache à des jeux « d'enfants, l'intérêt qu'il prend à un lapin, à une be-« lette, qui font qu'on est tenté de s'écrier à chaque « instant : *le bon homme!* »

Ceux qui raisonnent ainsi n'ont évidemment en vue que La Fontaine; car ni la sécheresse d'Esope, ni l'élégance de Phèdre, ne donnent l'idée de cette simplicité, de cette *bonhommie* : c'est donc la naïveté de La Fontaine qu'ils peignent; elle est telle, en effet, qu'il paroît toujours tout croire et avoir tout vu. Il se pénètre tellement de son sujet, qu'aucun de ces mots caractéris-

tiques et pittoresques, aucun de ces traits propres à chaque personnage et à chaque situation, ne lui échappe. Ce n'est point un historien qui raconte, ce n'est point un peintre qui retrace, c'est un magicien qui nous transporte au lieu de la scène, qui met sous nos yeux et l'action et les acteurs, et le jeu des caractères et le mouvement des passions. De là cet intérêt propre à La Fontaine. Mais ce même intérêt, cette vérité qui reproduit les objets, ce ton d'un homme persuadé qui complète l'illusion, cette naïveté, en un mot, se retrouve dans toutes ses bonnes Fables, quels qu'en soient les personnages, hommes, bêtes ou plantes. Voyez les calculs, les projets, les espérances de Perrette, dans *la Laitière et le Pot au Lait*; voyez les propos des trois marchands, des trois Filles, de tous les passants, dans *le Meûnier, son Fils et l'Ane*. La bonhommie de La Fontaine y est-elle moins piquante que dans les plaidoyers de *Janot Lapin* et de *la dame au nez pointu*, dans *le Chat, la Belette et le petit Lapin*? La naïveté n'est donc point un agrément particulier qui distingue les Fables où les animaux sont seuls acteurs, ni qui mérite à ces Fables aucune préférence.

Enfin, on a donné pour raison de préférence en faveur des animaux, *l'invariabilité généralement connue de leurs caractères*. « Vous nommez, a-t-on dit, « Britannicus et Néron : tout le monde ne sait pas l'his- « toire, et ne sent pas tout d'un coup le rapport qu'il « y a entre ces deux hommes; mais si vous dites : *le* « *Loup et l'Agneau*, tout le monde sent le rapport « qu'il y a entre ces deux animaux. »

Cette idée a quelque chose de spécieux; mais il ne paroît pas que La Fontaine en ait été touché. Tous les animaux n'ont pas des caractères aussi prononcés et aussi contrastants que le loup et l'agneau. D'ailleurs il est si aisé d'établir d'un seul mot le caractère d'un personnage! Quand La Fontaine me dit :

Certaine fille un peu trop fière,

sur ce seul mot, je sais bien mieux à qui j'ai affaire, je

m'attends bien plus à des dédains ridicules et punis, que quand le même La Fontaine me dit, dans des vers très-pittoresques (1), mais qui peignent toute autre chose que le caractère :

Un jour sur ses longs pieds, alloit je ne sais où,
Le Héron au long bec, emmanché d'un long cou.

Quelquefois même La Fontaine néglige à dessein de conserver aux animaux leur caractère connu, parce que cette faute sert à égayer son entretien avec le lecteur, et lui fournit une plaisanterie plus piquante que ne le seroit une observation plus scrupuleuse des convenances :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
L'âne un jour, pourtant, s'en moqua;
Et ne sais comme il y manqua,
Car il est bonne créature.

Je ne vois donc, ni dans la nature des choses, ni dans la pratique des fabulistes, aucune raison qui fonde cette préférence qu'on voudroit donner aux animaux sur les hommes dans l'apologue. La Fontaine, ainsi que ses prédécesseurs, emploie tantôt des hommes, tantôt des animaux, ou même des objets inanimés; quelquefois il mêle ensemble, dans une même Fable, les êtres animés et inanimés, raisonnables et privés de raison, sans suivre, à cet égard, d'autre loi que la variété.

C'est cette même loi qui doit décider une question qu'on a souvent proposée sur la moralité de la Fable. Faut-il la placer au commencement ou à la fin, ou même ne la pas exprimer du tout, et l'abandonner à

---

(1) M. de Voltaire a cité ces deux vers comme un exemple de mauvais goût. Il seroit difficile de trouver un goût plus sûr que le sien. Oserions-nous dire, cependant, que la sévérité de cette critique nous étonne, et que les deux vers critiqués nous paroissent peindre très-heureusement et la forme et la démarche de l'animal dont il s'agit?

la pénétration du lecteur? La Fontaine emploie indifféremment ces trois manières; chacune produit un plaisir qui lui est propre. Dans la première, la moralité est un théorème dont on attend avec intérêt la démonstration. Dans la seconde, c'est une énigme dont on s'empresse de deviner le mot. Dans la troisième, une réticence qu'on aime à suppléer. La seule règle, à cet égard, est de fuir l'uniformité.

Quel est donc le résultat de toute cette théorie? C'est que la variété est la seule loi de l'apologue, le seul devoir du fabuliste, et que La Fontaine seul a su remplir ce devoir dans toute son étenudue.

Nous avons vu chez lui l'apologue s'élever, descendre, se plier à tous les genres, prendre tous les tons.

Cette variété qu'il sait mettre d'une Fable à l'autre, il la met aussi dans les détails de chaque Fable; et son style est toujours proportionné aux choses.

Tantôt il a la majesté de l'épopée et l'éclat énergique de l'ode, comme dans ces vers :

> Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
> Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?

ou dans cette description d'un torrent :

> Tout fuyoit devant lui, l'horreur suivoit ses pas;
> Il faisoit trembler les campagnes.

Tantôt il joint à cet éclat une philosophie profonde :

> Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
> Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Tantôt c'est un calme majestueux, une sérénité sublime :

> Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.
> Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
> J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords.

Tantôt la douceur riante de l'églogue :

> Tircis, qui pour la seule Annette
> Faisoit résonner les accords

D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.

Tantôt la plaisanterie gaie et délicate d'un homme du monde :

Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Tantôt la naïve et familière éloquence du jargon populaire, comme dans les détails de la Fable du *Meûnier, son Fils et l'Ane.*

Mais c'est surtout dans le talent de peindre, et de rendre les objets comme une glace fidelle, que La Fontaine l'emporte sur tous les poètes. Voyez, dans *le Coche et la Mouche*, la peinture du chemin et du coche, et les efforts des chevaux, et les mouvements de la mouche, et ceux du sergent de bataille, à qui elle est comparée ; voyez, dans *les Vautours et les Pigeons*, les combats de ce peuple vautour,

Au bec retors, à la tranchante serre ;

la médiation imprudente de cette autre nation,

Au col changeant, au cœur tendre et fidèle.

Voyez ces autres oiseaux,

. . . . Que le printemps
Mène à sa suite, et qui sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée.

Voyez fuir, au premier bruit,

Ces lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.

Voyez ces souris qui

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats;
Puis, ressortant, font quatre pas;
Puis, enfin, se mettent en quête.

Voyez décamper l'alouette,

Et ses petits en même temps,
Voletants, se culebutants.

Voyez, dans *la Vieille et les deux Servantes*, cette vieille

S'affubler d'un jupon crasseux et détestable,
Allumer une lampe, et courir droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres servantes;
L'une entr'ouvoit un œil, l'autre étendoit un bras.

Voyez le portrait que le souriceau fait à sa mère, du coq et du chat. Mais ouvrez seulement le livre, et ces peintures vivantes, ces beautés vraies s'offriront en foule.

Quelles que soient ces beautés, cependant les bons auteurs, tant anciens que modernes, en ont plus ou moins donné l'exemple, les rhéteurs les ont connues, et leur ont donné place parmi leurs *figures*; mais il est des beautés plus singulières et plus fines qui échappent aux leçons des rhéteurs et aux lois de la théorie; tels sont ces rapprochements heureux:

Deux coqs vivoient en paix: une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie! . . . .

Deux chèvres passent un ruisseau sur une planche:

Je m'imagine voir avec Louis-le-Grand
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.

Deux canards proposent à une tortue de la voiturer par l'air en Amérique :

Vous verrez mainte républiqne,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulysse en cette affaire.

Quel art peut enseigner à rire ainsi sans grimacer, à rapprocher ainsi les extrêmes sans les dénaturer, à saisir les côtés semblables des objets les plus différents? Qui nous apprendra jusqu'où l'on peut oser dans ce genre, et où il faut s'arrêter? ce qu'on peut se permettre et ce qu'on doit s'interdire? quelles sont les grandes choses qui souffrent ainsi la comparaison avec les petites? et quelles sont les grandeurs, pour ainsi dire, *incommensurables*? quelles sont, au moins, les précautions que ces comparaisons exigent, et quel ton peut les autoriser? Il n'y a d'autre maître de ces beautés que le goût; et le goût, dans ce degré, est une sorte d'instinct privilégié qu'on ne peut définir.

J'en dis autant de ces prologues adressés à mademoiselle de Sévigné, à madame de Montespan, à M. de Barillon, à madame de la Sablière, à M. le prince de Conti, à madame Harvey, à madame de la Mésangère, chefs-d'œuvres de goût, faits *pour servir de modèle aux grâces.*

Le dirai-je? ce sont ces beautés qui ont perdu les imprudents imitateurs de La Fontaine; ils ont cru pouvoir causer et badiner avec leurs lecteurs, parce que ce badinage avoit réussi à La Fontaine; ils ont cru que la gaîté étoit un devoir, et elle est un bonheur. Ils ont oublié cette leçon de leur maître :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

C'est une erreur générale et funeste, de croire que les genres soient fixés par les succès éclatants, et que

la manière d'un grand maître devienne un but dont il ne soit plus permis de s'écarter. Rendons justice à M. de Lamotte, il avoit senti le danger de cette imitation ; mais il s'y est laissé entraîner : il a créé les sujets de ses Fables, mais il n'a pas créé de même la manière de les traiter. Né philosophe, mais séduit par l'enjouement de La Fontaine, il a voulu être enjoué (1). La nature lui avoit prodigué la raison, l'esprit, les lumières, les grâces même, mais des grâces sérieuses ; il a cherché des grâces badines ; il s'est dépouillé de son

---

(1) On sent que Lamotte prétend imiter les prologues de La Fontaine, lorsque, dans le prologue de la Fable des *Grenouilles et des Enfants*, il dit :

A vous le dé, messieurs les princes :
Vous vous piquez de nobles sentiments ;
Vous voulez batailler, conquérir des provinces :
Ce sont là vos amusements.
Mais savez-vous bien que nous sommes
Les victimes de ces beaux jeux ?
Bon ! il n'en coûte que des hommes,
Dites-vous. N'est ce rien ? Vous comptez bien les sommes,
Mais pour les jours des malheureux,
C'est zéro. Belle arithmétique
Qu'introduit votre politique !

N'est-il pas indécent d'oser défendre de ce ton la cause de l'humanité? N'est-ce pas d'ailleurs manquer entièrement de goût et de tact? Et cette familiarité bourgeoise approche t-elle du badinage noble et fin de La Fontaine ? Les bonnes Fables de M. de Lamotte sont : *l'Enfant et les Noisettes*, *le Caméléon*, *le Fromage* celle-ci, contre l'ordinaire, est agréable dans les détails, et privée du mérite de l'invention, car c'est la Fable connue de *l'Huître et les Plaideurs*), *les Grillons*, *les deux Pigeons* (celle-ci n'a que l'inconvénient d'en rappeler une du même titre dans La Fontaine, laquelle est autant supérieure à celle de Lamotte que le sentiment l'emporte sur l'esprit), *le Conquérant et la pauvre Femme*, *les Moineaux*, *le Valet et l'Ecolier* On sent pourquoi nous ne parlons pas des fabulistes vivans. Il en est un aussi élevé au dessus des autres par son talent que par son rang, et que l'opinion publique met à côté de La Fontaine, auquel, d'ailleurs, il ne ressemble pas. Nous n'en dirons pas davantage, parceque ses Fables ne sont pas imprimés.

génie propre, et n'a pu saisir celui de La Fontaine. Quand il s'en écarte, quand il consent d'être lui-même, il cesse d'être inférieur à son modèle.

Profitez de cet exemple, vous que ni le charme inimitable de La Fontaine, ni les beautés de Lamotte, et ses chutes brillantes n'ont pu décourager! La carrière est vaste, on peut s'y frayer des routes nouvelles. Soyez variés comme La Fontaine; mais que votre variété soit à vous : ne cherchez point la sienne, elle vous échappera.

Mais La Fontaine lui-même imitoit les anciens.

Non, il leur reprenoit ce qu'ils lui avoient dérobé; il ne se formoit pas sur eux, il les attiroit à lui, et les convertissoit en sa propre substance. La satire a dit: *Vous les faites tous des Perraults*. Ce sera louer La Fontaine, de dire que Virgile, Horace, Platon, Plutarque, en passant par ses mains, devenoient La Fontaine.

Tout ce qu'on vient de dire des Fables s'applique également aux Contes. Nous nous sommes particulièrement étendus sur les premières, parce qu'elles forment, dans l'opinion générale, le principal titre de gloire de La Fontaine; nous ne pensons pas, comme plusieurs juges, même éclairés, que les Contes aient moins de perfection. Les sujets trop libres de ces charmants ouvrages nous en interdisent ici un examen détaillé; respectons l'anathème que l'auteur lui-même a prononcé; respectons les mœurs, et redoutons tout ce qui peut y porter atteinte. Mais qu'il nous soit permis d'observer, en général, que l'art du poète a tellement dénaturé le fond des sujets, qu'il est rare que ces Contes produisent les impressions funestes qu'on leur reproche; les tableaux capables d'alarmer la pudeur sont affoiblis et présentés dans le lointain. Ce qui frappe, c'est la gaîté, l'esprit, la finesse, le goût; c'est ce grand art de dire tout ce qu'il faut pour l'agrément, en ne

disant que ce qu'il faut pour l'utilité ; c'est le charme d'une narration pleine et intéressante ; c'est le choix des circonstances, le piquant des détails, les réflexions toujours heureuses et toujours placées, toujours simples et toujours fines, les ressources de l'auteur, l'adresse avec laquelle il passe à côté des écueils, échappant toujours au danger, toujours pressant, des obscénités, et luttant avec succès contre toutes les difficultés du sujet ; c'est enfin cette bonhomie séduisante, cette naïveté ingénieuse, appliquée, dans les Contes, aux foiblesses et aux voluptés, comme elle l'étoit, dans les Fables, à des jeux d'enfants et à des bagatelles morales.

On a dit que La Fontaine sembloit avoir voulu rendre aux mœurs, par ses Fables, ce qu'il leur avoit ôté par ses Contes. Il nous semble qu'il leur a plus rendu qu'il ne leur avoit ôté ; il nous semble que ses Contes ont plus amusé l'esprit que gâté le cœur, plus égayé que perverti.

Puisque nous considérons ici les œuvres de La Fontaine sous le point de vue littéraire, nous devons relever, dans les Contes, un mérite de ce genre, et qui leur est propre : c'est l'usage heureux, sobre et plein de goût, que La Fontaine sait faire du langage de Rabelais et de Marot, langage aussi piquant, lorsqu'il est appliqué à propos, comme chez La Fontaine, qu'il est insipide et fastidieux lorsqu'il est prodigué sans raison, comme il l'est quelquefois dans les épîtres et les allégories de Rousseau. Voyez combien ce style répand de grace sur le conte de *Pape Figuière* ; voyez comme il le distingue avantageusement, malgré la bizarrerie et la sécheresse du sujet.

Nous devons relever aussi ce talent de varier le rhythme et la mesure, selon les besoins du goût et la nature des choses ; d'adapter le caractère de la versifi-

cation au caractère des détails; de rendre un badinage plus gai, une description plus vive, des contrastes plus sensibles par le mécanisme du vers, tantôt plus court, tantôt plus long, d'une marche tantôt rapide, tantôt majestueuse; par l'arrangement des rimes, tantôt redoublées, tantôt croisées, tantôt tombant par distiques.

Les autres ouvrages de La Fontaine nous arrêteront peu, après ses Contes et ses Fables. Nous avons rendu, dans la première partie, un juste hommage à *Psyché,* ouvrage plein de sentiment et de grâce, et dont *Apulée* ne peut guère revendiquer que l'idée générale. La comédie de *la Coupe Enchantée*, formée de deux contes (1) de La Fontaine, et *le Florentin*, reçoivent tous les jours, au théâtre, les applaudissements qui leur sont dus. Dans le poëme du *Quinquina*, les difficultés du genre didactique sont quelquefois vaincues. On retrouve enfin, dans quelques endroits des lettres de La Fontaine, cet enjouement noble et fin, cette liberté décente, ces grâces délicates, cette négligence aimable que nous avons loués dans les prologues de ses Fables. Voiture et Benserade avoient donné un avant-goût de ce genre; Chaulieu, La Fare, Saint-Aulaire, avoient été plus loin; mais le degré de la perfection ne se trouvoit que chez La Fontaine, lorsque, dans nos jours réputés malheureux, dans ces temps où commence, dit-on, la décadence des lettres, le génie qui veille à la gloire de la France a suscité un homme fait pour servir de modèle dans tous les genres, pour embellir et perfectionner toutes les parties de la littérature. Il a créé en France la poésie épique; au théâtre, il a égalé ou surpassé les plus grands maîtres; il a porté dans l'histoire le flambeau de la philosophie et les couleurs de l'éloquence. Dans ses poésies fugitives, genre qui

(1) *La Coupe Enchantée*, et *les Oies de Frère Philippe.*

répond à celui de La Fontaine, il s'est montré supérieur à lui-même ; il a tout effacé, tout, excepté le seul La Fontaine ; et c'est le plus grand éloge que nous puissions faire de ce dernier.

FIN DE L'ÉLOGE DE LA FONTAINE.

ÉTUDES

SUR

LA FONTAINE.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

La Cigale et la Fourmi.

Ésope, F. 34.

Cette Fable est une de celles du recueil de La Fontaine sur lesquelles l'éloge et la critique se sont le plus exercés, quoiqu'à proprement parler, elle ne méritât

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Offrons quelques échantillons de la critique:

Rousseau d'abord, au 2e. livre de son *Emile*: « Dans « cette Fable, dit-il, vous croyez donner aux enfants la « Cigale pour exemple, et point du tout, c'est la Fourmi « qu'ils choisiront : on n'aime point à s'humilier. Ils « prendront toujours le beau rôle : c'est le choix de « l'amour-propre, c'est un choix très-naturel. Le plus « odieux de tous les monstres seroit un enfant avare et « dur, qui sauroit ce qu'on lui demande et ce qu'il re- « fuse. La Fourmi fait plus encore : elle lui apprend à « railler dans ses refus :

Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez, maintenant.

« Quelle horrible leçon pour l'enfance ! » Voilà pour le fond du sujet. Quant à la manière dont il est traité,

un écrivain contemporain non moins célèbre, Voltaire, fait à son tour cette réflexion, précisément au sujet de ces deux derniers vers : « Comment une Fourmi peut-« elle dire ces proverbes du peuple à une Cigale? (1) » Question vraiment plaisante, tant en elle-même que par le ton qui l'accompagne. Parce que, pourroit-on lui répliquer, parmi les animaux dont notre fabuliste a si judicieusement assigné les rangs, établi le caractère, la Fourmi n'est autre qu'une petite femme du peuple, économe, acariâtre, et qui ne se paie point de chansons. Donnez cette explication toute simple à un enfant, vous verrez si c'est par ces derniers traits qu'il voudra ressembler à la Fourmi. Cela répond, par contre-coup, à l'observation de Rousseau.

V. 15. La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.

Il y a là, dit Chamfort, une équivoque ou plutôt une vraie faute. La Fontaine veut dire que d'être prêteuse est son moindre défaut, pour faire entendre qu'elle ne l'est pas. On peut croire qu'il dit que de n'être pas prêteuse est son moindre défaut; et Chamfort n'est ici que l'écho de d'Alembert, qui, dans une séance de l'Académie où l'on examinoit les Fables de La Fontaine, disoit qu'il ne concevoit rien à ces deux vers, non plus qu'à celui-ci :

Je chantois, ne vous déplaise,

ce *ne vous déplaise* n'étant guère le langage d'une emprunteuse. Enfin, on a été jusqu'à vouloir dépouiller tout-à-fait La Fontaine de ce petit apologue, en l'accusant de l'avoir copié dans un de nos vieux poètes : c'est Dreux du Radier, qui, dans un des numéros du *Journal*

---

(1) Dict. Phil., art *Fable*. Chamfort, dont nous ne devons rien omettre, dit, à l'occasion de ce passage et de quelques vers précédents, *la Fourmi qui paiera, foi d'animal, l'intérêt et le principal* : la brièveté la plus concise vaudroit mieux que ces prétendus ornemens.

Encyclopédique de mars 1773, s'applaudit de cette singulière découverte, en citant ces vers de Baïf:

Tout l'été chanta la cigale,
Et l'hyver elle eut la faim râle;
Demande à manger au Fourmi:
— Que fais-tu tout l'été? — Je chante.
— Il est hyver, danse, fainéante.
Appren des bêtes, mon amy.

(*Mimes et Enseignements.*)

Quoi qu'il en soit, cette Fable, ainsi que nous l'avons fait pressentir, a trouvé des apologistes: Mallet (1), Remond de Saint-Mard (2), Sabatier de Castres (3), se sont fort étendus à son sujet; et pour éviter de faire de ces remarques une dissertation en règle et de sa nature assez oiseuse, nous renverrons à ce qu'ils en ont écrit. Il nous suffira d'observer que tel qu'il est, ce petit apologue est encore bien supérieur à tout ce qui avoit paru jusque-là dans le même genre, si l'on en excepte ceux que Régnier a mêlés à ses satires; qu'il passe assez généralement pour le premier essai de son auteur; et qu'enfin, si l'on vient à considérer la place qu'il occupe dans son recueil, il étoit plus propre qu'aucun autre à l'annoncer conformément au précepte du souverain législateur du Parnasse: *Que le début soit simple.* . . . Aucuns, d'ailleurs, de ceux qui le suivent ne présentent une morale plus utile, ni peut-être d'une application aussi étendue.

Entr'autres imitations de cette Fable, qui sont en assez grand nombre, en voici une assez singulière par sa tournure et surtout sa concision:

L'ÉCHO.

J'ai tout mangé, dit Claude, accours, ô Providence.
Providence se tut, mais l'Echo reprit: danse.

(*Fumars.*)

(1) Principes pour la lecture des poètes.
(2) Réflexions sur la Fable.
(3) Dictionnaire de Littérature, art. *Fable*.

M. Boisard, dans ses premières Fables, remet en scène les deux petits personnages de celle-ci, mais pour leur faire jouer réciproquement un rôle tout opposé. Cet apologue peut être considéré comme la suite, ou plutôt la contre-partie de celui de La Fontaine.

Ce dernier a encore été l'occasion, plutôt que le sujet, d'une petite comédie en un acte, qui a été représentée, il y a deux ou trois ans, au théâtre de l'Odéon, sous ce titre de *la Cigale et la Fourmi*. Il avoit été précédemment arrangé pour la scène par Rétif de la Bretonne, et se trouve à la suite de ses *Lettres d'une Fille à son Père*.

II. *Le Corbeau et le Renard.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 13. La Farce de Pathelin (1).

ON sait que Rousseau se déchaîne encore contre cette jolie Fable. Nous allons tâcher de répondre à quelques-unes de ses étranges assertions.

Maître Corbeau sur un arbre perché.

« Maître (c'est Rousseau qui parle), que signifie ce « nom en lui-même? que signifie-t-il au-devant d'un « nom propre? quel sens a-t-il dans cette occasion? » Ce qu'il signifie naturellement, ce semble, devant le nom d'un grossier et stupide animal tout noir de la tête aux pieds, avide également de louange et de pâture.

(1) Nous citons cette vieille Farce de Pathelin parce que cette Fable y est rapportée tout au long : c'est Guillemette, femme de l'avocat, qui la raconte à propos du tour que son mari vient de jouer à son voisin le drapier. Le récit n'en est pas sans grâce, et La Fontaine paroît en avoir eu connoissance.

Ce mot appellatif, souvent dérisoire, emprunté au vieux langage de l'école, est ici très-plaisant, et peint d'un trait le personnage.

Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!

Rousseau traite de pléonasme le rapprochement de ces expressions. Il se trompe : ce n'est au fond qu'une synonymie, figure fort en usage dans le discours, et très-propre à captiver l'attention. Quelquefois, en poésie, elle sert à rendre le vers plus nombreux, comme dans celui-ci de la Fable *du Rat et de la Grenouille* :

Un rat plein d'embonpoint, gras et des mieux nourris.

Le plus souvent, comme dans le passage qui nous occupe, elle se joint à l'exclamation : *Que le monde*, dit ailleurs le rat voyageur, *est grand et spacieux!* Un pléonasme, c'est tout autre chose, et même, en certains cas, une figure qui contribue à l'ornement du discours, ce que Rousseau savoit assurément très-bien. On peut répondre encore par cette note au second reproche de pléonasme qu'il fait à ce vers :

Le Corbeau, honteux et confus.

quoiqu'à la rigueur, ces deux mots ne soient point synonymes : car la confusion est la honte qui se manifeste au dehors. Nous bornerons à ces deux observations, purement littéraires, ce que nous aurions à dire sur celles de Rousseau, parce que ses opinions sur le fond de cette Fable ayant été réfutées récemment d'une manière fort judicieuse par un critique fameux, nous aimons mieux renvoyer le lecteur à cette discussion elle-même (1).

Chamfort ne fait aucune remarque fort importante

---

(1) Voir à la fin du volume un article de M. Geoffroy, extrait de l'*Année Littéraire*.

sur cette Fable. C'est ici, dit-il, qu'on commence à trouver La Fontaine : le discours du Renard n'a que cinq vers et n'en est pas moins un chef-d'œuvre.

Ce discours est aussi très-plaisant dans Targa, F. 26:

Mi sembri un degl' augei del Paradiso
Con tante vaghe piume e allegra faccia
Che da chi mira ogni mestizia scaccia.

« Il me semble voir en vous un des oiseaux du Para-
« dis, avec toutes ces belles plumes et ce visage riant
« qui dissipe le chagrin de quiconque vous considère. »

Le monsieur du Corbeau du poète français est une façon de parler empruntée de Rabelais. Chez ce dernier, c'est monsieur de l'Ours, monsieur du Lion, etc. On peut encore observer, à l'égard du mot *alléché* de la même Fable, qu'il est très-joli, très-expressif, que c'est à tort que les dictionnaires l'indiquent comme un mot vieilli, et que cela fût-il vrai, cet apologue, que tout le monde sait par cœur, est par là même tout-à-fait propre à en conserver l'usage.

V. 13. Le Renard s'en saisit et dit :
. . . . Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Il est plaisant, dit Chamfort, de mettre la morale dans la bouche de celui qui profite de la sottise. C'est le Renard qui donne la leçon à celui qu'il a dupé qui rend cette petite scène en quelque sorte théâtrale et comique. Il est fâcheux, ajoute-t-il, que *monsieur* rime avec *flatteur*, ou plutôt ne rime pas ; mais c'étoit l'usage alors de prononcer l'*r* de *monsieur*. On tolère même de nos jours cette petite négligence au théâtre, parce qu'elle y est moins remarquable.

D'Alembert nous apprend dans ses notes sur l'éloge de Despréaux, que ce poète, si délicat sur la rime, avoit proposé à La Fontaine de substituer *chanteur* ; mais le

Fabuliste n'en a tenu compte. En effet, ce *mon bon monsieur* est une raillerie bien plus fine de la bétise du Corbeau que *mon beau chanteur* ne l'auroit été de sa vanité.

V. 16. Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

« Nous croyons, dit encore le même d'Alembert (1), « que La Fontaine auroit peut-être bien fait de retran- « cher ce vers. D'abord, parce qu'on ne sait pas trop « s'il est une réflexion du Fabuliste, ou la suite du dis- « cours du Renard, ce qui cause au lecteur un petit em- « barras qu'il faut toujours éviter; en second lieu, « parce qu'en supposant ce vers dans la bouche du Re- « nard, ce qui est plus vraisemblable, il nous paroît de « trop de la part d'un animal gourmand et rusé, qui, « content du succès de sa fourberie, ne doit guère se « soucier de faire remarquer au Corbeau l'utilité de la « leçon qu'il lui donne. Mais le vers est plaisant et ori- « ginal : c'est peut-être ce qui a déterminé La Fontaine « à le laisser. »

L'observation de Chamfort sur les vers qui précèdent peuvent servir de correctif à cette note, que nous ne rapportons que parce qu'elle est d'un écrivain qui a laissé un nom célèbre, mais dont l'opinion cependant ne doit nullement faire autorité en littérature.

Le Sage, dès le début de son roman de Gil Blas, tire de ce sujet en lui-même un parti fort gai. Au premier pas que son héros fait hors de la maison paternelle, la bourse tout fraîchement garnie de quelques bonnes pistoles, il est accosté par un escogriffe qui s'insinue dans son esprit par le moyen des plus grossières cajoleries, les démonstrations et les protestations d'amitié les plus vives. Le pauvre jeune homme ne manque pas de régaler amplement, au premier gîte, son nouvel ami;

---

(1) Histoire de l'Académie française, notes sur l'éloge de Despréaux.

c'est où *butoit* le drôle, qui, bien repu, lui dit, en se levant de table : « Seigneur Gil Blas, je suis trop content « de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous « quitter sans vous donner un avis important dont vous « me paroissez avoir besoin. Soyez désormais en garde « contre les louanges; défiez-vous des gens que vous « ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'au- « tres qui voudront, comme moi, se divertir de votre « crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus « loin. N'en soyez point la dupe, et ne vous croyez « point, sur leur parole, la huitième merveille du « monde. » En achevant ces mots, il lui rit au nez et s'en alla.

Richer, dans la seconde Fable de son recueil, intitulé de même *le Renard et le Corbeau*, donne à celui-ci sa revanche sur le Renard. Il feint que le sire étant un jour occupé de ronger un morceau de lard, est aperçu par son ancienne dupe, qui l'amuse à son tour par de belles paroles, et finit par lui montrer des poules et des canards à quelque distance. Le Renard d'y courir aussitôt; mais sa chasse n'est pas heureuse, et bientôt retournant à son premier repas :

Quelle fut sa surprise! il voit maître Corbeau
Mangeant le lard, perché sur un branchage,
Et qui lui cria : mon ami,
A trompeur, trompeur et demi.
Te souvient-il de ce fromage
Que tu m'escroquas l'autre jour?
Je fus un sot, et tu l'es à ton tour.

L'on ne sauroit disconvenir que cette fiction ne soit assez gaie. Cependant un Fabuliste allemand, M. Lessing, qui n'entend pas raillerie en fait d'apologue, et qui n'est pas homme à se contenter de cette innocente représaille, a, par un nouveau motif de charité pour ce pauvre Corbeau, recomposé à sa manière cette dernière Fable, et pour que le flatteur soit pris dans ses propres piéges, il empoisonne, de propos délibéré, la proie du Corbeau; le Renard ainsi n'en eut pas, à beaucoup près,

toute la joie. Noter que pour arriver à un aussi heureux résultat, ce Fabuliste a composé cinq mortelles dissertations sur la Fable, sa nature, son but, sa division, son style, sa morale, etc., et qu'en dernière analyse, celles de notre La Fontaine n'y sont considérées que comme un joli *Pompon poétique*, et rien de plus.

Nous rappellerons, enfin, que l'impératrice Catherine a puisé dans cette Fable de La Fontaine le fond d'une jolie petite comédie qui fait partie du *Théâtre de l'Hermitage*, sous le titre *des Flatteurs et des Flattés*. Les personnages sont M. et Mme. *de Corbec*, et M. *Renard*.

III. *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un Bœuf.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 23. HORACE, liv. 2, sat. 3, v. 313 (1).

CETTE petite Fable est charmante pour la vérité de la peinture, pour le dialogue des deux Grenouilles, et pour l'expression élégante qui s'y trouve.

Plusieurs personnes (2) blâment La Fontaine d'avoir mis la morale ou à la fin ou au commencement de chaque Fable. Chaque Fable, disent-ils, contient sa morale en elle-même : sévérité qui nous auroit fait perdre bien des vers charmants. (*Ch.*)

V. 11. Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

---

(1) La Fontaine doit au premier la disposition du sujet, au second le dialogue *direct* des deux Grenouilles.

(2) Entr'autres, Lamotte et J. J. Rousseau.

On peut rapprocher de ce passage celui-ci, extrait d'une des satires de Vauquelin de la Fresnaie, poète antérieur à La Fontaine, relatif aux mœurs de son temps :

Il n'est point si petit secrétaire
Qui des sonnets ne se mêle de faire,
Et chaque dame a, selon son humeur,
Ou son bouffon ou son petit rimeur.

Le Bourgeois Gentilhomme, *la Comtesse d'Escarbagnas*, dans Molière ; *les Bourgeoises de qualité*, la dame Patin, du *Chevalier à la mode*, chez Dancourt ; *la Manie de briller*, de son moderne imitateur, sont autant de vivants tableaux, pleins d'originalité, du travers signalé dans cet apologue.

IV. *Les deux Mulets.*

PHÈDRE, liv. 2, F. 7.

V. 5. Il marchoit d'un pas relevé.

RIME qu'on appelle suffisante. La Fontaine pouvoit mettre *d'un pas dégagé*, pour mieux répondre à *chargé* (*Ch.*).

Qu'il nous soit encore ici permis de n'être pas tout-à-fait de l'avis de Chamfort : car *pas dégagé* et *pas relevé* nous semblent très-différents. Le premier indique une démarche qu'on peut se permettre sans trop d'affectation ; le second, celle d'un sot qui se donne des airs, et qui marche, suivant l'expression commune, *le pied levé*, *la tête au vent*. Si, comme dit Chamfort, il n'y a tout juste en cet endroit que rime suffisante, c'est qu'ainsi qu'en beaucoup d'autres, La Fontaine en a sacrifié le superflu à la justesse de l'expression.

Au rapport de M. Boisard, il portoit l'impertinence

jusqu'à méconnoître son père, ce Mulet orgueilleux : nous disons ce Mulet, car il y a tout lieu de conjecturer que c'est le même, en effet, que le moderne Fabuliste aura prétendu rappeler à notre souvenir, quand, dans sa Fable du *Pauvre Ane*, il fait dire à celui-ci, en parlant de son fils, le Mulet dont il est question :

Chargé de l'or du fisc, il s'est bientôt trouvé
Un personnage d'importance ;
Depuis qu'il est entré dans la haute finance,
Il marche d'un pas relevé,
Et sans me regarder ; j'en pleure quand j'y pense,
L'insolent avec moi prend le haut du pavé.

Liv. 1, *F.* 14, *recueil de* 1805.

V. 6. Et faisoit sonner sa sonnette.

Vers heureux d'harmonie imitative qui s'est trouvé sous la plume de l'auteur. (*Ch.*)

V. 9. Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.

Arrête, qu'on fait rimer ici avec *jette*, est une prononciation picarde. Les Picards font brefs plusieurs mots qui doivent se prononcer longs, et La Fontaine s'est permis plus d'une fois cette espèce de licence assez commune dans le style familier au temps où il écrivoit.

V. 18. Si tu n'avois servi qu'un meûnier comme moi, etc.

Construction vicieuse : *Si comme moi tu n'avois servi*, etc. La Fontaine ne manque pas, du moins autant qu'il le peut, de mettre la morale de son apologue dans la bouche d'un de ses acteurs. Cette Fable des deux Mulets est d'une application bien fréquente. (*Ch.*)

V. *Le Loup et le Chien.*

PHÈDRE, liv. 3, F. 7.

ROUSSEAU prétend que, dans cette Fable, au lieu d'une leçon de modération qu'on veut donner à un enfant, il en prend une de licence. « Je n'oublierai jamais, « dit-il, d'avoir vu pleurer une petite fille qu'on avoit « désolée avec cette Fable, en lui prêchant toujours la « docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs; « on la sut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à « la chaîne, elle se sentoit le cou pelé : elle pleuroit de « n'être pas Loup. » Si le fait, par hasard, n'étoit pas vrai, il seroit au moins très-bien trouvé, il faut en convenir; et puis citer de préférence une petite fille pour que le lecteur judicieux en tire une conséquence *à fortiori* relativement à l'autre sexe, bien plus jaloux encore de son indépendance... Comment, après cela, oser toujours mettre La Fontaine entre les mains des enfants!

Selon Chamfort, ordinairement assez difficile sur la morale des apologues de notre auteur, cette Fable est parfaite d'un bout à l'autre. Il n'y a, dit-il, à critiquer que l'avant-dernier vers :

> Et ne voudrois pas même, à ce prix, un trésor.

Un Loup n'a que faire d'un trésor. Et M. Clément (1), à son tour, peu satisfait de ces remarques : « Dire seule- « ment qu'une Fable est parfaite, c'est nous apprendre « ce que nous savions déjà : ne pouvoit-on pas faire « observer aux lecteurs peu attentifs une beauté singu-

(1) Journal littéraire, n°. 35.

« lière d'harmonie imitative, dans ces deux vers fort « simples de cet apologue :

Et le Mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.

« Les deux *a*, qui sont très-longs dans les mots *mâtin* « et *taille*, et qui obligent d'élever la voix, figurent, « pour ainsi dire, la hauteur et la grosseur de ce chien; « de même l'aspiration très-forte du dernier vers donne « une idée de résistance robuste et courageuse. Suppo- « sez qu'il n'y eût qu'une aspiration sans hiatus, comme « si le poète avoit mis : *à lui résister hardiment*, l'har- « monie devenoit commune, et cessant d'étonner l'o- « reille, elle ne disoit plus rien à l'esprit (1). Ne pou- « voit-on pas aussi fixer l'attention sur un autre genre « de beautés dont on trouve si peu d'exemples dans le « vulgaire des Fabulistes, qui n'ont pas connu cet art « du dialogue vif, précis, naturel, et si remarquable « vers la fin de cet apologue? Quant à la critique sur le « Loup qui n'a que faire de trésor, critique renou- « velée de Voltaire, si elle étoit juste, il faudroit rayer « la plupart des Fables de La Fontaine, qui transporte « toujours aux animaux les passions des hommes. « D'ailleurs un trésor n'est pas toujours de l'or : un « troupeau de moutons qui seroit à la disposition d'un « Loup ne seroit-il pas un vrai trésor pour lui? » Ajoutons que Phèdre, à qui La Fontaine doit beaucoup dans cet apologue, et qu'il a suivi de très-près, va beaucoup plus loin encore : le Loup de sa Fable ne voudroit pas engager sa liberté pour un royaume. *Regnare nolo, inquit, liber ut non sim mihi*; et il seroit tout aussi facile, en arguant de l'empire convenu

---

(1) Et c'est à quoi M. Aubert semble avoir fait peu d'attention dans ces deux vers de sa Fable intitulée : *la Morue et le Brochet*. Ce dernier veut happer un sien confrère, mais

Celui-ci n'étoit pas de taille
A se laisser avaler aisément.

dans l'apologue, de certains animaux sur tous les autres, de justifier ce que cette locution paroît offrir d'exagéré.

V. 38. Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte.

Plus loin, Fable du *Cheval s'étant voulu venger du Cerf:*

Hélas! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté.

M. Grenus a fait une suite à cette Fable, dans laquelle il suppose une rencontre nouvelle entre le Loup et ce même Chien, qui, devenu vieux et inutile, est loin de se féliciter autant de sa condition, mais sans pour cela désirer davantage de briser sa chaîne. C'est une des plus jolies Fables de son recueil, et qui met dans un nouveau jour cet éloge que le bonhomme fait quelque part de la gent canine au préjudice de notre espèce, interrompant son récit pour s'écrier:

Nous n'aimons pas à beaucoup près si bien.

Le vieux Fabuliste latin Régnier, que nous aurons encore occasion de citer plus d'une fois, présente le sujet qu'a traité La Fontaine sous un point de vue qui, s'il ne comporte pas tout-à-fait cette exquise moralité qui convient essentiellement à l'apologue, est au moins très-plaisant, et pourroit fournir la matière d'un bon conte.

Un Cheval gras poli, *sagina lucidus*, fait rencontre d'un pauvre Ane qui se repaissoit de misérables chardons; touché de pitié, il l'engage à le suivre à son écurie. Arrivés, le baudet, après s'être amplement régalé, demande à son hôte s'il n'a point, pour charmer son loisir dans cette heureuse demeure, quelques juments ou quelques ânesses, car pour lui baudet, c'est tout un; mais le cheval aussitôt lui recommande avec mystère de baisser la voix, et lui fait entrevoir en même temps

où l'a conduit lui-même autrefois un désir aussi indiscret; là-dessus le grison *s'enfuit*, et *court encore*.

> . . . . *Miserum putans*
> *Jocosa quem non exhilarat Venus.*

Enfin dans le 1er. volume des *Proverbes* de Carmontelle, qui viennent d'être publiés, on retrouve ce même sujet du Loup et du Chien, mis en action d'une manière très-piquante sous le titre du *Valet de chambre et du Paysan.*

VI. *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 5.

VOILA certainement une mauvaise Fable que La Fontaine a mise en vers d'après Phèdre. L'association de ces quatre personnages est absurde et contre nature. Quel besoin le lion a-t-il d'eux pour chasser? Ils sont eux-mêmes le gibier qu'il cherche. Si Phèdre a voulu faire voir qu'une association avec plus fort que soi est souvent dangereuse, il y avoit une grande quantité d'images et d'allégories qui auroient rendu cette vérité sensible. Voyez la Fable du *Pot de terre et du Pot de fer*. (*Ch.*)

« Le commentateur pouvoit ajouter, observe M. Clé-
« ment, que la nourriture des trois herbivores n'étant
« pas celle du Lion, ils ne perdoient rien à ne point
« partager avec lui le cerf qu'ils avoient pris. Une as-
« sociation d'animaux carnivores eût été plus natu-
« relle (1). Mais Chamfort, en relevant cette faute, au-

---

(1) Cette remarque appartient originairement à Lamotte : *Discours préliminaire sur la Fable*. Lessing l'a reproduite dans sa

« roit dû remarquer aussi que le discours du Lion est
« excellent dans La Fontaine, et qu'il est très-commun
« dans la Fable de Phèdre. (*Journal Littéraire*, n°. 35.)

VII. *La Besace.*

PHÈDRE, liv. 4, F. 9. -- AVIEN, F. 14.

LA FONTAINE, pour nous dédommager d'avoir fait une Fable aussi mauvaise que l'est la précédente, lui fait succéder un apologue excellent, où il développe avec finesse et avec force le jeu de l'amour-propre de toutes les espèces d'animaux, c'est-à-dire de l'homme, dont l'espèce réunit tous les genres d'amour-propre.

On ne finiroit point si l'on vouloit noter tous les vers heureux de cette Fable. (*Ch.*)

V. 5. Je mettrai remède à la chose.

On ne dit point *mettre remède*, mais *porter*, *apporter remède*. Il faut convenir, cependant, que cette locution est plus vive, plus précise, et rend bien mieux que celle en usage, l'effet qui doit suivre la promesse d'un Dieu.

V. 6. Venez, Singe, parlez le premier, et pour cause.

La cause qui, dans l'esprit du poète, fait appeler d'abord le Singe, paroît avoir embarrassé plusieurs personnes, et donné lieu à d'étranges conjectures (1). Mais,

---

quatrième dissertation sur ce genre de littérature. Desbillons la rappelle dans la preface de ses Fables, mais pour en prendre occasion de la réfuter, en disant qu'il ne faut pas examiner avec tant de sévérité un poëme quelconque, et que tout est excusé par le plaisir ou l'utilité qu'il procure.

(1) Voir les notes de M. Guillon sur cette Fable.

en remontant à la source de cette Fable, on voit qu'Avien, d'après qui La Fontaine introduit dans son récit un Singe, donne à cette hideuse créature, qu'il qualifie de *turpissima*, la parole avant toutes les autres : circonstance qui, jointe à l'odieuse épithète donnée au personnage, aura fait naître sous la plume du poète français ce vers de situation. Jupiter, frappé de la singulière figure du Singe, s'empresse de l'interroger, parce qu'il le croit celui de tous les animaux qui doit *trouver le plus à redire à son composé.*

V. 21. Il jugea (*l'éléphant*) qu'à son appétit
Dame Baleine étoit trop grosse.

A son appétit, (à son gré), expression impropre qui jette du louche sur ce passage.

V. 28. Linx envers nos pareils et Taupes envers nous.

Sans gloser sur l'absence ou l'existence des yeux de la Taupe, il est vraisemblable que La Fontaine s'est autorisé, en cet endroit, de ce passage de Rabelais, son oracle : « C'est une autre lamie laquelle en maisons « estranges voyant plus pénétrament qu'un Lince, en sa « maison propre étoit plus aveugle que Taulpe. »

(*Liv. 4, chap. 5.*)

V. 31. Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers, tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui ;
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les defauts d'autrui.

C'est donc la faute de Jupiter si nous ne nous apercevons pas de nos propres défauts. Esope, que Phèdre a gâté en l'imitant, dit beaucoup mieux : « Chaque « homme naît avec deux besaces, etc. » De cette manière, la faute n'est point rejetée spécialement sur le fabricateur souverain. La Fontaine auroit mieux fait d'imiter Esope que Phèdre en cette occasion. (*Ch.*)

Cette remarque, en partie copiée d'un passage de la 4e. dissertation de Lessing sur la Fable, est une pure chicane.

VIII. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux.*

L'Anonyme, F. 20. — Coll. de Nevelet.

Chamfort, pour tout commentaire sur cet apologue, se borne à dire qu'il est excellent d'un bout à l'autre.

V. 2. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

Vers devenus proverbe. Le P. Larue y fait allusion d'une manière très-heureuse dans le début de sa Fable latine du *Papillon et de l'Abeille.* Le voici extrait de l'imitation française :

Un auteur dit : quiconque a beaucoup vu
Beaucoup aussi peut avoir retenu.
Il dit bien vrai; mais en fait de lecture,
Je le tiens faux : ce n'est méthode sûre.

V. 5. Et devant qu'ils fussent éclos, etc.

Avant qu'ils ne fussent éclos, voudroit aujourd'hui l'exacte grammaire. Ce n'est point cependant par négligence que La Fontaine se sert ici de ce mot, c'est que cette façon de parler étoit celle en usage au temps où il écrivoit. Partout dans ses *Amours de Psyché*, ouvrage écrit en prose, et qu'il a singulièrement travaillé, il emploie *devant* pour *avant.*

V. 7. Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème.

Chanvre, depuis long-temps masculin dans la langue écrite, s'est toujours conservé féminin parmi les gens de la campagne. La Fontaine aura cru plus à propos de parler comme eux dans le récit d'un fait dont la

scène se passe dans un champ, et dont les acteurs en sont habitants.

V. 51. Les Oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.

C'est ici le premier exemple de ces charmantes allusions qu'on retrouve si fréquemment dans les Fables suivantes : sorte de traits, dit Marmontel, qui réveillent en passant une multitude d'idées, et qui rendent inépuisable le plaisir que donne la lecture de La Fontaine. Esope et Phèdre n'auroient pas soupçonné l'apologue susceptible de ce genre d'agrément.

IX. *Le Rat de ville et le Rat des champs.*

HORACE, sat. 6, liv. 2.

CETTE Fable, racontée par Horace, est la plus parfaite que l'antiquité nous ait laissée, et d'un ordre si supérieur à toutes les autres, que Phèdre ne l'a jugée susceptible d'aucun ornement nouveau. On seroit presque tenté de croire, tout en la voyant au nombre de celles de La Fontaine, que le poète français s'est imposé la même réserve. En effet, il est évident qu'il n'a point du tout eu l'intention de lutter contre son modèle. Il est ici à l'égard d'Horace ce que Phèdre est toujours vis-à-vis de lui : simple, élégant, concis, et rien de plus. Horace, au contraire, l'emporte sur La Fontaine précisément par les qualités qui rendent ce dernier si supérieur à Phèdre : la grâce, la vivacité des images, l'enjouement, cet art surtout, qui lui est particulier, de relever les petits sujets par un ton d'importance toujours très-plaisant. De ce genre sont les attentions dé-

licates du Rat campagnard d'Horace pour son noble convive, tandis que celui-ci, d'une dent dédaigneuse, *dente superbo*, touche à peine aux mets qui lui sont étalés ; le Rat de ville se faisant honneur du riche ameublement de son palais, plaçant son hôte sur un manteau de pourpre, pour lit de table ; son empressement à le servir, *quasi succinctus cursitans* ; et tant d'autres détails si bien dans le génie de La Fontaine, et qui, cependant, sont perdus dans son imitation. On connoît son admiration aveugle pour les anciens, admiration que Fontenelle traitoit de bêtise ; s'en seroit-il laissé imposer par la grande renommée d'Horace, au point de ne pas même oser aspirer *à la gloire de le bien suivre*?

V. 10. Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.

Un bruit survient, la fête fut troublée ;
On frappe à l'huis.
(*Les Rémois.*)

V. 18. Rats en campagne aussitôt.

Gloutons en campagne aussitôt.
(*Vitalis, liv.* 1, *F.* 20.)

V. 27. *Fi*, espèce d'interjection qu'on n'emploie que proverbialement et dans le style familier : c'est la seule observation que Chamfort fait sur cette Fable. On sent que nous ne la rapportons que pour ne rien omettre de son commentaire. Ce qui peut-être méritoit davantage qu'on le remarquât, ce sont diverses façons de parler elliptiques qui s'éloignent un peu de l'usage, suite de l'extrême concision que La Fontaine affecte dans cette Fable ; telles, par exemple, qu'*inviter à des reliefs d'ortolans*, pour *un repas de*, ou *à partager des*; *je laisse à penser la vie*, pour *quelle vie. Ce n'est pas que je me pique de tous vos festins de roi.*

On se pique de somptuosité, de magnificence, relativement à un festin, mais non de festins magnifiques.

« On lit, dit l'abbé Goujet (1), dans la première élé-« gie du *Prélude poétique* de Robert Angot (poète du « 15e. siècle), la Fable du Rat de ville et du Rat des « champs telle qu'elle a été depuis contée par La Fon-« taine. Je n'y ai trouvé, ajoute-t-il, de différence que « pour la diction. Ce sont les mèmes pensées, c'est la « même morale. » L'abbé Goujet est ici en défaut. La Fable de Robert Angot n'est qu'une traduction littérale de celle d'Horace, dont celle de La Fontaine s'écarte en un point très-essentiel, c'est qu'elle commence par l'invitation du Rat de ville, et qu'il n'y est nullement question du repas du Rat des champs. La Fontaine est, parmi les poètes (2) qui ont traité ce sujet, le seul qui se soit privé de cette source d'agréments. M. Ducis, au 2e. chant de son joli poëme du *Banquet de l'Amitié*, aujourd'hui trop peu connu, et que lui-même a négligé d'associer à ses autres poésies fugitives nouvellement publiées, rappelle isolément cette agréable circonstance d'une manière fort heureuse; elle y devient une comparaison toute naturelle à la suite de la description d'un repas sans apprêt.

Ainsi jadis au creux d'un mont stérile,
Le Rat des champs servoit au Rat de ville,
Trottant, portant, revenant sur ses pas,
Non point les mets d'un somptueux repas,
Mais quelques grains de froment ou d'aveine
Dans sa réserve amassés avec peine,
Presque germés, dons simples mais touchants.
Je le crois bien, c'étoit le Rat des champs.

---

(1) Bibliothèque française, tom. 13.

(2) Et nous devons ici faire une mention toute particulière de MM. Collin d'Harleville, Andrieux, Ginguené et Grenus. Les imitations des deux premiers, l'amitié les a réunies dans le volume des poésies fugitives des œuvres de Collin. Voir, pour les deux autres, les recueils de Fables qu'ont publiés leurs auteurs.

X. *Le Loup et l'Agneau.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 1.

CETTE Fable est connue de tout le monde ; ce qui en fait la beauté, c'est la vérité du dialogue. Plusieurs personnes ne semblent voir dans cet apologue qu'une vérité triviale, que le foible est opprimé par le fort. Ce ne seroit pas la peine de faire une Fable. Ce qui fait la beauté de celle-ci, c'est la prétention du Loup qui veut avoir raison dans son injustice, et qui ne supprime tout prétexte et tout raisonnement que lorsqu'il est réduit à l'absurde par les réponses de l'agneau. (*Ch.*)

V. 1. La raison du plus fort est toujours la meilleure.

> Ce fut de tous les temps que, ployant sous l'effort,
> Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.
>
> (*Regnier, sat.* 3.)

V. 7. Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?

Son breuvage l'eau d'un ruisseau qui coule dans la prairie !

V. 10. Sire, reprit l'Agneau, etc.

Cette réponse de l'Agneau est admirable : il exprime d'abord son respect pour le Loup, et il parle ensuite avec tout l'embarras de la crainte. Le vers *dans le courant*, jeté au milieu du discours, caractérise parfaitement la situation critique où se trouve l'Agneau, qui ne se justifie qu'en tremblant et par des mots entrecoupés.

V. 18. Tu la troubles, reprit cette bête cruelle.

Tu la troubles. Ce seul mot est un coup de pinceau inimitable.

V. 19 et 20. *Si je n'étois pas né* ne rime pas avec *l'an passé* : pure négligence (*Ch.*)

Cet apologue est estimé un des meilleurs de Phèdre, et Batteux, dans son *Cours de Littérature*, en fait une très-longue analyse, pour en détailler les beautés. Il est bien reconnu, cependant, que tout l'avantage est du côté de l'imitateur. Le seul qu'on ne puisse contester à Phèdre, c'est la manière dont la morale est exprimée chez lui :

Hæc propter illos scripta est Fabula
Qui fictis causis innocentes opprimunt.

Le vers de La Fontaine *la raison du plus fort* est loin d'y répondre. On sent bien, il est vrai, que ce mot *meilleure* ne signifie pas que la violence soit le moyen le plus raisonnable, mais seulement que c'est le ressort le plus invincible. Il n'en reste pas moins quelque chose de louche et d'équivoque dans l'expression. Cette sentence, d'ailleurs, semble s'adresser aux malheureux qu'elle laisse sans ressource, au lieu que celle du poète latin parle aux oppresseurs à qui elle fait un juste reproche.

XI. *L'Homme et son image* (1).

Les sentiments sont partagés sur le mérite de cet apologue, et les plus opposés entr'eux sont précisément ceux qu'ont manifestés, à son sujet, les deux panégyristes rivaux de notre Fabuliste.

Ce n'est point là une Fable, quoi qu'en dise La

(1) M. de La Harpe prétend, avec raison, que le sujet de cet apologue appartient à La Fontaine. La huitième Fable du troisième livre de Phèdre, *Soror ad Fratrem*, qui, suivant M. Guillon, en seroit le type, n'y a nul rapport.

Fontaine, soutient Chamfort : c'est un compliment en vers adressé à M. le duc de la Rochefoucault sur son livre des *Maximes*. Un homme qui s'enfuit dans le désert pour éviter des miroirs, c'est là une idée assez bizarre et une invention assez médiocre de La Fontaine. Quoi de plus spirituellement imaginé, dit au contraire M. de La Harpe dans son *Eloge de La Fontaine*, pour louer un livre d'une philosophie piquante, qui plaît même à ceux qu'il a censurés, que de le comparer au cristal d'une eau transparente, où l'homme vain, qui craint tous les miroirs qu'il n'a jamais trouvés assez flatteurs, aperçoit malgré lui ses traits tels qu'ils sont, dont il veut en vain s'éloigner et vers laquelle il revient toujours ! Peut-on louer avec plus d'esprit?

V. 1. **Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux.**

S'aimer sans rival, expression empruntée d'Horace:

Quin sine rivali teque et tua solus amares.
Ars poet. 444.

V. 8. Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands ;
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des dames.

Il n'y a rien d'exagéré dans cette petite énumération satirique qui fait allusion aux usages du temps, et qui revient ici fort à propos ; c'étoit bien pis quelques siècles auparavant : car si La Fontaine eût moins particularisé son sujet, il n'eût tenu qu'à lui de renforcer cette peinture de ce trait bizarre en apparence, mais vrai :

Miroirs aux souliers des chanoines.

Ceux de St.-Martin de Tours, au rapport de Fauchet, en portoient de cette façon au temps de Charlemagne, même dans l'église, pour regarder la magnificence de leurs habits. (*Bordelon*, *Div. curieuses*, *t. 1*, *p. 9.*)

V. 21. **On voit bien où je veux venir.**

On le voit à travers un nuage ; cela est si vrai, que

La Fontaine est obligé d'expliquer son idée toute entière, et de dire enfin :

Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le *Livre des Maximes. (Ch.)*

M. de Ségur fait servir une fiction à peu près semblable à la justification d'un sage prèt à tomber dans la disgrâce d'un roi qu'avoit offensé un de ses discours; et quelle que soit la prévention générale en faveur de La Fontaine, on ne peut au moins disconvenir que la leçon qui résulte de cette dernière fiction ne soit d'une autre importance que le compliment, d'ailleurs très-délicat, qu'elle amène dans sa Fable. Voici en grande partie le conte de M. de Ségur :

Certain Enfant,
Fort laid, fort sot et fort méchant,
Dans un miroir vit un jour sa figure,
Et le miroir avec sincérité
Lui montra sa difformité.
L'Enfant, tout irrité, le brise, et se figure
Qu'il peut au gré de sa fureur,
En détruisant l'image, effacer sa laideur;
Mais le cristal d'une onde claire
Lui montra, quelques jours après,
Même laideur et mêmes traits:
Et ne pouvant détruire la rivière,
Il dévora sa honte et ses regrets.

O vous, roi, qui prenez cet enfant pour modèle.
Si je fus de la vérité
Pour vous un miroir trop fidèle,
Songez au moins, en punissant mon zèle,
Que la rivière est la postérité.

XII. *Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.*

La plupart des Fables et des Contes ont fait le tour du globe. La Fontaine met en Europe la scène où il suppose que fut fait le récit de cette aventure, récit que les Orientaux mettent dans la bouche du fameux Gengis-Kan, à l'occasion du grand Mogol, prince qui dépendoit, en quelque sorte, de ses grands vassaux. (*Ch.*) (1)

L'auteur de l'*Encyclopédie littéraire*, tome 3, art. *Fable*, fait, à l'occasion de la présente, une remarque d'érudition qui trouve ici naturellement sa place.

« En rapprochant nos Fables politiques de celles des « Anglais, nous n'en trouvons qu'une qu'on puisse leur « comparer pour le talent d'approfondir une maxime « d'état : c'est celle du *Dragon à plusieurs têtes et du* « *Dragon à plusieurs queues*, par La Fontaine.

« La plus grande partie des Fables politiques des An- « glais sont renfermées dans une collection en deux « volumes, sous le titre de *Poëmes d'Etat*. C'est un « recueil d'un très-grand nombre de pièces satiriques « écrites depuis le règne de Charles Ier. jusqu'à celui de « la reine Anne. Ces satires ne sont pas faites par des « hommes obscurs : il y en a du duc de Buckingham, « du comte de Rochester, du comte de Dorset, de my- « lord Bolynbrocke et Harcourt de Milton, de Dryden, « du docteur Garth, etc., etc. »

---

(1) Un trait particulier, cependant, à un ambassadeur turc, analogue à celui ci, que rapporte dans ses lettres le baron de Biefeld, c'est la comparaison qu'il faisoit des forces de l'Empire à ces instruments de musique qui ne peuvent être accordés sans beaucoup de temps et de soins, et qui ne sauroient conserver long-temps leur accord. Cette comparaison est même, en quelque sorte, plus juste que celle de l'Hydre, car il n'y a pas impossibilité absolue.

XIII. *Les Voleurs et l'Ane.*

ÉSOPE, F. 39.

V. 3. Tandis que coups de poings trottoient.

Trottoient, expression prise de Rabelais : « Tandis « qu'on apportoit vin et épices, coups de poings com-« mencèrent à trotter.» (*liv. 4, ch. 14.*) Cette expression vive et animée, qui offre une image fidèle de la chose, semble une parodie de cette peinture de Virgile dans le combat de Darès et d'Entelle, au cinquième livre de l'*Enéide*, vers 436.

. . . . erratque aures et tempora circum
Crebra manus.

Scarron n'a eu garde d'y penser dans son burlesque travestissement, le mot n'étoit que gai sans être bas.

V. 5. Arrive un troisième Larron
Qui saisit maître Aliboron.

M. Guillon cite, à l'occasion de ce plaisant surnom de l'Ane, une ancienne comédie de la Passion, et le testament de Goulu par Sarrasin. Assurément La Fontaine ne l'a pas été chercher dans des sources aussi éloignées ou aussi obscures. Il avoit lu dans Rabelais, liv. 3, chap. 20 : « Quel diable, dit Panurge, veult prétendre ce *maître Aliboron ?* » Lui en falloit-il davantage ?

V. 7. L'Ane, c'est quelquefois une pauvre province.
. . . .

L'arbre, c'est quelquefois une pauvre province,
Les Sauvages, tel ou tel prince,
Un Chiaou, un Shérif, un Inca,
Ou l'empereur du Monomotapa.

(*Rivery, Fable des* Sauvages et l'Arbre, *imitée de l'*Esprit des Lois, *liv.* 5, *ch.* 13.)

V. 10. Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois.

Voilà de ces traits de naturel qu'on ne trouve guère que dans La Fontaine, et qui charment par leur simplicité. (*Ch.*)

V. 12. De nul d'eux n'est souvent la province conquise.

De nul d'eux, transposition que de nos jours on trouveroit un peu forcée, mais qui se pardonnoit dans le style familier. (*Ch.*)

XIV. *Simonide préservé par les Dieux.*

PHÈDRE, liv. 4, F. 24.

V. 1. On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les Dieux, sa maîtresse et son roi, etc.

MAUVAISE morale : on peut trop louer sa maîtresse, et tout éloge qui n'a pas l'air d'échapper à un sentiment vrai, ou d'être une galanterie aimable, d'un esprit facile, déplaît souvent même à celle qui en est l'objet. On peut trop louer son roi, 1°. quand on le loue et qu'il est blâmable; 2°. quand on le loue démesurément pour une bagatelle. (*Ch.*)

V. 4. Ce sont maximes toujours bonnes.

Au contraire, toujours mauvaises. (*id.*)

Quelque graves que paroissent de tels reproches, ils méritent peu d'être réfutés sérieusement. Pour cela, figurons-nous le bon La Fontaine s'entretenant dans les Champs-Elysées avec son commentateur, qui, tout frais débarqué, s'empresse de lui faire part de ses observations, et l'ingénieux Fabuliste qui lui répond en souriant, à l'occasion de ce passage, à peu près en ces

termes : « Un moment, entendons-nous un peu, mon-« sieur le moraliste, et reprenons, si vous le voulez « permettre,

On ne peut trop louer, etc.

. . . .

Malherbe le disoit, j'y souscris.

« Et j'y souscris encore ici-bas, *ne vous déplaise* : LES « DIEUX : *Imprimis colere Deos*. Le précepte est de « toute antiquité ; Virgile est là pour vous le dire. SA « MAITRESSE : quant à moi, ç'a toujours été ma cou-« tume dès que j'avois un grain d'amour, je ne man-« quois pas d'y mêler tout ce qu'il y avoit d'encens dans « mon magasin ; cela faisoit le meilleur effet du monde : « alors je disois des sottises en vers et en prose, et « j'eusse été fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas « solennelle ; enfin, je louois de toutes mes forces (1). « SON ROI : Malherbe a eu le bonheur de passer la « meilleure partie de ses jours sous Henri IV, moi j'ai « vécu *sans soin* sous Louis XIV, cette grande ombre « pleine de majesté que vous voyez là-bas sous ce pal-« mier : où donc est le tort de mon ancien maître et le « mien ? »

V. 5. La louange chatouille et gagne les esprits.

Chatouiller, au figuré, mot qui a passé du style familier dans le langage poétique, par l'heureux emploi qu'en ont fait La Fontaine, Boileau et Racine, surtout ; quant au fond de la pensée exprimée par ce vers, Térence avoit dit auparavant, avec plus de précision encore, mais beaucoup moins d'agrément :

Obsequium animos, veritas odium parit.

V. 33. Peut-être qu'il eut peur
De perdre outre son dû le gré de sa louange.

Vers charmants et de ceux que La Fontaine a souvent

(1) Lettre à M..., tom. 2, pag. 29 des *OEuv. diverses*.

l'air de jeter comme sans dessein, et qui renferment presque toujours un sens profond. Tel est le trait de caractère qu'offre celui-ci. Il est, de plus, remarquable par sa tournure vive et précise. *Le gré de sa louange*, pour l'expression de la reconnoissance à laquelle il avoit droit en retour.

V. 58. Il n'étoit fils de bonne mère.

Expression de Rabelais, nouv. prol. du liv. 4.

V. 63. . . . . De plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine.

Melpomène, la muse qui évoque les ombres des Héros, et qui, par conséquent, a la tragédie dans ses attributions. Boileau exprime à peu près la même pensée que La Fontaine, dans ces vers de son *Art poétique* :

. . Un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime.

V. 65. Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.

Parce que, suivant Horace, la poésie conserve dans la postérité la mémoire d'un homme digne de louanges, la poésie le rend l'égal des Dieux.

Dignum laude virum musa vetat mori,
Cœlo musa beat.
(Liv. 4, ode 7.)

V. 66. Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce (1).

Ce dont Horace et La Fontaine font ici un mérite aux grands, La Bruyère leur en fait un devoir. « Un « homme en place, dit-il, doit aimer son prince, sa « femme, ses enfants, et après eux, les gens d'esprit : « il les doit adopter, il doit s'en fournir et n'en jamais

(1) La Motte a fait un discours sur ce sujet : *Rien ne fait plus d'honneur aux grands que de protéger les belles lettres*, proposé par l'Académie des Jeux Floraux, en 1710.

« manquer; il ne sauroit payer, je ne dis pas de trop de « pensions, mais de trop de bienfaits, mais de trop de « familiarités et de caresses, le secours et les services « qu'il en tire. » Pourvu, cependant, que ce soit de véritables services, pourroit-on ajouter.

Cette Fable offre encore, dans sa contexture, quelques expressions à remarquer, les unes peu usitées, telles que celles d'*infertile*, de *festiner*; d'autres d'un style peut-être un peu trop familier, telles que *maison qui va tomber à l'envers*, et ce, dans la bouche d'un des demi-dieux; *salaire* pour *récompense*; d'autres, enfin, peu assorties au sujet, comme celles de *bon bourgeois* et de *domestique*....

Une dernière vérité qui nous semble résulter encore de cette même Fable, et que son auteur nous fournit, mais dans un autre endroit de ses œuvres, c'est que

L'or peut se partager, mais non pas la louange :
Le plus grand orateur, quand ce seroit un ange,
Ne contenteroit pas, en semblables desseins,
Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

(Lettre à madame de Bouillon.)

Castor et Pollux, observe Chamfort, ne jouent pas un beau rôle dans cette Fable. Quel mal avoient fait ces pauvres conviés et ces échansons? Cela dut faire plaisir à ce Simonide, qui étoit fort avare (1).

Un jour un athlète, qui avoit remporté le prix aux courses de mulets, lui offrit une somme d'argent pour chanter sa victoire. Simonide, mécontent de la somme, répondit : « Moi, faire des vers pour des animaux qui « sont des demi-baudets! » Le vainqueur tripla la somme offerte : alors Simonide fit une pièce très-pompeuse

---

(1) Supposé que le fait fût arrivé comme Chamfort a l'air de le croire. Quintilien traite de fable ce qui concerne cette apparition des Tyndarides (*liv.* 11, *chap.* 2). Il se fonde sur ce que Simonide, qui sans doute ne se fût pas dérobé une telle gloire, n'en fait aucune mention dans ses ouvrages.

qui commence par des vers dont voici le sens : *Nobles filles des coursiers qui devancent les aquilons....*

Ce même poète fut, avec Anacréon, à la cour d'Hipparque, fils de Pisistrate. Le dernier ne voulut que des honneurs : il fallut des présents au premier. (*Ch.*)

XV. *La Mort et le Malheureux.*

ÉSOPE, F. 146.

LA FONTAINE fait, à l'occasion de cette Fable, la remarque suivante : « Ce sujet a été traité d'une autre « façon par Esope, comme la Fable suivante le fera « voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me « contraignoit de rendre la chose ainsi générale ; mais « quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup « mieux fait de suivre mon original, et que je laissois « passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. « Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions « aller plus loin que les anciens ; ils ne nous ont laissé « pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je « joins toutefois ma Fable à celle d'Esope, non que la « mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécène « que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos, « que je n'ai pas cru le devoir omettre. »

V. 11. Mécénas fut un galant homme ;
Il a dit quelque part : qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.

Voici l'original de ces vers, qui nous ont été conservés par Sénèque, ep. 101 :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa ;
Tuber adstrue gibberum ;

Lubricos quate dentes;
Vita dum superest bene est.
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine.

Mais le stoïcien Sénèque ne rapporte ces vers que pour les livrer au mépris des races futures, tandis que La Fontaine, véritable épicurien qu'il étoit, les trouve dignes de leur éternelle admiration; et, chose étrange! le sentiment du poète insouciant est en quelque sorte partagé par le sévère Louis Racine, dont la première épître sur l'homme offre ce passage et cette note remarquables:

Quand on va cesser d'être, et qu'on n'en doute point,
Il n'est plus, cher ami, de héros sur ce point:
Mécénas pense mieux que Sénèque et Montaigne.

« Mécène, dans les douleurs les plus cruelles, se « console pourvu qu'il vive, *vita dum superest bene* « *est.* Ce mot, qui paroît à Sénèque *turpissimum vo-* « *tum*, est conforme au désir de la nature, et les grands « raisonnements de Sénèque et de Montaigne sont con- « traires au bon sens. »

Il faut convenir, cependant, que Sénèque, ayant reçu de Néron l'ordre de se donner la mort, s'y soumit avec résignation et sans paroître regretter la vie. Quant à Montaigne, il a fini par prendre tout doucement son mal en patience. « Depuis dix-huit mois, dit-il, que je « suis en ce malplaisant état (il parle des douleurs de « la néphretique), j'ai déjà appris à m'y accommoder; « j'entre déjà en composition avec ce vivre coliqueux; « j'y trouve de quoi me consoler et de quoi espérer; « tant les hommes sont acoquinés à leur être miséra- « ble, et qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent « pour s'y conserver! »

Chamfort n'a laissé aucune observation sur cette Fable.

XVI. *La Mort et le Bûcheron.*

ÉSOPE, F. 20.

DESPRÉAUX et Jean-Baptiste Rousseau se sont exercés à l'envi sur ce sujet; mais *ces beaux esprits ont eu beau se trémousser, ils n'ont point effacé le bonhomme.* « Despréaux, cependant, observe Racine le « fils, composa la Fable du *Bûcheron* dans sa plus « grande force, et, suivant ses termes, dans son bon « temps. Il trouvoit cette Fable languissante dans La « Fontaine. Il voulut essayer s'il ne pourroit pas mieux « faire sans imiter le style de Marot, désapprouvant « ceux qui écrivoient dans ce style : pourquoi, disoit-« il, emprunter un autre langage que celui de son « siècle? »

Et d'Alembert, qui rapporte ce passage dans les notes de son éloge de Boileau, ajoute avec raison : « On ne « conçoit pas où est la langueur que Despréaux trouvoit « dans la Fable de La Fontaine, encore moins en quel « endroit de cette Fable La Fontaine a emprunté le style « de Marot. Le jugement qu'on prête ici à Despréaux « est si étrange, qu'il est très-vraisemblable que Racine « le fils a été mal servi par sa mémoire. »

V. 2. Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé.

Ce vers, si beau, si touchant, a essuyé des critiques. On veut que l'amalgame qu'il renferme du sens figuré avec le sens littéral soit un défaut (1): heureux défaut, en ce cas, et sans lequel la peinture qu'il offre à l'esprit seroit bien moins achevée. A-t-on, jusqu'à

(1) Principes de style, par Hérissant.

présent, reproché à Racine d'avoir dit, par exemple, dans *Bérénice* :

> Et lorsqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher.
> (*Acte* 3, *scène* 1re.)

L'abbé Aubert, dans sa Fable du *Laboureur et la Terre*, écrit, d'après La Fontaine :

> Un laboureur courbé sous le travail et l'âge.

V. 19. Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

« Le plus grand foible des hommes, est l'amour qu'ils « ont pour la vie. » (*Mol.*, Amour Médecin, *acte 3*, *scène 1.*)

> Malgré tout le jargon de la philosophie,
> Malgré tous les chagrins, ma foi, vive la vie !

dit encore le gai Dumont, dans le *Sidney* de Gresset.

XVII. *L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses.*

PHÈDRE, liv. 2, F. 2.

A PROPREMENT parler, cette pièce n'est pas exactement une Fable, c'est un récit allégorique ; mais il est si joli, il rend si sensible la vérité morale dont il s'agit, qu'il ne faut pas se rendre si difficile. (*Ch.*)

V. 6. Il avoit du comptant,
Et partant, etc.

Ce vers de six syllabes, suivi d'un autre de trois, si l'on peut appeler ce dernier un vers, ne me semble qu'une négligence et non une beauté ; quand cette hardiesse sera beauté, je ne manquerai pas de l'observer. (*Ch.*)

V. 7. . . . . . . Toutes vouloient lui plaire ;
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant.

En quoi, à leur plaire à son tour, ou plutôt : à cause de cela. Cette expression *en quoi* n'est ici ni très-claire ni très-élégante.

V. 9. Bien adresser n'est pas petite affaire.

Vers devenu proverbe.

V. 16. L'alloient quelquefois testonnant.

Testonner, vieux mot emprunté de Rabelais (l. 1, ch. 25). Montaigne, parlant de lui-même, emploie ce mot au figuré. Ici le tour cadre parfaitement avec la vétusté de l'expression.

Cette historiette se retrouve dans un des sermons de Saint-Vincent Ferrier, prédicateur du quatorzième siècle, qui en tire cette singulière conclusion, qu'il ne faut pas prendre une femme jeune, parce qu'elle épile les biens de la maison, en demandant sans cesse de belles chemises, des joyaux, des robes neuves ; et qu'il ne faut pas épouser une vieille femme, parce que c'est un enfer anticipé qui épile tous les plaisirs et toutes les joyes du monde, et n'apporte à son mari que tristesse et mauvaise humeur.

XVIII. *Le Renard et la Cicogne.*

Phèdre, liv. 1, F. 26.

Fable charmante d'un bout à l'autre. Elle me rappelle le trait d'un riche particulier qui avoit fait dîner ensemble un antiquaire, qui, hors de là, ne savoit rien, et un physicien célèbre dénué de toute espèce d'érudition. Ces deux messieurs ne surent que se dire : sur quoi on observa que le maître de la maison leur avoit fait faire le repas du Renard et de la Cicogne. (*Ch.*)

V. 1. Compère le Renard se mit un jour en frais.

Ces qualifications, comme le remarque Dardenne (1), ne sont pas seulement des traits de gaîté, mais rendues communes aux hommes et aux animaux, elles confondent encore plus les deux espèces, et n'en soutiennent que mieux cette sorte d'illusion que la Fable doit entretenir. Rabelais est le premier qui s'en soit servi, en cas pareil, dans une Fable qu'il raconte, liv. 2, chap. 15: « Et ce disant, le Lion apperçut un Regnard, lequel il « apella, disant : compère Regnard, hau, ça, ça, et « pour cause. » Il est vraisemblable qu'il en aura fourni l'idée à La Fontaine.

V. 4. Le galant, pour toute besogne.

Besogne n'est pas tout-à-fait le mot propre : *pour tout potage*, diroit-on dans le même style familier, avec plus de justesse, sauf la rime, à moins que *toute besogne* ne se prenne ici pour *tout résultat de la besogne.*

V. 7. La Cicogne au long bec n'en put attrapper miette.

Miette en parlant d'un brouet clair, autre légère impropriété; ce mot, cependant, rejeté sans doute à dessein à la fin du vers dont le premier hémistiche est très-lent dans sa marche, ajoute à l'image.

V. 25. Honteux comme un Renard qu'une poule auroit pris.

Du Bellay, dans sa Fable *du Coq et du Dindon*, avoit ce vers présent à la pensée, quand il représente le premier de ces deux animaux :

Honteux comme un Normand trompé par un Picard.

V. 26. Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Virgile, dans sa belle comparaison d'Aruns (2) avec

(1) Disc. sur la Fable.
(2) Enéide, liv. 11.

un loup qui vient de ravager une bergerie, et qui, sentant toute l'audace de son entreprise, gagne le bois en grande hâte, représente ce terrible animal à-peu-près sous les mêmes traits :

. . . . Caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero. . . . . . .

Nous sommes loin de penser que La Fontaine ait emprunté cette peinture de Virgile, la sienne est trop naïve et depuis trop long-temps dans la langue ; mais il est toujours curieux d'observer comment, annoblie par l'expression et la circonstance, elle peut produire un effet tout opposé : l'image du loup de Virgile inspire de l'effroi, celle du renard de La Fontaine fait naître le sourire sur les lèvres.

V. 27. Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

Fallacia alia aliam trudit. (Térence.)

Tout en convenant avec Chamfort que cette Fable est charmante d'un bout à l'autre, il est difficile de ne pas regarder comme une fiction un peu outrée le brouet et l'assiette sur laquelle il est servi, aussi bien que le hachis et la bouteille qui le renferme. Voilà les meubles de l'homme, ses vivres et leur apprêt, dans la cuisine des animaux, ce qui nécessairement enlève quelque chose à la vraisemblance. Les exemples en sont rares chez les anciens ; ils n'en offrent guère qu'un second, celui de la 231e. Fable d'Esope, où il feint qu'un taureau invité par un lion, voyant en arrivant de grandes marmites, plusieurs broches et point de brebis, s'en alla sans mot dire ; et ces exemples, encore une fois, ne doivent point faire autorité.

XIX. *L'Enfant et le Maître d'Ecole.*

Lokman, F. 25; Rabelais, liv. 1, ch. 42.

V. 1. Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Dans ce récit. La Fontaine pouvoit se dispenser d'annoncer son dessein : cela diminue la curiosité d'autant plus qu'il y revient à la fin de la Fable, et même d'une manière trop longue et peu piquante. (*Ch.*)

V. 7 et 8 : *Saule* ne rime point avec *école*; nouvel exemple d'idiotisme picard.

V. 10. Le Magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise.

A contre-temps, cela s'entend de reste; ce mot de remplissage est une négligence qui nuit à l'effet des paroles du Magister, en annonçant incidentellement le dessein du poète, déjà blâmé ci-dessus, avec quelque raison, de l'avoir indiqué dès son début. Tout le discours du pédant n'en est pas moins excellent dans sa naïve prolixité.

Ce médecin, *sévère en diable*, qui, appelé, lui quatrième, pour une consultation dans un danger pressant, arrêta toute l'affaire, ne voulant point opiner si les choses n'alloient dans l'ordre, et qui, par son obstination, laissa mourir bravement le malade pendant toute cette oiseuse dispute, autre pédant de la race du magister de cette Fable, dont Molière, souvent uni d'intention avec le fablier son ami, a, de son côté, fait justice à sa manière (1).

Qu'on se rappelle à présent, dans la jolie comédie

(1) L'Amour Médecin, acte 2, scène 3.

de *M. Guillaume*, la scène où celui-ci reçoit la confidence d'Hippolyte, qui lui révèle le mariage qu'il a contracté avec Cécile, à l'insu de ses parents et de ceux de sa maîtresse. La remontrance se présente d'elle-même sur la bouche du sage; mais *le mal est fait*, c'est tout ce que, dans cette situation embarrassante, se hasarde de répondre le jeune imprudent aux reproches de l'homme sensible dont il implore les bons offices, et cet excellent homme ne peut s'empêcher d'en convenir à part soi, en disant : « Il a raison, le mal est « fait. »

« Hé! mon ami, tire-moi du danger,
« Tu feras après ta harangue.

« O bon La Fontaine! les vieux enfants ont aussi be-« soin des leçons de tes Fables. »

(*M. Guillaume*, *scène 15.*)

XX. *Le Coq et la Perle.*

PHÈDRE, liv. 3, F. 12.

Ces deux petits faits mis ainsi à côté l'un de l'autre, racontés dans le même nombre de vers et dans la même mesure, font un effet très-piquant; les six derniers vers ne sont que l'explication des six premiers, mais le commentaire plaît autant que le texte. (*Ch.*)

Il existe très-peu d'exemples de cette espèce de Fables; celle-ci et *la Montagne en travail*, voilà les seules qu'offre le recueil de La Fontaine. On en retrouve de loin en loin chez quelques modernes, Richer, Nivernois, entr'autres. Lessing, dans sa première dissertation, lui donne le nom de Fable composée.

M. Delille fait une aimable allusion à cet apologue au 4e. chant de ses *Jardins*, lorsqu'après avoir con-

seillé de bannir le luxe des logis du peuple domestique, il ajoute :

Un seul grain de millet leur plairoit davantage :
La Fontaine l'a dit.

V. 3. *Le beau premier, le fin premier,* mots reçus dans l'ancien style pour dire simplement *le premier.* On le disoit encore de nos jours dans le style familier. (*Ch.*)

Ce récit s'adresse à ceux qui ne me comprennent point : *Hoc illis narro qui me non intelligunt.* Telle est la conclusion un peu dure que Phèdre, qui est ici l'original d'où La Fontaine a extrait cet apologue, tire de son sujet. Le poète français n'a point laissé échapper ce trait que rappelle évidemment l'ignorant qu'il introduit dans sa Fable; mais rendu plus général, il atteint sans blesser.

Cette Fable, dans l'édition donnée par M. Mongez, se termine par ces deux vers :

Que servent les trésors ou du riche ou du sage,
Lorsqu'on n'a nul moyen d'en tirer avantage ?

Mais il en est sans doute de cette moralité comme de quelques autres sentences que le savant éditeur rappelle quelquefois isolément à la suite de divers apologues, pour suppléer à celle qui lui paroît manquer lorsqu'elle n'est point exprimée : ce ne peut être qu'une faute d'impression, si cette espèce d'affabulation a été présentée à la suite de cette Fable comme en faisant partie.

XXI. *Les Frelons et les Mouches à miel.*

PHÈDRE, liv. 3, F. 11.

V. 1. A l'œuvre on connoît l'artisan.

On connoît au fait que vaut l'homme.
(Baïf, Mimes et Enseignements.)

C'ÉTOIT le proverbe en usage avant que La Fontaine eût traduit d'une manière si précise l'argument de cette Fable de Phèdre, d'où celle-ci est imitée :

Opus artificem probat.

V. 7. Les témoins déposoient. . . . .

Cette formule de nos tribunaux est plaisante ; elle nous transporte au milieu de la société : c'est le charme et le secret de La Fontaine. Il nous montre ainsi qu'en parlant des animaux, il ne nous perd pas de vue un seul instant. *(Ch.)*

V. 22. N'a-t-il point assez léché l'ours?

Expression proverbiale, pour dire sucé, extenué les parties en prolongeant le procès. « Ainsi que l'ours, dit « Rabelais, à force de lécher son petit, le met en per-« fection, ainsi vois-je..... naître les procès à leurs « commencements informes et sans membres ; ils n'ont « qu'une pièce ou deux, c'est alors une laide beste : « mais lorsqu'ils sont bien entassés, bien enchassés, « on les peut vraiment dire membres et formés, car « *forma dat esse rei.* » (*liv. 3, ch. 10.*)

V. 31. Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !

Tous les procès ne sont pas de nature à être jugés

ainsi, et quant à la méthode des Turcs, Dieu nous en préserve. La voici : le cadi prend une connoissance succincte de l'affaire, fait donner la bastonnade à celui qui lui paroît avoir tort, et ce tort se réduit souvent à n'avoir pas donné de l'argent au juge, comme a fait son adversaire, puis il renvoie les deux parties. (*Ch.*)

La chose est possible ; mais voilà qui est peut-être plus exact. « Un Italien me disoit un jour à Constanti-« nople, écrit Tournefort dans la 13ᵉ. lettre de son « *Voyage au Levant*, qu'on seroit bien heureux en « Europe si l'on pouvoit appeler de nos tribunaux au « divan, car on feroit aisément le voyage de Constanti-« nople, et même de toute la Turquie, s'il étoit néces-« saire, avant qu'un procès fût jugé définitivement en « Europe. » Il est vrai de dire aussi que le divan n'est point un tribunal présidé par un cadi, mais par le vizir lui-même; que le dernier homme de l'empire peut y citer les plus élevés en dignité; et que tout sujet du grand-seigneur, indistinctement, musulman, juif ou chrétien, peut y recourir avec l'assurance qu'il lui sera rendu bonne justice.

XXII. *Le Chêne et le Roseau.*

ÉSOPE, F. 143, Avien, F. 16 (1).

JE ne connois rien de plus parfait que cet apologue. Il faudroit insister sur chaque mot pour en faire sentir les beautés. L'auteur entre en matière sans prologue, sans morale. Chaque mot que dit le Chêne fait sentir au Roseau sa foiblesse.

---

(1) Nous citons Avien en même temps qu'Esope, parce que de tous les Fabulistes antérieurs à La Fontaine, c'est le seul qui introduise un chêne dans son récit, au lieu d'un olivier, que tous les autres opposent au roseau.

V. 3. Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau, etc.

Et puis tout d'un coup l'amour-propre lui fait prendre le style le plus pompeux et le plus poétique.

V. 7. Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content, etc.

Puis vient le tour de la pitié qui protége, et d'un orgueil mêlé de bonté.

V. 11. Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage.

Enfin il finit par s'arrêter sur l'idée la plus affligeante pour le Roseau, et la plus flatteuse pour lui-même.

V. 17. La nature envers vous me semble bien injuste.

Le Roseau, dans sa réponse, rend d'abord justice à la bonté du cœur que le Chêne a montrée. En effet, il n'a pas été trop impertinent, et il a rendu aimable le sentiment de sa supériorité. Enfin le Roseau refuse sa protection sans orgueil, seulement parce qu'il n'en a pas besoin.

V. 21. Je plie et ne romps pas. . . . .

Arrive le dénouement : La Fontaine décrit l'orage avec la pompe de style que le Chêne a employée en parlant de lui-même.

V. 26. Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
. . . .

V. 29. Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

Remarquez que La Fontaine ne s'amuse pas plus à moraliser à la fin de sa Fable qu'au commencement:

la morale est toute entière dans le récit du fait. Cet apologue est non seulement le meilleur de ce premier livre, mais il n'y en a peut-être pas de plus achevé dans La Fontaine. Si l'on considère qu'il n'y a pas un mot de trop, pas un terme impropre, pas une négligence; que dans l'espace de trente vers, La Fontaine ne faisant que se livrer au courant de sa narration, a pris tous les tons, celui de la poésie la plus gracieuse, celui de la poésie la plus élevée, on ne craindra pas d'affirmer qu'à l'époque où cette Fable parut, il n'y avoit rien de ce ton-là dans la langue. Quelques autres Fables, comme celle des *Animaux malades de la peste*, présentent peut-être des leçons plus importantes, offrent des vérités qui ont plus d'étendue, mais il n'y en a pas d'une exécution plus facile. (*Ch.*)

Un commentaire aussi suivi, aussi intéressant, ne devoit point être mêlé de remarques étrangères. Qu'il nous soit permis, à présent, de revenir sur quelques passages déjà cités qui ont donné lieu à des observations d'un autre genre, que nous avons recueillies d'ailleurs.

V. 3. **Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.**

Ceux, dit Coste, qui voudront savoir pourquoi cet oiseau est appelé *roitelet*, c'est-à-dire petit roi, n'ont qu'à consulter Plutarque, dans son traité intitulé : *Instructions pour ceux qui manient les affaires d'Etat*, ch. 31 de la traduction d'Amyot. Nous préférons renvoyer à Nivernois, qui en fait le sujet de la 4e. Fable du 10e. livre, *l'Aigle et le Roitelet*. Piron, dans le peu d'apologues qu'il a laissés, en offre aussi un pareil.

V. 4. **Le moindre vent qui d'aventure**
Fait rider la face de l'eau.

Ce mot de *rider* offre la plus exacte ressemblance :

c'est l'espèce de frémissement qu'un vent léger fait courir sur la superficie des eaux. (*Cours de Littérature*, *tom. 6.*)

Ajoutons que cette expression charmante, si pittoresque, n'étoit pas cependant alors aussi neuve qu'on le croit communément. Joachim du Bellay avoit dit avant La Fontaine :

Ce vent qui rase les flancs
De la plaine colorée,
A longs zéphirs doux et soufflants
Qui rident l'onde azurée.

(*Chant de l'Amour et du Printemps.*)

On la retrouve encore dans le récit de la mort d'Hippolyte, de Garnier, dans sa tragédie qui porte ce titre, mais associée à des vers trop ridicules pour mériter d'être cités.

V. 10. Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.

La différence de l'arbuste fragile au Chêne robuste peut-elle être mieux représentée que dans ce vers, d'une précision si expressive ! (*Cours de Littérature*, *tom.* 6.)

V. 17. La nature envers vous me semble bien injuste.

La nature envers vous me semble bien cruelle.

(*Fablier français*, *liv.* 5, *F.* 14)

V. 18. Votre compassion, lui répondit l'arbuste.

Arbuste, appliqué au Roseau, n'est pas tout-à-fait le mot propre; mais c'est moins le goût que la reflexion qui fait naître cette observation, car le mot en lui-même contraste parfaitement avec l'idée qu'on se fait de l'arrogant interlocuteur.

V. 21. Je plie et ne romps pas. . . . . . .

Je m'incline, *io m'inchino*, est-il dit dans la Fable

italienne de Capaccio, sur le même sujet : c'est l'expression de *baisser la tête* dont La Fontaine s'est servi plus haut. La manière dont elle personnifie le Roseau, dans l'italien, est très-délicate.

V. 24. Mais attendons la fin. . . . . . .

Cet hémistiche, qui produit ici un grand effet, en ce qu'il prépare une catastrophe terrible qu'ennoblissent à la fois le sublime de l'image et celui de l'expression, rappelle un passage du même La Fontaine d'un genre bien différent, et en même temps non moins cité :

. . . . Mais attendons la fin,
Tout faiseur de journal doit tribut au malin.
(Lettre à M. Simon de Troyes.)

V. 25. Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.

Dans le même sujet traité par Desbillons, on trouve les expressions suivantes :

. . . . *Frigido*
Ab axe repente se erumpunt frenetici
Septentrionum filii. . . . .

qui répondent si bien à celles de La Fontaine, qu'on s'imagineroit qu'elles en sont imitées ; mais Desbillons, dans une note sur ce passage, qui se trouve souligné dans son texte, dit expressément : *Verba illa sunt Varronis in Marcipore.* La Fontaine en auroit-il eu connoissance? la chose est possible ; nous aimons cependant mieux croire que ce soit de sa part une rencontre heureuse.

V. 29. Le vent redouble ses efforts.

Le vent redouble sa furie.

Fable *du Pêcher et du Peuplier*, de M. Alexandre Ségur, qui elle-même est une imitation détournée de cette Fable.

V. 30. Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

Voisine au ciel, latinisme : *vicinum cœlo caput*; mais l'heureuse audace du style de La Fontaine en a gratifié pour toujours le langage poétique, qui jusque-là s'étoit contenté de dire, conformément à la grammaire, en usant de la même figure :

Nos ormes dont la cime est voisine des cieux.
(*Brulart de Sillery, Stances à Segrais*)

Il n'est pas besoin de rappeler que ces deux derniers vers sont une imitation, et une imitation bien supérieure à l'original, de la belle comparaison que Virgile fait du cœur inflexible d'Énée avec un chêne bravant les assauts des aquilons :

Ipsa hæret scopulis et quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.
(ÆEneid, lib. 4, v. 445)

Mais ce que sans doute peu de personnes savent, c'est que La Fontaine doit l'idée de cette imitation à Racine et à Despréaux : c'est, du moins, ce que rapporte M. Cizeron-Rival, qui a beaucoup connu Brossette, ami particulier du dernier de ces deux poètes, et de plus son commentateur (1). Avant La Fontaine, Racan s'étoit également approprié ce passage dans une comparaison dont l'objet est un chêne qui

Attache dans l'enfer ses fécondes racines,
Et de ses larges bras touche le firmament.
(*Ode à M. de Bellegarde.*)

On rencontre dans les recueils une Fable fort ingénieuse de M. Grouvelle, intitulée le *Tilleul et le Laurier*, qui n'est pas sans quelque analogie avec celle-ci,

---

(1) Récréations littéraires, pag. 110.

dont même elle offre dans ses détails quelques réminiscences, ces vers entr'autres :

Ami, dit le Tilleul, tout fier de sa splendeur,
Le ciel pour toi me semble trop injuste.
Vois mes rameaux, vois ma grandeur;
Du tronc jusqu'au sommet mesure ma hauteur.
Mais toi, que je te plains, foible et sterile arbuste!
Tes rameaux isolés végètent sans honneur;
Encore si du ciel la bonté protectrice
Ne m'avoit près de toi placé pour ton bonheur, etc.

La bise vint, et l'aquilon ravagea le feuillage du Tilleul, tandis que son rival continua d'embellir de sa parure les jardins qu'il habitoit : image du mérite un moment éclipsé par l'éclat prématuré d'un fat en crédit.

Enfin, l'*Ode sur l'Harmonie*, de Racine le fils, contient une strophe remarquable par l'allusion directe qu'elle fait à cette Fable, dont elle offre les propres expressions ; c'est par cette strophe que nous terminerons ces remarques.

Au moindre zéphyr dont l'haleine
Fait rider la face de l'eau,
L'aimable et tendre La Fontaine
M'intéresse pour un roseau ;
Mais s'il appelle la tempête
Contre cette orgueilleuse tête,
Qui veut en braver les efforts:
Quelle chute, quelle ruine!
Le chêne qu'elle déracine
Touchoit à l'empire des morts.

Voyez, à la fin du volume, l'examen analytique de cette Fable, extrait du Cours *de Batteux.*

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIÈRE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quoique La Fontaine donne à cette petite pièce le titre de Fable, ce n'est, à proprement parler, qu'un Prologue, mais un Prologue charmant, écrit avec un aimable abandon, et semé de traits que tous les lecteurs ont retenus, tels que ceux-ci :

Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.

On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.

. . . . Les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes, etc., etc.

On retrouve quelques idées de ce Prologue dans l'épilogue du 11°. livre, qui, dans l'origine, devoit être celui de tout l'œuvre des Fables. Mais ce qui caractérise d'une manière toute particulière ce prélude poétique, ce qui, suivant nous, en fait un des principaux agréments, c'est la longue période, comme l'appelle son auteur, sur le fameux siége de Troie, dans laquelle il se livre à tout son enjouement. On a pu remarquer combien son imagination se complaît dans le souvenir de cette grande époque, au milieu des personnages fameux de ces temps héroïques, par les fréquentes allusions qu'ils lui fournissent en maint endroit de ses Fables et de ses autres œuvres. Un de ses derniers Contes, celui du *Fleuve Scamandre*, où sa muse a

trouvé enfin un champ libre sur cet objet de prédilection, nous révèle à cet égard tout le secret de son âme, quand on l'entend s'écrier :

Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi !
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par les Dieux,
Ni ces champs où couroient la fureur et l'audace,
Ni des temps fabuleux, enfin, la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux !

Combien n'aime-t-on pas à retrouver ces doux épanchements chez les poètes véritablement inspirés ! Tels sont : *O rus ! quando te aspiciam !* dans Horace ; *O ubi campi !... O qui me gelidis in fontibus Hæmi sistat !* au 2e. livre des *Géorgiques* ; enfin les regrets que l'immortel traducteur de ce chef-d'œuvre exprime au 2e. chant de ses *Jardins* :

Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté !

Ces regrets et ceux de La Fontaine partent de la même source.

Chamfort ne dit rien de ce Prologue. Il est vrai que, dirigé contre ceux qui ont le goût difficile, la tâche du commentateur, en l'examinant, devenoit très-délicate ; c'eût d'ailleurs été contrarier l'intention du poète, qui, dans cette pièce au moins, prétend avoir ses coudées franches, se montre peu disposé à souffrir la critique, et s'apprête à riposter au premier *éplucheur de rimes illégitimes* qui s'avisera de l'interrompre, par ce trait à bout portant :

Maudit censeur, te tairas-tu ?
Ne saurois-je achever mon conte ?

II. *Conseil tenu par les Rats.*

FAERNE, F. 47.

MÊME silence de la part de Chamfort sur cette Fable et la suivante. Nous avons déjà fait observer plusieurs omissions de cette nature dans le premier livre, et celle-ci n'est malheureusement pas la dernière, à beaucoup près. C'est apparemment ce qui a porté le savant éditeur des trois fabulistes, qui le premier a fait connoître les notes de Chamfort, à penser qu'il ne les avoit faites que quand il a voulu écrire son bel éloge du fablier, et l'on a cru, d'après cette assertion purement gratuite, qu'elles n'étoient en effet que ses rognures. Nous savons au contraire, de très-bonne part, que Chamfort n'a rédigé ses notes que long-temps après son panégyrique, et qu'il les a composées à la prière de madame Diane de Polignac, à qui il les avoit remises écrites de sa main, et rassemblées dans un petit volume joliment relié. S'il eût assez vécu pour les donner lui-même au public, il est à croire qu'ayant moins de raisons pour compter sur son indulgence que sur celle d'une dame aimable, dans la faveur de laquelle il vivoit, il n'eût rien négligé pour que son commentaire fût complet, et digne à la fois du sujet et de lui-même, de qui l'on étoit en droit d'attendre beaucoup.

V. 1. Un Chat nommé Rodilardus....

Dénomination empruntée à Rabelais : « Pentagruel « le voyant égratigné des griffes du célèbre chat Rodi« lardus. » (4—6.) *Rodilardus*, rongeur de lard : l'inventeur de ce nom est, dit le commentateur de Rabelais, Elisius Calentinus, un des illustres de Paul Jove. Quelqu'un trouvera peut-être que voilà un illustre tout-à-coup tiré de l'obscurité pour bien peu de chose.

Indépendamment de Faërne, que nous avons cité comme l'auteur original de cette Fable, Targa, Verdizoti, Régnier, ont encore, avant La Fontaine, traité ce sujet même avec assez d'agrément, mais ils se ressemblent tous à peu de chose près. La Fontaine seul, n'en prenant que la fleur, se l'est rendu tout-à-fait propre : incidents, moralité, style, et quel style, si l'on considère seulement les tons divers qu'il réunit! tout lui appartient dans cette Fable. N'est-ce pas créer qu'imiter de la sorte?

III. *Le Loup plaidant contre le Renard, pardevant le Singe.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 10.

ON rencontre dans l'histoire ancienne un trait curieux qui ressemble assez à cette Fable : c'est ce jugement célèbre de Philippe, père d'Alexandre, que deux mauvais sujets de son royaume s'avisèrent un jour de prendre pour arbitre de leur différent, et qui, après les avoir entendus, ordonna à l'un de quitter sur-le-champ la Macédoine, et à l'autre de courir après lui.

Henri-Etienne parle encore d'un juge de son temps qui n'avoit qu'une chanson en matière de procès criminel. Si l'accusé étoit vieux : « Pendez, pendez, disoit-« il, il en a fait bien d'autres. » S'il étoit jeune : « Pen-« dez, pendez, disoit-il toujours, il en feroit bien « d'autres. » Cela revient plus particulièrement à cette morale un peu équivoque qui termine la Fable de notre auteur :

Ce juge prétendoit qu'à tort et à travers
On ne sauroit manquer condamnant un pervers.

IV. *Les deux Taureaux et la Génisse.*

PHÈDRE, liv. I, F. 30.

V. 10. Il ne règnera plus sur l'herbe des prairies.

VOICI encore un exemple de l'artifice et du naturel avec lesquels La Fontaine passe du ton le plus simple à celui de la haute poésie. Avec quelle grâce il revient au style familier dans les vers suivants. (*Ch.*)

V. 5. Quelqu'un du peuple croassant.

Il eût fallu *coassant.*

Sur les bords d'un étang des Grenouilles chantoient,
Ou pour mieux dire, coassoient.
(*Mad. La Feraudière*, *F.* 68.)

Croasser est le propre des corbeaux.

V. 13. . . . . Il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la Génisse.

Madame, mot qui donne de l'importance à la génisse; ce vers rappelle celui-ci de Virgile:

Pascitur in magna sylva formosa juvenca. (*Ch.*)

Cette Génisse, apparemment, considérée comme le motif du terrible combat que se livrent, au 3e. livre des *Géorgiques*, les deux taureaux qui se la disputent. Quel que soit cependant l'attrait qui nous porte naturellement vers ces souvenirs, nous avons peine à nous prêter à cette illusion poétique; et ce qui pourroit, à notre avis, faire penser à quelque imitation moins éloignée, seroient les derniers vers de cet apologue:

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands,

qui remet en mémoire le *Quidquid delirant reges*

d'Horace ; et en effet, quoique Phèdre ait dit dans cette Fable, où La Fontaine le prend pour modèle :

Humiles laborant, ubi potentes dissident,

on s'aperçoit que notre fabuliste étoit encore plus pénétré du vers d'Horace. Le délire des rois, ou les sottises des grands, ce sont même chose : *unum et idem.*

V. *La Chauve-Souris et les deux Belettes.*

ÉSOPE, F. 109.

IL n'est pas besoin de louer la naïveté charmante de cette narration, tout le monde la sent ; mais il n'est pas inutile de remarquer qu'on ne doit pas tout imiter dans La Fontaine. Ses négligences ne doivent pas toujours faire loi : ainsi, il ne faudroit pas dire : parlez *sans fiction*, au lieu de : parlez sans feinte. *Faire la figue* aux dangers est une expression un peu triviale, et semble être mise là uniquement pour la rime. Il n'est pas non plus très-français de dire : *moi pour telle passer*, quand il s'agit d'oiseau qui est masculin ; *d'écharpe changeants*, lorsque le participe actif est de la nature indéclinable. Quoique Boileau ait dit :

Cent mille faux zélés le fer en main *courants*,

et qu'on trouve dans la première satire de Régnier :

Sans peur, sans *fiction*, et libre en ses propos,

ces expressions ne sont pas moins répréhensibles.

Cette Fable en soi rappelle ce trait original d'un voyageur imprudemment engagé entre une armée russe et une armée turque. La position étoit critique ; il falloit choisir : il ne choisit point. Lorsque les Russes balayoient la plaine, le pauvre diable disoit : « Apportez-

moi mon turban, » et il étoit Turc. Les Russes reprenoient-ils la supériorité, il crioit : « Apportez-moi ma pelisse, » et il devenoit Russe. Voltaire, qui rapporte ce trait dans ses *Mélanges,* prétend malicieusement, à son ordinaire, que ce voyageur étoit un officier allemand, qui, renfermé dans Vienne lors du dernier siége de cette ville par les Turcs, avoit donné le conseil de placer un croissant sur la tour de St.-Etienne, au lieu de la croix, dans l'espérance que les assiégeants ne dirigeroient pas leur artillerie sur la cathédrale. Les Turcs, en effet, la respectèrent à cause de ce signe, trophée d'un nouveau genre, qui se conserve encore dans l'arsenal des Bourgeois.

V. 33. Le sage dit, selon les gens,
Vive le roi! vive la ligue!

Ce n'est pas le sage qui dit cela, ajoute Chamfort, c'est le fourbe, et même le fourbe impudent. Quel parti devoit donc prendre La Fontaine? celui de ne pas donner de morale du tout.

Solon décerna des peines contre les citoyens qui, dans un temps de troubles, ne se déclareroient pas ouvertement pour un des partis. Son objet étoit de tirer l'homme de bien d'une inaction funeste, de le jeter au milieu des factieux, et de sauver la république par l'ascendant de la vertu.

Il paroît bien dur de blâmer la chauve-souris de s'être tiré d'affaire par un trait d'esprit et d'habileté, qui même ne fait point de mal à son ennemie la belette. Mais La Fontaine a tort d'en tirer la conclusion qu'il en tire.

Il y a des questions sur lesquelles la morale reste muette et ne peut rien décider; c'est ce que l'aréopage donna bien à entendre dans une cause délicate et embarrassante dont le jugement lui fut renvoyé. Le tribunal ordonna, sans rien prononcer, que les parties eussent à comparoître de nouveau dans cent ans.

Voici, présentement, ce qu'observe en partie M. Clément sur cette longue remarque de Chamfort :

« Par le mot *sage*, La Fontaine n'entendoit pas un « stoïcien intrépide qui préfère la mort à l'artifice, mais « l'homme avisé qui veut sauver sa vie entre deux par- « tis ennemis dont il ne partage point les fureurs. Pour « ce qui est de la loi de Solon, dont on fait tant de « bruit, elle n'est pas toujours applicable : quel ascen- « dant auroit la vertu parmi les factieux qui ne se ser- « vent que du crime? Au reste, le sage Plutarque n'é- « toit point de l'avis de Solon sur ce sujet, car il dit « précisément qu'il ne sait à quoi pensoit ce législateur « quand il nota d'infamie les citoyens modérés qui ne « prennent point de parti dans une guerre civile..... « Enfin nous savons que Solon lui-même avoit com- « mencé par mener une conduite toute opposée à sa « maxime et à sa loi. » (*Journal littéraire*, *n°. 35.*)

Quoi qu'il en soit, nous croyons que M. Clément se rend ici, par intérêt pour La Fontaine, l'avocat d'une mauvaise cause ; et nous avons pour nous, avec Chamfort, le bon Le Monnier (1), et surtout M. de Nivernois, qui, dans une de ses Fables, s'adressant à La Fontaine :

Esope français, que j'admire,
Permets-moi de te contredire
En t'admirant : mais je tiendrai
Toujours pour principe sacré,
Que c'est une odieuse intrigue,
Et qui ne peut que nuire aux gens,
D'aller disant : *selon les temps*,
Vive le roi, vive la ligue.

La 10e. Fable du premier livre du recueil de Vitalis, qui a pour titre *le Caméléon et les Oiseaux*, a quelque rapport avec celle-ci. Le rapprochement en est curieux.

---

(1) Disc. sur la Fable, en tête de son recueil.

VI. *L'Oiseau blessé d'une flèche.*

Esope, F. 133.

V. 1. Mortellement atteint d'une flèche empennée.

Le mot *empenné* n'est point resté dans la langue : c'est que nous avons celui d'*emplumée*, que l'auteur auroit tout aussi bien fait d'employer. (*Chamfort.*)

On a peine à croire qu'une telle remarque ait été faite par un homme d'un goût aussi exercé que cet académicien ; que suivant son conseil, on s'avise de substituer au vieux mot dont il semble réprouver ici l'emploi, celui d'*emplumée*, que condamnent à leur tour la rime et la raison, plus d'accord dans la pénétrante harmonie de ce beau vers, harmonie qui résulte non seulement de sa marche lente et mesurée, mais encore de la forte accentuation des mots qui le composent. Conformément à l'opinion de Chamfort, et par déférence pour l'usage, M. Delille, dit, en parlant d'un Indien :

Aucun ne sait mieux l'art
D'emmancher la cognée et d'emplumer un dard.
(*Imagination, ch.* 1.)

Nous osons penser que si, dans cet endroit, il eût fait revivre l'heureuse expression de La Fontaine, son vers et la langue y eussent gagné de concert.

V. 4. Faut-il contribuer à son propre malheur !

C'est cette pensée de Publius Syrus :

Bis interimitur qui suis armis perit,

tournée en sentiment.

V. 9. Des enfants de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

La Fontaine se contente d'indiquer d'un seul mot le point d'où sont partis les maux de l'humanité. (*Ch.*)

Et peut-être ce mot en lui-même n'est-il pas très-exact, car c'est à Prométhée, et non point à Japet, que la Fable attribue la formation de l'homme. L'*Audax Japeti genus* d'Horace n'est qu'une périphrase poétique pour désigner seulement Prométhée, fils de Japet, et non l'espèce humaine en général.

VII. *La Lice et sa compagne.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 19.

CETTE Fable, très-remarquable par la leçon qu'elle donne, ne l'est dans son exécution que par son élégante simplicité. Elle est l'emblème de toutes les usurpations, et la morale en est si évidente, que le goût ordonnoit peut-être de ne pas y joindre d'affabulation. (*Ch.*)

Il existe encore, dans notre langue, une très-jolie Fable sur ce fond, intitulée *la Source et la Prairie*, par M. De Lisle, ancien capitaine de Dragons, mort il y a quelques années, et qui, entr'autres poésies, a laissé une douzaine de Fables très-agréables. La conformité du nom a fait retirer des recueils plusieurs de ses pièces pour les joindre aux poésies fugitives de M. Delille, qu'elles ne déparent nullement, à ce qu'il paroît, car on n'a point réclamé. Nous ne doutons point que, si le nombre de ses apologues eût été plus considérable, il n'eût pris rang avec les Fabulistes qui depuis La Fontaine ont acquis le plus de célébrité. Ces Fables se trouvent, pour la plupart, dans des mélanges qui parurent en 1785, ayant pour titre *les Saisons littéraires*, et dont il ne fut publié que deux numéros : *le Printemps* et *l'Eté*.

VIII. *L'Aigle et l'Escarbot.*

ÉSOPE (dans sa Vie) (1).

Le but de cette Fable est évidemment de montrer que les méchants sont punis tôt ou tard, et qu'il n'est point d'ennemi méprisable, si petit qu'il soit. Au lieu de cela, l'accommodement qui intervient n'est qu'un fait d'histoire naturelle qui demande à être éclairci, et qui laisse le lecteur, comme l'observe fort bien d'Ardenne (2), sans aucune instruction déterminée. « Quoi « qu'il en soit, continue-t-il, cette Fable a un mérite « supérieur, et l'on en trouveroit difficilement une « autre qui prouvât mieux combien l'action, et surtout « l'action rendue présente, jette d'intérêt dans un récit « fabuleux. »

V. 19. Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance.

Il semble que l'âme de La Fontaine n'attend que les occasions de s'ouvrir à tout ce qui peut être intéressant. Ce vers est d'une sensibilité si douce, qu'il fait plaindre l'Aigle, malgré le rôle odieux qu'elle joue dans cette Fable. (*Ch.*)

V. 31. L'oiseau qui porte Ganymède.

Il eût été plus exact de dire *qui porta Ganymède*,

(1) Près d'être mis à mort par les Delphiens, et arraché par force d'une petite chapelle dédiée à Apollon, où il s'étoit réfugié, le Fabuliste se fait à soi-même l'application de cet apologue, en menaçant ses bourreaux de la vengeance du Dieu dont ils avoient violé le temple. Il est dit qu'en effet elle se manifesta bientôt par une peste très-violente. Voir le dernier paragraphe de la *Vie d'Esope*, que La Fontaine a mise en tête de son recueil.

(2) Disc. sur la Fable.

cela ne lui étant arrivé qu'une fois, ou plutôt à Jupiter lui-même, qui emprunta la figure d'une aigle pour l'enlever. Ce n'est point, en conséquence, un des attributs fabuleux de l'Aigle. Ceux que les anciens poètes lui donnent le plus communément sont : *Jovis armiger, fulminis ales.* Ici même l'oiseau qui porte le tonnerre, impuissant à se venger d'un escarbot, offroit une situation en soi très-remarquable.

IX. *Le Lion et le Moucheron.*

ÉSOPE, F. 147.

On voit ici clairement énoncé ce que La Fontaine indique, sans le dire positivement, dans la Fable précédente, ainsi qu'on l'a fait observer; savoir :

. . . . Qu'entre nos ennemis,
Les plus à craindre sont souvent les plus petits.

Mais cette moralité n'étant pas la seule qui résulte de cet apologue, et le moucheron qui rencontre bientôt après sa fin dans l'embuscade d'une araignée, donnant occasion au fabuliste d'ajouter :

Aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire,

Chamfort condamne cette double leçon, d'après le principe qu'une bonne Fable n'en doit offrir qu'une seule, et la mettre dans toute son évidence; mais il convient, toutefois, que ce qui peut justifier La Fontaine, c'est que ces deux vérités sont si près l'une de l'autre, que l'esprit les réduit à une moralité seule et unique.

La Harpe, qui ne voit que des beautés dans cette Fable, s'écrie à son sujet, dans son *Cours de Littérature* : « C'est de La Fontaine, surtout, que l'on peut « dire proprement qu'il peint avec la parole. Dans quel

« de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de « tableaux dont l'agrément est égal à la perfection? « Lorsqu'il nous rend spectateurs du combat de la « Mouche et du Lion, que manque-t-il à cette pein- « ture? »

V. 7. Un bœuf est plus puissant que toi.

Plus puissant, *bien plus gros*, mais non plus fort, d'après la véritable acception du mot, comme, par exemple, dans *le Dragon à plusieurs têtes* :

Notre prince a des dépendants
Qui de leur chef sont si *puissants*.

V. 17. Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Ce passage, ainsi rendu de la manière la plus heureuse dans l'imitation latine du P. Giraud :

Quæ motus tanti causa metusque? culex.

donne lieu à l'observation suivante de la part de M. Gaillard, dans un des numéros du *Journal des Savants* : « On peut dire qu'ici la petitesse du mot *culex*, mise « en contraste avec les grands effets dont on vient de « voir l'étalage, ajoute à l'idée un trait de plus que dans « l'original. D'ailleurs, cette interrogation, *quæ mo-* « *tus*, etc., venant aboutir au mot *culex*, marque en- « core mieux le contraste. C'est là une beauté de langue « et de forme que le français n'avoit pas fourni de « même à La Fontaine. »

V. 28. Bat l'air qui n'en peut mais.

Il y a une remarque de Scaliger sur ce mot de *mais* dans cette signification : les Latins l'exprimoient par *non potest magis*.

Dorat, dans sa Fable de l'*Aigle et le Moucheron*, n'a pas craint d'entrer en lice avec La Fontaine, et de refaire sa Fable à sa manière. Voici comme, à l'exem-

ple de notre poète, il décrit l'attaque du Moucheron :

. . . . . . Il caracole
Sur le bec du roi des oiseaux,
Le pique à l'œil, et gaîment le désole,
Puis orgueilleusement se perche sur son dos.
L'Aigle, au lieu de battre de l'aile
Et de prendre son vol vers la voûte éternelle,
Se courrouce mal à propos :
Il attaque l'insecte, il daigne le poursuivre,
Ouvre sa large serre, et perdant la raison,
A toute sa rage il se livre, *etc.*

Arrive ce qu'il pourra de cette lutte, l'on ne sauroit s'y intéresser beaucoup. Ce qu'il y a de plus clair, après cette citation rapprochée du texte de La Fontaine, c'est que l'insecte, car ce nom peut très-bien s'appliquer au poète éphémère qui a osé se mesurer avec notre débonnaire lion, n'est pas ici, du moins, le champion qui

Du combat se retire avec gloire.

X. *L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.*

Ésope, F. 256.

V. 1. Un ânier, son sceptre à la main,
Menoit, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.

Il y a bien de l'esprit et du goût à savoir tout ennoblir sans donner aux petites choses une importance ridicule. C'est ce que fait La Fontaine, en mêlant la plaisanterie à ses périphrases les plus poétiques, ou à ses descriptions les plus plaisantes. (*Ch.*)

Au sujet de l'expression de *coursier à longues oreilles*, nous avons recueilli cette observation de Riva-

rol (1) : « On pourroit se servir de cet exemple pour « prouver que le principe qu'il n'y a point de syno- « nymes est rigoureusement vrai. La Fontaine dit *cour- « sier à longues oreilles*, pour désigner un âne, mais « il n'auroit pas dit *cheval à longues oreilles*. *Coursier* « et *cheval* ne sont donc pas toujours synonymes; leur « différence paroît surtout de la prose aux vers. *Cour- « sier* est plus générique que *cheval*; il convient à plus « d'animaux. »

V. 17. Car au bout de quelques nagées.

Nagée n'est point un mot de la langue, non plus que celui d'*épongier*, quelques vers plus bas; mais ils sont employés si heureusement par La Fontaine, qu'on croiroit qu'ils existoient avant lui. (*Ch.*)

Il nous semble que l'usage pourroit, à bon droit, réclamer celui de *nagée*, qui n'a point d'équivalent pour exprimer les efforts d'un animal relativement au chemin qu'il fait dans l'eau en nageant.

V. 22. Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.

Ailleurs La Fontaine applique cette comparaison à ceux qui ne sauroient rien produire d'eux-mêmes :

C'est un bétail servile et sot, à mon avis,
Que ces imitateurs; on diroit des brebis
Qui n'osent avancer qu'en suivant la première,
Et s'iroient, sur ses pas, jeter dans la rivière.
(Climène, *comédie*.)

V. 24. Lui, le conducteur et l'éponge,
Tous trois burent d'autant, l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.

Les deux premiers vers de ce passage sont remarquables par leur précision. C'est dommage que le trait du troisième soit un peu forcé, et peut-être de mauvais goût.

---

(1) Extrait d'un article inséré dans le *Mercure*, sur les synonymes de Roubaud.

V. 33. C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte:
J'en voulois venir à ce point.

Ce développement de la morale est tronqué. La Fontaine est ordinairement plus net dans ses applications. Un autre reproche que l'on peut faire à cet apologue, c'est que le plus étourdi des deux ânes est celui qui se tire d'affaire, et que l'homme y joue un rôle qui le met de pair avec ceux qu'il conduit. Esope ni Faërne, qui sont, à l'égard des modernes, les auteurs originaux de cette Fable, n'offrent point dans leur récit ce troisième personnage; mais La Fontaine les suivant de plus près, nous eussions été privés de plusieurs détails fort agréables; de celui, entr'autres, par où il débute.

XI. *Le Lion et le Rat.* — XII. *La Colombe et la Fourmi.*

ÉSOPE, F. 222 et 41.

C'EST apparemment pour rompre l'uniformité des préceptes que La Fontaine a, par la dernière Fable, mis une sorte d'intervalle entre ces deux apologues et ceux qui la précèdent immédiatement; car leur morale, quoiqu'offrant une apparence de contraste, émane des mêmes principes. Il fait voir, dans les deux premières, qu'un ennemi, quelque foible qu'il paroisse, est toujours à craindre, dans celles-ci:

Qu'Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde;
Qu'On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Ces deux Fables, dit Chamfort, ne comportent aucune espèce de notes, n'étant remarquables ni par de grandes beautés, ni par aucun défaut. C'est la simplicité et la pureté de Phèdre avec un peu plus d'élégance.

L'*Aigle et le Rat*, dans Richer(1), est une imitation du premier de ces deux apologues, sur lequel ce fabuliste a prétendu enchérir en ajoutant une circonstance dont l'histoire n'offre peut-être que trop d'exemples, mais peu convenable à la morale de la Fable, qui doit être saine et utile à l'humanité.

Du bienfait quel fut le salaire?
Qui sert trop bien les grands risque de leur déplaire;
Le Rat l'avoit trop obligé:
L'Aigle à l'instant l'étouffe dans sa serre.

V. 17. Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Longueur de temps, expression toute latine: *Nihil est quod longinquitas temporis efficere non possit.* (Cicer. *de Divinat.*)

Dans ses observations sur la Fable de *la Colombe et la Fourmi*, M. Guillon fait, à l'occasion de ce vers:

Quand sur l'eau se penchant, une fourmis y tombe,

la remarque suivante : « Le mot *fourmi* ne prend *s* « qu'au pluriel. Les lexicographes n'ont point remarqué « cette innovation de La Fontaine. » C'est que ce n'en est point une. Corrozet commence ainsi sa Fable sur le même sujet:

Une Formis alloit à la fontaine.

Marot aussi ne l'écrit jamais autrement. Ce n'est pas moins une sorte de licence que prend ici La Fontaine, car partout ailleurs il écrit *fourmi.*

V. 17. La Colombe l'entend, part et tire de long.

Tirer de long, expression de Rabelais : « Tirons vie « de long » (*liv. 4, ch. 66*), de l'italien *andar via.*

---

(1) Liv. 7, F. 5.

XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

ÉSOPE, F. 169.

ENCORE une Fable qui n'est point une Fable. Un trait que La Fontaine raconte en quatre vers, lui donne lieu de causer avec son lecteur; mais pour le jeter dans des questions métaphysiques auxquelles il n'entendoit pas grand'chose, de là il fait une sortie contre l'astrologie judiciaire, qui de son temps n'étoit pas encore tombée tout-à-fait. (*Ch.*)

V. 1. Un Astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Si l'on en croit Diogène Laërce, Thalès seroit le héros de cette aventure. Il raconte de cet ancien philosophe, qu'un soir sortant de sa maison, conduit par une vieille femme, il tomba dans un fossé pendant qu'il regardoit les étoiles, et que s'étant plaint de cet accident, la vieille lui dit : « Comment pouvez-vous, Tha-« lès, espérer de voir et de comprendre ce qui est au « ciel, vous qui n'apercevez pas ce qui est à vos pieds! »

V. 21. Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps renferme dans ses voiles.

Voilà deux vers qui ne dépareroient pas le poëme écrit du style le plus haut et le plus soutenu. (*Ch.*) Et c'est trop peu dire encore. Ces vers ont toujours été cités parmi les plus beaux dont la haute poésie se puisse glorifier dans notre langue. « Le naturel et la « vérité, dit Marmontel à leur occasion (1), sont de

(1) Encyclop., art. *Ampoulé*.

« l'essence de tous les genres. Il n'en est aucun qui « n'admette le plus haut style, quand le sujet l'élève « et le soutient, comme il n'en est aucun où de grands « mots vides de sens, des figures exagérées, des images « qui donnent un corps gigantesque à de petites pen- « sées, ne fassent de l'enflure et ne forment ce qu'on « appelle un style ampoulé. »

V. 46. C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

Telle cette Philaminte, de pédante mémoire, avec sa *longue lunette à faire peur aux gens*, et qui s'attire cette vive apostrophe de la part du bonhomme Chrysale:

Au lieu d'aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Il faudroit se mêler de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous,

(*Mol.* Femmes Savantes, *acte* 2, *scène* 7.)

Cette Fable a été mise au théâtre sous le titre de *l'Eclipse totale*, opéra comique en un acte, par M. de Lachabeaussière, et représentée avec succès aux Italiens, en 1782.

XIV. *Le Lièvre et les Grenouilles.*

ÉSOPE, F. 57.

V. 1. Un lièvre en son gîte songeoit;
(Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?)

CE dernier vers est devenu proverbe, à cause de son extrême naturel, sans qu'on puisse voir d'ailleurs ce qui a fait sa fortune. (*Ch.*)

La Harpe, au contraire, en le citant dans son éloge de La Fontaine, dit à son sujet : « Je crois qu'il est impossible de mêler plus rapidement le récit et la ré- « flexion. »

V. 17. Il étoit douteux, inquiet.

Par *douteux*, le poète entend : *irrésolu*, *indécis*. Ce mot ne se dit, le plus communément, que des choses, et non des personnes. Il paroît, cependant, qu'autrefois sa signification étoit plus étendue. Regnier, dans sa 5e. satire, peint le vieillard

Imbécille, *douteux*, qui voudroit et qui n'ose.

Et Boileau lui-même, dans sa 3e. épître adressée au docteur Arnauld, se dit :

Toujours *douteux*, chancelant et volage.

V. 18. Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre.

Et corde et genibus tremit, comme ce faon de biche qui cherchoit sa mère *non sine vano aurarum et silvæ metu*, et auquel Horace compare, dans une de ses odes, certaine Chloé qui s'enfuyoit à son approche. (*liv. 1, ode 23.*) Il est possible que ce soit ce vers de La Fontaine qui ait donné au P. Barbe l'idée de sa jolie Fable du *Lièvre inquiet*, dans laquelle il passe en revue, d'une manière si plaisante, tous les sujets de terreur de ce pauvre animal.

V. 23. Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.

S'en aller passer, façon de parler du style marotique.

V. 29. Et d'où me vient cette vaillance?

Il se croit déjà brave, et son amour-propre devient son consolateur : voilà, ce me semble, la pensée dont il faut achever le développement, et c'est ce que l'auteur ne fait pas. Au contraire, le lièvre qui vient de parler de sa vaillance, parle de sa poltronnerie dans les deux derniers vers. On pouvoit, pour sauver cette faute et

cette contradiction, supposer que le lièvre finit de parler après ce vers :

Je suis donc un foudre de guerre,

et que c'est La Fontaine qui dit en son nom les deux vers suivants ; mais cette conjecture n'est pas assez fondée. (*Ch.*)

V. 32. Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

Il n'est donc, à ce que je voi,
Poltron qui ne rencontre un plus poltron que soi.

(Lenoble, *même Fable.*)

XV. *Le Coq et le Renard.*

Philib. Hégemon, F. 14. — François Habert, F. du *Coq et du Regnard.*

Il falloit, ce me semble, que le Renard commençât par dire au Coq : « Eh ! mon ami, pourquoi n'étois-tu « pas aux fêtes qu'on a données pour la paix qui vient « de se conclure ? » Dans ce vers : *nous ne sommes plus en querelle*, le Renard n'a l'air que de proposer la paix. (*Ch.*)

V. 17. Que celle
De cette paix.

Ces deux petits vers inégaux ne sont qu'une pure négligence, et ne font nullement beauté. (*Ch.*)

Cela dépend de la façon de les réciter. Nous avons, au contraire, toujours cru entrevoir dans la coupe des six premiers vers de la réponse du coq, dont ceux-ci font partie, un certain artifice de style qui peignoit au naturel la situation du personnage au compliment inattendu de son ennemi. Il commence par se confondre

en banales actions de grâces, sur lesquelles il semble fortement appuyer, comme pour se donner le temps de trouver quelque expédient qui le délivre de la présence de l'astucieux messager. Celui des deux lévriers qu'il feint de voir a-t-il frappé son idée, plus de crainte ni d'embarras : le vers et l'expression coulent de source, et la vraisemblance est telle, que le Renard lui-même s'y laisse prendre comme un sot.

V. 20. Ami, je vois deux lévriers
Qui, je m'assure, sont courriers.

Je m'assure, sans régime, ne se dit plus; mais du temps de La Fontaine, cette locution n'étoit pas encore bannie de l'usage : on la retrouve même dans Racine. Le Fablier pouvoit sans doute plus correctement, en apparence, substituer *j'en suis sûr* : c'est l'avis d'un de ses commentateurs. Il a préféré, cependant, s'en tenir à la vieille façon de parler ; négligence pour négligence, la moins choquante est celle que son instinct lui a fait choisir : *j'en suis sûr sont* devenoit dur et sifflant.

V. 29. Mal content de son stratagème.

On diroit aujourd'hui *mécontent*. *(Ch.)* On le disoit également du temps de La Fontaine. Il lui aura semblé sans doute que *mal content* étoit plus significatif. En effet, il est rare que les mots dont l'usage a adouci la prononciation n'aient pas à cela perdu quelque chose de leur énergie.

XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.*

VERDIZOTI, F. 67 (1).

V. 8. On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.

CETTE expression montre la finesse d'esprit de La Fontaine. Les Dieux étoient supposés respirer l'odeur des sacrifices, mais non pas manger les victimes. La Fontaine, par ce mot de *la bouche des Dieux*, indique leurs représentants, qui avoient soin de choisir les victimes les plus belles et les plus grasses. (*Ch.*)

V. 22. Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

A i fanciulletti suoi per giuoco diede.
(Verdizoti, *l'Aquila et 'l Corvo.*)

V. 24. Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre ;
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs :
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

Ces quatre derniers vers sont charmants ; le second et le dernier sont devenus proverbe. *Volereaux*, mot de l'invention de La Fontaine. (*Ch.*)

La pensée exprimée par le dernier est suivant Valère-Maxime du philosophe Anacharsis, qui comparoit les lois aux toiles d'araignées, où se prennent les petites mouches, tandis que les grosses passent à travers. Diogène Laërce en fait honneur à Solon. On la retrouve encore dans Rabelais (*liv. 5, ch. 13*).

---

(1) Esope et Aphtône, qui rapportent cette Fable, y présentent le Geai pour émule de l'Aigle. Verdizoti est le seul des fabulistes antérieurs à La Fontaine qui introduise un Corbeau dans son apologue. Cette circonstance et le vers cité dans les remarques, suffisent de reste pour faire présumer que c'est le fabuliste italien qui, de préférence, a servi de modèle au poëte français.

XVII. *Le Paon se plaignant à Junon.*

Phèdre, liv. 3, F. 18.

Le commentaire de Chamfort n'offre aucune remarque sur cette Fable. Il seroit, à la vérité, très-difficile d'y trouver quelque chose à reprendre relativement au style : il joint à la correction un certain éclat qu'on ne rencontre, d'une manière aussi soutenue, que dans un très-petit nombre d'apologues ; sorte de mérite, cependant, que Phèdre partage ici avec La Fontaine, son fidèle imitateur. Cela n'empêche pas que la Fable du poète latin ne soit froide auprès de celle du poète français. D'où vient cela ? De l'art, ou plutôt du naturel avec lequel ce dernier fait parler ses personnages ; de l'espèce de dramatique qu'il introduit dans un sujet qui n'est susceptible d'aucune action. Dans Phèdre le Paon vient se plaindre à Junon tout en colère : *Indigne ferens cantus luscinii quod sibi non tribuerit*, etc. La déesse, sans paroître irritée de son impertinence seulement, *hunc consolandi gratia dicit....* Et son discours, dénué du mouvement et de la passion qui l'anime, de la redoutable menace qui le termine dans La Fontaine, n'est plus qu'une description épique, et sans beaucoup d'intérêt. La peinture de la queue du Paon a exercé la verve de la plupart des fabulistes qui ont fait figurer l'oiseau de Junon dans quelques-uns de leurs apologues ; chez Nivernois, entr'autres, c'est

. . . Ce riche éventail,
Où, par un si rare travail,
Emeraudes sont enchâssées
Avec topases nuancées,
Sur un fond de pourpre et d'émail.

Et c'est encore à La Fontaine que, peut-être, il faut

faire honneur de cette description, car cette riche queue,

> Qui semble à *ses* yeux
> La boutique d'un lapidaire,

a dû faire naître l'idée de suppléer à sa modeste retenue, en étalant les trésors du riche magasin qu'il ne fait qu'indiquer.

V. 19. Tout animal n'a pas toutes propriétés.

> Onc ne furent à tous toutes grâces données.
> (*Montaigne*.)

XVIII. *La Chatte métamorphosée en Femme.*

ÉSOPE, F. 172.

CETTE Fable est généralement regardée comme une des moins bonnes de son auteur. Chamfort s'est abstenu de toute espèce d'observation à son sujet, et cette retenue méritoit peut-être qu'on l'imitât; mais le hasard ayant fait tomber entre nos mains un petit ouvrage très-singulier, attribué à feu Rivarol (1), et qui con-

---

(1) Il a pour titre : « *Eloge de Minetto Ratoni*, chat du Pape en « son vivant, et premier *soprano* de ses petits concerts. *Félisonte*, « 1795. 4°. minori de 26 p., pap. vél. rose, portant pour épigraphe:

> « *Ahi! povero Minetti!*
> « *Ah! bravo caro Ratoni!* »

Cette plaisanterie, dont il n'existe que 15 exemplaires, nous a été communiquée par un amateur de raretés bibliographiques, qui se l'étoit procurée tout récemment à Hambourg. Elle a pour but de justifier l'attachement extraordinaire d'une princesse, Albertine W...iska pour un superbe chat ardoise appelé Raton, et supposé arrière petit-neveu du favori du Pape, qu'on dit être Benoît XIV, pour que rien ne paroisse manquer à la vraisemblance. Le début de cet apologue est surtout remarquable en ce qu'il est parodié de l'éloge de La Fontaine par La Harpe. *Il est donc aussi des honneurs particuliers pour le simple animal et le talent aimable.* La présente analyse compose la seule note qui s'y trouve jointe.

tient une analyse critique, assez originale, de cet apologue, nous avons cru pouvoir en faire notre profit. Nous ne saurions nous dissimuler, cependant, que le ton qu'on y voit régner d'un bout à l'autre contraste de tout point avec nos remarques, et qu'un nom célèbre peut difficilement le faire excuser vis-à-vis d'un génie du premier ordre.

Voici comme le critique entre en matière :

« J'ai dit que le bonhomme sommeilloit un peu
« quand il a rimé ce beau sujet : je dois, en conscience,
« le prouver.

V. 1. Un homme chérissoit éperdûment sa chatte ;
Il la trouvoit mignonne, et belle et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux.

« La Fontaine, ce me semble, auroit dû s'étendre un peu davantage sur les perfections de cette Chatte : les expressions de *mignonne*, *belle*, *délicate*, sont trop vagues et d'une signification trop rapprochée. Peut-être a-t-il craint de rendre excusable, en quelque sorte, la passion de son galant par une peinture trop séduisante de l'objet aimé. Le troisième vers, quoique fort *doux* lui-même à l'oreille, n'exprime rien de ce qu'il auroit pu lui peindre. Boileau, dans une de ses satires les plus connues, rend l'effet contraire d'une manière admirable :

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie.

V. 4. Il étoit plus fou que les fous.

« Hyperbole, plus qu'hyperbole. J'en appelle à tous ceux qui font leurs délices de leur chat, *de telles gens il est beaucoup*, et c'est même, a-t-on observé, la marque ordinaire d'une âme délicate et agitée de passions douces. Dans notre savante et curieuse histoire des chats, il est fait une honorable mention d'une dame fort aimable, que son tendre penchant pour certaine *majesté fourrée* faisoit alors désigner dans le monde

sous le nom de la princesse *Miaou,* sans que sa réputation de personne d'ailleurs très-sensée en ait aucunement souffert. On sait, enfin, que les Egyptiens honoroient les chats par des sacrifices : c'est bien plus que les *chérir éperdûment*; cependant la mémoire de ce peuple célèbre n'en a pas moins traversé les âges, constamment investie de la haute renommée du plus sage peuple de l'antiquité.

V. 5. Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortiléges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du Destin
Que sa Chatte, en un beau matin,
Devient Femme. . . . . . .

« Voilà qui, par exemple, est inadmissible et qui passe toute croyance. Charmes, prières, larmes, sortiléges, ne pouvoient rien sur le Destin, essentiellement inexorable de sa nature, *inexorabile fatum.* (*Virg.*) La Fontaine le savoit fort bien, car il lui fait dire quelque part à lui-même :

Si j'écoutois votre prière,
Je cesserois d'être Destin (1).

Dans les Fables anciennes, c'est Vénus qui intervient dans l'affaire, et les vœux qu'on lui adresse, ainsi que leur accomplissement, n'ont rien qui choque la vraisemblance mythologique, surtout quand on vient à se rappeler que la déesse des amours, alors que les géants escaladèrent le ciel, se réfugia sur la terre, et s'y cacha sous la figure d'une chatte. C'est de cette métamorphose que vient incontestablement le vieux proverbe qui promet une jolie femme à ceux qui caressent volontiers les chats :

Vénus à leurs transports sourit du haut des cieux.

V. 9. . . . . . . Et le matin même,
Maître sot en fait sa moitié ;

(1) Fragment de *Galathée.* (*Note de l'éditeur.*)

Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.

« *Le matin même* : cette impatience prouve une passion bien caractérisée; mais rayons *fou d'amitié*. Pour mon compte, j'aime beaucoup les chats, j'en conviens; mais je ne permettrai jamais qu'on prodigue à un pareil attachement, soit qu'on le blâme ou qu'on le loue, le saint nom d'amitié (1).

V. 13. Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle
Son hippocondre de mari.

« Qu'y a-t-il à cela d'étonnant? Admettons, je le veux, que ce soit le Destin qui ait élevé cette chatte à la condition de femme : c'est toujours l'œuvre d'un Dieu; donc elle n'a rien dû perdre de ses agréments en changeant de nature : elle a dû rester *mignonne*, *belle*, *délicate.* Chatte, elle *miauloit d'un ton fort doux :* femme, elle devoit avoir des larmes dans la voix, ce qu'on appelle, en somme, un organe enchanteur.

V. 19. Et poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et partout.

« Il n'y a ici erreur ni prévention de la part du galant : c'est que, grâce au Destin, puisque Destin y a, sa Chatte devoit être Femme, et l'étoit réellement. Encore une fois, ce Dieu suprême pouvoit-il avoir moins fait pour elle que le sorcier des Indes, qui, à la prière d'un bramin, changea certaine souris en fille (2),

Et telle et si gentille,

et si fort du goût du bonhomme, qui parle comme témoin du miracle, que, selon lui,

. . . Le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.

---

(1) Rivarol a laissé un petit fragment sur l'amitié : voilà pourquoi, sans doute, il croit de son devoir de se montrer si délicat sur le *mésemploi* (pour nous servir d'un de ses termes) de son seul nom.

(2) La Souris métamorphosée en Fille, liv. 9, fab. 7.

V. 21. Lorsque quelques souris, qui rongeoient de la natte,
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.

« C'est, je crois, à cette circonstance que s'arrête le récit de cette Fable dans Esope, et ce que son imitateur ajoute ne me paroît ni très-heureux, ni très-heureusement exprimé.

V. 24. Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture;
Pour cette fois elle accourut à point,
Car ayant changé de figure,
Les souris ne la craignoient point.

« D'abord, *manquer son aventure*, pour *manquer son coup*, n'est point français; et secondement, voilà les souris qui, à leur tour, justifient le mari, *poussant*, comme lui, *l'erreur jusqu'au bout*, sans que leur instinct naturel, qui devoit être plus clairvoyant que sa passion, les avertît de se tenir en défiance.

V. 31. . . . . Certain âge accompli.

« Voici le bonhomme qui se réveille, et je me tais pour le laisser parler.

V. 32. Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli:
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer, etc.

« Mais admirez la sagacité du docteur Coste, dans cette note de son inévitable commentaire (1), à l'occasion de ce passage: « Tout ce que dit ici La Fontaine, « Horace l'a renfermé plus heureusement, à mon avis, « dans ce vers:

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

« La Fontaine auroit beaucoup mieux fait, à mon avis,

---

(1) Inévitable, en effet, car il accompagne la plupart des éditions des Fables. *(Note de l'éditeur.)*

« de terminer sa Fable par ces deux vers, car le reste « n'est qu'une foible répétition de la même pensée. » Et il n'a pas vu, ce bon M. Coste, que ce passage lui-même est une imitation de ces autres vers d'Horace :

Quo semel est imbuta recens servabit odorem
Testa diu,

et que le reste, qu'il voudroit qu'on retranchât, est ce qu'il y a de mieux dans cette Fable ; qu'enfin les derniers vers,

Qu'on lui ferme la porte au nez (*au naturel*),
Il reviendra par les fenêtres,

sont précisément l'imitation du passage qu'il rappelle, et qu'il ajuste d'une manière assez bizarre, et sans trop s'embarrasser s'il a trouvé le joint. »

XIX. *Le Lion et l'Ane chassant.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 11.

V. 1. Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer. . . . .

CETTE fantaisie de chasser devoit être trop fréquente chez le Lion pour qu'il y ait de la justesse à employer cette expression *se mit en tête*; ce mot semble indiquer une fantaisie nouvelle, ou du moins assez rare. (*Ch.*)

Même début pour la Fable de M. Aubert, intitulée *l'Araignée et les Mouches* :

Dame Araignée un jour se mit en tête
De travailler. . . . .

V. 2. . . . . Il célébroit sa fête.

Ce trait, qui semble, dans cet apologue, un de ces agréments particuliers au style de La Fontaine, se retrouve dans les Fables anciennes : *Annuum natalem*

celebrare se adsimulat vultur (1). Mais là il devient circonstance essentielle, au lieu qu'ici il n'est qu'accessoire. Il montre encore ce qu'il faut entendre, en français, par cette expression de célébrer sa fête appliquée aux animaux.

V. 3. Gibier du Lion ce ne sont point moineaux,
Mais bons et beaux sangliers, daims et cerfs bons et beaux.

Dans le donjon d'un vieux château,
Une hirondelle avoit son nid et sa famille,
Nid bien et beau couvert, mastiqué bien et beau.

(*M. Aubert*, *F. nouv.*, l'Hirondelle et son nid, *nouv. Alm. des Muses*, 1806.)

Bien et beau, autre expression du style de La Fontaine: « L'encage bien et beau. » (*liv.* 2, *fab.* 16.)

La Fontaine fait *sanglier* de deux syllabes, ce qui est assez dur à l'oreille. (*Ch.*)

V. 12. Leur troupe n'étoit point encore accoutumée
A la tempête de sa voix.

Il falloit donc que ce fût au commencement du monde. Cette circonstance paroît bizarre. (*Ch.*)

Voici qui l'est encore bien davantage : « Lors du fa-« meux combat des Titans contre le Ciel, comme l'ar-« mée des Dieux commençoit à plier, le grison de Si-« lène se mit à braire d'une si forte et si terrible façon, « qu'il sema l'épouvante parmi les enfants de la Terre, « leur fit tourner les talons, et rétablit ainsi les affaires « de l'Olympe à lui tout seul (2) ». Après cela, que reprocher à La Fontaine?

---

(1) *De Vulture aliis avibus Æsopi Fabul.*, 1554, *in*-12, *p.* 13.

(2) *In Gigantum adversus Deos pugna, inclinata jam Deorum acie rudens Sileni asinus rem restituit, terribilique et stentoreo stridore perterritos Titanas in fugam vertit.* (*Paullinus de Asino*, pag. 142.)

V. 18. N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.

Il falloit, ce me semble, que l'Ane se rendît tout-à-fait insupportable au Lion par ses fanfaronnades, cela eût rendu la moralité de la Fable plus sensible et plus évidente. (*Ch.*) Oui, mais l'Ane, tout Ane qu'il étoit, connoissoit trop bien le caractère du sire pour se rendre tout-à-fait insupportable à sa majesté : c'étoit déjà beaucoup de son air avantageux en lui parlant.

XX. *Testament expliqué par Esope.*

PHÈDRE, liv. 4, F. 4.

CE n'est point là une Fable : c'est une anecdote dont il est assez difficile de tirer une moralité. (*Ch.*)

V. 5. Une histoire des plus gentilles.

Quoique ce soit d'Esope que La Fontaine parle ici, et non pas de lui-même, peut-être eût-il été mieux de ne pas promettre que l'histoire seroit gentille : on le verra bien. (*Ch.*)

V. 35. Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité,
Du tiers, payable à volonté,
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.

Nos gens de loi ne se fussent pas exprimés autrement, sauf la mesure et la rime, si pareille consultation leur eût été proposée, et le fait n'en paroît que plus vraisemblable.

V. 60. Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.

Convenons que, jusque-là, l'on ne s'en fût guère

douté, car ce récit, tout agréable qu'il est en soi, n'a rien assurément d'antique dans sa couleur, malgré les eunuques mis, plus haut, pèle-mèle avec les coëffeuses et les brodeuses. Quoi, par exemple, de plus français et de plus approprié au style *us et coutumes* de notre vieille chicane, que la décision des avocats *sus* indiquée? Ce que nous avons déjà fait observer, il est vrai, mais pour en relever le naturel.

Si, d'après l'opinion de Chamfort, ce trait ne sauroit passer pour une Fable, ce n'est point davantage ce qu'on peut appeler une anecdote, c'est-à-dire un fait réel, mais privé. Le prétendu testament, qui est une véritable énigme, l'humeur contraire des trois sœurs, la consultation et le partage qui s'en suit, etc., etc., autant de circonstances évidemment arrangées à plaisir pour faire ressortir cette vérité, devenue un peu triviale, que souvent

> Un homme seul a plus de sens
> Qu'une multitude de gens.

Tout le mérite de cette historiette consiste dans la manière dont elle est racontée. Phèdre a répandu beaucoup d'agrément sur ce sujet. La Fontaine ne lui en a emprunté aucun où il se soit moins écarté de son modèle pour l'ensemble et les détails du récit.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIERE.

Le Meûnier, son Fils et l'Ane.

FRÉD. WIDEBRAME, sa Fable intitulée *l'Agaso* dans *l'Amphitheatrum Sapientiæ Socraticæ* de *Dornavius*, t. 1, p. 502 (1).

V. 1. L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce.

A PARLER rigoureusement, l'origine en pourroit être beaucoup plus ancienne, car les premiers habitants de la terre, un père pour porter son fils à la vertu, un ministre pour détourner son roi d'un projet injuste, un ami pour donner à son ami un conseil utile, ont pu, dès la naissance du monde, faire usage de l'apologue : aussi en trouvons-nous des exemples dans l'Écriture. Ce fut par un apologue que Nathan fit sentir à David l'horreur de son crime; que Joathan, le dernier des

---

(1) C'est pour nous conformer au sentiment de M. de Jaucourt (art. *Fabuliste* de l'*Encyclopédie)*, que nous citons ici, de préférence à Faërne et à Verdizoti, l'*Agaso* de Widebrame, comme la principale source où La Fontaine a puisé cette Fable, et ce sentiment ne s'éloigne pas trop de la vraisemblance, d'après quelques détails tels que ceux-ci :

> *Cur asinum geritis, vos bipedes asini?*
> . . . .
> *Ire decet juvenes, est equitare senum,*

qui répondent assez bien à ces vers :

> Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
> . . . .
> C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter,

et dont on ne retrouve point ailleurs l'équivalent.

soixante-dix fils de Gédéon, annonça aux Sichimites ce qu'ils avoient à craindre de l'ambition d'Abmelech, qui venoit d'usurper la souveraineté sur eux, etc.

V. 3. Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Ces deux vers, appliqués à l'apologue, sont fort justes, et La Fontaine lui-même le prouva. Il sut, après les Grecs et les Romains, lui donner une forme nouvelle, et surpassa tous ceux qui l'avoient précédé dans la carrière. Il ne se contenta pas de glaner : il s'empara des inventions des autres, et se les rendit propres par la manière dont il les présenta. En fait d'apologues, l'invention n'est rien, ou presque rien : la forme est tout. Le sujet appartient de droit à celui qui a su le mieux traiter. Le champ est donc tellement vaste, qu'on y trouve toujours à glaner. (*Journal de l'Empire*, 1er. *mai* 1811.)

V. 5. La feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.

M. de La Rochefoucault a dit, dans le même sens que présentent ces derniers vers : « Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, « il y reste encore bien des terres inconnues. »

V. 8. Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre.

La Fontaine s'exprime sur ces deux grands poètes en termes bien plus magnifiques encore dans son *Épître à l'évêque d'Avranches* :

Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Eternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre. . . . .

V. 16. Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé.

Expression empruntée du latin, qui a beaucoup de

vivacité. Il seroit à désirer qu'on eût adopté cette locution, qui réunit la clarté à la précision et à la force. (*M. Clément*, 4e. *lettre à Voltaire.*)

V. 21. Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes.

Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes,

dit encore notre auteur, sur les mêmes rimes, dans son conte du *Psautier.*

V. 22. La guerre a ses douceurs. . . . .

. . . . La guerre a ses appas,
Ses heures d'agrément comme ses douloureuses.
Que d'héritiers contents! que de veuves heureuses!

(*La Fontaine*, Je vous prends sans verd, *scène* 6.)

V. 23. Si je suivois mon goût, je saurois où buter.

Cè mot de *buter* est sec et peu agréable à l'oreille. (*Ch.*)

V. 68. L'Ane, se prélassant, marche seul devant eux.

Se prélasser, mot de Rabelais; c'est

... Marcher gravement, ainsi qu'une éminence.
(*La Motte*, *liv.* 4, *fab.* 14.)

Ou, comme dit ailleurs La Fontaine, *aller gravement sans songer à rien.*

V. 74. Nicolas au rebours; car quand il va voir Jeanne.

La Fontaine, après nous avoir parlé de maints quolibets, coup sur coup renvoyés, auroit pu nous faire grâce de celui-là. (*Ch.*)

V. 76. . . . . Le Meûnier répartit:
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que, dorénavant, on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Faërne, le plus ancien des fabulistes qui ont traité ce sujet, après lui, Targa, Verdizoti, Camerarius, Vidébrame, ont fait de ce petit drame une véritable tra-

gédie, car le père et le fils, pour faire court à tous les *quolibets coup sur coup renvoyés*, qui leur ont échauffé la bile, s'en vont bravement droit au prochain fleuve, précipiter leur pauvre et innocent serviteur. Un seul auteur, à peu près contemporain, s'est montré plus humain et plus raisonnable dans le récit plein de naïveté qu'il mèle à l'une de ses moralités (1), et s'accorde en cela parfaitement avec La Fontaine. L'aimable et antique simplesse de ce récit, jointe à cette circonstance, nous portent à croire que bien des personnes le verront ici avec plaisir.

« Nous lisons qu'il y avoit ung ancien homme qui « avoit ung petit fils. Ce bonhomme cheuauchoit ung « asne, et son fils alloit à pié. Aduint que plusieurs les « rencontroient et disoient : Ce bonhomme n'est pas « saige, car il va sur son asne et laisse aller ce poure « enfant a pié, qui est jeune et tendre. Lors le uiellart « descendit et fist aller le petit enfant sur l'asne, et alla « a pié. Lors ceux qui passoient disoient : Ce bonhomme « ancien n'est pas saige, qui va à pié et son fils à cheual. « Adonc montèrent tous deux sur l'asne; et lors les « passants disoient qu'ils tuoient ce poure asne. Lors « descendirent tous deux; et les gens disoient : Ce bon « homme et son fils sont sots, qu'ils ne montent l'ung « ou l'aultre sur l'asne. Lors ils prindrent l'asne et le « porterent; et adonc dirent les gens : ceulx-là sont « abusés qui portent l'asne a les deust porter. Lors dit « le uiellart à son fils : Regarde, fils, désormais com- « ment nous pourrons gouverner; car le monde parle « et détracte toujours de nous. Ne nous en chaille, mais « faisons toujours ce qu'il est bon de faire.

V 81. Quant à vous, suivez Mars, *etc.*

Ce n'est point La Fontaine qui parle à son lecteur,

---

(1) Le *Livre des Loups ravissants*, ou autrement, *Doctrinal moral* (en vers et en prose), par Robert Gobin. Paris, Ant. Verard, in-4°. Goth.

c'est Malherbe qui continue, et qui parle à Racan. Celui-ci ne prit ni femme, ni abbaye, ni emploi; il se livra à son goût pour la poésie, qui lui fit une grande réputation (1). (*Ch.*)

II. *Les Membres et l'Estomac.*

RABELAIS, liv. 3, ch. 3.—*Id.* 4--57.

LA FONTAINE a pris ici le ton le plus simple, et paroît ne pas chercher le moindre embellissement. Il a craint, sans doute, qu'on ne le soupçonnât d'avoir lutté contre Horace, qui, dans une de ses épîtres, a mis en vers cet apologue d'une façon beaucoup plus piquante et plus agréable. (*Ch.*)

Chamfort est ici mal servi par sa mémoire, et peut-être par son jugement, car Horace ne raconte cette Fable, ni même y fait allusion, en aucun endroit de

---

(1) Quoique cette réputation soit un peu diminuée de nos jours, c'est encore un poète que ses pareils, surtout, estiment beaucoup. L'exemplaire de ses poésies qui a appartenu à Lebrun, est rempli de notes curieuses et de nombreux soulignements qui tous attestent l'étude approfondie que ce poète en avoit faite. Voici le jugement qu'il en a laissé au verso du titre :

« Racan a du feu, de l'imagination, et des vers admirables; mais « il rebat trop de certaines pensées fadement galantes et froide- « ment spirituelles Cette prétendue galanterie, qui infecta tout le « siècle passé, est le mensonge du sentiment, de la nature et de « l'amour. Elle a fait naître un fatras énorme de vers qu'on ne « sauroit plus lire, et qui firent les délices de leur temps. Cette « subtile et impertinente métaphysique de l'amour avoit exclu « cette vérité, cette énergie, cette précision, et surtout cette abon- « dance de mœurs et de sentiments qui font le charme des excel- « lents ouvrages de l'antiquité. C'est dans ses ouvrages nobles que « Racan est supérieur. Son vers, presque toujours riche d'ex- « pressions neuves et hardies, a le grand mérite de donner de la « grâce et de la noblesse aux petites choses. Ce mérite est presque « ignoré dans notre siècle. Boileau et Racine en faisoient le plus « grand cas; ils ont souvent imité ses tours et ses expressions. »

ses œuvres; et d'autre part, il est permis de douter si cet ancien poète, venant à la rappeler dans ses épîtres (genre d'ouvrage où il ne s'élève guère au-dessus du ton que prend ici La Fontaine), eût été mieux inspiré par sa muse, à l'égard d'une fiction qui n'est qu'ingénieuse, et ne comporte ni action, ni presqu'aucun intérêt. Est-il encore bien avéré que le poète français n'ait pas cherché à l'orner à sa manière, quoiqu'il semble n'y rien avoir ajouté pour le fond? Que pour le savoir au juste, on en lise le récit tout nu, d'abord dans Rabelais, car c'est le bréviaire de La Fontaine; puis dans Esope (1); enfin dans Tite-Live (2), quoique, chez ce dernier, il compose la meilleure comme la moins étudiée de ses harangues.

V. 4. *Messer Gaster*, expression empruntée de Rabelais, qui, en outre, le qualifie de premier maître ès-arts de ce monde. 4—57.

V. 7. Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire.

Voilà un trait qui porte sur le fond de nos mœurs, mais d'une manière bien adoucie : c'est le ton et la coutume de La Fontaine de placer la morale dans le tissu de la narration par l'art dont il fait son récit. (*Ch.*)

On alla plus droit au but dans le siècle frondeur qui suivit celui de La Fontaine. L'auteur d'une épître morale, ou plutôt morose, mentionnée honorablement à l'Académie, dit à l'*élite* de la nation, assemblée pour entendre la lecture des meilleures pièces du concours :

Les Français, je le sais, chérissant la mollesse,
Dans un repos honteux ont placé la noblesse.

(*Ép. à un Commerçant*, 1765.)

---

(1) Fable 206.
(2) Liv. 2.

V. 24. Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale :
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.

Pas si égale ; mais La Fontaine n'y regarde pas de si près. On verra ailleurs qu'il ne traite pas aussi bien l'autorité royale, et même qu'il se permet un trait de satire qui passe le but. (*Ch.*)

Une particularité relative à cet apologue en lui-même, et que nous ne devons pas omettre dans ce commentaire, c'est qu'à lui tout seul il a fourni la matière d'un gros livre non moins sans doute *embrouillé que savant*, et, par-dessus tout, aujourd'hui très-ignoré, ayant pour titre : *Caspari Dornavii Menenius Agrippa, hoc est corporis humani cum republica perpetua comparatio. Hanoviæ, 1615. in-4°.*

Il y a dans un vieux fabuliste italien, Léon-Bapt. Alberti, une Fable assez médiocre, ayant pour titre : *les Rames et le Gouvernail*, dont M. Le Bailly a su tirer un de ses plus beaux apologues, qui offre encore quelques réminiscences de celui-ci, et dont la morale est parfaitement la même.

III. *Le Loup devenu Berger.*

VERDIZOTI, F. 43.

V. 5. Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton.

Ce mot se dit d'une sorte de casaque que portent les archers, et des archers qui la portent. (*Ch.*)

V. 6. Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.

Col bastone in man, co' l fiasco al tergo,
E con la tibia pastorale al fianco.

(Verdizoti, *il Lupo e le Pecore.*)

V. 10. C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Ce vers peint merveilleusement les fripons, et les

attentions superflues qu'ils prennent pour le succès de leurs fourberies; attentions qui souvent les font échouer. (*Ch.*)

V. 14. Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément;
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.

Quelle vivacité la répétition du mot *dormoit* n'ajoute-t-elle pas à cette image pittoresque? *La musette dormoit aussi*, quelle hardiesse! mais quelle délicatesse, quel art d'avoir sous-entendu le mot *dormoit* en cet endroit, et d'avoir mis seulement *comme aussi sa musette!* Voilà de quelle manière on doit tempérer l'audace de certaines figures, qui, sans rien perdre de leur force, deviennent plus naturelles et plus gracieuses. (*Clément, Année littér. 1780, t. 4, p. 191.*)

L'observation de Chamfort au sujet du dernier vers de ce passage, rentre tout-à-fait dans ce jugement. « *Comme aussi sa musette*; ce dernier hémistiche « est d'une grâce charmante. Ce qu'il y a de hardi dans « l'expression d'une musette qui dort, devient simple « et naturel, préparé par le sommeil du berger et du « chien. »

V. 22. Mais cela gâta son affaire.

C'est ce qui arrive. On reconnoît l'imposteur à la caricature. Les fripons déliés l'évitent soigneusement, et voilà ce qui rend le monde si dangereux et si difficile. (*Ch.*)

V. 26. Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.

Par une bonne fortune assez rare, la rime qui si souvent intervertit l'ordre des mots et des idées, amène ici la gradation la plus juste et la plus conforme au caractère des personnages et à l'importance de l'intérêt qui doit les agiter.

V. 32. Quiconque est Loup, agisse en Loup.

Il falloit finir la fable au vers précédent.

Toujours par quelqu'endroit fourbes se laissent prendre.

La Fontaine alors avoit l'air de vouloir décourager les fripons, ce qui étoit travailler pour les honnêtes gens. (*Ch.*)

Cela prouve au reste qu'il partageoit la haine de son ami Molière pour les tartufes. Ailleurs, dans sa colère contre Lully, qui, l'amusant de douces paroles, l'avoit, comme il le dit plaisamment, *enquinaudé:*

. . . Un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien.

(*Sat. du Florentin.*)

IV. *Les Grenouilles qui demandent un Roi.*

Phèdre, liv. 1, F. 2.

Il faut convenir que la conduite de Jupiter dans cet apologue n'est point du tout raisonnable. Il est très-simple de désirer un autre roi qu'un soliveau, et très-naturel que les grenouilles ne veulent pas d'une grue qui les croque. (*Ch.*)

V. 18. Elle approcha, mais en tremblant;
Une autre la suivit, une autre en fit autant, *etc.*

Cette peinture est délicieuse, et ne peut se comparer qu'à celle à peu près du même genre, que La Fontaine introduit dans la 17e. Fable de ce même livre, où il montre les souris, qui s'aventurant avec encore plus de précaution,

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête.

V. 21. Et leur troupe à la fin se rendit familière,
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.

L'épaule d'un roi soliveau, plus haut son visage, sa gravité. De tels agréments, ajoutés au récit élégant de Phèdre, ne sont peut-être pas du meilleur goût.

Dans une Fable de M. Lemontey, qui a pour titre *les Epouvantails*, un manant plante dans son champ deux perches, qu'il affuble, l'une en soldat, l'autre en *vautour d'écritoire*, pour chasser le petit peuple maraudeur, et bientôt

. . . Les voilà qui vont, par moquerie,
Pincer le nez de l'estafier,
Ou se nicher avec effronterie
Dans la perruque du greffier.

Ces détails sont vrais, parce que les deux baliveaux ont à peu près la figure de ce qu'on veut qu'ils représentent.

Un fabuliste de nos jours, qui paroît avoir fait de profondes recherches dans les fastes de la gent marécageuse, a recueilli une circonstance, jusqu'alors inconnue, de cet événement fameux, et qu'il est de notre devoir de rappeler en cet endroit : ce sont les remontrances que les grenouilles adressent à leur souverain, et sa réponse.

Si tu veux être notre roi,
Lui dirent à la fin les Grenouilles, pourquoi
Nous dévorer? Est-ce pour nous détruire
Que par le ciel tu nous fus accordé?
C'est mon métier, dit le terrible sire;
Pourquoi m'avez-vous demandé?
Te demander! moi? se prit à lui dire
Une qu'il dévoroit des yeux :
Fis-je jamais cette sottise étrange?
Ah! ah! dit le serpent, tant mieux:
C'est pour cela qu'il faut que je te mange.

(*Le Serpent d'eau et les Grenouilles, traduit de Lessing par St.-Marcel.*)

V. *Le Renard et le Bouc.*

CAMERARIUS, pag. 74.

LA FONTAINE se plaît toujours à développer le caractère du renard, et il le fait sans cesse d'une manière gaie et comique. Les autres Fabulistes sont secs auprès de lui. (*Ch.*)

Phèdre, à propos de la même Fable, offre une preuve de la justesse de cette observation (1): dans son récit, le renard tombé par mégarde dans un puits, persuade au bouc, arrivant pour s'y désaltérer, de descendre à son tour, et parvient à s'échapper au moyen de ses hautes cornes. *Nixa celsis cornibus*, seules expressions qui répondent aux détails de cette évasion, si agréablement racontés dans La Fontaine. Ces détails n'appartiennent cependant pas encore ici tout-à-fait à ce dernier; mais il a su les choisir, les a revêtus du coloris de la poésie, et leur a donné un tour plus vif. Les voici tels qu'on les trouve dans une des Fables du recueil de Camerarius : *Cui Vulpes.... mihi consilium subiit quo usi servari possimus ambo. Si enim te, in posteriores pedes erigens, priores parieti isti applicueris et caput altè, cornua ut obliqua reclinentur, extuleris : tum ego de tergo tuo in hæc ascendere atque deinde exsilire de puteo et te mox etiam attrahere facile potero.* (Vulpes et Hircus.)

V. 24. Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton.

Si tam cordatus esses quam barbatum esse scimus. (Camer., *ibid.*)

---

(1) Liv. 4, fab. 8.

V. 26. Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors, *etc.*

A notre avis, il y auroit ici une légère inadvertance de la part de La Fontaine : c'est que la petite allocution du Renard, qui vient immédiatement après ces vers :

Et vous lui fait un beau sermon,
Pour l'exhorter à patience,

et qui sembleroit, par l'enchaînement de la phrase, être ce même sermon, n'est en soi qu'un trait plaisant, et nullement une exhortation de l'espèce indiquée. Un des Fabulistes de notre âge, qui a le plus étudié le maître par excellence, auroit-il été comme nous frappé de ce défaut, et son intention auroit-elle été d'y suppléer en quelque sorte, lorsque feignant, dans un de ses plus ingénieux apologues, qu'un loup étant tombé dans un puits par une nuit très-noire, un renard qui vient à passer par là, remet au lendemain pour le secourir, et pour le consoler en attendant, lui dit :

Prends patience, cependant :
C'est à tous maux le grand remède ;
Que si, par nouvel incident,
Tu te noyois, en attendant,
Souviens-toi que cette vie
N'est qu'un passage, un court moment ;
Que de dangers elle est remplie,
Et qu'après tout, petits et grands,
De tous états et de tous rangs,
Le sujet comme le monarque,
Un peu plus tôt, un peu plus tard,
Passeront la fatale barque :
Horace l'a dit quelque part.
Ce fut là toute la réponse
Qu'il eut de cet ami zélé.

(*M. Grenus*, *Fab. pour la Jeunesse*, *liv.* 1, *fab.* 16)

V. 31. En toute chose il faut considérer la fin.

Cette maxime, quoiqu'excellente et fort ancienne, car on la donne à l'un des sept sages, est, suivant les circonstances, susceptible de quelque modification. Les

Orientaux en ont une autre, qui porte : « Quiconque « considère les suites avec trop d'attention, n'est pas « ordinairement un homme de courage, » et La Fontaine lui-même la met en évidence dans sa Fable des *deux Aventuriers et le Talisman.*

Nous rappellerons encore, à l'occasion de cette Fable, que, dans sa préface, La Fontaine en fait l'application à Crassus, allant combattre les Parthes dans leur pays, sans considérer comment il en sortiroit ; mais en même tems pour démontrer, conformément à l'opinion qu'il établit, qu'un enfant seroit beaucoup moins touché de ce trait d'histoire que de celui de son apologue.

VI. *L'Aigle, la Laie et la Chatte.*

PHÈDRE, liv. 2, F. 4.

V. 5. *Fourbe*, moins commun que *fourberie.*

V. 8. *Possible guère* : *possible*, pour peut-être, ne se dit plus. (*Ch.*)

V. 9. Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment.

Incessamment n'est plus aujourd'hui adverbe de continuité, mais de temps à venir très-prochain.

V. 19. *Gésine*, mot vieilli, qui ne s'emploie guère que dans les tribunaux. (*Ch.*)

Il s'en faut cependant à notre avis, que ces locutions soient autant de taches dans cette Fable. Ce seroit même ici le lieu de faire observer l'art ou plutôt le talent de La Fontaine pour placer un vieux mot avec tant d'agrément qu'il a toute la fraîcheur de la nouveauté, et qu'on est forcé d'avouer que tout autre à sa place ôteroit de la force à telle image ou à telle pensée.

V. 23. Obligez-moi de n'en rien dire.

C'est la première précaution du fourbe. La Fontaine ne manque pas ces nuances qui marquent les caractères et les passions. (*Ch.*)

V. 29. Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.

La Fontaine a bien fait de prévenir ses lecteurs sur cette invraisemblance avant qu'ils s'en aperçussent eux-mêmes, mais elle n'en dépare pas moins quelque peu cette Fable. Il n'est pas naturel que la faim ne force pas tous les animaux à sortir. (*Ch.*)

VII. *L'Ivrogne et sa Femme.*

ÉSOPE, F. 73.

V. 1. Chacun a son défaut. . . . .

Unicuique dedit vitium natura creato.
(Prop., liv. 2.)

. . . . Où toujours il revient.

Où pour auquel. Selon d'Olivet, auquel ne peut se supporter en vers, *où* pour auquel ne peut se dire. Les poëtes sont en vérité bien embarrassés! Racine n'a point connu cette règle de d'Olivet. (*Ch.*)

V. 5. . . . . Un suppôt de Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit et sa bourse.

Voilà les suites de l'ivrognerie exposées dans un seul vers avec une incomparable précision. La Fontaine dit ailleurs non moins heureusement, d'après un ancien:

Mais à quoi sert Bacchus? qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles.
(*Filles de Minée*)

Vino forma perit, vino corrumpitur ætas. (Prop.)

V. 13. . . . . **A son réveil il treuve.**

Treuver, mot aujourd'hui regardé comme très-suranné, mais qui n'a cependant cessé d'être en usage que fort peu de temps avant La Fontaine. On le rencontre fréquemment dans Racan. Quant à la peinture grotesque qui suit, celui des Contes de notre auteur intitulé *Féronde ou le Purgatoire*, en offre une tout-à-fait analogue et non moins plaisante. C'est également un tour joué par une femme à son mari, mais pour un tout autre motif.

On retrouve encore, avant La Fontaine, le conte objet de sa Fable, tourné en vers élégiaques, dans les *Pia Hilaria* du jésuite Gaza, sous ce titre : *Stratagema mulieris belgicæ quæ maritum linteo involvit tumulandum*; mais les choses y sont conduites à cette fin, que l'époux revient à résipiscence : car tout doit être pour le mieux dans ces pieuses joyeusetés, dont l'auteur paroît avoir, comme Arlequin, la prétention de corriger les mœurs en riant. Cela nous rappelle qu'on a fait de cette Fable un opéra-comique, représenté, en 1759, à la foire St.-Laurent, sous le titre de *l'Ivrogne corrigé*.

VIII. *La Goutte et l'Araignée.*

GERBEL, dans CAMERARIUS, pag. 458.

CETTE Goutte, que l'auteur personnifie pour la mettre en scène avec l'Araignée, est, dit Chamfort, une idée assez bizarre et peu digne de La Fontaine. Cependant qu'on lui passe, avec cette idée empruntée de Gerbel, l'idée non moins étrange de donner, à deux êtres si différents par leur nature, une origine commune, et de les présenter comme également redoutables pour l'humaine engeance, la narration de sa Fable renferme des détails très-agréables, et tout-à-fait dans le génie qui lui est particulier.

V. 11. Il n'est rien, dit l'Aragne, aux cases qui me plaise.

Aragne, vieux mot conservé pour le besoin de la rime ou du vers (*Ch.*). On le rencontre souvent dans nos anciens poètes, pour la plupart, suivant Dubartas :

> Imitateurs de l'*aragne* qui file,
> D'un art laborieux, une toile inutile.

V. 26. Le pauvre bestion tous les jours déménage.

Ce mot de *bestion*, diminutif de *beste*, paroît de l'invention de La Fontaine ; car il ne se trouve dans aucun dictionnaire. Les Fabulistes modernes, M. Boisard surtout, l'ont fréquemment employé depuis.

V. 38. La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.

La Fontaine lui-même, visité sur la fin de ses jours, sinon tout-à-fait par la Goutte, au moins par son digne acolyte, le Rhumatisme, se vit réduit à conjurer cet autre démon pour son propre compte, le renvoyant, comme ici, aux vieux enfants gâtés de l'Eglise :

> Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
> Rhumatisme, va-t'en, consens à notre adieu.
> Suis-je un prélat? . . . .

(Lettre à St.-Evremont.)

IX. *Le Loup et la Cicogne.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 8.

M. ROLLIN, dans son *Traité des Etudes*, fait de la Fable de Phèdre, *Lupus et Grus*, d'où La Fontaine a tiré la sienne, une savante et curieuse analyse, d'où il infère que cet apologue est le plus parfait de tous ceux du poète latin, et que le français est resté à une très-grande distance de son modèle. Voici la différence essentielle qui, pour le fond, existe entre ces deux Fables : dans Phèdre, c'est par promesses et par serment que le Loup détermine la Grue à lui rendre service ; ici, au contraire, il ne reste pas même au glouton la faculté de crier, ce qui est plus conforme à sa situation, mais rend aussi, relativement à son caractère connu, le procédé de la Cigogne, que le premier signe fait accourir, plus généreux qu'il n'appartient. Du reste, la Fable de La Fontaine n'offre ni grandes beautés à citer ni défauts remarquables à reprendre ; l'enjouement qui y règne en fait le principal mérite, et c'est toujours pour nous une sorte d'avantage qui la distingue de celle de Phèdre.

V. 10. Elle retira l'os, puis, pour un si bon tour.

Tour ne doit se dire que d'une malice, et non d'un bon office ; il se prend toujours en mauvaise part.

V. 16. Vous êtes une ingrate. . . . .

Mot qui exprime à merveille un des grands caractères de l'ingratitude, qui compte pour un bienfait le mal qu'elle ne fait pas. (*Ch.*)

Cicéron, dans le 5e. paragr. de la 2e. Philippique, offre un passage digne de remarque, pour la manière dont il se rattache à ce dernier trait. *At beneficio usus*

sum tuo... Quo?... Quod me Brundusii non occideris!.. Fac potuisse... Quod est aliud beneficium latronum, nisi ut commemorare possint iis se dedisse vitam quibus non ademerint?

« Mais je suis un ingrat, à vous entendre.... Et pour « quel bienfait reçu de vous?... Celui de ne m'avoir « point fait égorger à Brindes!... Supposez qu'il eût été « en votre pouvoir.... N'est-ce pas une grâce du genre « de celles dont se targuent les brigands qui se vantent « d'avoir donné la vie à ceux auxquels ils ne l'ont point « ôtée? »

Lessing a fait à cet apologue une suite que plusieurs de nos modernes Fabulistes ont imitée, et dans laquelle il représente ce même Loup au *lit* de la mort, faisant son examen de conscience, et implorant le pardon de ses fautes, en faveur de la tempérance dont il avoit fait preuve en d'autres occasions :

Oui, j'atteste ces faits, oui, l'on peut bien t'en croire,
Répond un renard au mourant;
Ils sont présents à ma mémoire :
C'étoit ce jour-là, justement,
Qu'ayant mangé d'une façon goulue,
Tu pensas trépasser de cet os que la grue
T'arracha du gosier trop généreusement.

(Mad. Joliveau.)

X. *Le Lion abattu par l'Homme.*

ÉSOPE, F. 233. — LOKMAN, F. 7.

UNE femme d'esprit, lasse de voir dans nos livres des peintures satiriques de son sexe, appliqua aux hommes qui font des livres la remarque du Lion de cette fable : elle avoit raison; mais les femmes ont mieux fait depuis : c'est de prendre leur revanche, de faire des livres, et de peindre les hommes à leur tour. *(Ch.)*

V. 1. On exposoit une peinture
Où l'artisan avoit tracé.

Ce mot d'*artisan* semble aujourd'hui très-impropre en parlant d'un peintre ; mais c'étoit l'expression usitée du tems de La Fontaine, pour indiquer en général ceux qui cultivoient les arts du dessin. Le mot artiste, dont on a tant abusé de nos jours est très-moderne. L'abbé Dubos, dans ses Considérations sur la Poésie et la Peinture, se sert partout d'*artisan*.

V. 11. Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si nos confrères savoient peindre.

« J'entends, dit La Bruyère, corner sans cesse à mes « oreilles : l'homme est un animal raisonnable. Qui « vous a passé cette définition? Sont-ce les loups, les « singes, les lions, ou si vous vous l'êtes accordé à vous-« mêmes? C'est déjà une chose plaisante que vous don-« niez aux animaux vos confrères ce qu'il y a de pire, « pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur. « *Laissez-les un peu se définir eux-mêmes*, *vous* « *verrez comme vous serez traités.* »

XI. *Le Renard et les Raisins.*

PHÈDRE, liv. 4, F. 2.

V. 1. Certain Renard Gascon, d'autres disent Normand.

CETTE incertitude, ce doute où La Fontaine s'enveloppe avec l'apparence naïve de la bonne foi historique, est bien plaisante et d'un goût exquis. On a critiqué *et bon pour des goujats*, et l'on a eu raison : des *goujats* n'ont que faire là (*Ch.*).

La critique dont il est ici question, est probablement celle de Voltaire, lorsqu'à l'occasion du pénultième vers de cette Fable,

Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats,

il s'exprime ainsi, mais d'une manière bien plus mo-

dérée, quoiqu'il ne fît pas profession d'admirer exclusivement La Fontaine : « Cela est passé en proverbe. « Combien cependant ces proverbes sont-ils au-dessous « des maximes d'un sens profond, qu'on trouve en « foule dans les Fables!.... Je ne connois guère de livre « plus rempli de ces traits qui sont faits pour le peuple, « et de ceux qui conviennent aux esprits les plus dé- « licats. » (*Mél. de Littér.*)

V. 2. Mourant presque de faim. . . . .

Circonstance qui rend plus comique encore la réponse du Renard.

V. 3. Des raisins mûrs apparemment.

En apparence. Ce mot n'est plus aujourd'hui qu'un adverbe de doute.

V. 8. Fit-il pas mieux que de se plaindre?

La suppression de la négative est ici une sorte de licence permise aux poètes, et dont Racine offre plus d'un exemple.

Si dans cette petite Fable, La Fontaine laisse quelque chose à désirer, c'est d'avoir négligé le trait consacré par Phèdre, *totis saliens viribus* ; non seulement cette expression fait image, mais elle rend plus plaisant celui qui termine l'apologue.

XII. *Le Cygne et le Cuisinier.*

ÉSOPE, F. 64.

V. 8. Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.

TELS on voit les oiseaux des mers et ceux des humides prairies du Caïstre,

Promener sur les eaux leur troupe vagabonde,
Se plonger dans leur sein, reparoître sur l'onde.

Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassum videas gestire lavandi.

(Virg. *Georg.*, liv. I.)

V. 14. L'oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe!

« Ce n'est pas que tous les Cygnes chantent en mou« rant. Bien que cette tradition soit fort ancienne, on en « peut douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs « autres articles de la croyance des poètes. » (*La Font., fragm. du songe de Vaux.*) Quoi qu'il en soit, on a cherché dans les derniers temps à approfondir la question de savoir si le chant mélodieux des Cygnes, tant célébré par les poètes, les historiens et même les naturalistes, n'étoit que le fruit de l'imagination des uns, ou celui de la prévention des autres. C'est le sujet d'un mémoire très-curieux de M. Mongez (1), dont le résultat est que les anciens ne se sont point trompés en parlant du chant du Cygne; qu'ils ont erré seulement

(1) Lu, en 1783, aux Académies des sciences et des inscriptions, et inséré dans le *Journal de Physique* d'octobre de la même année.

en attribuant à tous les Cygnes indistinctement la faculté de chanter, qui est particulière aux Cygnes sauvages.

V. 20. Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe.

La Fontaine a reproduit cette image imitée d'Horace, dans son joli Conte du *Faucon* :

. . . . Un double ennemi
Alloit en croupe à la chasse avec lui.

Mais il n'est pas le premier qui l'ait employée ni qui en ait fourni l'expression hardie à Boileau, comme on l'a écrit jusqu'à présent. C'est Desportes, dans son poëme des *Misères de la Calomnie*.

De tous états, de tout sexe et tout âge,
Sollicitude est le propre héritage.
. . . .
L'homme de guerre aussi la porte en croupe,
Et le marchand avare dans sa poupe.

V. 21. Le doux parler ne nuit de rien.

Esope infère de sa Fable que la musique peut souvent faire échapper à un grand danger. Faerne, qui a traité ce même sujet, conclut en faveur de l'éloquence. La Fontaine met simplement en jeu le *doux parler*, gentille et gracieuse expression de Marot, à laquelle celles-ci mêmes de Tibulle, qui ont une sorte d'analogie avec les vers de La Fontaine, ne répondent que d'une manière imparfaite :

Ergò ne dubita blandas *adhibere* querelas:
Vincuntur molli *pectora dura* prece.

(Tib., liv. 3, élég. 4.)

XIII. *Les Loups et les Brebis.*

ESOPE, F. 241.

CETTE Fable est célèbre dans l'antiquité par l'application qu'en fit Démosthènes, lorsqu'Alexandre envoya sommer les Athéniens de lui livrer dix de leurs principaux orateurs.

V. 11. L'échange en étant fait aux formes ordinaires.

Plus correctement, *dans les formes*. Peut-être La Fontaine a-t-il été conduit à cette locution par celle-ci, du style de pratique, *ez formes*.

V. 13. Au bout de quelque temps que messieurs les Louvats.

Que, mis ici pour *lorsque*, n'est pas exact. *Louvats*, mot de style burlesque, qui s'emploie, comme on sait, pour Louveteau. (*Ch.*)

V. 18. . . . . Les emportent aux dents.

Emporter aux dents, latinisme, mais en même temps véritable conquête.

V. 26. La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

La Fontaine se met ici à côté d'une grande question, savoir jusqu'à quel point la morale peut s'allier avec la politique. (*Ch.*)

XIV. *Le Lion devenu vieux.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 21.

CETTE Fable a quelque ressemblance pour le style et le ton qui y règnent, avec la 16.e du 1.er livre, *la Mort et le Bûcheron*, regardée comme un des chefs-d'œuvres de son auteur. La seule observation qu'offre à son sujet le commentaire de Chamfort, regarde le mot *prouesse* du second vers qu'il définit ainsi : « *Action de preux*: vieux adjectif qui signifie en style marotique, *brave*, *vaillant* ».

XV. *Philomèle et Progné.*

GABRIAS, F. 44.

V. 7. Je ne me souviens pas que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.

Depuis *le temps de Thrace*, n'est pas une tournure bien poétique ni bien française ; cependant elle ne deplaît pas, parce qu'elle évite cette phrase : *depuis que nous étions ensemble dans la Thrace.* (*Ch.*)

Peut-être, au lieu de trouver quelque chose à reprendre à ce passage, Chamfort l'eût-il loué sans restriction s'il eut connu la source où La Fontaine a puisé le sujet de sa Fable, car il offre une traduction aussi fidèle qu'élégante de ce vers de la Fable grecque de Gabrias, *l'Hirondelle et le Rossignol*, ainsi rendu littéralement dans la version latine :

Primum te hodie post Thraciam video.

V. 15. Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?

« Une personne que le ciel a composée avec tant de

« soin et avec tant d'art, doit faire honneur à son ou-« vrier et régner ailleurs que dans un désert. » (*Psyché*, liv. 2.)

Cet apologue, le dernier de Gabrias, ordinairement si laconique, est conté en treize vers, a l'étendue convenable, et se distingue par beaucoup de naturel et de simplicité. La Fontaine l'a suivi de très-près.

XVI. *La Femme noyée.*

VERDIZOTI, F. 53.

V. 1. Je ne suis pas de ceux qui disent : ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.

On ne se souvient plus aujourd'hui, que par ce début, de ce vieux et barbare dicton. Les Espagnols en ont un autre qui paroît calqué sur lui, mais en sens inverse : *ce n'est rien*, disent leurs femmes, *c'est mon mari que l'on tue.*

Le proverbe français, dont on paroît ignorer l'origine, pourroit dater du 14e. siècle. Alors le dérèglement des femmes étant porté à son comble, il n'étoit pas rare de voir des maris qui les faisoient étrangler par des gens masqués; et plusieurs, se promenant avec elles le long de l'eau, les ont noyées en les poussant dedans. On cite, parmi ces derniers, le gouverneur de Compiègne, *Flavi*, sous Charles VII. De tels crimes étant demeurés impunis, et celles qui en étoient l'objet, peu regrettables, le dicton populaire s'en suivoit naturellement.

V. 3. Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

M. Guillon conjecture, à l'occasion de ces vers, que La Fontaine avoit sous les yeux le vieux fabliau de Constant Duhamel, rapporté dans le 4.e tom. de Legrand d'Aussi, où on lit : « Je dis que les dames sont « l'ouvrage du Créateur, le plus agréable comme le

« plus utile, et je soutiens qu'en conséquence on ne « sauroit assez les honorer. » Cette observation est de tout point injurieuse à la Fontaine, dont l'expression est trop naïve dans ce passage, pour qu'elle ne lui ait pas été dictée toute entière par le sentiment.

V. 25. Cet homme se railloit assez hors de saison.

C'est mon avis, dit Chamfort, dans la seule observation qu'il a laissée sur cette Fable, et je ne conçois pas, ajoute-t-il, pourquoi La Fontaine s'est donné la peine de rimer cette historiette assez médiocre? On pourroit, à toute rigueur, lui répondre que le recueil de ce poète étant composé, comme lui-même il l'intitule, de *Fables choisies*, sans doute il n'a pas cru devoir omettre un sujet sur lequel s'étoient exercés, comme à l'envi, presque tous les fabulistes et les auteurs de joyeux devis des 15e. et 16e. siècles, et qui, par conséquent, étoit un des plus célèbres du genre auquel il s'étoit livré de préférence. Nous n'indiquons l'apologue de Verdizoti, comme le type original de celui-ci, que parce que, réputé un des meilleurs de ceux laissés par ce prince des fabulistes italiens, on peut croire que c'est la version la plus élégante qui existe de cette historiette avant La Fontaine.

XVII. *La Belette entrée dans un grenier.*

ÉSOPE, F. 161. — HORACE, ép. 7, liv. 1.

V. 1. Damoiselle Belette, au corps long et fluet.

LA FONTAINE se plaît souvent à caractériser la *Belette* par de courtes périphrases qui la peignent au naturel : c'est tantôt la dame au long corsage, tantôt la dame au nez pointu; ailleurs, l'animal à longue échine, etc. M. Delille a réuni ces traits dans ce passage de son poëme de *l'Homme des champs*, ch. 3 :

. . . . La Belette,
A la mine allongée, à la taille fluette.

V. 2. Entra dans un grenier par un trou fort étroit.

Etroit ne rime avec *fluet*, qu'en prononçant *étroit* à la manière des Picards. (*Ch.*)

V. 5. La galande fit chère lie.

Faire chère lie, grande chère, chère joyeuse. Expression empruntée de Rabelais : *corpe de la galine, nous ferons chère lie*, liv. 3, ch. 30.

V. 18. Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.

Macra cavum repetes arctum quem macra subisti.

(Horace, ép. 7, liv. 1.)

Dans cette Fable, qui n'a pas plus de cinq vers dans Horace, c'est le rat ou mulot (*nitudela*) qui joue le rôle de la Belette, et la Belette celui du Rat.

V. 19. Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.

La Fontaine, avec sa délicatesse ordinaire, indique les traitants et tourne court bien vite, comme s'il se tiroit d'un mauvais pas. (*Ch.*)

L'abbé Lemonnier emploie, à sa manière, la même tournure pour faire passer une saillie d'un genre assez singulier. Dans sa Fable *du Fermier et du Cheval*, celui-ci, près de mourir, accablé de fatigue et de mauvais traitements, dit à son maître :

Adieu, mes malheurs vont finir.
Soyez moins dur à l'avenir;
Ne chargez plus outre mesure
Cheval que vous voulez qui dure:
Ce conseil ne doit point vous fâcher contre moi.
Ce que je vous dis là, je le dirois.... TAIS-TOI.

Le plaisant de l'affaire, c'est qu'il y avoit originairement *au roi*; mais cela déplut au censeur, homme assez accommodant au fond, puisqu'il approuva l'amendement. (*Mémoires de l'Institut, notice sur Lemonnier, par M. Mongez.*)

XVIII. *Le Chat et le vieux Rat.*

PHÈDRE, liv. 4, F. 1. — FAERNE, F. 59 (1).

CETTE Fable est charmante d'un bout à l'autre pour le naturel, la gaîté, surtout pour la vérité des tableaux. (*Ch.*)

V. 17. A de certains cordons se tenoit par la patte.

Le mot d'Esope qui répond à ces cordons, est *pessulum* (verrouil, pène). Les anciens qui ne badinoient pas avec les Fables, veulent de la vérité, ou tout au moins de la vraisemblance dans leurs récits. Dans le 12.e livre, le Renard anglais se sert d'un pareil stratagème pour mettre en défaut la meute qui le poursuivoit; mais tout Renard qu'il étoit il n'étoit encore qu'un écolier auprès de Rodilard II, et pour n'avoir eu qu'une ruse au sac, il finit par y *laisser ses houseaux*.

V. 24. Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête.

Ces détails, outre la vérité, la justesse admirable d'expression, sont très-bien placés, parce qu'ils semblent amuser et presqu'endormir le lecteur pour le réveiller ensuite tout d'un coup par la chute du pendu qui ressuscite; il y a beaucoup d'art dans cette manière de raconter. (*Dict. de Littér., art.* Apologue.)

V. 32. C'est tour de vieille guerre . . . .

Expression proverbiale prise de Rabelais, liv. 4, chap. 8.

---

(1) Ces deux Fables sont différentes l'une de l'autre; ce sont deux sujets fondus dans le récit de La Fontaine.

V. 36. . . . . Notre maître Mitis,
Pour la seconde fois les trompe, les affine.

Affine, autre expression empruntée de Rabelais.

V. 42. La gent trotte menu. . . . .

Cette dénomination si plaisante, si juste en même temps, est de celles qui semblent appartenir à la langue où elles ont été créées, sans pouvoir être transportées dans aucune autre; cependant le père Giraud et le professeur Lebeau se sont efforcés, à qui mieux mieux, de la faire passer dans une langue aussi grave que le latin: et il est peu de personnes lettrées qui n'aient quelquefois entendu citer le *Gens pede prompta brevi* du premier, et le *Minutis turba micans pedibus* du second, comme exemples de ce que ces sortes d'imitations peuvent offrir de plus heureux.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIEME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion amoureux.

ÉSOPE, F. 225. — VERDIZOTI, F. 90.

V. 3. Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près.

CES deux vers sont d'une finesse peu connue jusqu'à La Fontaine; mais l'apologue ne vaut rien. Quoi de plus ridicule que cette supposition d'un lion amoureux d'une jeune fille, de l'entrevue du lion et du beau-père, de ce lion qui se laisse limer les dents? Tranchons le mot, tout cela est misérable. Il étoit si aisé à La Fontaine de composer un apologue dont la morale eût été, comme dans celui-ci, *Amour, amour, quand tu nous tiens*, etc. (*Ch.*)

V. 18. Du temps que les bêtes parloient.

Ce début, sorte de précaution oratoire qu'on retrouve dans Esope, Xénophon, Lucien, et par où Rabelais entre en matière dans le récit du premier apologue qu'il introduit dans son livre, ne pouvoit manquer d'être rappelé par La Fontaine. Cette Fable est la première et la seule où il l'emploie : cela prouve la justesse de son goût, et qu'il connoissoit parfaitement le vice du fond de son sujet.

Ce même début a souvent été, depuis, plus ou moins heureusement appliqué par les successeurs de La Fon-

taine, à quelques-unes de leurs Fables. Voici deux exemples de ce qu'il offre, chez eux, de plus piquant :

Du temps que les cruches parloient :
C'étoit, il m'en souvient, la semaine dernière.
(*Le Mounier.*)

Du temps que les bêtes parloient,
On peut supposer que d'écrire,
A coup sûr, elles se mêloient,
Et qu'il ne manquoit pas de bêtes pour les lire.
(*M. Boisard.*)

V. 26. Un Lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.

Passando un fier Leon per certa villa,
Inamorossi d'una giovinetta
Figlia d'un contadin di quel contado.
. . . .
Prese partito di chiederla al padre
Che per la sua sposa a lui concedesse.
(Verdizoti, *il Leone e il Contadino.*)

V. 52. Car ma fille y répondra mieux,
Etant sans ces inquiétudes.

E vivran teco poi lieti e sicuri,
E tu ti goderai con dolce pace
L'amata sposa alle tue voglie pronta.
(Verdizoti, *ibid.*)

V. 59. Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire adieu prudence.

La prudence et l'amour ne sont point faits l'un pour l'autre : à mesure que l'amour croît, la prudence diminue. (*La Rochefoucault.*)

Dans la première édition des Fables, en date de 1668, laquelle ne renferme que les six premiers livres, on trouve de plus ces six vers, que La Fontaine a bien fait de supprimer dans les éditions suivantes :

Par tes conseils ensorcelants,
Ce Lion crut son adversaire :
Hélas! comment pourrois-tu faire
Que les bêtes devinssent gens,
Si tu nuis aux plus sages têtes,
Et fais les gens devenir bêtes?

II. *Le Berger et la Mer.*

ÉSOPE, F. 49.

CETTE petite aventure n'est point une fable, La Fontaine l'avoue lui-même par ce vers :

Ceci n'est point un conte à plaisir inventé. *(Ch.)*

Il eût été plus juste de dire : « Du moins La Fontaine « voudroit le faire croire par ce vers, etc. » ; car elle fait partie des Fables anciennes qui sont parvenues jusqu'à nous.

L'abbé Joannet, dans ses *Eléments de Poésie française* (1), livre estimé, quoique peu connu, cite cette Fable comme un modèle de l'espèce à laquelle il donne le nom de parabole, et qu'il définit une fiction dans laquelle on propose des règles de conduite fondées sur les idées ou sur les actions de nos semblables, et de toutes les fictions celle qui s'écarte moins de la vraisemblance : « Aussi, ajoute-t-il, elle est bien plus capable « de faire sur les esprits toute l'impression qu'on se pro- « pose dans ces sortes d'ouvrages. Mais je crois qu'elle « exige aussi, de la part du poète, plus d'art et plus « de dextérité que les autres sortes de Fables, pour la « rendre intéressante. Comme le fait de la parabole « n'offre rien à l'esprit d'extraordinaire et de surpre- « nant, il faut que le poète, par les charmes de la nar- « ration, supplée au défaut de l'espèce de merveilleux « dont les autres Fables sont susceptibles ; qu'il force « l'attention par le choix judicieux des circonstances, « et qu'il captive le jugement par l'enchaînement du « fait avec la moralité. » Montenaut d'Egly, dans sa dissertation sur la Fable, insérée au 16e. tome du re-

(1) Paris, 1752, 3 vol. petit *in*-12.

cueil de l'Académie des Inscriptions, appelle cette espèce d'apologue, Fable mixte.

V. 16. **Et comme un jour les vents, retenant leur haleine.**

Nous rappellerons la note de Coste sur ce vers : « Lu-« crèce, parlant des premiers habitants de la terre, dit « que, contents de se nourrir de ses fruits, ils ne son-« geoient point à s'enrichir par des voyages sur la mer, « qu'ils voyoient tantôt agitée par de violentes tem-« pêtes, et tantôt dans une tranquillité charmante. Ce « calme si sujet à changer ne les tenta jamais de se fier « à de si belles espérances.

Nec poterat quisquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus aquis.

(Lucrèce, liv. 5.)

« Ces images, si gracieuses et si vives, n'auroient pas « convenu au ton que La Fontaine est obligé de pren-« dre dans cette Fable ; et je n'oserois dire qu'il les ait « eues dans l'esprit en la composant. »

V. 27. **Les conseils de la Mer et de l'Ambition.**

Expression très-noble, et rapprochement très-heureux qui réveille dans l'idée du lecteur l'idée de naufrage pour le marin et pour l'ambitieux. (*Ch.*)

III. *La Mouche et la Fourmi.*

PHÈDRE, liv. 4, F. 23.

LE commencement de cette Fable est charmant. L'indignation de La Fontaine contre l'illusion de l'amour-propre, et l'aveuglement de la Mouche qui se compare à elle, peint merveilleusement le délire de la vanité ; mais La Fontaine a eu tort d'ajouter :

Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.

D'abord *ajustement* n'est pas le mot propre ; ensuite, ce petit ornement s'appelle *mouche* en français et autrement dans une autre langue. Cependant ce jeu de mots est plus supportable que tous ceux qui se trouvent dans la réponse de la Fourmi. (*Ch.*)

V. 12. Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi?

Alphonse (le magnanime), roi de Naples, prenoit un plaisir extrême à entendre les bons orateurs. Lorsque Giannozo Manetti fut envoyé par les Florentins en ambassade auprès de lui, Alphonse fut si charmé de son discours, et l'écouta, dit-on, avec une attention si profonde, qu'il ne leva pas même la main pour chasser une mouche qui s'étoit placée sous son nez. C'est peut-être à ce trait un peu puéril, mais caractéristique, et rapporté par deux historiens contemporains, que notre bon La Fontaine fait allusion dans sa querelle entre la Mouche et la Fourmi. (*M. Ginguené*, Hist. littér. d'Italie, *tom. 3, ch. 18.*)

V. 39. Les mouches de cour sont chassées,
Les mouchards sont pendus.

Ce sont là de mauvais quolibets qui déparent beaucoup cette Fable, dont le commencement est parfait. On se passeroit bien aussi du grenier et de l'armoire des deux derniers vers. (*Ch.*)

« Il me semble, dit M. Clément, relativement à cette « note et à la première de cet article, que toute cette « critique porte à faux. Puisqu'on dit *ajuster une* « *mouche*, ajustement est le mot propre. La Fontaine « n'a pas voulu convenir que ce fût un ornement ; « qu'importe qu'une mouche s'appelle autrement dans « une autre langue, puisque la Mouche parle en fran- « çais ? Ce n'est pas là un jeu de mots. La vanité de la « Mouche lui fait croire que c'est pour rendre hom- « mage à sa beauté qu'on a donné son nom à ce petit « agrément qu'une belle ajuste à son visage ; aussi la

« Fourmi lui fait bien sentir la sottise de sa vanité, en « lui disant :

Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites ?

« Et c'est de là qu'elle prend occasion de mortifier son « orgueil, en lui rappelant que le nom de mouche est « plus souvent pris en mauvaise part :

Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?
Les mouches de cour sont chassées,
Les mouchards sont pendus.

« Chamfort n'a pas pris garde que La Fontaine fait « partout parler la Fourmi comme une bonne ména- « gère du commun, pour opposer son grossier bon sens « à la jactance de la fille de l'air, vraie image d'une élé- « gante éventée. Faute d'avoir senti cette extrême vé- « rité de caractère qui n'abandonne jamais notre fabu- « liste, il reprend aussi les deux derniers vers de cet « apologue, si bien préparés par celui-ci, qui est ex- « cellent :

Le soin que j'aurai pris, de soins m'exemptera ;
Ni mon grenier ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

« C'est pourtant là le trait qui peint le mieux la mé- « nagère avare, impatiente et brusque, qui regrette le « temps qu'elle a perdu à écouter les sornettes d'une « orgueilleuse, au lieu de l'employer à son travail. La « scène ne pouvoit finir d'une manière plus vive et « plus naturelle. Ne croit-on pas entendre la femme du « bourgeois gentilhomme, madame Jourdain, relan- « çant de ses proverbes populaires la fierté dédaigneuse « de la coquette Dorimène ? Ce n'est pas avec un cer- « tain esprit qu'on sent le mérite d'une peinture aussi « vraie. Un esprit fin et faux préfère toujours la saillie « à l'expression de la nature. Aussi Chamfort ne paroît- « il jamais sensible à ce genre de beautés, le premier « de tous. » (*Journal de Littér., n°. 35.*)

IV. *Le Jardinier et son Seigneur.*

Cependant repoussons de nos ombrages verts
Les nocturnes voleurs et des champs et des airs:
Souvent à trop d'excès, trop d'indulgence entraîne;
Et j'en jure aujourd'hui par ce bon La Fontaine,
Si Jean Lapin m'outrage au fond de mon verger,
Sans l'appui du seigneur je saurai me venger.

(*Le Verger, p.* 39.)

Voici une Fable presque parfaite. La scène du déjeuner, les questions du seigneur, l'embarras de la jeune fille, l'étonnement respectueux du paysan affligé, tout cela est peint de main de maître. Molière n'auroit pas mieux fait. (*Ch.*)

V. 31. Cependant on fricasse, on se rue en cusine.

Se ruer en cuisine, expression de Rabelais. (liv. 1er, ch. 11, et liv. 4, ch. 10.)

V. 35. Il déjeune très-bien; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés.

Voilà les chiens, les chevaux, les valets en même cathégorie, et considérés comme animaux, ou plutôt *gens* de la même espèce, et surtout bien *endentés*; si le terme n'est pas en soi très-poli, il est au moins très-comique. M. Grenus termine une énumération du même genre, dans sa Fable du *Rat tenant maison*, par ce trait plus adouci, commentaire fort gai du texte de La Fontaine:

Tous gens dînant très-bien, et ne soupant pas mal.

(*Fables pour la Jeunesse, liv.* 1, *fab.* 25.)

Le recueil de Camerarius offre deux Fables sous le titre de *Mala mutata pejoribus*, qui toutes deux, quoique offrant à peu près le même fond que celle-ci,

n'ont, quant aux détails, aucun rapport avec elle. Dans la première, un fermier ayant d'abord établi pour gardien de ses moissons un homme dont les seuls efforts ne pouvoient s'opposer aux entreprises des maraudeurs et des animaux surtout, que jamais il ne pouvoit atteindre, lui substitua un cavalier qui, poursuivant bêtes et gens à travers choux, causa un dommage bien plus grand que ne l'eût été d'ailleurs celui qu'il devoit empêcher.

La seconde a fourni à madame Joliveau le sujet de ce joli petit apologue :

Un rat dans un buffet écornoit un fromage :
Soudain on y renferme un chat,
Qui mange le fromage aussi bien que le rat.
Prenez donc des minets pour venger votre outrage.
(*Liv.* 8, *fab.* 26.)

Sedaine a arrangé cette Fable pour la scène ; mais il n'a su tirer de l'excellent canevas de La Fontaine, qu'un opéra comique assez médiocre, qui fut représenté, en 1761, sur le théâtre de la Foire, et que soutint quelque temps la musique de Philidor.

V. *L'Ane et le petit Chien.*

ÉSOPE, F. 216.

CETTE jolie Fable est parfaitement écrite d'un bout à l'autre ; la seule négligence qu'on puisse lui reprocher, c'est la rime *toute usée* qui rime mal avec *pensée*. (*Ch.*)

V. 1. Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

C'est un précepte de l'*Art poétique* d'Horace :

Tu nihil invita dices faciesne Minerva. (v. 385.)

Un de ceux, encore, qui se présentent les premiers dans le poëme de Boileau ; et tous les trois autant de proverbes à l'usage des gens de goût.

V. 5. Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie.

On reconnoît encore ici cette autre expression de Virgile, non moins citée :

> . . . . *Pauci quos æquus amavit*
> *Jupiter*. . . . .

VI. *Le Combat des Rats et des Belettes.*

PHÈDRE, liv. 4, F. 5.

CETTE Fable n'a d'autre rapport avec la *Batrachomiomachie* d'Homère (1), d'où l'on veut qu'elle soit tirée, que les noms grecs de l'armée des Rats, que La Fontaine a cru plaisant d'en extraire. Ce n'est, au fond, qu'une longue paraphrase de la fable de Phèdre, dans un mètre, cependant, qui doit nous sembler beaucoup mieux approprié au sujet que les vers héroïques du premier inventeur.

V. 4. Et sans les portes étroites.

La rime veut qu'on prononce *étraites*, comme on le faisoit autrefois, et comme on le fait encore dans certaines provinces : c'est une licence que les poètes se permettent encore quelquefois. (*Ch.*)

---

(1) Relativement à la *Batrachomiomachie*, tous les critiques, cependant, s'accordent à prendre ce poëme pour un apologue ; ils diffèrent seulement sur l'objet et sur sa moralité. Suivant Hérodote, il étoit destiné à servir d'instruction aux enfants de Chio, que des dissensions continuelles armoient les uns contre les autres. Suivant Daniel Heinsius, qui, malgré l'autorité de l'historien grec, doutoit que ce fût l'ouvrage du prince des poètes, l'écrivain, quel qu'il soit, avoit eu en vue de réprimer, par l'exemple des grenouilles et des rats, l'ambition des souverains qui, pour soutenir une guerre témérairement entreprise, traînent à leur suite un peuple de vagabonds plus avides de pillage qu'animés du désir de la gloire. (*Disc. sur l'Apologue par d'Egli, Acad. des Inscriptions, tom.* 16.)

V. 17. Plus d'un guéret s'engraissa.

Ce ton sérieux, emprunté des récits des batailles d'Homère, est d'un effet piquant, appliqué aux Rats et aux Belettes. (*Ch.*)

V. 50. Une tête empannachée
N'est pas petit embarras.

Il falloit s'arrêter à ces deux vers, faits pour devenir proverbes. Les six derniers ne font qu'affoiblir la pensée de l'auteur. (*Id.*)

VII. *Le Singe et le Dauphin.*

ÉSOPE, F. 88.

V. 10. Pline le dit, il faut le croire.

LE fait est faux, mais c'est une tradition ancienne. D'ailleurs La Fontaine évite plaisamment l'embarras d'une discussion. Au surplus, on ne voit pas trop quelle est la moralité de cette prétendue Fable qui n'en est pas une. (*Ch.*)

La moralité qu'Esope en tire est tout-à-fait insignifiante. Faërne, qui a versifié cette Fable, en conclut qu'un menteur impudent ne recueille souvent de ses tromperies que la honte pour tout salaire.

VIII. *L'Homme et l'Idole de bois.*

ÉSOPE, F. 128.

« CET apologue, dit M. Clément, offre quelques vers
« indignes de La Fontaine.

V. 7. Jamais Idole, *quel qu'il fût*,
N'avoit eu cuisine si grasse;
Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.

Bien plus, *si pour un sou d'orage* en quelqu'endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part. . . . .

« Rien de plus mal écrit que tout cela ; le bonhomme « sommeilloit sans doute. Il a oublié qu'idole n'étoit « point masculin ; il a laissé échapper des vers dure- « ment construits, et l'expression triviale *pour un sou « d'orage*, qui est du langage le plus bas, et indigne de « la bouche d'un poète quand il parle lui-même. Un « commentateur ne pouvoit se dispenser de relever ce « mauvais style ; mais on n'acquiert ce droit qu'en ap- « puyant fortement sur des beautés essentielles. » (*Journal de Littér.*, *n*°. 35.)

V. 15. A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien.

Qu'y a-t-il d'étonnant qu'une idole de bois ne réponde pas à nos vœux, et que renfermant de l'or, l'or paroisse quand vous brisez la statue? Que conclure de tout cela? qu'il faut battre ceux d'un naturel stupide : cela n'est pas vrai, cette méthode ne produit rien de bon. (*Ch.*)

IX. *Le Geai paré des plumes dn Paon.*

ÉSOPE, F. 101. — PHÈDRE, liv. 1, F. 3.

ÉSOPE met une corneille au lieu d'un geai : la corneille valoit mieux, attendu qu'elle est toute noire (1). Sa fantaisie de se parer des plumes du paon n'en étoit que plus ridicule, et sa prétention plus absurde. C'est

---

(1) Ésope introduit également un geai dans une Fable postérieure, la 191e. du recueil de Nevelet ; mais la comparaison de cette Fable avec celle de La Fontaine n'étoit guère plus avantageuse à ce dernier, car Ésope donne au geai un motif pour se parer ainsi des brillantes dépouilles que le hasard lui présente : c'est l'espérance d'être distingué dans une assemblée des oiseaux convoquée par Jupiter pour élire un roi.

Phèdre qui a substitué un geai à la corneille, et La Fontaine a suivi ce changement, qui ne me paroît pas heureux.

Lessing, fabuliste allemand, a fait une Fable où il suppose que les autres oiseaux, en ôtant au geai les plumes du paon, lui arrachent aussi les siennes. C'est ce qui arrive à tous les plagiaires : on finit par leur ôter même ce qui leur appartient. (*Ch.*)

En appliquant aux plagiaires la moralité de cette Fable imitée de Phèdre, La Fontaine s'est arrêté à une idée différente de celle du poète latin. Ce dernier s'adresse aux simples particuliers qui veulent se faufiler sans titre parmi les personnes d'un certain rang, et qui finissent par être méprisés des grands qu'ils fréquentent, et ridiculisés par leurs égaux qu'ils dédaignent.

V. 5. . . . . Il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué.

De même J.-B. Rousseau, dans une petite allégorie satirique qui parut dans ses premières œuvres sous le titre de *la Franciade*, dit, en parlant de La Motte, qu'il présente dans une situation à peu près semblable à celle du geai de cette Fable : les noires Sœurs,

Tout leur saoul l'ayant berné, hué,
Croquignolé, souffletté, conspué,
Pour dernier trait, son masque lui reprirent.

X. *Le Chameau et les Bâtons flottants.*

ÉSOPE, F. 118 (1).

V. 1. Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second s'approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.

La précision qui règne dans ces quatre premiers vers exprime à merveille la facilité avec laquelle l'homme se familiarise avec les objets les plus nouveaux pour lui et les plus effrayants. Au reste, ce n'est point là un apologue. (*Ch.*)

Voici une imitation assez ingénieuse du tour que La Fontaine emploie dans le début de cette Fable :

La première fois qu'un renard
Aperçut le lion, animal redoutable,
Il eut une peur effroyable,
Et s'enfuit bien loin à l'écart.
A quelque temps de là le voyant reparoître,
Avec un œil moins agité
Il ose un moment de son maître
Envisager la majesté.
Il l'évite pourtant, mais avec moins d'allarmes.
A la troisième fois, il fuit plus lentement;
Puis, à la fin, s'accoutumant

(1) Cette Fable est proprement celle du *Chameau*; mais ce n'est pas la seule qui entre dans la composition de celle-ci. Il faut citer encore celle des *Bâtons flottants* rapportée dans la *Vie d'Esope*, laquelle doit son origine au peu d'empressement que lui témoignèrent les Delphiens, lorsque parcourant les diverses contrées de la Grèce, il s'arrêta dans leur ville, et qui, en partie, fut cause de sa mort. L'on ne peut assez admirer, en lisant ce trait, comment ce philosophe, qui savoit si bien de quels ménagements il falloit user envers les rois, a pu se permettre d'en agir avec si peu de circonspection à l'égard des peuples, non moins délicats sur l'article de la louange ou du blâme. *Dic nobis placentia*, crioient les Juifs au prophète Jérémie.

A le considérer, il lui trouva des charmes,
Ou plutôt le feignit, et vint au compliment;
Les renards n'en sont jamais chiches.
Aussi fut-il reçu très-favorablement.

(*Delaunay, fab.* 15.)

V. 16. Enfin bâtons flottant sur l'onde.

Rien n'est moins naturel que cette supposition, puisqu'au contraire le plus grand navire, regardé de loin, semble être un bâton flottant. (*Ch.*)

V. 17. J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendroit bien :
De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

« De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille
« quelque chose : quand vous les voyez de fort près,
« c'est moins que rien; de loin, ils imposent. »

(*La Bruyère.*)

S'il est gens dont l'aspect de loin nous en impose,
Au contraire il en est, le nombre en est petit,
Qui de loin ne sont rien, et de près quelque chose.

Ce qui peut également se prouver par une Fable mise en opposition avec celle-ci, et ces vers sont en effet la moralité du *Château dans le lointain*, de Dardenne. (*liv. 3, fab. 16.*)

XI. *La Grenouille et le Rat.*

Ésope, dans sa Vie (1).

**V. 1. Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autruy,
Qui souvent s'engeigne soi-même.**

Ce Merlin n'est point, ainsi que le prétend Coste, Merlin l'enchanteur, mais Merlin Cocaie (*Folengo*), auteur de l'*Histoire Macaronique*. « Nous avons sou-« vent expérimenté, » est-il dit au 10e. livre de cet ouvrage, traduct. de 1606, « que qui cherche à trom-« per autruy est, avec le temps, trompé lui-même. » La couleur toute gauloise dont il prend fantaisie à notre auteur de revêtir ce vieil adage, sans doute pour ajouter à son importance, est de sa part une tournure fort originale.

**V. 3. J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui:
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.**

On n'est point d'accord sur l'étymologie de ce vieux mot. Suivant Grosley, il nous vient de l'italien *ingannare*, tromper, et remonteroit à Gano ou Gannelon, nom de l'Ulysse des anciens preux (2); et suivant M. Clément, il est formé d'*engin*, mot à son tour bizarrement contracté d'*ingenium*, génie ou esprit naturel. « Les « Gaulois, adorateurs de Mercure, croyoient, ajoute-« t-il, qu'un instrument de ruse, un piége à prendre « des dupes, étoit une invention ingénieuse (3). »

---

(1) Traîné par les Delphiens vers le rocher d'où ils alloient le précipiter, le fabuliste s'en fait à lui-même l'application, en leur disant : « C'est ainsi, abominables, qu'un plus puissant que vous « me vengera ; je périrai, mais vous périrez aussi. » Prédiction qui ne tarda pas à s'accomplir.

(2) Ephémerides Troyennes, tom. 2.

(3) Génie de la Langue française, art. 3. — Dans le 2e. numéro du Tableau annuel de la Littérature.

V. 7. Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême.

L'Avent ni le Carême n'avoient que faire là, dit Chamfort. Voltaire n'eût point été de cet avis, à en juger par ce précepte qu'il met dans la bouche de son *Loup moraliste :*

Mon fils, jeûnez plutôt l'Avent et le Carême,
Que de sucer le sang des malheureux moutons.

V. 13. Elle allégua pourtant les délices du bain.

La Fontaine n'évite rien autant que d'être sec : voilà pourquoi il ajoute ces six vers, qui sont charmants, quoiqu'il eût pu s'en dispenser, après avoir dit :

Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue. (*Ch.*)

XII. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.*

V. 1. Une fable avoit cours parmi l'antiquité,
Et la raison ne m'en est pas connue.

Ni à moi non plus, attendu que cette Fable n'est pas bonne. Alexandre qui demande un tribut aux quadrupèdes, aux vermisseaux ; ce lion porteur de cet argent, et qui veut le garder pour lui, tout cela pêche contre la sorte de vraisemblance qui convient à l'apologue. Au reste, la moralité de cette mauvaise Fable retombe dans celle du *Loup et l'Agneau.* (*Ch.*)

Nous n'entreprendrons point de venger La Fontaine de cette critique, juste au fond, quoiqu'un peu dure dans ses formes ; car si Chamfort avoit cru devoir insister sur la manière dont cette Fable est racontée, il est possible qu'il eût encore trouvé beaucoup plus à reprendre. Que, par exemple, on en compare l'exposition, longuement délayée en treize vers, avec le début, si remarquable par sa noblesse et par sa précision, de la

Fable de *la Besace*, exprimant à peu près les mêmes idées :

> Jupiter dit un jour : que tout ce qui respire
> S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.

Sans parler de ce passage fort singulier :

> Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux.

Comme si les éléphants formoient une classe à part après les quadrupèdes. La seule expression à citer, dans cette exposition, est celle de *toute espèce lige de son seul appétit*, qui, à certains égards, répond assez heureusement à celle de *pecora ventri obedientia*, que Salluste, dans le proemium de son *Catilina*, emploie pour désigner les animaux en général, dont l'homme doit chercher à se distinguer de tout son pouvoir. Ici néanmoins, où il paroît concourir à l'élection du singe comme envoyé extraordinaire, sa conduite peut sembler assez équivoque. Au fait, il n'avoit nullement besoin dans cette bizarre assemblée, bien différente, encore une fois, de celle convoquée par Jupiter, dans la Fable de *la Besace*, ou du moins notre espèce joua le rôle qui lui convenoit, en un mot *excella*.

> V. 24. On lui mit par écrit
> Ce que l'on vouloit qui fût dit.

Allusion à l'expression proverbiale *mémoire de singe*, pour désigner ce que les métaphysiciens appellent mémoire de sable, c'est-à-dire une mémoire où rien ne se grave profondément.

> V. 40. Obligez-moi de me faire la grâce.

Ce vers et celui-ci de la fin de la Fable :

> Ou bien s'il ne prit tout, il n'en demeura guère,

qui a certain air de famille avec cet autre si célèbre :

> Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère,

nous semblent pécher par excès de naturel.

V. 73. Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Ce proverbe, dont Régnier et Boileau ont aussi fait leur profit, est d'origine espagnole : « De corsaire à cor« saire il n'y a que des barils d'eau à prendre. »

XIII. *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.*

HORACE, ép. 10, liv. 1. — PHÈDRE, liv. 4, fab. 3.

V. 1. De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentoit,
. . . .
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles, et tant de bâts, *etc.*

M. Lebrun, dans la seule note que nous avons trouvée jointe à son exemplaire des Fables, que nous avons eu occasion de consulter, dit :

« Au lieu de ces deux derniers vers et des quatre « suivants, qui sont peu dignes de La Fontaine, on « pourroit mettre seulement :

Nul n'étoit asservi comme au siècle où nous sommes. »

Et nous pensons, nous, qu'on perdroit, au retranchement de ces vers, un trait du caractère de leur auteur, assez précieux à conserver ; car cette énumération de l'attirail et du luxe que la conquête du cheval a fini par entraîner après soi dans les camps aussi bien qu'à la ville, où les *festins* et les *noces* sont encore un motif de se montrer en brillant équipage, n'est que l'expression de son mépris philosophique pour tous ces objets, à ses yeux nuisibles ou superflus.

V. 21. Je vois trop quel est votre usage.

L'usage dont vous pouvez être, votre utilité : latinisme.

Cette Fable ancienne, l'une de celles qui renferment le plus grand sens, étoit une leçon bien instructive pour les républiques grecques. Les trois derniers vers, qui contiennent la moralité de la Fable, n'en indiquent pas assez, ce me semble, toute la portée. C'est aussi le défaut qu'on peut reprocher au prologue. (*Ch.*)

XIV. *Le Renard et le Buste.*

ÉSOPE, F. 5. — PHÈDRE, liv. 1, F. 7.

V. 1. Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre.

LA FONTAINE ôte le piquant de ce mot en commençant à en faire l'application aux grands. Il ne falloit que le dernier vers. Cependant cette petite pièce, telle qu'elle est, ressemble plutôt encore à une épigramme qu'à une Fable. (*Ch.*)

V. 2. Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.

En imposer seroit mieux : l'un se prend en bonne, l'autre en mauvaise part. « Il impose par ses vertus ; il « en impose par son extérieur. »

Ce masque de théâtre, que La Fontaine prend occasion de rappeler ici, a donné sans doute à Lessing l'idée de sa fable du *Renard et le Masque*, autre espèce d'épigramme assez analogue à cette petite pièce, et qui n'est pas dénuée de sel dans cette imitation :

Certain Renard, grand diseur de bons mots,
Le même qu'un jour La Fontaine,
Sur certain buste de héros,
Fit raisonner comme un vrai Diogène,
Le même jour fit la rencontre aussi
D'un masque de l'antique scène :
Oh ! oh ! dit-il, que vois-je encore ici !
Une tête : à qui seroit-elle ?
Reprit-il d'un ton goguenard :
Bouche ouverte et point de cervelle,
C'est à coup sûr celle d'un babillard.

(*St.-Marcel, liv.* 1, *fab.* 26.)

XV. *Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.* — XVI. *Le Loup, la Mère et l'Enfant.*

CHAMFORT ne trouve dans cette Fable, et dans la suivante, rien que de médiocre, et c'est à quoi se bornent ses observations à leur sujet. La Fontaine paroît les avoir empruntées de deux de nos anciens fabulistes, aujourd'hui tout-à-fait ignorés. Pour donner au lecteur un échantillon de leur manière, et le mettre à la fois à portée d'apprécier la critique de Chamfort, nous avons jugé convenable d'extraire de leur recueil ces deux apologues. Voici d'abord celui qui répond à la première de ces deux Fables :

Une chièvre alloit en pasture
Pour y prendre sa nourriture ;
Son chevreau dans le tect enferme,
Lui commandant de point en point
Qu'à personne l'huys n'ouvre point ;
Et jusqu'à son retour fût ferme.

Le loup ayant ouï cela,
A la porte du tect alla ;
Feignant de la chièvre la voix :
Ouvrez, dit il, mon enfant doulx,
Je veux entrer avecques vous,
Car j'ai été assez au bois.

Le chevreau répond : non feray,
La porte ne vous ouvriray,
Car je voy bien, par un pertuys,
Que vous êtes un loup méchant ;
Allez frapper à un aultre huys.

Ainsi le chevreau se garda,
Et fict ce qu'on lui demanda.
Qui donc obéyt aux parents,
Tout bien et tout honneur luy vient,
Aucun malheur ne luy survient :
Tels exemples sont apparents.

(*G. Corrozet, fab.* 24.)

On ne sauroit disconvenir que cet apologue n'ait beaucoup gagné entre les mains de La Fontaine. Avec quel art, par exemple, n'a-t-il pas su couvrir par une beauté d'harmonie imitative, l'espèce de pléonasme que renferment les deux premiers vers de sa Fable! On s'aperçoit à peine de ce défaut, tandis que le début de Corrozet, avec ce même défaut, qui saute aux yeux, est le comble du ridicule. M. Boisard, dans la première de ses Fables, intitulée *le Loup et l'Agneau,* a eu la prétention de refaire celle de La Fontaine, et voudroit enchérir encore sur sa simplicité par une mignardise affectée. Mais son *Robinet,* son *Robin gentil moutonnet*, ne rappelle que le petit mouton paré de nœuds et de rubans d'une procession de campagne.

V. 28. Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Mieux vaut pécher par trop de prévoyance
Que par trop de sécurité.

Cette imitation de Lebrun, dans une de ses Fables, est d'une tournure encore plus précise pour un précepte.

Venons présentement à l'autre apologue qui répond à la 16e. Fable de ce livre.

Un loup cherchant sa proye avec ardeur,
Passa auprès du tect d'un laboureur,
Où il ouyt un enfant qui crioit,
La mère aussi, laquelle le tançoit,
Le menaçant de le donner au loup;
Lequel croyant que ce fuct chose seûre,
Il attendoit pour le manger du tout.

Mais à la fin, la mère oyant qu'il pleure,
Le caressant et l'appaisant, disoit :
Nenni, mon fils, que si le loup s'approche,
Nous le tuerons, quelque puissant qu'il soit,
Hay devant l'oste qu'on ne l'accroche.
Comment! dit lors le loup en s'en allant,
Cette-cy a un cueur double en parlant.

Beaucoup de gens ont une langue double :
Car disant d'un, ils font tout autrement,
Dont bien souvent il advient de grand trouble,
Et avec eux on périt pouvrement.

(Philibert Hégemon, fable d'un Loup, d'une Femme et de son Enfant.)

On voit, par les endroits soulignés, que La Fontaine ne s'est pas tellement approprié cette vieille Fable française, que l'on n'en reconnoisse, dans son imitation, des expressions et des sentiments reproduits d'une manière assez fidèle, surtout ce trait de nature si précieux du prompt retour, chez la mère, d'un mouvement d'impatience à sa tendresse pour son cher nourrisson ; mais cela ne lui ôte rien de son mérite, et La Fontaine pouvoit dire ici, tout aussi bien que Molière, dans une autre occasion, que c'étoit son bien qu'il revendiquoit.

Le dicton picard qui répond, en meilleur langage, à

Beaux sires loups, n'écoutez mie (*jamais*)
Mère tançant son fils qui crie,

n'est pas encore du goût de Chamfort. Selon nous, au contraire, il atteste celui de La Fontaine, qui aura craint de paroître heurler avec le loup de sa Fable, en adoptant la conclusion de l'ancienne, en tout conforme à la façon de voir du mangeur d'enfants. Soit dit, cependant, sans paroître désapprouver cette moralité, qui sans doute est excellente pour le fonds, mais qui n'est aucunement applicable à la circonstance.

XVII. *Parole de Socrate.*

PHÈDRE, liv. 3, F. 9.

POURQUOI mettre ce mot de Socrate dans un recueil d'apologues? (*Ch.*)

Phèdre est le seul écrivain de l'antiquité qui rapporte cette particularité relative à Socrate. Diogène Laërce, au contraire, dit que, loin d'avoir jamais fait bâtir, il refusa un grand terrein qu'Alcibiade lui avoit donné à cet effet. La seule circonstance de la vie du philosophe qui offre quelque rapport avec cette Fable, est le trait suivant, rapporté par le même Laërce. Un jour qu'il avoit invité à dîner des personnes riches, comme Xantippe avoit honte du régal qu'il se préparoit à leur donner : « Ne vous inquiétez pas, lui dit Socrate, si « mes convives sont sobres et discrets, ils se contente- « ront de ce qu'il y aura. »

Voici un autre mot célèbre de Henri IV, bien digne de Socrate ou de Marc-Aurèle, qui n'est pas non plus sans quelque analogie avec la première version de cette Fable. Ce prince montrant à l'ambassadeur d'Espagne les bâtiments de Fontainebleau, qui n'étoient point encore achevés, celui-ci trouva la chapelle trop petite, alléguant que Dieu y seroit logé bien à l'étroit. « Nous « savons encore mieux le loger dans nos cœurs que « dans des pierres, » répondit le monarque.

XVIII. *Le Vieillard et ses Enfants.*

ÉSOPE, F. 174. — PLUTARQUE (*Traité de la démangeaison de parler.*)

SANS prétendre rien diminuer du charme de ce récit, nous nous permettrons de faire observer qu'il présente plutôt une allégorie qu'une Fable. Si ce père avoit raconté à ses enfants avec quel bonheur trois taureaux se garantirent du lion tant qu'ils furent unis, et comment ils en devinrent bientôt la proie, dès qu'ils furent brouillés, et que chacun d'eux chercha son pâturage, c'est alors qu'il eût instruit ses enfants par le moyen d'une Fable proprement dite. (*Voltaire, Mél. de Littér.*)

V. 1. Toute puissance est foible, à moins que d'être unie.

Puissance unie, latinisme auquel cet ancien adage *vis unita fortior*, présent à l'esprit du poète, aura donné lieu.

V. 4. C'est pour peindre nos mœurs. . . . .

Voilà le grand mérite des Fables de La Fontaine, et personne ne l'avoit eu avant lui. (*Ch.*)

Chamfort se trompe : Phèdre manifeste les mêmes sentiments dans le prologue de son 3e. livre, où il avance en propres termes, qu'en composant ses Fables, son intention n'a point été de censurer tel ou tel, mais de peindre les mœurs des hommes :

Neque enim notare singulos meos est mihi,
Verum ipsam vitam et MORES HOMINUM *ostendere.*

. . . . et non point par envie.

Il étoit inutile d'ajouter *et non point par envie :* le désir de surpasser un auteur mort il y a 2,400 ans ne

peut s'appeler envie, c'est une noble émulation qui ne peut être suspecte; celui même de surpasser un auteur vivant ne prend le nom d'envie que lorsque ce sentiment nous rend injuste envers un rival. (*Ch.*)

Neque hæc invidia, verum emulatio, avoit dit, long-temps auparavant, Phèdre, dans le Prologue déjà cité; mais c'est bien sans y penser que, dans sa remarque, Chamfort se rencontre avec ce poète : car, s'il eût eu son vers présent à l'esprit en examinant cette Fable, il eût ici bien plutôt reproché à La Fontaine une omission essentielle qu'une inutile superfétation.

V. 8. Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire.

Ce vers justifie la citation de la double source où nous pensons que La Fontaine a pu puiser son sujet. « Je me souviens d'avoir lu jadis, y ajoutera Voltaire, « dans le recueil des voyages de Plancarpin, de Ru- « bruquis et de Marc-Paolo, qu'un chef de Tartares, « étant près de mourir, récita à ses enfants la fable « d'un vieillard qui donne à ses fils un faisceau de flè- « ches à rompre. » (*Mél. de Littér.*)

V. 38. L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.

Entrent est ici très-hardi. M. Clément ne manque pas de le remarquer dans son *Commentaire sur J. B. Rousseau* (1), à l'occasion de ces deux vers :

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'*entrer*?

justifiant l'usage de cette heureuse acception du verbe *entrer* par des exemples pris de Bossuet, de La Bruyère, enfin celui-ci de La Fontaine, qui peint en cet endroit, avec une énergique rapidité, tous les soins des héritiers

---

(1) Il n'existe de cet intéressant *Commentaire* que les deux premiers livres des *Odes*, formant 1 vol. in 8.°, imprimé en l'an 3, mais qui n'a pas été rendu public.

avides et tous les débats d'intérêt qui agitent et dévorent une succession.

V. 47. Profiter de ces dards unis et pris à part.

La consonnance de ce mot *dard*, placé à l'hémistiche, avec la rime *à part*, offense l'oreille. (*Ch.*)

XIX. *L'Oracle et l'Impie.*

ÉSOPE, F. 16.

V. 1. Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs dans ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux:
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

CES cinq premiers vers sont nobles et imposants; ils ont pourtant un défaut. Il s'agit d'un prêtre d'Apollon, par conséquent d'un fourbe, d'un païen incrédule, par conséquent d'un homme de bon sens : et La Fontaine se fâche, et parle comme s'il s'agissoit du vrai Dieu, d'un prêtre du Dieu suprême. Ce ridicule se trouve dans les histoires ancienne et romaine de Rollin. Ce digne professeur s'emporte contre ceux qui ne croyoient pas à Jupiter, à Neptune : il suppose, sans y songer, que ces gens-là, nés parmi nous, n'auroient pas cru à notre religion. (*Ch.*)

Quoi qu'il en soit, ces vers de La Fontaine sont très-conformes à la croyance généralement adoptée par les Païens, qui pensoient que les Dieux ne pouvoient rien ignorer des actions des hommes : *scit Jupiter nolensque*, disoient-ils proverbialement.

Est profecto Deus qui quæ nos gerimus audit et videt,

est-il dit encore dans *les Captifs* de Plaute.

V. 6. Un Païen, qui sentoit quelque peu le fagot.

Du temps de La Fontaine, on disoit du marquis de Coulanges, relativement à ses chansons :

Il sait de la plaisanterie
Distinguer la bouffonnerie,
Sans que rien sente le fagot.

(*Lettres curieuses*, *t.* 1.)

Parler raison, c'est sentir le fagot.
(*Le Blanc de Guillet.*)

V. 7. Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire.

Comme on n'accepte une succession qu'autant qu'on en connoît les charges, et qu'on peut, en conséquence, devenir *habile à se dire et porter héritier*, sans inconvénient ou avec avantage. Ce Chrétien qui, selon Boileau,

Attend, pour croire en Dieu, que la fièvre le presse,

peut aller de pair à compagnon avec le Païen du présent apologue.

XX. *L'Avare qui a perdu son trésor.*

ÉSOPE, F. 159.

CETTE petite pièce n'est point une Fable, c'est une aventure très-bien contée, dont La Fontaine tire une moralité contre les avares. Le trait qui la termine joint au piquant d'une saillie épigrammatique, l'avantage de porter la conviction dans l'esprit. (*Ch.*)

V. 1. L'usage seulement fait la possession.

Quid mihi fortunæ tantum, quid regna sine usu !
(Ov., lib. 3, *de sine titulo.*)

L'usage fait le prix des grandeurs et de l'or.
(*Delille, Ep. sur les ressources, etc.*)

V. 6. Et l'avare ici-bas comme lui vit en gueux.

Et congesto pauper in auro est. (Senec. *Herc. Fur.*)

Magnus inter opes inops. . . . . . (Horace.)

Observons, une fois pour toutes, que ces citations sont plutôt des rapprochements que des textes prétendus imités. La Fontaine est plein de ces rencontres heureuses que nous sommes loin d'avoir complétement indiquées.

V. 11. Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.

Ce vers offre une traduction aussi élégante que précise de cette parole de Bion, l'un des sept Sages, en parlant d'un riche avare : *Non hic substantiam possidet sed ab ea possidetur.* Sénèque appelle, quelque part, un homme de cette espèce, *serstertium millies servum.*

V. 12. Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec. . . . .

Son cœur avec n'est ni harmonieux, ni élégant, mais il est d'une vivacité et d'une précision qui plaisent. *Una defosso illic et animo suo,* dit Esope. Le Sage, dans la courte préface de son roman de Gil Blas, raconte une aventure arrivée à deux écoliers, qui, se rendant à Salamanque, aperçoivent sur leur chemin une pierre qui portoit pour inscription : « Ici est enfermée l'âme « du licencié Pierre Garcias. » Elle couvroit un sac de cent ducats.

V. 15. Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.

Chevance, mot qui a vieilli, mais qui a été remis en honneur par Nivernois, dans les Fables de qui on le rencontre plus fréquemment encore que chez La Fontaine.

V. 33. L'argent vient-il comme il s'en va?

Les Orientaux expriment cette pensée par une image

assez frappante : « La Fortune, disent-ils, vient les « fers aux pieds ; mais lorsqu'elle se retire, elle les « rompt tous par l'effort qu'elle fait pour fuir. » Dardenne en offre une heureuse imitation :

Quand Plutus, sensible à nos vœux,
Vient nous combler de ses faveurs nouvelles,
On ne s'en plaint que trop ; il arrive boiteux :
Nous quitte-t-il, il prend des ailes.

(*Liv.* 2, *fab.* 49.)

V. 37. Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

L'avare ne tire pas plus d'avantage de son argent que s'il avoit des pierres dans ses coffres. (*Galland*, *Max. des Orientaux.*)

Lessing part de cette réponse de l'avare de La Fontaine, pour arranger une nouvelle Fable qui se termine par cette réplique de l'homme au trésor : « Un autre en « sera plus riche ; ah ! j'en mourrai de chagrin. » Un avare est nécessairement envieux, et cette vérité est si commune, que ce n'étoit nullement la peine de recomposer cette Fable sur de nouveaux frais : si c'est pour se donner le mérite de l'invention, il n'y auroit pas beaucoup, assurément, de quoi le faire sonner si haut.

XXI. *L'œil du Maître.*

PHÈDRE, liv. 2, F. 8.

CETTE Fable est un petit chef-d'œuvre. L'intention morale est excellente, et les plus petites circonstances s'y rapportent avec une adresse et un bonheur infinis.

V. 3. Qu'il cherchât un meilleur asile.

Voilà le dénouement prévu dès les trois premiers vers.

V. 4. Mes frères, leur dit-il, ne me décélez pas.

Il parle là comme s'il étoit de leur espèce.

V. 5. Je vous enseignerai les pâtis les plus gras.

Voyez avec quel esprit La Fontaine saisit le seul rapport d'utilité dont le cerf puisse être aux bœufs.

V. 12. . . . . Les valets font cent tours;
L'intendant même. . . . .

Maison très-bien tenue : tout le monde paroît à la besogne, et ne fait rien qui vaille.

V. 14. N'aperçut ni cor ni ramure.

Cela ne paroît guère vraisemblable, et voilà pourquoi cela est excellent.

V. 20. L'homme aux cent yeux. . . . .

Cette courte phrase exprime tout, et le discours du maître est excellent :

Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
Cette litière est vieille. . . . .

Qu'ont fait les valets, avec leurs cent tours?

V. 34. Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.

La Fontaine ne néglige pas la moindre circonstance capable de jeter de l'intérêt dans son récit. (*Ch.*)

Ses larmes ne sauroient adoucir son vainqueur.
(*Roucher, Descrip. de la chasse du Cerf, dans le poëme des* Mois.)

V. 39. Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

Ce dernier vers produit une surprise charmante : voilà de ces beautés que Phèdre ni Ésope n'ont point connues. (*Ch.*)

L'œil de l'amour voit tout . . . .

dit encore La Fontaine, dans l'histoire de *Pyrame et Thisbé*; et les Italiens, d'une façon proverbiale : *Dov' è l'amore la è l'occhio.*

L'œil d'une mère est encore, dans un autre sens, comparable à celui de l'amant, à celui du maître:

Ce que nul n'aperçoit, heureux effet d'amour!
Ne sauroit échapper aux regards d'une mère.

(*Mad. Joliveau, liv.* 1, *fab.* 8.)

Dardenne, dans son discours sur la Fable, dont nous avons déjà parlé, s'exprime ainsi sur celle qui nous occupe, et c'est par cette citation que nous terminerons ces remarques:

« Peut-on présenter plus naturellement les choses « et la manière dont elles se passent? Les couleurs et « le pinceau n'ont aucun avantage sur une telle poésie. « Ce sont de pareilles images qui font le plus grand « charme de la Fable; mais il faut que ces images « soient bien frappées; il faut qu'elles nous transpor- « tent, comme par enchantement, dans les lieux qu'elles « nous décrivent, auprès des acteurs qui y agissent, et « que leurs intérêts deviennent les nôtres. »

XXII. *L'Allouette, ses petits, et le Maître d'un champ.*

AULUGELLE, liv. 2, ch. 9.

V. 1. Ne t'attends qu'à toi seul: c'est un commun proverbe.

Et l'on pourroit ajouter, fort ancien.

Ne quid expectes amicos quod tute agere possis,

le poète Ennius, au rapport d'Aulugelle.

N'attends d'autruy ce que tu peux.

(*Baïf, Mimes et Enseignements.*)

V. 2. Voici comme Esope le mit
En crédit.

Il falloit mettre ces deux vers en un, ce qui étoit facile, et ce qui sauvoit en même temps les trois rimes consécutives en *it.* (*Ch.*)

V. 7. . . . . . . Que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

On peut voir dans le premier chant du poëme des *Saisons*, entr'autres, un beau développement de ce passage, où sont décrits, sous les couleurs les plus poétiques, les amours des espèces les plus remarquables des animaux *hôtes de cet univers*, et particulièrement ceux indiqués dans cet endroit, tels que le tigre,

Qui caresse en grondant son amante en furie;
. . . . La baleine et les monstres des mers,
De leurs longs mouvements troublant le sein des ondes.

V. 13. A toute force, enfin, elle se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore.

L'importance que La Fontaine donne à cet oiseau est charmante. (*Ch.*)

V. 23. . . . . Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils. . . . .

Le mot *avecque* se trouve souvent de trois syllabes dans La Fontaine, ce qui rend le vers pesant : on ne supporte plus cette licence. (*Ch.*)

V. 34. L'un commence; il a dit.

Avec quelle vivacité est peint l'empressement des enfants à rendre compte à leur mère! (*Ch.*)

V. 35, 36, 39. *Aider, écouter, manger*, mauvaises rimes ; c'est dommage : on voudroit que cette Fable fût parfaite. (*Ch.*)

V. 36. S'il n'a dit que cela, répartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite.

Peut-on mettre la morale en action d'une manière plus sensible et plus frappante? (*Ch.*)

V. 39. *Cependant soyez gais* : expression de la Fable italienne de Capaccio sur le même sujet : *Hor, rimanete lieti, state lieti.*

V. 45. Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Remarquez comme, dans cet endroit, La Fontaine sait plier la langue, et la dégager de cette surcharge d'articles et de verbes auxiliaires dont elle est embarrassée, et qui rendent souvent sa marche si pesante! (*M. Clément*, 4e. *lettre à Voltaire.*)

V. 50. Il a dit ses parents, mère... c'est à cette heure;
Non. . . . .

Comme la leçon se fortifie par la sécurité de l'alouette! (*Ch.*)

V. 64. C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfants.

Les éditions de Didot portent, à dater de celle de 1786:

C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants.

Cette leçon n'est indiquée par aucune des éditions antérieures, et l'expression de l'ancien vers paroît, en quelque sorte, plus naturelle, car *il est bon de partir* est lent et long pour la situation, et sort du style familier : mais l'on objecte que *c'est* à *ce coup* n'est point du style de La Fontaine, et que, sans doute, le texte a été altéré. Alors, pour tout concilier, on pourroit lire:

C'est ce coup qu'il vous faut décamper, mes enfants.

V. 67. Voletants, se culbutants.

Ce vers de sept syllabes, entre deux vers de huit syllabes, donne du mouvement au tableau, et exprime le sens dessus dessous avec lequel la petite famille déménage. La Fontaine ne pouvoit guère finir par une plus jolie Fable. (*Ch.*)

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIERE.

Le Bûcheron et Mercure.

A M. le C. D. B.

ÉSOPE, F. 44. — RABELAIS, 2e. Prol. du liv. 4.

On voit, par le prologue mis au-devant de cette Fable, que La Fontaine méditoit plus qu'on ne le croit communément, sur son art et sur les moyens de plaire à ses lecteurs. Madame de la Sablière l'appeloit un fablier comme on dit un pommier, et d'après ce mot, on a cru que La Fontaine trouvoit ses Fables au bout de sa plume. La multitude de ses négligences a confirmé cette opinion; mais sa négligence n'étoit que la paresse d'un esprit aimable qui craint le travail de corriger, de changer une mauvaise rime, etc. Il y a des négligences même dans ce prologue. (*Ch.*)

V. 3. Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux.

Ornements inutiles et affectés. Horace, qui les nomme des ornements ambitieux, nous dit expressément qu'un esprit juste et éclairé les retranchera de tout écrit soumis à sa critique, *ambitiosa recidet ornamenta* (*de Art. Poet.*, *v.* 447.) Coste, auteur de cette observation, auroit bien encore dû rechercher, pour nous le transmettre, le nom du Mécène, ici désigné par ses seules initiales, *dont le goût a servi de règle à l'ouvrage*, que lui dédie son auteur au commencement de

ce 5e. livre : on n'eût pas été fâché de le savoir, et rien, au temps où parut l'ancien commentaire, n'étoit plus aisé que cette recherche.

V. 11. Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.

Cela est commun, et ne valoit pas trop la peine d'être dit ; mais il y a plusieurs vers charmants, comme :

Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits, et je ne les hais pas.

(*Ch.*)

A l'égard du premier, *un auteur gâte tout*, etc., M. Guillon observe, avec raison, que l'art poétique n'a point de vers dont l'expression, mieux choisie, présente un sens plus profond : *Nimia cura deterit magis quam emendat*, dit Pline le jeune (1), dans le même sens. Ce vers du méchant :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a,

se rattache encore à cette pensée.

V. 19. La sotte vanité, jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.

Ces vers, et cent autres, prouvent que La Fontaine ne manque point de force, quoiqu'il ne s'en pique point : mais il la cache sous un air de bonhomie. (*Ch.*)

V. 27. Une ample comédie à cent actes divers.

C'est là le grand mérite de La Fontaine, et c'est son secret qu'il nous donne. Tous les fabulistes ont fait parler les animaux, mais La Fontaine entre plus qu'eux dans le secret de nos passions, quand il les fait parler. (*Ch.*)

---

(1) Ep. 35, liv. 9.

Richaud Martelly, comédien de profession, et auteur d'un petit recueil de Fables, frappé de ce trait relatif à son art, s'y est arrêté avec complaisance dans l'épître dédicatoire de son livre, en le délayant ainsi dans un plus grand nombre de vers :

Toute fable est un petit drame,
Et l'auteur à son gré réclame
Le droit d'être décorateur,
De choisir la scène et l'acteur.
Son théâtre, c'est la nature;
Il donne à tous et la vie et la voix.

V. 29 et 31. *Parole* et *rôle* riment très-mal; la difficulté de cette rime fait pardonner cette faute à des poètes moins négligés que La Fontaine. (*Ch.*)

V. 33. Un bûcheron perdit son gagne-pain.

Cette Fable et les suivantes sont du ton le plus simple : elles n'ont ni de grandes beautés ni de grands défauts; elles n'offrent rien de bien remarquable. (*Ch.*)

V. 50. . . . . Enfin une de bois.

Il y a ici une négligence qu'on peut mettre sur le compte de la rime : après une cognée d'or et d'argent, c'est une cognée de fer qui doit suivre, et c'est aussi celle que les anciens auteurs de cette Fable indiquent dans leur récit.

II. *Le Pot de fer et le Pot de terre.*

ÉSOPE, F. 7.

On a blâmé La Fontaine du choix de ce sujet, en alléguant qu'il étoit difficile de se prêter à l'idée de voir deux objets inanimés devenus *créatures parlantes* : ce seroit avec raison peut-être, si dans le choix judicieux qu'il a fait des Fables de l'antiquité les plus célèbres, il eût pu se dispenser d'y joindre celle-ci. Elle lui étoit indiquée par l'Ecriture même, dont l'abbé Brotier, dans son édition de Phèdre, rapporte ce passage tiré de l'Ecclésiaste : *Ditiori ne socius fueris. Quid communicabit cacabus ad ollam? quando enim se colligerint confringetur.* Ceux des successeurs de La Fontaine qui, faisant profession à son égard d'une espèce de culte, l'imitent jusque dans ses défauts, et s'autorisent de cet exemple pour faire converser ensemble un chapeau et une pantoufle, un billet de mariage et un billet d'enterrement, deux têtes à perruque, la pelle et les pincettes, les mouchettes et la chandelle, etc., etc., sont bien moins excusables, pour ne rien dire de plus.

V. 4. Disant qu'il feroit que sage.

C'est-à-dire qu'il feroit fort sagement; *il feroit que sage* est une expression un peu surannée, qui se trouve communément dans nos vieux auteurs. (*Brottier*, Phèdre *de Barbou.*)

V. 25. *Treuvent*, *avecque*, ces mots-là, qu'on pardonnoit autrefois, sont devenus barbares : je l'ai déjà observé; je n'y reviendrai plus. (*Ch.*)

V. 29. Ne nous associons qu'avecque nos égaux.

C'est pour n'avoir pas suivi ce sage conseil, que George Dandin s'écrie d'une manière si plaisante : « Ah ! « George Dandin ! George Dandin ! vous avez fait une

« sottise la plus grande du monde. » Faërne va plus loin encore que La Fontaine : dans la morale qu'il tire de cet apologue, il conclut que même le voisinage des puissants doit toujours être évité par les petits :

Potentiorum semper est vicinitas
Vitanda tenuioribus.

Ce qui, pris à la lettre, est encore journellement confirmé par l'expérience.

Voici comment cette Fable est rapportée dans un des facétieux prologues de Bruscambille :

« Il devroit vous sembler aussi bien qu'à moi, mes-
« sieurs, que la Fable d'Esope a fort bonne grâce, et
« renferme quelque chose d'assez réjouissant, quand
« elle fait une digression morale sur deux pots dont
« l'un étoit de fer et l'autre de terre. M. le Pot de terre
« ayant un voyage à faire en un pays lointain qui n'a
« point de nom, fut accosté par M. le Pot de fer, lequel
« lui ayant fait une profonde et basse révérence à trois
« pieds, et ôté son couvercle, en forme de bonnet, avec
« toute cérémonie, n'oublia rien de tout ce qui étoit
« requis pour parvenir à une association.

« En effet, il supplie d'avoir agréable que leur tra-
« fic et commerce fût également partagé entr'eux ; à
« quoi M. le Pot de terre répond en toute humilité :
« Ah ! M. mon ami, je suis un pauvre compagnon qui
« n'ai brebis, pigeon ni oison, et par conséquent, in-
« digne de votre alliance, d'autant plus que j'ai les reins
« trop foibles pour vous être parangonné ; vous, dis-je,
« qui êtes grand seigneur de cuisine, et moi simple of-
« ficier de tous les jours, sujet à cassation, vous sup-
« pliant de trouver bon que je tienne quartier à part,
« sans me casser ou approcher de plus près ; car la
« moindre de nos accolades seroit capable de m'estro-
« pier de tous mes membres, ce qui seroit ma totale
« ruine. Souffrez donc que nous soyons camarades de
« loin, et rengaînez, s'il vous plaît, les offres que vous
« me faites d'entrer en société avec votre très-abject
« serviteur. »

III. *Le petit Poisson et le Pêcheur.*

V. 1. Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie, *etc.*

Petit voleur deviendra grand :
Vous n'avez qu'à le laisser faire.

(*M. Grenus, Fab. pour l'Enfance, liv.* 1, *fab.* 17.)

Ce petit Prologue est devenu proverbe ; quoiqu'il semble retomber dans la moralité qui termine la Fable, il ne nuit en rien à l'intérêt de la narration, parce que de la manière adroite dont il est conçu, on ne sait trop d'abord s'il n'est pas, de la part du fabuliste, un reproche aussi bien qu'un conseil, et qu'il faut lire ce qui suit pour s'en assurer.

V. 24. Un *tiens* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras.*

Ce vers se retrouve, presque mot pour mot, dans la Fable du *Rossignol et l'Oiseleur* de Corrozet :

Mieux vault un *tiens* que deux fois *tu l'auras.*

Dans la Fable du *Berger et la Mer*, 2e. du liv. 4, notre auteur avoit déjà dit :

Un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance.

Il y a un proverbe latin qui répond assez aux précédents :

Ad præsens ova cras pullis sunt meliora.

V. 16. Quelque gros partisan m'achètera bien cher.

Voilà un bon trait de satire ; et il est plaisant de faire parler ainsi le petit poisson. (*Ch.*)

IV. *Les Oreilles du Lièvre.*

FAERNE, F. 97.

Il ne faut que donner un aperçu du fonds où La Fontaine a puisé son sujet pour faire apprécier tout le mérite de sa Fable.

Faërne raconte qu'un Lion avoit banni de ses états (et la raison ne nous en est point connue) les animaux à qui la nature avoit refusé l'honorable distinction d'une queue. Comme le Renard se disposoit à s'exiler lui-même en même temps, le Singe s'en étonne, et lui demande comment, lui qui pourroit en fournir aux autres, peut se croire compris dans la proscription. « A merveille, lui répond le Renard : mais qui sait, « cependant, si, en restant, le Lion ne me prendra pas « tout le premier pour un des principaux bannis? » Ce fonds est ingénieux, sans doute, mais la manière dont il est traité est fausse et exagérée. La Fable de M. Aubert, *le Lion, le Tigre, le Cheval et l'Ane*, qui, relativement à celle de Faërne, pourroit s'appeler encore *les Pressentiments justifiés*, en complète le récit. Le roi des animaux, ayant eu l'œil emporté par la griffe du Tigre, ordonne qu'on sévisse contre tout animal ayant ongle crochu. Tous déguerpissent aussitôt pour se soustraire à sa vengeance; mais il falloit apparemment une victime : l'Ane est appréhendé, et l'on parvient à faire passer sa corne pour griffe, malgré l'intervention du Cheval, qui s'étoit rendu son avocat.

V. 3. Pour ne plus tomber en la peine.

Cette expression ne sauroit s'appliquer à un mal physique : c'est moralement parlant qu'on dit, avec plus de justesse, tomber *dans le malheur*; *dans*, et non encore *en la peine.*

V. 11. N'allât interpréter à cornes leur longueur.

Ce tour n'est guère dans le génie de notre langue, et la grammaire trouveroit à chicanner; mais le sens est si clair, que le vers ne déplaît pas. (*Ch.*)

V. 20. Et cornes de licornes.

Cette consonnance fait ici un bon effet, parce qu'elle arrête l'esprit sur l'idée de l'exagération qu'emploient les accusateurs. (*Ch.*)

V. *Le Renard qui a la queue coupée.*

ÉSOPE, F. 7.

« ENTR'AUTRES exemples des beautés dont la poé-
« sie est redevable à la contrainte de la mesure et de
« la rime, observe Marmontel, dans ses *Essais de*
« *Littérature* (art. *Vers blancs*), citons le commen-
« cement de cette Fable :

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
. . . .
Fut enfin au piége attrapé.

« Rien ne manquoit au sens; mais il falloit une rime à
« *queue*, qui termine le sixième vers de la Fable, et
« cette rime étoit unique : l'amener étoit chose très-
« difficile; et quand on lit le vers qui résout le pro-
« blème, rien ne paroît plus naturel. »

Sentant son renard d'une lieue.

Le mot de *croqueur* est de l'invention de La Fontaine, et ne se trouve dans aucun dictionnaire : le style enjoué s'en accommode si bien, qu'on a peine à le croire.

V. 15. Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.

Molière n'auroit pas dit la chose d'une manière plus comique; et, pour le fond des choses, il y a quelque

affinité entre ce trait et celui si souvent répété de « Vous « êtes orfévre, M. Josse? » (*Ch.*)

« Cette Fable, » dit M. Naigeon, dans son excellente notice sur la vie de La Fontaine, laquelle, imprimée avec les plus belles éditions des Fables, est à juste titre devenue classique comme elles, « cette Fable est d'au« tant plus ingénieuse, qu'on peut en appliquer la mo« ralité à toutes les circonstances de la vie, où des hom« mes injustes et jaloux sont toujours prêts à dépriser « ou à jeter du ridicule sur les talents et les qualités « qui leur manquent, et qu'ils voient avec chagrin dans « les autres. » Opinion fort juste, que confirme encore la réflexion suivante de M. François de Neufchâteau, qui a écrit quelque part : « Plusieurs de nos voisins, « désespérant de pouvoir, je ne dis pas surpasser, mais « atteindre cette naïveté originale de La Fontaine, ont « pris le parti plus aisé de la lui reprocher comme un « défaut, et de taxer de prévention nationale notre « juste admiration pour cet enfant gâté de la nature; « mais cette assertion nous fait seulement ressouvenir « de la harangue du Renard sans queue, qui conseilloit « aux autres de se la couper. »

On connoît l'épigramme de J.-B. Rousseau contre La Motte, au sujet de son *Iliade*, et faisant allusion à cette Fable :

Léger de queue et de ruses chargé,
Maître Renard se proposoit pour juge, *etc.*

Gay a pris dans cette Fable l'idée de celle de son recueil intitulée *le Bouc sans barbe*; toute la différence, c'est que ce n'est pas le besoin de cacher une difformité qui porte ce grossier animal à se déclarer l'apologiste des mufles ras pour en faire venir la mode, mais la sotte vanité qui l'avoit porté à se faire tondre le menton à l'instar des nations civilisées, s'imaginant se rendre par là bien plus agréable à ses maîtresses. Le trait qui termine cette Fable rentre à peu près dans celui du Geai paré des plumes du Paon, qui *se vit bafoué*, etc.

VI. *La Vieille et les deux Servantes.*

ÉSOPE, F. 79.

VOICI une Fable où La Fontaine retrouve ses pinceaux et sa poésie, ce mélange de tours et cette variété de style qui lui est propre. La peinture du travail des servantes, celle de l'instant de leur réveil, sont parfaites. (*Ch.*)

V. 6. Dès que Thétis chassoit Phébus aux crins dorés.

« La belle chevelure d'Apollon ne doit pas s'appeler « crins ni crinière, et *crins dorés* est dur pour une « image gracieuse. » (*M. Clément.*) Si toutefois, ajouterons-nous, dans un sujet de la nature de celui-ci, La Fontaine n'a pas eu ses raisons pour emprunter, de préférence, ses images mythologiques à Scarron, qui rend par cette périphrase l'épithète de *crinitus* que Virgile donne au dieu du jour. C'est encore une suite du ton qu'il a pris dès son début, où il caractérise les trois filles de la Nuit, les Parques, sous le titre de *sœurs Filandières.*

V. 10. Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit.

Ce vers est dur, et sa marche embarrassée est peu assortie à l'image qu'il présente. Voici le nouveau poli que madame Joliveau s'est efforcée de lui donner dans une de ses Fables :

Sitôt que sur son char l'Aurore aux cieux s'élance.
(*Liv.* 8, *fab.* 2.)

V. 15. Où de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres servantes;
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras.

Chamfort a raison de l'observer, il ne manque rien à cette peinture : c'est bien la touche naïve d'un poète

enfant du Sommeil et de la Paresse, ainsi que lui-même il s'intitule dans une lettre à sa femme. Le tableau de la Mollesse, dans Boileau, qui

> Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort,

est le plus digne pendant qu'on puisse lui opposer dans notre langue.

V. 30. La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla. . . . . (1).

La Fontaine paroît avoir imité ce dernier trait de Corrozet, qui en compose le quatrain moral de sa fable de *la Vieille et les deux Chambrières*:

> Qui veult fuyr, éviter le gouffre
> De Caribdis, quand il vient près de là,
> Souvent il tombe au gouffre de Sella,
> Auquel plus grand danger et péril souffre.

Quatrain qui lui-même est une paraphrase assez plate de ce vers connu :

> *Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim*,

souvent cité, mais à faux, comme étant d'Horace, et que le P. Desbillons, dans une note jointe à son imitation latine de cette Fable, dit appartenir à l'*Alexandriade* de Gautier de Châtillon, poète du 12ᵉ. siècle. Il est relatif à Darius, qui, fuyant Alexandre, tomba dans les mains de Bessus.

---

(1) Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

(*Boileau*, *Art Poét.*, *ch.* 4.)

VII. *Le Satyre et le Passant.*

ÉSOPE, F. 126.

CETTE Fable est visiblement une des plus mauvaises de La Fontaine. On a déjà remarqué que le passant fait une chose très-sensée en soufflant sur sa soupe, afin de la refroidir (1); que la duplicité d'un homme qui dit tantôt une chose, tantôt une autre, n'a rien de commun avec cette conduite, et qu'ainsi il falloit trouver un autre emblême pour exprimer ce que la duplicité a de vil et d'odieux. *(Ch.)*

Il avoit été déjà présenté dans la Fable de *l'Aigle, la Laie et la Chatte.* (liv. 3, fab. 6.) Peut-être La Fontaine eût-il bien fait de s'en tenir à cet exemple, comme aussi d'abandonner plusieurs sujets de son recueil dont il résulte les mêmes leçons, rarement amenées avec un égal succès, pour en traiter d'autres qui, en offrant de nouvelles, eussent rendu son cours de morale plus complet encore. Quoi qu'il en soit, nous sommes loin de convenir, avec Chamfort, que cette Fable soit aussi *visiblement* qu'il l'assure, une des plus mauvaises de notre auteur. Il ne faut que jeter les yeux sur son original, qu'il a certainement beaucoup embelli, nous dirons même amélioré, dans son imitation, par l'incident de la rencontre du Passant et le riant tableau qui le précède. Esope suppose, sans autre préambule, qu'une liaison s'étant formée entre un homme et un Satyre, celui-ci la rompt tout-à-coup, un jour d'hiver,

(1) Ceux qui ont fait cette remarque sont Richer, Lessing et Voltaire. « C'est abuser, dit ce dernier, d'un proverbe trivial qui « n'est pas ici appliqué avec justesse : mais ces petites taches n'em- « pêcheront point que les Fables de La Fontaine ne soient un ou- « vrage immortel » *(Disc. aux Velches.)*

en voyant l'homme souffler alternativement dans ses doigts et sur son potage, pour un motif contraire. Si la Fable de La Fontaine est mauvaise, assurément celle-ci est détestable.

Il y a dans Vitalis un petit apologue, intitulé *les caprices de la Fortune*, assez ingénieux, qui, quoique tendant à un autre but, a quelque analogie avec cette Fable :

Tandis qu'avec sa femme Antoine, un soir, causoit
Des caprices de la Fortune,
Qui par mêmes moyens, sans différence aucune,
Ruinoit l'un, et l'autre enrichissoit.
Ses enfants, suivant la coutume,
Près la chandelle se jouant,
L'un d'eux la souffle et l'éteint à l'instant :
L'autre la souffle et la rallume.
Ah! dit Antoine, je vois bien
Qu'il peut sortir de même source,
Tantôt le mal, tantôt le bien :
L'un, en soufflant, emplit sa bourse,
L'autre en soufflant n'y laisse rien.

VIII. *Le Cheval et le Loup.*

ÉSOPE, F. 263.

V. 1. Un certain Loup, dans la saison
Que les tièdes Zéphirs ont l'herbe rajeunie.

CETTE transposition, au lieu de *ont rajeuni l'herbe*, étoit autrefois admise dans le style le plus noble : elle n'est plus reçue que dans le style familier, et encore faut-il en user sobrement. Elle vieillit tous les jours. (*Ch.*)

Voltaire, dans son commentaire sur Corneille, dit, à l'occasion de ces vers de la tragédie d'*Horace :*

Il est de tout son sang comptable à la patrie,
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie.

« La sévérité de la grammaire ne se permet point ce

« *flétrie* ; il faut, dans la rigueur, *a flétri sa gloire :*
« mais *a sa gloire flétrie* est plus beau, plus poétique,
« plus éloigné du langage ordinaire, sans causer d'obs-
« curité. » Et d'Olivet, dans ses observations sur Racine, chez qui il remarque cette inversion, regrette, loin de la blâmer, « que les poètes se soient privés « d'une douceur que l'usage leur accordoit. »

V. 8. Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.

Cette ellipse est très-forte. Le poète sous-entend : *Celui-là feroit bonne chasse qui*, etc. ; mais cette ellipse peint à merveille l'avidité du Loup, car le langage d'une passion quelconque est toujours brusque et rapide. Tous les grands poètes, dans ces occasions, ont sacrifié les scrupules de la grammaire à la vérité de l'expression : c'est là précisément maîtriser la langue et l'enrichir malgré elle. (*M. Clément*, 4e. *lettre à Voltaire.*)

V. 9. Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serois hoc.

D'une sorte de jeu de cartes qu'on nomme le *hoc*, et où l'on dit *hoc* en jetant sur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui jouent. (*Coste.*)

Crois-moi, laisse ton lard, les poulets te sont hoc.

(*Richer, fab. du* Corbeau et le Renard, *liv.* 1, *f.* 2.)

Cloris, que vous êtes sotte !
Pendez le rosaire au croc,
Le paradis vous est hoc.

(*Furetière, épigr. sur une dévote mal mariée.*)

V. 13 et 14. *Prés* et *propriétés*, mauvaises rimes. (*Ch.*)

V. 24. *Mon fils*.... L'hypocrite redouble de tendresse au moment où il se croit sûr de réussir. (*Ch.*)

V. 33. C'est bien fait, dit le Loup, en soi-même fort triste,
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.

Tu veux faire ici l'herboriste,
Et ne fus jamais que boucher.

Traduction presque littérale de ce passage de la quatrième Fable de Faërne, sur un sujet peu différent :

Ibi Lupus.... Jure, inquit, hoc mihi accidit,
Neque enim coquus qui sum agere medicum debui :
Quam quisque nôrit artem in hanc se exerceat.

IX. *Le Laboureur et ses Enfants.*

ÉSOPE, F. 22.

V. 1. Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Le fonds, au propre *fundus agri, non mendax*, ajoute Horace : c'est la pensée de La Fontaine ; au figuré, toute espèce de fonds sur lequel l'homme exerce son industrie, et qui lui profite toujours en raison des soins et de l'activité, surtout, qu'il emploie à le faire fructifier. Le proverbe *tant vaut l'homme, tant vaut la terre*, qui se rattache à ce passage, est d'une application très-étendue.

V. 10. . . . . Dès qu'on aura fait l'oût.

L'oût, vieux mot qui veut dire la moisson, et dont on se sert encore dans quelques provinces. (*Ch.*)

La fable 6 du 6e. livre du recueil de madame Joliveau offre une fiction assez ingénieuse, et qui présente celle-ci sous un jour tout nouveau. Un homme désœuvré s'en va chez un chimiste pour apprendre de lui le plus beau de ses secrets, le secret de faire de l'or. Le philosophe lui promet de l'aider de ses conseils, pourvu que de son côté il se livre au travail avec ardeur, et qu'il étudie à fond les sciences naturelles. A force d'application, il finit par s'y rendre habile, et il a trouvé plus que le trésor chimérique auquel il aspiroit.

X. *La Montagne qui accouche.*

PHÈDRE, liv. 4, F. 22.

QUOIQUE cette Fable se trouve parmi celles de Phèdre, il est très-vraisemblable que ce vers d'Horace :

Parturient montes, nascetur ridiculus mus,

a bien plutôt, que le récit, d'ailleurs assez nu, du fabuliste latin, excité la verve du poète français. Deux fois il a essayé de lutter contre la chute de ce vers fameux, si pittoresque pour l'esprit et pour l'oreille, et deux fois il s'en est tiré avec un succès qui porte à croire que, malgré son peu d'étendue, cet apologue n'est pas un de ceux qu'il a le moins travaillés.

V. 8. Dont le récit est menteur,
Et le sens est véritable.

Toutes les Fables, quand elles sont bien faites, doivent être dans le même cas, et cacher un vrai sens sous le récit d'une action inventée. (*Ch.*)

V. 14. Du vent.

Ce vers de deux syllabes fait ici un effet très-agréable, et on ne peut mieux exprimer la nullité de la production annoncée avec faste. (*Ch.*)

A cette observation, qui rentre dans celle que nous nous sommes permise en commençant, M. Clément ajoute : « Ces petits vers irréguliers que La Fontaine « jette parmi d'autres vers d'une mesure régulière, « comme sans dessein et au hasard, et qui servent en « effet à la rapidité de son récit ou à l'expression imitative, sont une licence qui n'avoit pas, avant lui, été « pratiquée, et qui n'a guère réussi qu'à lui. » (*Journal de Littérature, n°. 35.*)

On peut dire cependant que Le Noble, en traitant le même sujet, a également joué de bonheur en finissant ainsi :

A la fin elle accouche, et que mét-elle au monde?
Un rat.

L'histoire offre mille traits auxquels cette Fable fait tacitement allusion; mais il en est un surtout de la Vie de Caligula, par Suétone, qui seul en auroit pu donner l'idée, si elle n'eût pas été de beaucoup antérieure. Ce prince, ayant tout d'un coup formé le dessein d'envahir la Germanie, met sur pied une armée considérable. Lorsqu'elle fut rassemblée sur les bords de l'Adriatique, il vient la commander en personne; et bientôt après, faisant dresser toutes les machines contre la mer, il ordonne aux soldats de se ruer sur les coquillages et d'en emplir leurs casques et leur sein. C'étoit, disoit-il, les dépouilles de l'Océan qu'il vouloit offrir à Jupiter-Capitolin, et ce fut tout le résultat de cette expédition.

Il n'y a pas long-temps que les espèces de taupinées devenues ornement obligé du moindre jardin moderne, ont donné occasion à cette petite épigramme, qui fait allusion à notre Fable, et qu'on trouve dans tous les recueils.

Le monde est bien changé, du moins dans les campagnes.
La Fontaine autrefois disoit avec mépris:
La montagne en travail enfante une souris;
Aujourd'hui, les souris enfantent des montagnes.

XI. *La Fortune et le jeune Enfant.*

ÉSOPE, F. 39, dans l'édit. de Robert Etienne, Paris, 1554.

CETTE Fable n'est guère remarquable que par la simplicité du ton et la pureté du style. (*Ch.*)

V. 4. Tout est aux écoliers couchette et matelas.

Ailleurs, parlant de l'amour de contrebande et de ses excursions sur le terrein conjugal :

Tout est pour lui bon gîte et bon logis,
Sans regarder si c'est Louvre ou cabane.
(*Le Cuvier.*)

. . . . Tout est plume et duvet
Aux voyageurs. . . . .
(*Dardenne*, *liv.* 4, *fab.* 20.)

V. 23. Bref, la Fortune a toujours tort.

Plus loin, dans la 14ᵉ. Fable du 7ᵉ. livre :

Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune.

Régnier, dans sa 14ᵉ. satire, se sert de cet apologue pour étayer la maxime que « quand on se brûle au feu « que soi-même on attise, ce n'est point accident, etc. » A cela près du puits qui ne s'accorde pas au mieux avec l'image empruntée du feu dans le proverbe, cette vieille Fable est ici curieuse à rapporter :

. . . . . Le Malheur. . . . .
Trouvant au bord d'un puits un enfant endormi,
Au risque d'y tomber, à son aide s'avance;
En lui parlant ainsi, le réveille et le tance :
Sus, badin, levez-vous; si vous tombiez dedans,
De douleur vos parents, comme vous imprudents,
Croyant en leur esprit que de tout je dispose,
Diroient, en me blâmant, que j'en serois la cause.
Ainsi, nous séduisant d'une fausse couleur,
Souvent nous imputons nos fautes au malheur, etc.

XII. *Les Médecins.*

ÉSOPE, F. 31 et 43.

CETTE Fable est moins un apologue qu'une épigramme : comme telle elle est même parfaite, et figureroit très-bien parmi celles de Rousseau. (*Ch.*)

Le chapitre des *Pensées et Anecdotes*, dans les œuvres de l'auteur de cette observation, offre encore le trait suivant relatif aux médecins de cette Fable :

« Quelqu'un reprochoit à M. de *** d'être le mé-
« decin *tant pis*. « Cela vient, répondit-il, que j'ai vu
« enterrer tous les malades du médecin *tant mieux*.
« Au moins, si les miens meurent, on n'a point à me
« reprocher d'être un sot. »

XIII. *La Poule aux œufs d'or.*

ESOPE, F. 136.

IL y a dans Lokman une *Poule aux œufs d'argent* qui périt de même victime de la cupidité de son maître, mais des suites d'une indigestion, parce que, dans l'espoir d'en obtenir deux œufs par jour, celui-ci la gorgeoit de nourriture; et en comparant cette conduite avec celle de l'homme de La Fontaine, on a prétendu qu'elle étoit beaucoup plus naturelle. Elle est, au contraire, diamétralement opposée à l'expérience journalière, car la présente Fable s'adresse non seulement aux avares, mais encore à tous ceux qui sont pressés de jouir, de quelque manière que ce soit, ou qui, peu contents de l'état médiocre, mais sûr, où le sort les a placés, risquent le tout pour le tout, pour s'élever à une condi-

tion plus brillante; sans parler de tels et tels qui s'exposent à perdre en un instant le fruit de leurs friponneries, trahis par le cri de la poule, pour en revenir aux termes propres du sujet : derniers personnages que l'auteur paroît avoir eu particulièrement en vue dans ces vers qui terminent son apologue :

> Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
> Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
> Pour vouloir trop tôt être riches !

Et qui sont sans doute les financiers que de son temps on a fait regorger.

XIV. *L'Ane portant des Reliques.*

ÉSOPE, F. 261.

Une aventure arrivée à Piron offre un trait qui devient ici très-piquant, à cause du rapport qu'il présente avec cette Fable, pourvu, cependant, qu'on éloigne toute idée de comparaison entre ce poète célèbre et le ridicule personnage qui en est le héros. Piron étoit depuis peu à Paris, lorsque revenant un jour du bois de Boulogne, il s'assied sur un banc à la barrière de la Conférence. Aussitôt il se voit salué par tous les passants qui entroient et sortoient, à pied, à cheval ou en voiture, et le poète d'ôter son chapeau plus ou moins bas, suivant la qualité des personnes. « Oh ! oh ! disoit-il en lui-« même, je suis beaucoup plus connu que je pensois. » A la fin, l'exercice du chapeau devenant très-fatigant, il l'ôta tout-à-fait, se contentant de s'incliner devant ceux qui le saluoient. Une vieille femme survient, qui se jette à ses genoux, les mains jointes ; il veut la faire relever : elle ne l'écoute point. Il se baisse, prête l'oreille: il entend qu'elle marmotte quelque chose entre ses dents. C'étoit un *Ave* qu'elle adressoit à une image de

la Vierge, placée précisément au-dessus du banc où il étoit assis. (*Vie de Piron, par Rigolet de Juvigny.*)

V. 11. D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

Ces deux derniers vers sont devenus proverbe. (*Ch.*)

« Je ne puis apprendre aux grands à distinguer les « bonnetades qui les regardent de celles qui regardent « leur commission, ou leur suite, ou leur mule. » (*Montaigne.*)

Le P. Desbillons a rajeuni cette Fable ancienne par un tour nouveau. En voici une imitation française, qu'on relira sans doute avec plaisir :

Le bonheur des Sots.

De la ville un baudet retournoit au village;
D'engrais et de fumier son panier étoit plein;
Chacun pour l'éviter s'écartoit du passage :
Oh! oh! dit-il, voyez comme on me craint!
Du village à la ville apportant beurre et crême,
Et maints vases de fleurs aux parfums ravissants,
En foule autour de lui se pressoient les passants :
Voyez, dit-il, comme l'on m'aime!

(*M. Grenus, Fab. div., liv, 4, fab.* 19.)

XV. *Le Cerf et la Vigne.*

ÉSOPE, F. 65.

V. 2. Et telle qu'on en voit en de certains climats.

L'ITALIE, par exemple, où, comme autrefois, on est encore dans l'usage de marier la vigne à l'ormeau : *Ulmis adjungere vites*, suivant l'expression de Virgile.

V. 6. *Broute sa bienfaitrice* est une expression très-hardie, mais amenée si naturellement, qu'on ne songe point à cette hardiesse. (*Ch.*)

V. 11. . . . . Il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Pleurer à quelqu'un ne se dit point ; et, d'un autre côté, si l'on vient à comparer La Fontaine à lui-même, à l'occasion de ces vers, on trouvera sans doute que l'expression en est moins touchante que dans celui-ci, relativement à cet autre malheureux cerf découvert dans un étable à bœufs :

Ses larmes ne sauroient le sauver du trépas.

C'est qu'apparemment il ne se trouvoit pas porté du même intérêt en faveur du cerf du présent apologue, qu'il peint d'ailleurs comme une créature ingrate, et malheureuse par sa faute. Toujours doit-on lui savoir gré d'avoir présenté cette image, à laquelle nuls de ses prédécesseurs n'avoient pensé dans leurs récits fabuleux.

XVI. *Le Serpent et la Lime.*

Phèdre, liv. 4, F. 7.

Cette Fable se trouve toute entière en tête d'une des premières éditions du *Télémaque,* celle de La Haie, 1701, *in*-12. Cette singulière précaution de la part des éditeurs, de placer ainsi cet ouvrage sous la sauvegarde de cet apologue, qui voue au ridicule, pour ne rien dire de plus, les critiques ignorants ou mal intentionnés des œuvres de génie, rappelle ces imprécations que les auteurs des anciens livres, dans les derniers siècles qui ont précédés la découverte de l'imprimerie, mettoient au devant de leurs ouvrages, imprécations par lesquelles ils appeloient les vengeances du ciel sur les copistes impudents ou mal-adroits qui se rendroient coupables d'intercalations dangereuses, ou de graves omissions, principaux dommages que les livres pouvoient alors éprouver.

V. 2. C'étoit pour l'horloger un mauvais voisinage.

C'étoit pour l'ouvrier un mauvais voisinage.

(*M. Grenus, Fab. div., liv.* 3, *fab.* 4.)

V. 13. Je ne crains que celles du temps.

Cette idée très-philosophique, jetée dans le discours que La Fontaine prête à la Lime, fait beaucoup d'effet, parce qu'elle est entièrement inattendue. (*Ch.*).

XVII. *Le Lièvre et la Perdrix.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 9.

V. 1. Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?

CETTE raison de ne pas se moquer des misérables a l'air d'être peu noble et peu généreuse. En effet, une âme honnète ne se moqueroit pas des misérables, quand même elle seroit assurée d'être toujours dans le bonheur. Mais La Fontaine se contente de nous renvoyer au simple bon sens, et fonde sa morale sur la nature commune et sur la raison vulgaire. On a remarqué qu'il n'étoit point le poète de l'héroïsme : c'est assez pour lui d'ètre celui de la nature et de la raison. (*Ch.*)

Cette autre maxime que Sophocle met dans la bouche du personnage principal d'une de ses tragédies les plus intéressantes (1):

Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune,

sans être précisément la même que celle de La Fontaine, compléte l'instruction qui en résulte.

(1) Philoctète, acte premier, trad. de La Harpe.

V. 2. Le sage Esope, dans ses Fables,
Nous en donne un exemple ou deux.

Celles qui nous restent sous son nom n'en présentent spécialement aucun, et c'est à Phèdre que La Fontaine emprunte celui-ci. Mais le poète latin s'annonçant, dès son début, pour n'avoir fait que polir la précieuse matière dont Esope est l'inventeur, La Fontaine a raison de dire, immédiatement après :

Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

V. 15. Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut. . . . .
. . . . . . Et Rustaut, qui n'a jamais menti.

La Fontaine se sert exprès de ces expressions qui appartiennent à l'art de raisonner, que l'homme dit être son seul partage, et que Descartes refuse aux animaux. (*Ch.*)

M. Le Bailly, dans sa Fable du *Lapin et les Chasseurs* (liv. 5, fab. 5), avoit cet apologue présent à la pensée, quand il prétend que

Miraut, vieux chien de relais,
A juré, par sa barbe grise,
Que la bête alloit être prise;

et que surtout il ajoute :

En pareil cas, il ne mentit jamais.

La circonstance a beau être différente, ainsi que l'expression, La Fontaine n'en est pas moins pour quelque chose dans tout cela.

V. 19. Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille et lui dit :
Tu te vantois d'être si vite!
. . . .
. . . . Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. . . . .

Les Suppléments de Tite-Live parlent d'un certain

Lollius, homme d'une insolence extrême, qui, lisant dans le Forum la liste des proscrits désignés par Sylla, se permettoit publiquement, à leur égard, les plaisanteries et les injures les plus amères. Le dernier nom inscrit étoit le sien : il l'aperçoit enfin. Glacé de terreur, il cherche à s'esquiver sans bruit, en se couvrant la tête d'un pan de sa robe; mais il est aussitôt reconnu et percé de coups, au grand contentement de tous les assistants, *lœtantibus qui adstiterant omnibus*. Ce paragraphe pouvoit, à certains égards, figurer dans l'Histoire de la Révolution française, par une société d'auteurs latins. On a oublié d'en faire usage.

XVIII. *L'Aigle et le Hibou.*

VERDIZOTI, F. 4.

V. 21. . . . . Dieu donna géniture.

Il y a ici cinq rimes en *ure* qui font un effet très-mauvais : c'est pousser la négligence, c'est-à-dire la paresse, un peu trop loin. Il étoit bien aisé de corriger cela. (*Ch.*)

V. 37. Ou plutôt la commune loi.

Cela est vrai; mais, s'il est ainsi, à quoi sert la morale en général? et où est la morale de cette Fable en particulier? Pour donner une moralité à cet apologue, il falloit faire entendre que l'esprit consiste à s'élever au-dessus des illusions de l'amour-propre, et que notre véritable intérêt doit nous conseiller de nous défier sans cesse de notre vanité. (*Ch.*)

V. 38. Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.

Son semblable n'est pas ici le mot propre : ce seroit plutôt *les siens*, suivant ce proverbe italien qui répond à cette pensée : *Ad ogni uno par bello il suo.*

XIX. *Le Lion s'en allant en guerre.*

ABSTEMIUS, F. 95.

LA manière dont le roi distribue les emplois dans son armée est très-ingénieuse. (*Ch.*)

Ajoutons qu'elle est toute entière de La Fontaine, et que dans Abstemius il n'y a rien qui en donne la moindre idée.

L'âne au rebours, dans la Fable où M. Aubert le fait ministre :

Le lièvre, tourmenté de paniques terreurs,
Eut la conduite de l'armée ;
A l'emploi d'espion la taupe fut nommée.
. . . .
Le singe, jusqu'alors simple bouffon de cour,
Fut élu chef de la justice ;
Le loup brigand eut la police.

La Fable d'Imbert, *le Singe directeur de troupe*, offre encore une autre imitation de ce passage de La Fontaine à citer :

. . . . Toujours prudent et sage,
Il avoit grand soin que l'acteur
Fût analogue au personnage.
L'ours jouoit le savant, le lourd commentateur,
La marmotte, le sénateur ;
Le papillon, tête légère et folle,
Faisoit le petit-maître ; et l'agile serpent,
Qui sait si bien mordre en rampant,
Du courtisan prenoit le rôle.

V. 20. Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

Les quatre vers qui expriment la moralité de cette Fable sont excellents : ce dernier, surtout, est parfait. (*Ch.*)

XX. *L'Ours et les deux Compagnons.*

ABSTEMIUS, F. 49.

On trouve une longue analyse de cette Fable dans le troisième volume du *Traité* de Duhamel, *sur la manière de lire les auteurs avec utilité*, dans laquelle on insiste particulièrement sur le naturel et la vérité des trois tableaux, ou, si l'on veut, des trois scènes que présente ce sujet.

V. 4. Du moins à ce qu'ils dirent.

Cette suspension fait un effet charmant : jusqu'à ce mot, on croiroit que l'ours est mort, ou du moins pris et enchaîné. (*Ch.*)

V. 9. Dindenaut prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours.

Dans Rabelais (*Pantagruel*, liv. 9), Dindenault fait de ses moutons un éloge qui occupe les 6e., 7e. et 8e. chapitres tout entiers.

V. 15. Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :
D'intérêts contre l'ours on n'en dit pas un mot.

Résoudre, c'est-à-dire, défaire le marché : ce mot se prenoit autrefois dans le sens que lui donne La Fontaine. (*Ch.*) Du reste, ces deux vers, dont le dernier n'est ni très-correct, ni très-clair au premier aperçu, sont à peu près inutiles, parce que l'idée qu'ils expriment est une suite naturelle de la frayeur causée par l'apparition de l'ours; qu'elle est d'ailleurs implicitement dans la moralité qui termine la Fable; que nos deux compagnons pensoient alors bien plutôt à leur salut qu'à leur marché et aux dommages et intérêts à répéter contre l'ours; qu'enfin ils composent une phrase incidente qui nuit essentiellement à la rapidité du récit.

V. 18. L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut ni ne respire.

Fait dont ne conviennent pas cependant aujourd'hui les naturalistes. La Fontaine a pris tout ce détail dans Abstemius, d'où il a tiré son sujet : *Tunc venator sciens hanc feram in cadavera non sævire, anhelitu retento se mortuum simulabat.*

V. 23. Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau.

Le bon La Fontaine est ici fort plaisamment malin ; il semble qu'il soit fâché que l'ours ait été si bête.

V. 28. C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent.

Peut-on mieux peindre l'effet de la prévention? Cela me rappelle une farce dans laquelle Arlequin est représenté couchant dans la rue. Il se plaint du froid. Scapin fait avec la bouche le bruit d'un rideau qu'on tire le long de sa tringle. Il demande à Arlequin comment il se trouve à présent. « Oh ! dit celui-ci, il n'y a « pas de comparaison. (*Ch.*) (1)

V. 37. Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

La morale, dans la bouche de celui qui vient d'être châtié, fait ici un effet d'autant meilleur, que le trait est saillant, et l'épigramme excellente. (*Ch.*)

Le petit opéra-comique, si connu, des *Chasseurs et la Laitière*, retrace les principales circonstances de cette Fable.

---

(1) Le même Chamfort, dans un passage de son *Eloge sur La Fontaine*, où il compare son héros à Molière : « Qui peint mieux, « dit-il, les effets de la prévention, ou M. de Sottenville repoussant « un homme à jeun, et lui disant : *Retirez-vous, vous puez le vin,* « ou l'ours qui, s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, « se dit à lui-même : *Otons-nous, car il sent?* »

XXI. *L'Ane vêtu de la peau du Lion.*

Ésope, F. 262.

V. 3. **Et, bien qu'animal sans vertu.**

Sans courage, dans l'acception propre du mot latin *virtus*.

Cette petite Fable, ainsi que plusieurs du cinquième livre, est du ton le plus simple. Les deux meilleures, sans contredit, sont celle de *l'Ours* et celle de *la Vieille et les deux Servantes*. Nous serons plus heureux dans le livre suivant. (*Ch.*)

On peut ajouter à cette observation, qu'il n'est pas ordinaire de voir La Fontaine terminer un de ses livres par un apologue aussi peu remarquable : c'est une sorte d'exception à la loi de goût qu'il semble s'être imposée de marquer chacun de ces repos par un morceau comparable à ce que le livre offre de meilleur, et sur lequel on aime à s'arrêter. Si la disposition qui rend cette Fable la dernière n'étoit pas consacrée, nous proposerions d'y substituer celle qui la précède immédiatement.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIEME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre et le Lion. — II. *Le Lion et le Chasseur.*

ÉSOPE, F. 131. — GABRIAS, F. 36.

VOICI encore un Prologue, mais moins piquant et moins agréable que celui du livre précédent; cependant on y reconnoît toujours La Fontaine. (*Ch.*)

V. 1. Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être:
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.

Ces vers, du ton le plus simple et le plus naturel, sont dans la mémoire de tout le monde, et semblent ne point avoir besoin d'interprétation. La Motte, cependant, s'est imposé la tâche de les commenter, et voici de quelle manière :

Les animaux tiennent école;
Docteurs, régents, et docteurs agrégés,
Ornés de leur fourrure, et par ordre rangés,
Tour-à-tour pour instruire y prennent la parole.
Chacun a son système à donner sur les mœurs;
De quelque point chaque espèce est l'arbitre:
Tout y régente; et c'est là qu'à bon titre
Les ânes mêmes sont docteurs.

V. 3. Une morale nue apporte de l'ennui:
Le conte fait passer le précepte avec lui.

La morale a besoin, pour être bien reçue,
Du masque de la fable et du charme des vers:
La vérité plaît moins quand elle est toute nue.

(*M. de Boufflers, à Mme. de ***, en lui envoyant une nouvelle édition des Fables de La Fontaine.*)

V. 6. Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

Ce vers devroit être la devise de tous ceux qui font des fables et même des contes. (*Ch.*)

V. 18. L'un amène un chasseur. . . . .

Cette Fable et la suivante semblent être la même, et n'offrir qu'une seule moralité. Il y a cependant des différences à remarquer. Dans la première, c'est un paysan qu'on ne peut accuser que d'imprudence, quand il suppose que sa brebis n'a pu être mangée que par un loup. Il se croit assez fort pour combattre cet animal, et trouve à décompter quand il voit qu'il a affaire à un lion. Il n'en est pas de même de la Fable suivante : celui qui en est le héros sait très-bien qu'il va combattre un lion, et cependant il est saisi de frayeur quand il voit le lion paroître : c'est un fanfaron qui l'est, pour ainsi dire, de bonne foi, en se trompant lui-même.

Il convenoit, ce me semble, que La Fontaine exprimât cette différence, et donnât deux moralités diverses. Le paysan n'est nullement ridicule, et le chasseur l'est beaucoup. Je crois que la morale du premier apologue auroit pu être : « Connoissez bien la nature du péril « dans lequel vous allez vous engager ; » et la morale du second : « Connoissez-vous vous-même ; ne soyez « pas votre dupe, et ne vous en rapportez pas au faux « instinct d'un courage qui n'est qu'un premier mou- « vement. » Au surplus, l'exécution de ces deux Fables est agréable, sans avoir rien de saillant. (*Ch.*)

III. *Phébus et Borée.*

LOKMAN, F. 34.

VOICI une des meilleures Fables. L'auteur y est grand poète, c'est-à-dire grand peintre, comme sans dessein, et en suivant le mouvement de son sujet. Les descriptions agréables et brillantes y sont nécessaires au récit du fait. Observons surtout ce vers imitatif:

Siffle, souffle, tempête. . . . .

N'oublions pas non plus ce trait qui donne tant à penser:

. . . . Fait périr maint bateau,
Le tout au sujet d'un manteau.

V. 7. Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.

Douteux, incertains.

Incertis si mensibus amnis abundans.
Exit. . . . . . . (Virg. *Georg.*, liv. I, v. 115.)

V. 9. Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu,
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.

La liaison nécessaire du verbe, entre ces deux vers, supprimée à dessein pour rendre l'image plus vive. Cette sorte d'ellipse est très-commune dans le langage familier; mais il y a une sorte de témérité à s'en servir en écrivant même de ce style.

Plutarque, dans ses *Préceptes de Mariage*, tire de cette Fable une assez singulière moralité, que nous extrairons, de préférence, de la vieille Fable du *Soleil et la Bise*, du bon Philibert Hégémon, qui la rapporte:

Des femmes sont tant de naturel nices (1),
Que qui voudra avec efforts ôter

---

(1) *Nice*, vieux mot qui vient de *nescius*, ignorant, apparemment synonyme d'*entêté* dans l'esprit du vieux poète.

Leurs affiquets et superflus délices,
Onc ne pourra les surmonter.
Mais, au contraire, alors qu'avec raison
On les remonstre et reprend doucement,
La paix se voit toujours à la maison,
Et tout orgueil laissent patiemment.

Le P. Sanlèque a trouvé le moyen de coudre cette Fable, qu'il a tournée en vers alexandrins, à son épître à un prélat. On la retrouve isolément, sous le titre de *l'Aquilon et le Soleil,* dans le Fablier français (liv. 15, fab. 20.)

IV. *Jupiter et le Métayer.*

FAERNE, F. 98.

L'IDÉE de rendre sensible par une Fable, que la Providence sait ce qu'il nous faut mieux que nous, est très-morale et très-philosophique; mais je ne sais si le fait par lequel La Fontaine veut la prouver, est vraisemblable. Il paroît certain que le laboureur qui disposeroit des saisons auroit un grand avantage sur ceux qui sont obligés de les prendre comme elles viennent, et qu'il consentiroit volontiers à laisser doubler ses baux à cette condition. A cela près, la Fable est très-bonne. (*Ch.*)

V. 1. Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce. . . . .

« Le crieur des Dieux, c'est Mercure; c'est un de ses « cent métiers. » (*Psyché, liv. 2.*)

V. 13. Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit baillé.

Baillé, pour *passé bail*. Un goût sévère critiqueroit peut-être ces deux vers, comme trop familiers et voisins du bas. (*Ch.*)

V. 15. Tranche du roi des airs, pleut, vente, *etc.*

Ces mots, *pleut*, *vente*, pour dire : *fait pleuvoir*,

fait venter, ne sont pas français en ce sens. Ce sont des verbes que les grammairiens appellent impersonnels, parce que personne n'agit par eux ; mais La Fontaine a si bien préparé ces deux expressions par ce mot *tranche du roi des airs*, que ces mots *pleut*, *vente*, semblent en cette occasion si naturels et si nécessaires, qu'il y auroit de la pédanterie à les critiquer. L'auteur brave la langue, et a l'air de l'enrichir. Ce sont de ces fautes qui ne réussissent qu'aux grands maîtres (1). (*Ch.*)

V. 31. Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut, mieux que nous.

« Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons, « quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses « qu'il nous faut ! » (*Mol.* Festin de Pierre, *acte 5, scène 6.*)

Dans Faërne, et ceux de ses imitateurs, tels que Targa et Verdizoti, qui ont précédé La Fontaine, le Métayer, après la première épreuve, se remet à la discrétion de Jupiter, qui lui fait ouvrir les yeux par la manière dont il en use avec lui l'année suivante. Chez La Fontaine, le fermier tente une seconde expérience qui ne lui réussit pas mieux, et chaque fois, il a pour objet de comparaison ce qui se passe dans le champ de son voisin. Ces deux nouveaux incidents, de l'invention de notre fabuliste, sont fort ingénieux, en ce qu'ils tendent à prouver, de plus, que la présomption entraîne toujours l'entêtement et l'aveuglement à sa suite.

---

(1) De même Marmontel (*Autorité de l'usage sur la Langue*), parlant de Montaigne, Amyot, La Fontaine et Racine : « Leur « langue est conquérante, dit-il ; elle prend les tours et les formes « des langues éloquentes et poétiques, qu'elle a pour adversaires, « comme les Romains empruntoient les armes de leurs ennemis. » Et notez qu'ici particulièrement, le mot *pleut* se trouve employé dans le même sens qu'en latin dans la Fable de Faërne, sur le même sujet.

V. *Le Cochet, le Chat et le Souriceau.*

CAMERARIUS, pag. 294.

VOICI encore une de ces Fables qui peuvent passer pour un chef-d'œuvre. La narration et la morale se trouvent dans le dialogue des personnages, et l'auteur s'y montre à peine, si ce n'est dans cinq ou six vers qui sont de la plus grande simplicité. Le discours du souriceau, la peinture qu'il fait du jeune coq; cette petite vanité,

> Que moi, qui, grâce aux Dieux, de courage me pique;

ce beau raisonnement, cette logique de l'enfance,

> Je le crois fort sympathisant
> Avec messieurs les rats; car il a des oreilles
> En figure aux nôtres pareilles;

tout cela est excellent, et le discours de la mère est parfait. Pas un mot de trop dans cette Fable, pas une négligence. (*Ch.*)

Il est juste de dire aussi, et personne ne l'a, jusqu'à présent, fait observer, que le poète français a été inspiré par un modèle charmant, la Fable de Camerarius, que nous indiquons comme la source où il a pris ce sujet. Cette Fable est une des plus agréablement racontées de celles de l'ample recueil publié par le savant Allemand, et La Fontaine a plutôt encore retranché quelque chose de ses détails, qu'il n'y a réellement ajouté. Nous regrettons que son étendue soit un obstacle à ce que nous la transcrivions ici comme objet de comparaison.

V. 25. Il est velouté comme nous.

Cette description délicieuse a servi, à son tour, de type à celle que fait un autre souriceau voyageur, chez

un fabuliste moderne, d'un animal dont l'espèce, à son avis, étoit très-peu connue.

Il est d'un manteau brun vêtu comme les rats;
Sa figure est, dit-il, sur la nôtre taillée:
Corps velu, membres délicats,
Yeux perçants, oreille effilée.
J'allois lui faire compliment,
Quand, à mon grand étonnement,
Soudain il a pris sa volée.

Or, c'étoit une chauve-souris, dont l'innocent animal faisoit gravement la peinture; ce qui amène cette plaisante moralité:

Que de provinciaux vont en poste à Paris,
Voir ce qu'on voit dans leur pays.

(M. Grenus, Fab. div., liv. 1, fab. 3.)

Marmontel, dans son article *Définition*, de la nouvelle Encyclopédie, fait encore de cette Fable, et de son auteur, un juste éloge, que sans doute le lecteur nous saura gré d'extraire.

« La plupart des définitions poétiques ne sont que « des descriptions. Les poètes en sont pleins, mais sin- « gulièrement Ovide et La Fontaine : le premier dans « ses Métamorphoses, le second dans ses Fables ; et « l'on a peine à concevoir, du moins pour celui-ci, que « d'une langue assez peu favorable aux peintures phy- « siques, il ait tiré cette multitude de traits fins, déli- « cats et justes dont il a formé ses définitions, et cette « Fable en offre deux modèles inimitables, lorsqu'il « peint les deux animaux qui ont arrêté les yeux du « souriceau. »

VI. *Le Renard, le Singe et les Animaux.*

ÉSOPE, F. 30.

CETTE Fable, écrite purement, et où le fait est bien raconté, a, ce me semble, le défaut de n'avoir qu'un but vague, incertain, et qu'on a de la peine à saisir.

A peu de gens convient le diadême.

Il est vrai; mais il y avoit bien d'autres choses renfermées dans cet apologue. La sottise des animaux qui décernent la couronne aux talents d'un bateleur, devoit être punie par quelque catastrophe; et il ne leur en arrive aucun mal : les animaux restent sans roi. L'assemblée se sépare donc sans rien faire. Le lecteur ne sait où il en est, ainsi que les animaux que l'auteur introduit dans cette Fable. (*Ch.*)

V. 9. **Aucuns trop grosse, aucûns même cornue.**

Aucuns, pour *quelques-uns*, de l'italien *alcuni*, mot qui, dans cette langue, n'a pas d'autre signification. Ce pronom, ainsi pris à l'affirmatif, est du style marotique. Dans le langage ordinaire, il est toujours négatif.

V. 11. **Et par plaisir la tiare essayant,**
Il fit autour force grimaceries.

Tiare est ici emphatique, et pour opposer un contraste plus frappant avec les singeries du bateleur. *Grimaceries*, mot de l'invention de La Fontaine, et si bien placé, qu'on ne s'aperçoit nullement de son *étrangeté*.

VII. *Le Mulet se vantant de sa généalogie.*

ÉSOPE, F. 140.

FABLE très-bonne, dans le genre le plus simple, et presque sans ornements. (*Ch.*)

> Quand le malheur ne seroit bon
> Qu'à mettre un sot à la raison,
> Toujours seroit-ce à juste cause
> Qu'on le dit bon à quelque chose.

C'est un beau chapitre en morale que celui des avantages de l'adversité ; et après avoir indiqué ceux qu'un sot en peut retirer, La Fontaine, pour ajouter à la leçon, eût bien dû nous laisser une Fable sur le fruit que le sage lui-même en sait recueillir, en développant cette belle et antique maxime : *crescit in adversis virtus.* Les sujets ne lui manquoient point dans ce qui nous a été laissé par les anciens dans le genre de l'apologue, et il pouvoit les orner de rapprochements bien heureux.

> Il est encor d'autres malheurs
> Qui tournent à profit : l'aventure est commune.
> Combien de gens parvinrent aux honneurs
> Par le chemin de l'infortune !

(*Dardenne, liv.* 1, *fab.* 2.)

VIII. *Le Vieillard et l'Ane.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 15.

V. 15. Notre ennemi, c'est notre maître.

« On ne cesse de s'étonner, dit Chamfort, de trouver « un pareil vers dans La Fontaine ; et il ne paroît pas, « cependant, ajoute-t-il, qu'on le lui ait reproché sous « Louis XIV. » C'est que le propos qu'il renferme est sans application dans nos mœurs : c'est celui d'un esclave à qui, ami ou ennemi, tout devient à peu près indifférent, si son sort est de gémir toujours sous une dure servitude ; et telle est la misérable condition de l'âne, qu'en tout état de choses, Martin Bâton doit être constamment son principal seigneur et maître.

IX. *Le Cerf se voyant dans l'eau.*

PHÈDRE, liv. 1, F. 12. — L'ANONYME, F. 47.

C'EST là un des apologues dont la moralité a le plus d'applications, et qu'il faut le plus souvent répéter à notre vanité.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile (1).

(*Ch.*)

Ajoutons que l'on aperçoit beaucoup d'art dans la manière dont il est raconté. Le sujet clairement exposé, viennent les doléances de l'imprudent et malheureux

(1) On dédaigne l'utile, on chérit l'agréable.

(*M. Dutremblay, liv.* 5, *fab.* 8)

animal. Quatre grands vers, d'une mesure lente, servent à les exprimer. Il est interrompu par un limier. Un autre couplet, composé de quatre petits vers, peint à la fois cette circonstance et sa fuite : sa fuite est embarrassée ; la marche du couplet suivant, où quatre autres vers sont consacrés à rendre assez péniblement, en apparence, ce que Phèdre dit en un seul vers :

Retentis impeditus cornibus :

Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent,

auroit-elle été elle-même embarrassée avec intention? L'expression de *jambes de fuseaux*, au commencement de cet apologue, quoiqu'un peu burlesque dans un sujet sérieux, rend assez bien le *tibia macra pedum* de la mauvaise Fable de l'anonyme sur le même fonds.

X. *Le Lièvre et la Tortue.*

Ésope, F. 292.

V. 1. Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

« Et, me disoit maître Tubal, qui fut le premier de « sa licence à Paris, que ce n'est tout l'avantage de cou« rir bientôt, mais de partir de bonne heure. » (*Rabelais, liv. 1, ch. 21.*)

V. 6. Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore.

C'étoit l'herbe avec laquelle on traitoit la folie ; cette plante a perdu, chez nous, cette propriété. (*Ch.*)

On pourroit répondre doctoralement à Chamfort, et même en citant ses autorités, que cette plante est toujours regardée comme un puissant résolutif ; que

les anciens ne l'employoient que dans la mélancolie, et que les modernes en font usage dans la folie proprement dite. (*Rud. Aug. Vogel, Histor. materiæ medicœ.*)

V. 11. Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.

Targa, dans cette Fable, la dernière de son recueil, leur fait appeler pour arbitre le renard. Cette circonstance n'est point dans Esope, qui paroît la véritable source où La Fontaine a pris son apologue.

V. 21. Elle se hâte avec lenteur.

Cette expression, *se hâter lentement*, est de l'invention d'Auguste, qui avoit pour principe de ne rien faire avec précipitation. *Festina lente*, disoit-il à tout propos. Despréaux en compose un des préceptes littéraires de son *Art poétique*.

V. 25. Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. . . . .

Toujours de la vanité ! (*Ch.*)

V. 30. . . . . Mais les élans qu'il fit
Furent vains. . . . .

La coupe de ce dernier vers, et ce monosyllabe au troisième pied, expriment à merveille l'inutilité de l'effort que fait le lièvre. (*Ch.*)

V. 34. . . . . . . Et que seroit-ce
Si vous portiez une maison?

Tour admirable. La tortue, non contente d'être victorieuse, brave encore le vaincu. C'est dans la joie qui suit un avantage remporté, que l'amour-propre s'épanche plus librement. La nature est ainsi faite chez les tortues et chez les hommes. Louez une jolie pièce de vers, il est bien rare que l'auteur n'ajoute : « Je n'ai « mis qu'une heure, un jour, » plus ou moins ; et s'il s'abstient de dire cette sottise, c'est qu'il y réfléchit, c'est qu'il remporte une victoire sur lui-même, c'est qu'il craint le ridicule. (*Ch.*)

XI. *L'Ane et ses Maîtres.*

ÉSOPE, F. 45.

Il faut convenir que l'âne de cet apologue n'a pas tout-à-fait tort de se plaindre : le Destin montre presqu'autant d'humeur que Jupiter, dans la Fable des Grenouilles ; mais j'ai déjà observé que la morale de la résignation est toujours excellente à prêcher les hommes, bien entendu, que le mal est sans remède.
(*Ch.*)

V. 10. La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur.

Targa substitue à ce motif de dégoût pour le pauvre animal, un autre sujet de plainte assez plaisant et assez plausible ; il lui fait dire :

. . . Qual miseria oggi è maggiore
Di questa mia, se mi conviene il carco
De' pelli de' fratelli? atroce incarco!

« Quel sort malheureux est comparable au mien ?
« Est-ce donc moi qu'il convient de charger des peaux
« de mes frères ? O fardeau abominable ! »

V. 12. J'ai regret, disoit-il, à mon premier seigneur.

Deh! quanto meglio fu al padrone primiero
Servir. . . . .

lui fait continuer sur le même ton le fabuliste italien, mais dans un autre sens que La Fontaine, ajoutant :

Che questi poiche m'aura ucciso
Con le fatiche al fin con scherni e riso,
Far dei curio un tamburo haura pensiero.

« Mieux valoit cent fois servir mon premier maître...
« car, lorsqu'à la fin celui-ci m'aura fait périr de fatigue,

« insultant à ma dépouille, il lui viendra sans doute « en pensée de faire un tambour de ma peau. »

On reconnoît, dans ces détails, quelques traces de l'espèce d'enjouement dont La Fontaine a fait depuis, chez nous, un des apanages essentiels de l'apologue; mais les exemples en sont si rares chez ceux qui l'ont précédé, qu'il n'en doit pas moins être regardé comme l'inventeur de cette source d'agréments, dans un genre où il faut plaire d'abord pour acquérir le droit d'instruire et de se faire écouter.

V. 26. Notre condition jamais ne nous contente:
La pire est toujours la présente.

Suam quisque conditionem miserrimam putat. (Cicer. *Ep. ad Torquatum.*)

XII. *Le Soleil et les Grenouilles.*

Phèdre, liv. 1, F. 6.

V. 2. Esope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'allégresse.

La Fable originale d'Esope n'est point parvenue jusqu'à nous; c'est encore, à l'imitation de Phèdre, qui le cite dans la sienne pour auteur original de cet apologue, que La Fontaine lui en fait honneur.

V. 16. . . . . Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

Voici une des vérités épineuses qui ne veulent être dites qu'avec finesse et avec mesure. La Fontaine y en met beaucoup, et ce dernier vers, malgré son apparente simplicité, laisse entrevoir tout ce qu'il ne dit pas. (*Ch.*)

XIII. *Le Villageois et le Serpent.*

ÉSOPE, F. 173.

V. 9. Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite.

LOYER, expression très-belle, très-poétique, et du style le plus soutenu : elle s'emploie à la fois pour signifier récompense ou châtiment, mais plus souvent dans la première de ces deux acceptions. Malherbe, Boileau, Racan surtout, s'en sont servis d'une manière très-heureuse. On la retrouve encore plus d'une fois dans les Fables, et toujours à sa place. Cependant, aujourd'hui, c'est presque un mot à remettre en honneur.

V. 17. Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.

Ces substantifs, qui ne sont nullement synonymes, sont ici accumulés pour faire d'autant mieux ressortir l'ingratitude du serpent. Le dernier, cependant, dit peut-être un peu trop, l'auteur, surtout, ayant négligé de représenter, comme l'ont fait ses prédécesseurs, ce villageois réchauffant la vipère dans son sein, et la portant de cette manière à son logis.

V. 25. Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui ? c'est là le point.

Voilà ce qu'il falloit peut-être développer. Il falloit faire voir que la bienfaisance, qui peut tourner contre nous-mêmes et contre la société, est souvent un mal plutôt qu'un bien ; que pour être louable, elle a besoin d'être éclairée. C'étoit la matière d'un bon prologue (1).

(1) Il faudroit dire, d'un traité de morale complet, tant sont diverses les opinions à cet égard. Un philosophe ancien disoit : « Donne à manger au chien, dût-il te mordre. » Nous prétendons,

La Fontaine en a fait de charmants sur des sujets moins heureux. Au reste, il n'y a presque rien à dire à l'exécution de cet apologue ; le tableau du serpent qui se redresse, le vers :

Il fait trois serpents de deux coups,

mettent la chose sous les yeux. On pourroit peut-être critiquer *cherche à se réunir*, pour réunir les trois portions de son corps ; mais La Fontaine a cherché la précision. (*Ch.*)

L'Innocence, jolie Fable de Sélis, insérée dans l'*Almanach des Muses* de 1792, et devenue célèbre par l'alliance de deux talents précieux qui ont reproduit aux yeux le joli tableau qu'elle renferme (1), celui d'une jeune fille, encore enfant, qui donne à manger à un serpent, sans savoir ce que c'est que cet animal, pourroit servir de pendant à celui que présente celle de La Fontaine ; et s'il s'agissoit de mettre les deux tableaux en regard, il nous semble que celui de l'*Amour mouillé*, autre petit serpent réchauffé, et non moins perfide, seroit très-digne de figurer entre les deux. Voir l'imitation de cette ode d'Anacréon, par La Fontaine, *Œuvres diverses*.

---

nous, « qu'il est beau de faire des ingrats. » Un autre philosophe de l'antiquité, Cicéron, répond à ces maximes généreuses, en citant Ennius : *Beneficia màle locata malefacta arbitror*; et les Proverbes : *Vide cui benefeceris*. On conviendra que tout cela est assez difficile à discuter ou à concilier dans un prologue de quelques vers.

(1) MM. Mérimée et Berwik.

XIV. *Le Lion malade et le Renard.*

ÉSOPE, F. 137.

V. 1. De par le roi des animaux,
. . . .
Fut fait savoir. . . . .

J'AI déjà observé que ces formules, prises dans la société des hommes, et transportées dans celle des bêtes, ont le double mérite d'être plaisantes et de nous rappeler sans cesse que c'est de nous qu'il s'agit dans les Fables. (*Ch.*)

V. 13. Les renards, gardant la maison.

Quelqu'un demandoit un jour, d'un air triomphant, au même M. Sélis dont nous parlions tout-à-l'heure, à l'issue d'une leçon où il venoit de développer cette Fable, comment il se pouvoit que *renards gardant la maison* aient aperçu les pas empreints sur la poussière. « En mettant le nez à la fenêtre, » répondit le professeur.

V. 18. Pas un ne marque de retour.

Peut-être étoit-il d'un goût plus sévère de s'arrêter là, et de ne pas ajouter les vers suivants, qui n'enchérissent en rien sur la pensée. Cependant on a retenu les trois derniers vers de cet apologue, et c'est ce qui justifie La Fontaine :

Mais dans cet antre,
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

(*Ch.*)

Platon, dans son premier *Alcibiade*, rappelle cet apologue, pour en prendre occasion de comparer à l'antre du lion le trésor de Lacédémone, considérable-

ment accru par les richesses qui y entroient depuis plusieurs générations, sans en sortir. La Fontaine, dans un de ses Contes, croit en pouvoir dire autant du greffe :

> . . . . Le greffe tient bon,
> Quand une fois il est saisi des choses ;
> C'est proprement la caverne au lion :
> Rien n'en revient. . . . .

XV. *L'Oiseleur et l'Alouette.*

ABSTEMIUS, F. 3.

Le défaut de cet apologue est de manquer d'une exacte justesse dans la morale qu'il veut insinuer. Ce défaut vient de ce qu'il est dans la nature qu'un autour mange une alouette, et qu'il n'est pas dans la nature bien ordonnée qu'un homme nuise à son semblable. De plus, l'autour auroit bien pu manger l'allouette quand celle-ci n'auroit pas été prise dans le filet. (*Ch.*)

V. 4. Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

> Il est écrit qu'il ne faut faire
> Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.
>
> (*Les Rémois.*)

V. 9. Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.

Voyez combien ce vers de sentiment jette d'intérêt sur le sort de cette pauvre allouette! (*Ch.*)

V. 12. Elle sent son ongle maligne.

Maligne rime très-mal avec *machine* : c'est ce qu'on appelle une rime provinciale. (*Ch.*)

XVI. *Le Cheval et l'Ane.*

ÉSOPE, F. 125.

CETTE Fable est fort simple, et n'est susceptible d'aucune remarque intéressante. (*Ch.*)

Plutarque, dans ses préceptes de santé, fait l'application de cet apologue à l'âme de l'homme, qui, lorsqu'elle vient à s'épuiser en travaux différents, se voit bientôt obligée, à la première infirmité, d'abandonner l'étude pour souffrir avec le corps.

XVII. *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.*

ÉSOPE, F. 213. — PHÈDRE, liv. 1, F. 4.

UN chien qui est dans l'eau, trouble l'eau, et ne sauroit y voir l'ombre de sa proie; si ce chien étoit sur une planche ou dans un bateau, il falloit le dire. (*Ch.*)

Comme si, dans une Fable d'aussi peu d'étendue, et qui ne semble être amenée qu'incidentellement, il ne suffisoit pas, à toute rigueur, que ce chien ne soit pas représenté passant le fleuve à la nage, ainsi que l'ont fait Esope et Phèdre : cela seul prouve qu'en les imitant, La Fontaine a senti cette inadvertance.

XVIII. *Le Chartier embourbé.*

FAERNE, F. 190.

V. 1. Le Phaéton d'une voiture à foin.

AUCUN poète français ne connoissoit, avant La Fontaine, cet art plaisant d'employer des expressions nobles, et prises de la haute poésie, pour exprimer des choses vulgaires et même basses : c'est un des artifices qui jette le plus d'agrément dans son style. (*Ch.*)

V. 3. . . . . C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage (1).

Nivernois, dans sa Fable des *deux Exilés*, fait une assez plaisante allusion à ce passage, en parlant de la Sibérie :

Pays froid et lointain,
Où règne encor la barbarie ;
C'est pis que Quimper-Corentin,
Et c'est bien là que le Destin
Conduit les gens quand il veut qu'on enrage.

V. 9. Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux.

Chartier est ordinairement de trois syllabes. La Fontaine a étendu cette petite licence jusqu'au titre de sa Fable, peut-être afin qu'on s'en aperçût d'autant moins.

(1) Louis XIV y exiloit, dit M. Mongez, dans une note de son édition des Fables, ceux qui lui avoient déplu. Cette allusion, d'un genre un peu différent de celles qui sont familieres à La Fontaine, devient, par cette explication, très-remarquable; mais, peut-être, eût-il été nécessaire de joindre quelque fait à cette observation, ou de citer quelque exilé de conséquence.

V. 21. Hercule veut qu'on se remue.

Vers charmant, et qui méritoit de devenir proverbe comme l'est devenu le dernier vers :

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Aidez-vous seulement, et Dieu vous aidera.

(Régnier, sat. 13.)

La théologie payenne disoit que les Dieux vendent toutes choses au prix du travail, et qu'ils n'assistoient que ceux qui mettoient la main à l'œuvre : *Dii laboribus omnia vendunt ; facientes Deus adjuvat.* (Varron.)

Remarquons encore la vivacité du dialogue entre le chartier et la voix d'Hercule. *(Ch.)*

Il existe dans quelques recueils, sous le même titre du *Chartier embourbé*, une Fable attribuée à J. B. Rousseau, laquelle est plutôt un petit conte qu'un apologue, à en juger par ces vers qui contiennent la prière du noble Phaëton :

Seigneur, vous savez, de tout temps,
Combien peu je vous importune,
Et que déjà, depuis vingt ans,
Vous n'avez entendu de moi prière aucune ;
Si vous daignez prendre le soin
De m'assister en ce besoin,
Comme votre pitié bien fort vous y convie,
Dès à présent, je vous promets
De ne demander rien jamais
Et ne vous prier de ma vie.

XIX. *Le Charlatan.*

Le fond de cette Fable est un fait arrivé dans une petite ville d'Italie; mais le charlatan n'avoit fait cette promesse qu'à l'égard d'un sot, d'un stupide, et non pas d'un âne. Cela étoit moins vraisemblable, mais n'étoit pas si plaisant. Que fait La Fontaine? il charge pour rendre la chose plus comique : à la place du stupide, il met un âne, et un âne véritable; pour cela, il fait parler le charlatan même : scène entre le charlatan et le prince, et un plaisant de la cour. De ce fond, qui étoit assez médiocre, La Fontaine sait tirer des détails plaisants, et le tout finit par une leçon excellente. (*Ch.*)

Nous regrettons, pour La Fontaine et son commentateur, que cette note soit de tout point inexacte. D'abord il est très-douteux que cet apologue soit basé sur une vieille anecdote, car Bonaventure des Perriers, dans ses *Récréations*, donne le fait pour un conte. Si l'on s'en tient à sa version, la scène se passe, à la vérité, en Italie, mais ce n'est ni un sot ni un stupide que le charlatan se charge d'instruire, c'est un singe; et La Fontaine, venant à y substituer un âne, suit tout simplement le récit d'Abstemius, Fable 133, sans trop y rien changer pour le fond.

V. 1. Le monde n'a jamais manqué de charlatans.

Universus mundus histrioniam agit, dit Sénèque. *Noi siamo tutti ciarlatani*, répondit un jour une Italienne à un Marseillais, qui, la voyant débarquer, la traitoit de femme de charlatan.

V. 4. Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron.

Moins encore par les tours périlleux avec lesquels ils amusent les spectateurs, que par le mal réel qu'ils

se font à bon escient, pour accréditer leur baume ou leur antidote.

V. 7. Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud,
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne.

Le comique de cet endroit est charmant. La vivacité du tour qui introduit brusquement le prétendu orateur parlant à l'assemblée, transporte le lecteur sur la scène. Mais je remarque ici la gradation qui parvient au sommet, pour ainsi dire, tout d'une haleine. Chaque mot enchérit sur le précédent ; le discours croît et s'élève par un effort continu qui ne souffre aucune interruption. (*Crévier, Rhétor. française, art.* GRADATION.)

V. 19. Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.

De la réponse du charlatan au don de la somme, la transition est un peu brusque, et l'action de la Fable va peut-être, en cet endroit, plus vite qu'il ne faudroit. L'observation qui précède rend la chose encore plus sensible.

V. 27. Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grâce et beaucoup de prestance.

Et je voudrois bien voir la grâce qu'il aura
Au bois patibulaire, alors qu'on le pendra (1).
(*Ragotin, acte 5, scène 13.*)

---

(1) Cette pièce de *Ragotin* est une comédie, en cinq actes et en vers, de La Fontaine, aujourd'hui très-peu connue, et dans laquelle il a entassé les principales circonstances du Roman-Comique, même quelques-unes des plus triviales et des plus basses. On y trouve quelques bonnes scènes et des situations comiques. Elle fut représentée en 1684, sans beaucoup de succès, et imprimée à Paris la même année, et, depuis, plusieurs fois en Hollande ; elle ne se retrouve point dans les œuvres de son auteur, et méritoit peu d'en faire partie. Quelle qu'elle soit, cependant, elle est beaucoup moins insignifiante encore que tels autres fragments et avortons dramatiques dont l'éditeur les a surchargées originairement et à toujours.

V. 33. Servît à certains Cicérons,
Vulgairement appelés larrons.

Cicéron employé ici par antonomase, figure par laquelle on fait exprimer une idée générale à un nom propre. Plus haut, dans cette même Fable, tel autre charlatan affiche par la ville qu'il est un passe Cicéron. La Fontaine se joue des noms, comme des événements fameux, pour les adapter à ses récits, et toujours avec une grâce particulière.

V. 35. L'autre reprit, avant l'affaire :
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Comme dit aussi Molière, *en attrapant du temps à tout on remédie.* Mais cette réplique, excellente en soi, manque peut-être ici de vraisemblance, en tant qu'adressée à un courtisan que le zèle de la maison de son maître devoit dévorer au point de faire pendre sur l'heure l'insolent qui se jouoit avec cette impudence de sa crédulité. Dans les vieilles sources dont cette Fable est tirée, notre homme l'adresse à un de ses amis, qui lui témoignoit ses craintes sur les suites de sa téméraire entreprise : c'est la marche naturelle.

Il y a dans un recueil intitulé *Poésies anciennes et modernes* (1781, 2 vol. in-12), un assez joli conte d'un M. Bosquillon, intitulé l'*Adroit Esclave*, qui paroît avoir été fait sur cet apologue. Cet esclave, nommé Frégose, Génois d'origine, tombé au pouvoir d'un cruel vizir, a le malheur de casser un verre en le servant. « Rien que la mort n'étoit capable d'expier ce forfait. » En conséquence, ordre est donné de l'empaler. Dans cette extrémité, le pauvre malheureux demande quelque répit, ayant, dit-il, un secret d'importance à révéler ; et ce secret, c'est que, par attachement pour son maître, il s'étoit appliqué, depuis sa captivité, à apprendre à parler à son éléphant.

La nouveauté du fait effarouche d'abord.

Mais le vizir finit par se persuader que la chose, toute

merveilleuse qu'elle paroît, peut très-bien cependant avoir lieu, et que le Destin réservoit sans doute ce rare événement à sa fortune. Comme ici, le professeur demande au moins dix ans, ce qu'on lui accorde, pour conduire son élève en licence; et de plus, il entreprend

De donner en public sa bizarre leçon.
. . . .
Un jour qu'on en sortoit, certain ami fidèle,
Demeuré le dernier, lui dit confidemment:
Frégose, as-tu compris de ton engagement
La conséquence naturelle,
Et du vizir trompé le fier ressentiment?
Ne te souvient-il plus de ce bouc trop crédule,
Descendu dans un puits pour se désaltérer,
Qui fut par le renard traité de ridicule
Pour n'avoir pas prévu l'endroit de s'en tirer?
Va, va, j'ai tout prévu, lui répondit Frégose:
Dix ans, à ton avis, sont-ils si peu de chose?
La mort prendra le soin de dégager ma foi,
Dans ce délai qu'on donne à mon expérience,
Et réduira sous sa puissance
L'éléphant, le vizir ou moi.

XX. *La Discorde.*

CORROZET, l'Hécatongraphie, *la Discorde.*

BONNE satire de l'humanité en général; puis vient la satire de la société, de l'homme civilisé, qui n'a fait, par les conventions sociales, que multiplier les sujets de discorde. La Fontaine ne sort pas du ton de la plus simple bonhomie; et c'est ce qui rend cette Fable si piquante. La difficulté de loger la déesse, parce qu'il n'y avoit pas de couvent de filles, est un trait imité de l'Arioste, qui la loge chez des moines; mais La Fontaine, qui vouloit la loger chez les époux, a su tirer parti de cette imagination de l'Arioste. (*Ch.*)

V. 7. Elle et Que-si-que-non, son frère,
Avecque Tien-et-mien, son père.

Et du tien et du mien naquirent les procès.
(*Régnier, sat.* 6.)

Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux.
(*Boileau, sat.* 11.)

Le 15e. numéro de la 1re. année du *Magasin Encyclopédique* offre, dans un article signé A. M. B., des réflexions très-judicieuses sur cette Fable, où l'on prétend trouver le germe des paradoxes de Rousseau contre la civilisation, et dans lesquelles on s'élève surtout contre les traits que son auteur se permet sur le mariage. Voici qui peut y servir de correctif:

L'amour de ces objets qu'on suit dans la jeunesse,
Ne produit rien d'égal aux plaisirs infinis
Que cause un nœud sacré dont les cœurs sont unis.
Tu sais que les douceurs jamais ne s'en corrompent;
Au lieu que ces amours, dont les charmes nous trompent,
Jamais à bonne fin ne peuvent aboutir.

(*La Fontaine*, l'Eunuque, *acte* 5.)

C'est dans cette Fable que La Motte a pris l'idée principale de son apologue de *la Paix*; mais il est juste de convenir, en même temps, que c'est un des plus heureux de son recueil, pour le fond et l'agrément des détails; et s'il étoit vrai, comme dit La Harpe, qu'une douzaine de Fables de La Mottte soit encore ce qu'on a publié de mieux depuis La Fontaine, cette Fable seroit assurément une de celles dans le cas de justifier cette opinion.

XXI. *La jeune Veuve.*

Cette Fable est tirée d'un ancien Fabliau de Gautier Lelong, qu'on retrouve dans le 3e. vol. du recueil de Legrand. « Dans ce conte, dit M. Clément, les soins « que prend la jeune veuve pour s'attirer un nouveau « mari sont décrits avec une extrême vérité. Il n'y « manque pas un trait essentiel. La Fontaine a mis « dans sa jolie Fable de *la Jeune Veuve*, qu'il a fait « d'après ce Fabliau, plus de finesse et de grâce, mais « non plus de vérité et de comique. » (*Année Littér.*, 1780, *tom.* 5, *pag.* 169.)

Venons aux notes de Chamfort.

Le seul défaut de cette Fable, c'est de n'en être pas une. C'est une pièce de vers charmante; le prologue est plein de finesse, de naturel et de grâce. Tous ceux qui aiment les vers, et La Fontaine, le savent presque par cœur.

Le discours du père à sa fille est à la fois plein de sentiment, de douceur et de raison. La réponse de la jeune veuve est un mot qui appartient encore à la passion, ou, du moins, y paroît appartenir. La description des divers changements que le temps amène dans la toilette de la veuve, ce vers:

Le deuil enfin sert de parure,

et enfin, le dernier trait:

Où donc est le jeune mari?

on ne sait ce qu'on doit admirer davantage. C'est la perfection d'un poète sévère avec la grâce d'un poète négligé. (*Ch.*)

Nous avons recueilli cette note manuscrite de l'exem-

plaire d'Horace du poète Le Brun, sur ce vers du prologue de cette Fable :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

« Je ne connois, dans notre langue, que ce vers du « bon La Fontaine qui puisse soutenir la comparaison « avec cette finale (1). Il ne lui cède en rien du côté du « sentiment, du tour philosophique; et peut-être lui « est-il supérieur par l'image qu'il présente. On trouve « bien, dans l'*Art d'aimer* d'Ovide, cette expression : « *lentescunt tempore curæ*, qui répond à la pensée « qu'il renferme : les chagrins s'adoucissent par le temps; « tout le monde sait cela, et La Fontaine n'avoit pas « besoin d'Ovide pour le lui apprendre. Ainsi, qu'on « n'aille pas mal-adroitement opposer, quelque jour, « à son vers de génie, ce misérable hémistiche. »

---

(1) Celle de la troisième strophe de l'ode 16e. du second livre :

. . . . *Laqueata circum*
Tecta volantes.

En parlant des soucis.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ÉTUDES

SUR

LA FONTAINE.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE PREMIERE.

Les Animaux malades de la peste (1).

CETTE seconde partie s'ouvre par le plus beau des apologues de La Fontaine, et de tous les apologues. Outre le mérite de l'exécution, qui, dans son genre, est aussi parfaite que celle du *Chêne et le Roseau*, cette Fable a l'avantage d'un fonds beaucoup plus riche et plus étendu, et les applications morales en sont bien autrement importantes. C'est presque l'histoire de toute société humaine.

Le lieu de la scène est imposant : c'est l'assemblée générale des animaux ; l'époque en est terrible, celle d'une peste universelle ; l'intérêt, aussi grand qu'il peut être dans un apologue, celui de sauver presque tous les êtres *hôtes de l'univers sous le nom d'animaux*, comme a dit La Fontaine dans un autre endroit; les discours des trois principaux personnages, le lion,

(1) Voyez, pour l'indication des sources d'où cette Fable est tirée, les remarques immédiatement après l'examen suivant, qui est tout entier de Chamfort.

le renard et l'âne, sont d'une vérité telle, que Molière lui-même n'eût pu aller plus loin. Le dénouement de la pièce a, comme celui d'une bonne comédie, le mérite d'être préparé sans être prévu, et donne lieu à une surprise agréable, après laquelle l'esprit est comme forcé de rêver à la leçon qu'il vient de recevoir, et aux conséquences qu'elles lui présentent. Passons aux détails.

L'auteur commence par le plus grand ton : *un mal qui répand la terreur*, etc. C'est qu'il veut remplir l'esprit du lecteur de l'importance de son sujet; et de plus, il se prépare un contraste avec le ton qu'il va prendre dix vers plus bas.

V. 13. Les tourterelles se fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joie.

Quel vers que ce dernier ! et peut-on mieux exprimer la désolation que par le vers précédent : *les tourterelles se fuyoient !* Ce sont de ces traits qui valent un tableau tout entier.

Il paroît, par le discours du lion, qu'il en agit de très-bonne foi, et qu'il se confesse très-complétement. Remarquons pourtant, après, ce grand vers :

V. 28. Même il m'est arrivé quelquefois de manger,

puis ce petit vers :

Le berger.

Il semble qu'il voudroit bien escamoter un péché aussi énorme. On se rappelle cet acteur qui, dans *Dupuis et Desronais*, escamote par sa prononciation le mot de *cette petite fille* (*ste p'tite fille*).

Voyez ensuite ce scélérat de renard, ce maudit flatteur, qui ôte à son roi le remords des plus grands crimes.

V. 37. . . . . Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Puis vient ce trait de satire contre l'homme et ses prétentions à l'empire sur les animaux ; reproche qui

est assez grave à leurs yeux pour justifier leur roi d'avoir mangé le berger même; aussi le discours du renard a un grand succès.

Je ne dirai rien des grandes puissances qui se trouvent innocentes; mais pesons chaque circonstance de la confession de l'âne.

V. 49. . . . . J'ai souvenance

La faute est ancienne.

Qu'en un pré de moines passant.

Il ne faisoit que passer; l'intention de pécher n'y étoit pas : et puis un pré de moines. La plaisante idée de La Fontaine d'avoir choisi des moines, au lieu d'une commune de paysans, afin que la faute de l'âne fût la plus petite possible, et sa confession plus comique!

V. 56. Un loup, quelque peu clerc. . . . .

Voilà la science et la justice aux ordres du plus fort, comme il arrive, et n'épargnant pas les injures : *ce pelé*, *ce galeux*, etc.

Enfin vient la morale, énoncée très-brièvement.

V. 63. Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Non seulement les jugements de cour, mais les jugements de ville, et, je crois, ceux de village. Presque partout, l'opinion publique est aussi partiale que les lois; partout on peut dire, comme Sosie dans l'*Amphitrion* de Molière :

Suivant ce que l'on peut être,
Les choses changent de nom.

(*Ch.*)

Voici présentement quelques remarques isolées que nous ont procurées nos recherches, mais qu'il ne convenoit pas d'entremêler à l'examen suivi qu'on vient de lire.

François Philelphe (1), Jean Raulin (2), l'un savant, l'autre prédicateur du 15e. siècle; Fr. Habert (3), poète français du second âge; le Jésuite Herman Hugon (4), sont ceux qui, à notre connoissance, ont traité ce sujet avant La Fontaine. Auquel d'entr'eux est-il redevable de son apologue? c'est ce qu'il n'est pas très-facile de démêler : car toutes ces sources, si ce n'est peut-être la dernière, sont aussi obscures les unes que les autres, et peu différentes entr'elles. Il seroit, au fond, très-possible qu'il ne lui ait été suggéré que par le commerce des savants ses contemporains, parmi lesquels il avoit de la célébrité (voir le *Ménagiana*). Au reste, la manière dont La Fontaine entre dans son sujet, la peste surtout qu'il donne pour cause de la prétendue pénitence des animaux, fondée, chez ces vieux auteurs, sur des motifs tout différents, sont autant de traits de génie qui lui appartiennent en propre, et qui équivalent presque au mérite de l'invention.

V. 1. Un mal qui répand la terreur, *etc.*

Ce début offre un bel exemple de la figure que les

---

(1) Ses Fables en vers latins ont paru à Venise en 1445, sous le titre de *Philelphi poetæ clarissimi Fabulæ*. Elles furent traduites en partie par Baudouin, de l'Académie française, et imprimées en 1683. Ce livre manque à la plupart des bibliothèques, et la traduction de Baudouin, qui les a fait connoître, est d'une date postérieure à la seconde partie des Fables.

(2) *Raulin itinerarium Paradisi complectens Sermones de Pœnitentia*, 14e. sermon. Et bien singulièrement inspiré le poète qui fût allé se perdre dans ces gothiques mysticités pour en tirer un sujet d'apologue!

(3) Ce poète a composé des Fables dont trois, y compris celle-ci, sont insérées dans le tome 5 des *Annales poétiques*. Elles étoient jusque-là tout-à-fait ignorées, et l'on ne sait encore où l'éditeur les a prises.

(4) Dans *Frischlini Facetiæ selectiores*, Amst. 1651.

rhéteurs appellent suspension. Il a fourni à M. Delille l'idée de ces vers, qui sont de sa part un hommage direct à notre poète :

Il fait naître, il nourrit *(l'air)* ce monstre détesté,
Des fléaux le plus grand, des maux le plus funeste,
Que La Fontaine, enfin, tremble à nommer.... la peste.
(Les Trois Règnes, chant 2.)

V. 9. On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie.

Peinture empruntée de Virgile, qui, dans une calamité semblable, représente les animaux également indifférents à leurs premiers besoins :

Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ,
Victor equus fontesque avertitur. . . . . .
(Georg., *lib.* 2, *v.* 494.)

V. 28. Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Contre l'opinion de Chamfort, Chabanon, son confrère à l'Académie, et qui sans doute avoit eu connoissance de ses remarques, s'exprime ainsi sur ce passage : « Ce petit vers est, dit-on, ménagé habilement pour « diminuer l'aveu que le lion fait de ses torts ; il glisse « dessus rapidement, il ose à peine y toucher. Pour « douter que le poète ait eu cette intention, peut-être « il suffiroit d'observer qu'il n'en eut aucune dans mille « endroits où il a employé un vers de la même mesure. « D'un autre côté, le but de cet apologue étant de faire « voir que l'homme puissant, que le lion peut tout « commettre impunément, il ne s'agit pas de lui faire « pallier l'énormité de ses fautes : il n'en prend pas la « peine, il n'en a pas besoin. C'est donc plutôt dans le « discours de l'âne que le petit vers eût été placé, s'il « avoit l'efficacité qu'on lui suppose.... » (*Considérations sur les langues.*)

V. 34. Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi.

Pesselier, dans sa Fable du *Lion et les Animaux*,

la meilleure, peut-être, de son recueil, suppose que *le roi de ces gens-là* veut qu'en plein conseil chacun lui dise ses défauts, et chacun, comme ici,

D'envisager sous un jour favorable
Tous ceux qu'en lui le lion croyoit avoir.

Comme ici, prenant lui-même à tâche de s'accuser :

Je suis (*dit-il*) cruel, inexorable.
Ah! sire, dites juste, et c'est votre devoir.
Une justice inaltérable
Sur tout ce qui la blesse est prompte à s'émouvoir.

Je suis fier.... la fierté sied bien aux grandes âmes.

Pour les moindres écarts je jette feux et flammes....
Vous savez maintenir le souverain pouvoir.

Ma figure est terrible, et même il n'en est guères
Que l'on craigne, dit-on, autant d'apercevoir....
Eh! laissons la figure à des hommes vulgaires :
Croyez, sire, qu'un potentat
Est aimable, savant et sage par état.

V. 43. Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.

Ainsi parla le tigre, et tyrans d'applaudir.
(*M. Grenus, Fables diverses, liv.* 1, *fab.* 15.)

V. 49. . . . . J'ai souvenance.

Ce mot de *souvenance* a là un air de bonhomie que *souvenir* n'auroit pas. Ce sont de ces délicatesses qu'il faut sentir, et qu'on ne peut guère analyser (1). Crévier, dans sa Rhétorique (2), cite ce passage comme un des exemples les plus fins et les plus délicats de l'hyperbole, comme figure de diminution. Tout concourt à atténuer la faute, le lieu où le délit a été commis, la force de la tentation, la légèreté de la matière.

V. 50. . . . . . Qu'en un pré de moines passant,
. . . .
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Une particularité très-digne de remarque, c'est que cette circonstance si plaisante du pré de moines, que le

(1) M. Clément, 2e. lettre à Voltaire.
(2) Tome 2, page 194.

pauvre âne s'accuse d'avoir traversé non sans avoir pu résister à la tentation d'en tondre au moins la largeur de sa langue, n'est rapportée par aucun des vieux auteurs que nous avons cités; chez eux, sa pécadille est d'avoir mangé du foin tombé d'un charrette; ailleurs, un peu de froment, ou bien encore la paille que son conducteur avoit mise dans ses sabots, etc. La Fontaine auroit-il pris l'idée de cette bizarre circonstance dans ce trait de l'histoire de Clovis, qui fit mettre à mort, comme coupable de profanation sacrilége, un soldat qui avoit coupé de l'herbe dans l'enclos d'une église de St.-Martin? Il étoit plus malin qu'on ne pense, le bonhomme.

Batteux a fait, dans son *Cours de Belles-Lettres*, une analyse raisonnée de cette Fable, dont nous n'avons rien emprunté, mais qui se retrouvera à la fin du volume.

II. *Le mal marié.*

ÉSOPE, F. 93.

V. 1. Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme.

CETTE pensée, qui n'est qu'une légère extension de la maxime de Périandre, *numquam discedat utile à decoro*, appliquée au mariage, va se trouver développée sous les mêmes rapports, avec quelqu'agrément, et sans trop de prolixité, dans ces vers de La Mothe, qui de son côté paroît en avoir emprunté la matière du prologue d'un des contes de Bocace.

Veut-on que je prenne une femme:
Je veux trouver ensemble et jeunesse et beauté;
L'esprit bien fait, une belle âme,
Délicatesse avec simplicité,
Cœur sensible sans jalousie,
Vivacité sans frénésie,
Sagesse, agrément et santé;

Enfin, pour la rendre parfaite,
A toutes les vertus joignez tous les appas :
Trop heureux, cependant, de ne la trouver pas!

Scarron dit plaisamment, dans son style burlesque, à madame de R*** :

. . . . Sans bonté,
Je me mocque de la beauté;
Et je tiens pires que Gorgonnes
Les belles qui ne sont pas bonnes.

V. 7. J'ai vu beaucoup d'hymens : aucuns d'eux ne me tentent.

Ce riche, quoique jeune, avoit vu dans le monde
Beaucoup d'hymens brillants, peu qui l'eussent tenté.

(*M. Aubert, conte de* l'Accordée de village.)

V. 10. Les quatre parts aussi des humains se repentent.

Selon La Bruyère, « il y a peu de femmes si parfaites « qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins « une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver « heureux celui qui n'en a point. »

« Ce qu'il s'en voit si peu de bons, dit quelque part « Montaigne, en parlant du mariage, est signe de son « prix et de sa valeur; à le bien façonner et à le bien « prendre, il n'est point de plus belle pièce en notre « société; nous ne pouvons nous en passer, et nous l'al- « lons avilissant. »

La Fontaine avoit été marié comme à son insu; il paroît même, dans les premiers vers de cette Fable, qu'il avoit oublié tout-à-fait sa femme. La Bruyère vivoit dans le célibat; Montaigne a subi librement, et par choix, le joug de l'hymen. Qui mérite ici le plus de croyance?

V. 19. Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.

L'expression de ces vers est pleine de naïveté; et présentement il est très-possible que La Fontaine n'ait eu besoin, pour les écrire, que de se rappeler les pro-

pres paroles de sa femme. Ce que la tradition nous a conservé du caractère de ces deux époux, et de la manière dont ils vivoient ensemble, rend la chose assez vraisemblable. Un mal marié s'il en fut onc, c'est Socrate : c'est bien pour lui que Xantippe étoit un *diable en femme travesti*. Comment, lui disoit Alcibiade,

> Comment pouvez-vous vivre avec cette mégère?
> . . . .
> — D'une rare vertu je lui suis redevable :
> Elle m'apprend à vivre avec mes ennemis.

Cet extrait de la Fable intitulée *Socrate et Xantippe*, chez Le Brun, peut suppléer à ce qui manque à celle de La Fontaine du côté de la morale, dans un sujet analogue. Ce défaut de moralité est sans doute ce qui a fait dire à Chamfort que cette Fable n'en est point une, mais seulement une aventure fort commune qui ne méritoit guère d'être rimée.

III. *Le Rat qui s'est retiré du monde* (1).

V. 1. Les Levantins, en leur légende,

On verra à la fin pourquoi La Fontaine met le lieu de la scène dans le Levant. *(Ch.)*

V. 2. Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
. . . .
Se retira. . . . .

Remarquez ces expressions qui appartiennent à la langue dévote. C'est ainsi que Molière met tous les termes de la mysticité dans la bouche du Tartufe. *(Ch.)*

---

(1) La Fontaine peut bien avoir pris l'idée de la profonde retraite que s'est choisie le rat de sa Fable, dans les aventures de Zirac, racontées par Pilpay; mais c'est tout: le reste lui appartient en propre.

V. 5. La solitude étoit profonde.

Ces mots, si simples, si usités, deviennent plaisants ici, parce que cette solitude étoit un vaste *fromage*. (*Ch.*)

V. 9. . . . . Il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?

Quelle modération! (*Ch.*)

V. 11. . . . . Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Allusion bien mesurée à ceux qui ont renoncé aux biens du siècle. (*Ch.*)

V. 13. Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat, *etc.*

Otez des huit vers suivants ces mots de *rats*, *chats*, *Ratopolis*, vous croiriez qu'il s'agit d'une grande république, et que c'est ici une narration de Vertot ou de Rollin. (*Ch.*)

V. 25. Les choses d'ici-bas ne me regardent plus.

Nous avons vu, plus haut, le prétexte de la dévotion cacher le goût de toutes les jouissances. Nous voyons l'égoïsme et la dureté monacale cachés sous l'air de la sainteté. C'est après avoir parlé du ciel qu'il ferme la porte à ces pauvres gens. L'auteur du *Tartufe* dut être bien content de cette petite Fable. C'est vraiment un chef-d'œuvre. Un goût sévère n'en effaceroit qu'un seul mot, c'est celui d'*argent*, dans le récit du voyage des députés : il falloit un terme plus général, celui de *provisions*, par exemple. (*Ch.*)

V. 35. Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

C'est pour cela qu'il a mis la scène dans le Levant. Que de malice dans la prétendue bonhomie de ce vers! (*Ch.*)

Dardenne, dans sa fable du *Cavalier et le Moine*(1), dit, d'après La Fontaine :

Près de lui passe un moine charitable :
En est-il d'autre? . . . .

M. Aubert s'est encore approprié ce trait dans sa Fable de l'*Araignée et les Mouches*, où il montre celles-ci passant à travers la toile, tandis que les moucherons y demeurent, canaille qui paya pour les autres.

Ce récit peint les gens de lois,
J'entends ceux du Japon, du Turc ou des Chinois;
Je n'ai garde, vraiment, de m'attaquer aux nôtres.

Pignotti, qui a imité la Fable de La Fontaine qui nous occupe, l'a renfermée dans un cadre tout-à-fait ingénieux. Ce poète, parlant en son nom, suppose que dans son enfance, sa bonne, filant au coin du feu, lui contoit, pour l'amuser, toutes sortes de belles histoires, telles que le combat des rats et des grenouilles, les faits et dits mémorables du loup et du renard, etc., etc.; qu'enfin *Il étoit une fois un rat*.... Du reste, c'est la traduction de la Fable dont il est ici question, et, comme on doit s'y attendre, avec quelques agréments dans le genre italien; mais voici comment il la termine :

O cara nonna mia! le dissi allora,
Il vostro topo e tutto fra Pasquale,
Che nella citȧ tacito dimora,
Ch' ha un pancia si grossa e si badiale,
Che mangia tanto e predica di digiuno,
Che chiede sempre e nulla da a nessuno.
Taci, la buona vecchia allor grido:
O tristarello! o chi a pensare a male
Contro d'un religioso t'insegno,
Ed a sparlar cosi di fra Pasquale?
O mondo tristo! o mondo pien' d'inganni!
Ah! la malizia viene avanti gli anni.

« Eh! mais, ma bonne, lui dis-je à l'instant, votre « rat, c'est en tout frère Pascal, ce moine qui vit retiré « dans la ville, qui a une si large, une si grosse panse,

(1) Liv. 1, fab. 22.

« qui mange tant et prêche toujours le jeûne ; qui de-
« mande sans cesse et ne donne rien à personne... Paix
« donc, petit malheureux ! me crie alors la vieille ; qui
« t'a appris à mal penser d'un saint religieux, et à mé-
« dire ainsi de frère Pascal ? O siècle maudit et cor-
« rompu ! Ah! la malice n'attend pas les années. »

Il est curieux d'observer ici que l'auteur italien, sous l'influence immédiate de l'Eglise, n'a pas eu le même scrupule que La Fontaine, en pays privilégié, si toutefois on peut traiter de scrupule la maligne réticence dont il se sert. Quoi qu'il en soit, l'application naïve et soudaine que fait de cette Fable un enfant, à un moine du voisinage, est un trait beaucoup plus piquant encore et plus direct. Que conclure de tout cela ? que les temps étoient alors déjà bien changés.

La Harpe s'étend fort au long sur cette Fable dans son *Cours de Littérature* ; mais ses remarques ayant beaucoup de rapport avec celles de Chamfort, nous avons cru pouvoir nous dispenser d'en faire usage.

IV. *Le Héron* (1).

V. 1. Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.

Ces deux vers peignent en même temps à notre esprit, à nos yeux et à nos oreilles. Voltaire, cependant, regardoit comme une puérilité cette répétition du mot *long*, et par là s'est attiré cette apostrophe un peu dure

---

(1) Cette Fable et la suivante peuvent passer pour être entièrement de La Fontaine, si elles n'ont d'autre type que celle de Camerarius qui a pour titre : *Gulæ deditus*, page 242 de son recueil. C'est du moins la seule, à notre connoissance, qui paroisse y avoir quelque rapport. On y voit un gourmand qui, invité d'un grand repas à la campagne, rencontre, chemin faisant, une poire que, loin de ramasser, il dédaigne d'une manière outrageante ; mais un torrent qu'il avoit à passer s'étant enflé subitement, l'oblige de

de la part de M. Clément : « Vous traitez, lui dit-il,
« de puérilité la répétition du mot *long*, qui fait la peinture la plus naturelle et la plus sensible du héron, « qui est effectivement tout en pieds, en bec et en cou. « Il est singulier que vous regardiez comme puéril ce « qui est une beauté pour les esprits les plus éclairés. « Que le commun des lecteurs n'aperçoive pas ces sortes « de beautés, à la bonne heure ; mais qu'un homme « comme vous les traite de négligence, cela fait douter « que vous soyez parfaitement instruit de tous les secrets « d'un art que vous avez pourtant cultivé toute votre « vie. (4e. *lettre à Voltaire*, *pag.* 23.)

On trouve une imitation assez plaisante de ce vers pittoresque dans un fragment du poëme de *Michel et Michau*, par Turgot, cité dans le 3e. volume de la correspondance de la Harpe :

Un peu plus loin sortoit d'une simarre
Un teint blafard, surmonté d'un poil blond,
Un plat visage, *emmanché d'un col long.*

V. 7. Le Héron en eût fait volontiers son profit.

Le galant en eût fait volontiers son repas.
(Le Renard et les Raisins.)

V. 12. Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau...

A l'occasion de ce mot *l'oiseau* qui finit ce vers et qui commence une autre phrase, je ferai quelques remarques, que j'ai omises jusqu'à présent, sur la versification de La Fontaine. Nul poète n'a autant varié la sienne par la césure et le repos de ses vers, par la manière dont il entremêle les grands et les petits, par celle dont il croise ses rimes. Rien ne contribue autant à sauver la poésie française de l'espèce de monotonie qu'on lui reproche. Le genre dans lequel La Fontaine a écrit est celui qui se prètoit le plus à cette variété de mesure

---

rétrograder à jeun, et il est tout heureux et tout aise de retrouver sa poire, qu'il essuie avec précaution, bien misérable soulagement pour un ventre affamé, et bien plus misérable invention encore comme sujet d'apologue à opposer aux deux suivants !

de rimes et de vers ; mais il faut convenir qu'il a été merveilleusement aidé par son génie, par la finesse de son goût et la délicatesse de son oreille. (*Ch.*)

M. Grenus paroît s'être souvenu assez à propos du passage objet de cette remarque. Un agneau trop délicat, dont l'herbe étoit peu le fait, avoit passé avec indifférence à travers une prairie délicieuse :

Il lui falloit du serpolet.
Pourtant, après un long trajet,
L'appétit vint. L'agneau trouva quelque racine :
Moi je ferois, dit-il, si chétive cuisine!
J'aimerois mieux mourir de faim.
Suivons, suivons notre chemin.
Enfin, n'en pouvant plus, las, accablé de peine,
Le soir, il se tint fort heureux
De ronger l'écorce d'un chêne,
Et d'étancher sa soif dans un bourbier fangeux.

(*Fables pour l'Enfance, liv.* 1, *fab.* 13.)

Il faut savoir, pour l'intelligence de ce dernier trait, que l'agnelet avoit encore fait, auparavant, le dédaigneux devant une rivière dont il n'avoit pas trouvé l'onde assez limpide.

V. 29. On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
(*La Poule aux OEufs d'or.*)

V. *La Fille.*

V. 4. Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.

La Fontaine a raison d'attacher son lecteur sur le bon esprit de cette jeune personne qui a songé à tout. Mais que de grâce dans cette précision : *notez ces deux points-ci.* (*Ch.*)

V. 25. Sans chagrin, quoiqu'en solitude.

Pourquoi donc le dit-elle? pourquoi y pense-t-elle? La Fontaine nous le dit plus bas, vers 40 :

Le désir peut loger chez une précieuse. (*Ch.*)

V. 30. Déloger quelques Jeux, quelques Ris, puis l'Amour.

Peut-on exprimer avec plus de grâce cette idée si peu agréable en elle-même? (*Ch.*)

V. 32. . . . . . Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.

. . . . . . Vous n'aurez pas toujours
Ce qui vous rend si fière et si fort redoutée;
Caron vous passera sans passer les Amours:
Avant ce temps-là même ils vous auront quittée.

Avis itératif du bonhomme à une belle insensible, dans sa comédie de *Climène.*

V. 34. Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer: que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!

Remarquer ici l'adresse avec laquelle La Fontaine fait passer cette expression hardie de *ruines du visage*, à la faveur de la comparaison qu'il établit. C'est par suite de cette métaphore qu'il représente l'aînée des sœurs de Psyché « comme ayant dans sa personne des répa« rations à faire de tous côtés. » (*Liv. 2.*)

V. 37. Sa préciosité changea lors de langage.

Ce mot est employé si naturellement, qu'on ne songe pas qu'il est nouveau, et peut-être de l'invention de La Fontaine (1). On sait que le mot *précieuses* se pre-

---

(1) Ce mot n'étoit alors ni tout-à-fait nouveau, ni de l'invention de La Fontaine; car l'abbé d'Olivet, dans son *Histoire de l'Académie française*, date la première édition de la seconde partie du recueil de La Fontaine, où se trouve cette fable, de l'année 1679; et il est à remarquer que ce mot *préciosité* se trouvoit dans la seconde partie des observations de Ménage sur la langue française, volume publié dès 1676; que ce mot, même, y est employé trois à quatre fois, à l'égard du P. Bouhours, pour lui reprocher son purisme affecté. Voy. les pag. 210, 448 et 458 des Observ. de Ménage. (*Observation extraite d'une lettre de M. Boissonnade à M. Lenoir La Roche*, Mercure *du 30 messidor an 5.)*

noit d'abord en bonne part : il vouloit dire simplement des femmes distinguées par l'agrément de leur conversation et par leurs connoissances. En effet, de telles femmes sont d'un grand prix. Mais ce mérite devint bientôt une prétentiou, et plusieurs se rendirent ridicules. On distingua alors différentes espèces de précieuses, mais le nom fut encore respecté. Molière même, pour ne pas se brouiller avec un corps si dangereux, appela précieuses ridicules celles qu'il mit sur la scène. Depuis ce temps, ce mot de *précieuse* se prit en mauvaise part, et c'est en ce sens que La Fontaine s'en sert dans cette petite historiette qu'il lui plaît d'appeler une Fable. (*Ch.*)

V. 42. Se trouvant, à la fin, tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

« C'est, dit encore ailleurs La Fontaine, l'humeur « de beaucoup de filles d'aimer mieux avoir un méchant « mari, que de n'en point avoir du tout. » (*Psyché, liv. 1.*) A l'égard du mot *malotru*, on l'écrivoit jadis *malostru*, en Languedoc on dit *malestruc* : ce qui prouve qu'il vient de *male instructus*, et non de *male tornatus*, comme quelques-uns l'ont prétendu ; assertion que confirme encore ce passage de Régnier :

. . . . C'est vous, malautru,
Qui faites le savant. . . . . . .

(*Satire* 10, *v.* 373.)

VI *Les Souhaits.*

Marie de France, Fab. du *Villain et le Follet.* Voy. le 4e. tom. des Fabliaux de Legrand-d'Aussy, pag. 227.

V. 1. Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.

Le P. Schott raconte avec gravité qu'on voyoit autrefois quantité d'esprits dans les maisons, où ils faisoient ce qui étoit nécessaire, pansoient les chevaux, portoient le bois, l'eau, balayoient les chambres, etc. (*Physica curiosa, lib.* 1.)

V. 39. . . . . . . Comment ranger cette chevance?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!

Ailleurs :

. . . . Le soin de conserver
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.
(*Liv.* 10, *fab.* 5.)

Qu'on reconnoît bien là le poète insouciant, *mangeant son fonds après son revenu*, et qui, comme dit un des historiens de sa vie, n'a jamais passé de baux avec ses fermiers, et alloit, chaque année, vendre une partie de sôn bien!

V. 43. Les grands seigneurs leur empruntèrent.

Comme La Fontaine glisse cette circonstance avec une apparence de naïveté ! (*Ch.*)

V. 53. Avec elle ils rentrent en grâce.

Ne diroit-on pas que c'est une souveraine, à la clémence de laquelle il faut recourir quand on a fait l'imprudence de la quitter pour la Fortune? (*Ch.*)

V. 47. . . . . Heureux les indigents!
. . . .
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse:
Retirez-vous, trésors, fuyez; et toi, déesse,
Mère du bon esprit. . . . .

On voit encore ici que La Fontaine parle d'abondance de cœur; c'est le sentiment qui anime ici son style, et lui inspire cette invocation. (*Ch.*)

La Fontaine, au commencement de cette Fable, a établi que le Follet étoit l'ami de ces bonnes gens, et s'intéressoit véritablement à eux. Cependant le Follet n'a aucun regret qu'ils aient perdu cette abondance tant désirée; il en est, au contraire, fort aise, parce qu'il voit qu'ils seront plus heureux dans la médiocrité. Peut-on rendre la morale plus aimable et plus naturelle! (*Ch.*)

VII. *La Cour du Lion.*

RÉGNIER, 1re. partie, F. 33.

V. 15. Quel Louvre! un vrai charnier dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. . . . .

Par cent cruels repas cet antre diffamé
Se trouvoit en tout temps de carnage semé.

TELLE est la peinture que fait ailleurs La Fontaine de l'antre d'un autre lion (1), et qui pourroit servir de développement à celle-ci, si elle en avoit besoin.

V. 18. . . . . Le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité,
Et, flatteur excessif, il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'antre et cette odeur.

Il manque ici un vers pour rimer à *colère*. Coste, dans son édition de 1748, joint à ce passage une très-

(1) Poëme de la Captivité de St.-Malc.

longue note, où il conclut que la narration étant claire et complette, il ne sert de rien de s'embarrasser, en faveur de la rime, d'un vers inutile ou peu nécessaire : ce sont ses propres termes ; ce qui, pour le dire en passant, n'est pas mal *singer* le singe de la présente Fable. Au surplus, il propose, pour suppléer à cette omission, le vers suivant :

> *Par une extrême ardeur de plaire,*
> Le singe approuva, *etc.* . . . .

digne, à tous égards, des raisons qu'il allègue pour excuser l'inadvertance de son auteur.

M. Aubert, à son tour, propose cette leçon :

> . . . . Le monarque, irrité,
> L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
> Le singe approuva fort *cette action sévère,*
> Et, flatteur excessif, il loua la colère, *etc.*

(*Journal des Beaux-Arts, mai* 1772.)

On voit qu'il n'y a qu'un mot de changé, celui de *sévérité*, auquel on substitue *action sévère*, chose au fond si simple et si indifférente, qu'il y a vraiment lieu de s'étonner comment cette leçon n'est pas venue à l'idée du poète. Il en est de même d'un autre vers, toujours resté sans rime, dans *le Lutrin vivant* de Gresset, petite lacune qui n'a été découverte, pour ainsi dire, et qu'on n'a remplie d'une manière satisfaisante, que depuis très-peu de temps. Au moins, pour ce passage de La Fontaine, on avoit une ressource, dont bien des éditeurs ont usé, celle de l'écrire ainsi :

> Le monarque, irrité,
> L'envoya chez Pluton faire
> Le dégoûté.

Observons encore que M. Aubert, pour s'être appesanti sur ce passage, en offre, dans ses Fables, de fréquentes réminiscences : tantôt c'est sultan Léopard, grand rê-

veur, qui, si quelqu'un s'avisoit de traiter ses songes de mensonges,

Vous l'envoyoit là-bas faire le raisonneur.
(*Liv.* 5, *fab.* 5.)

Autrefois, c'est un cornac qu'un éléphant, las de l'entendre lui reprocher un méfait, envoie

Chez Pluton demander justice.
(*Liv.* 8, *fab.* 15, *etc.*, *etc.*)

V. 26. Ce monseigneur du Lion-là
Fut parent de Caligula.

La note de Coste qui est au bas de la page n'explique rien. Caligula étoit non seulement cruel, mais bizarre et capricieux, et on ne savoit comment échapper à sa férocité. En voici un exemple : Sa sœur Drusille étant morte, il la mit au rang des déesses ; il fit mourir ceux qui la pleuroient et ceux qui ne la pleuroient pas : les premiers, parce qu'ils pleuroient une déesse ; les autres, parce qu'ils étoient contents de sa mort. C'est à ce trait, et à quelques autres de la même espèce, que La Fontaine fait allusion en parlant du lion de cette Fable : c'est ce qui n'est point indiqué par la note de Coste.
(*Ch.*)

V. 30. L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume. . . . .

. . . . . . *Cerebri rheuma odoratus poros*
Tam stipat ut non transmeat nares odor,

répond le renard à sa majesté, dans la vieille Fable latine de Régnier : circonstance qui, ne se trouvant dans aucune autre sur le même sujet, fait croire qu'elle est la seule qui ait servi de modèle à La Fontaine.

V. 33. Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère.

Il ne faut, à la cour, ni trop voir ni trop dire.
(*Joconde.*)

VIII. *Les Vautours et les Pigeons.*

PHÈDRE, liv. I, F. 30. — ABSTEMIUS, F. 96.

V. 3. . . . . Non ceux que le printemps
Mène à sa cour. . . . .

TOURNURE poétique qui a l'avantage de mettre en contraste, dans l'espace de dix vers, les idées charmantes qui réveillent le printemps, les oiseaux de Vénus, etc., et les couleurs opposées dans la description du peuple vautour. (*Ch.*)

V. 11. Il plut du sang. . . . .

Voltaire a dit, dans sa traduction du fameux fragment poétique attribué à Cicéron, *ut Jovis altisoni*, etc. :

Le sang tombe des airs. . . . .

Et Roucher, dans ses lettres à sa fille, comparant à cette occasion Voltaire avec La Fontaine, s'exprime ainsi : « *Il plut du sang*, voilà le poète ; le prosateur dit *tombe*, » sans faire attention que le fabuliste avoit mis deux armées en présence, et que dans le fragment imité par Voltaire, il n'est question que d'un combat singulier entre un aigle et un serpent. Virgile lui-même ne s'exprime pas autrement que Voltaire, lorsqu'après avoir décrit le combat de Camille et de Ligurus, il la compare à un épervier, qui, poursuivant dans les airs une colombe, l'atteint et lui déchire les entrailles avec ses ongles :

Tum cruor et vulsæ labuntur *ab æthere plumæ.*
(Æneid., *liv.* 11, *v.* 724.)

Voilà comme la prévention rend souvent injuste.

V. 25. Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant. . . . .

Description charmante qui a aussi l'avantage de con-

traster avec le ton grave que La Fontaine a pris dans les douze ou quinze vers précédents. (*Ch.*)

V. 41. Tenez toujours divisés les méchants, *etc.*

Ceci n'est pas, à la vérité, une règle de morale, ce n'est qu'un conseil de prudence, mais il ne répugne pas à la morale. (*Ch.*)

Nivernois, au contraire :

Dieu me préserve d'enseigner
Qu'il faut diviser pour régner ;
Quelqu'un l'a dit, pourtant : c'est la maxime
D'un tyran qui se plaît au crime.
Mais si des ennemis se liguent contre vous,
Patientez et filez doux
Tandis qu'un même intérêt les rassemble :
Un jour viendra que divisant leurs coups
Et leurs desseins, ils seront mal ensemble,
Et vous viendrez à bout de tous.

(*Les deux Taureaux et le Lion*, *liv.* 12, *f.* 18.)

IX. *Le Coche et la Mouche.*

Phèdre, liv. 3, F. 6.

V. 1. Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six fort chevaux traînoient un coche.

Le début de la Fable de M. Boizard : *le Taureau et le Veau* (1), est presque entièrement calqué sur celui-ci, pour la coupe des vers et la phrase poétique :

Par un sentier étroit, raboteux, escarpé,
Et de ravins entrecoupé,
Un taureau, vers le soir, regagnoit son étable.

Suivant Chamfort, ces vers et les deux suivants n'ont rien de saillant ; seulement ils mettent la chose sous les

---

(1) 22e. du liv. 5.

yeux avec une précision bien remarquable. M. de La Harpe y remarque, avec raison, autre chose que de la précision : ce sera d'abord les syllabes lourdes, pénibles, des mots, puis la phrase disposée de manière que l'œil se porte d'abord sur la montagne et sur tous les accessoires qui la rendent si rude à monter ; la roideur, le sable, le soleil à plomb, ensuite les six forts chevaux qu'on voit arriver avec peine, et au bout le coche qu'ils tirent, mais de manière que le coche paroît se traîner avec le vers ; enfin le tableau des gens de la voiture. On ne sauroit prononcer ces mots, *suoit*, *souffloit*, sans être presque essoufflé ; on n'imite pas mieux avec des sons. (*Cours de Littér.*, *tom. 6.*)

La Fontaine, continue Chamfort, emploie près de vingt vers à peindre les travaux de la mouche du coche, et son sérieux est très-plaisant ; mais peut-être falloit-il être La Fontaine pour songer au moine qui lit son bréviaire.

Ce petit apologue est un des plus parfaits ; aussi a-t-il donné lieu au proverbe : *la mouche du coche.*

V. 29. Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires ;
Ils font partout les nécessaires ;
Et, partout importuns, devroient être chassés (1).

Phèdre, dans la Fable 5e. du 2e. livre, Fable qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec celle-ci, décrit ainsi cette espèce particulière :

Est ardelionum quædam Romæ natio
Trepide concursans, occupata in otio,
Gratis anhelans, multa agendo nihil agens,
Sibi molesta et aliis odiosissima.

---

(1) Et partout importune, est de partout chassée.
(*M. Grenus*, *Fab. pour l'Enfance*, *liv.* 1, *fab.* 7.)

X. *La Laitière et le Pot au lait.*

Bonav. des Perriers, Nouv. 14.

V. 1. Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait, *etc.*

Qui ne sait par cœur au moins ces premiers vers? Ils offrent à l'imagination le tableau de genre le plus frais, le plus fini, le plus gracieux ; l'allure du vers est aussi leste, aussi rapide que celle de la laitière. Ce début et celui de la Fable précédente offrent entr'eux un contraste parfait, et ce n'est pas sans raison que ces deux apologues se trouvent ainsi rapprochés. M. Delille, dans la description charmante qu'il fait d'un chemin public, au deuxième chant de ses *Jardins*, semble avoir eu l'intention de lutter contre ce début de La Fontaine, dans cette peinture :

C'est le pas leste et vif de la jeune laitière,
Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
Son vase en équilibre, et chemine en chantant.

V. 7. Notre laitière, ainsi troussée,
Comptoit déjà, dans sa pensée,
Tout le prix de son lait. . . . .

Le jardinier, dans sa pensée,
Compte déjà le produit de l'ondée.
Vitalis, *liv.* 3, *fab.* 16.)

V. 17. Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable ;
. . . .
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est. . . . .

Ce tour par lequel notre laitière se rend présente à l'imagination, se peint même comme chose déjà passée, ce qui n'existe point encore, est extrêmement hardi et très-rare, même chez les plus grands poètes. Les rhéteurs le désignent sous le titre de transition imprévue.

On trouve une aimable réminiscence de tout ce ta-

bleau dans la 8e. scène du 3e. acte des *Châteaux en Espagne*, de Collin. Victor, valet de Dorlange, l'homme aux châteaux, a mis à la loterie, beau sujet de bâtir en l'air à son tour : il peut lui écheoir un bon lot. Quel bonheur ! se dit-il :

D'abord j'achèterois une ample seigneurie,
Non, plutôt une bonne et grasse métairie.

Et le voilà qui compte comme notre laitière :

Moi, gros fermier, j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins, que je verrai courir ;
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir :
C'est un coup d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir ! quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlans !
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses ! *etc.*

Bientôt il va pour chercher son billet : le voilà ruiné, le billet est perdu.

V. 26. Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.

Quelques gens de goût ont blâmé, avec raison, ce me semble, la femme en danger d'être battue, et le récit qui en fut fait en une farce. Tout cela est froid ; mais après cette petite chute, La Fontaine se relève bien vite. Que de grâce et de naturel dans la peinture qu'il fait de cette foiblesse, si naturelle aux hommes, d'ouvrir leur âme à la moindre lueur d'espérance ! Il se met lui-même en scène, car il ne se pique pas d'être plus sage que ses lecteurs ; et voilà un des charmes de sa philosophie. (*Ch.*)

Cette finale a servi de texte à un des plus intéressants monologues de Dorlange : *Tout le bien du monde est à lui* ; *il devient roi*, *son peuple l'aime* ; *il va détrôner le sophi*, etc. Son valet vient le tirer de sa rêverie ; il lui répond gaîment, et sans s'interrompre, par une nouvelle description, prise encore de cet épilogue, des

illusions sur lesquelles nous aimons tant à nous arrêter, et qui nous bercent si délicieusement tout éveillés :

. . . . . Chacun fait des châteaux en Espagne:
On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village;
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit : son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite;
Un commis est ministre, un jeune abbé prélat,
Le prélat.... Il n'est pas jusqu'au moindre soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient GROS JEAN COMME DEVANT.

(Châteaux en Espagne, acte 3, scène 7)

Tout le monde connoît le petit opéra comique des *deux Chasseurs et la Laitière*, dont cette Fable compose une des scènes les plus agréables.

XI. *Le Curé et le Mort.*

IL paroît que cette Fable, toute de l'invention de La Fontaine, et que Chamfort traite assez lestement de méchante historiette, sur laquelle il croit devoir s'abstenir de faire aucune remarque, est une petite malice de la part de son auteur, à en juger, du moins, par cette lettre adressée à Fréron, et que nous fournit son *Année littéraire*, année 1775, tome 5.

« Je crois que l'anecdote suivante, sur une des *meil-* « *leures* Fables de La Fontaine, vous fera plaisir, mon- « sieur, et que vous en ferez part à vos lecteurs, en « l'insérant dans votre *Année littéraire*. Je la tiens, « cette anecdote, de feu M. l'abbé d'Olivet; la source « en est bonne, comme vous savez. Vous avez lu et relu « cent fois *l'ingénieux apologue* intitulé *le Curé et le*

« *Mort* : permettez-moi de le copier ici pour le mettre
« sous les yeux de vos lecteurs qui ne se le rappelle-
« roient pas....

« Le nom du curé Chouart n'est point inventé à plai-
« sir pour la rime, il a réellement existé ; il étoit d'une
« famille très-distinguée dans la Touraine, conseiller
« du roi, docteur en théologie de la faculté de Paris,
« curé de St.-Germain-le-Vieux, doyen de messieurs
« les curés de cette ville, ami de Boileau, de Racine,
« de La Fontaine, etc. Un jour que ces illustres auteurs
« s'égayoient à table avec quelques flacons de vin de
« Champagne, le sévère Despréaux, prenant tout-à-
« coup un air grave, se mit à prêcher La Fontaine sur
« le scandale de sa séparation d'avec sa femme ; Racine
« seconda son ami avec cette éloquence douce et insi-
« nuante qui lui étoit naturelle. Eh bien ! messieurs,
« dit La Fontaine, puisque vous le voulez, j'irai voir
« cette femme ; elle dit pourtant que je suis un mal-
« propre. Le curé M. Chouart, qui étoit du nombre
« des convives, vint à la charge, et voulut, à son tour,
« sermoner le fabuliste. Mais le bonhomme, l'arrêtant
« tout court par un *tu quoque*, *mi Brute*, le pria d'en-
« tonner un beau *Gloria in excelsis*. Pour l'intelligence
« de ce *Gloria*, il faut savoir que M. Chouart, à la
« messe de paroisse, après l'intonation du *Gloria* et du
« *Credo*, quittoit l'autel pour attiser son feu et faire
« bouillir sa marmite. « Voilà de la besogne taillée pour
« vous, disoit-il à ses chantres ; n'allez pas si vite. »
« C'est à son retour de Château-Thierry que La Fon-
« taine composa la Fable en question ; mais il faut ren-
« dre justice à la vérité,

Certaine nièce assez propette,
Et sa chambrière Pâquette,

« ne doivent leur existence qu'à l'imagination du poète
« qui les a malicieusement placées dans le presbytère
« du curé. Il est constant que M. Chouart n'eut jamais
« de domestiques mâle ni femelle : une pauvre femme,
« vendeuse d'herbes ou de fruits, ouvroit la porte aux

« paroissiens qui avoient affaire au pasteur. J'ai l'hon-
« neur d'ètre votre, etc. » *Signé* CHOQUET, prêtre à Paris; ce 22 octobre 1775.

Nous ne ferons aucune réflexion sur cette anecdote, que nous offrons seulement comme une diversion agréable aux remarques d'un autre genre qui font l'objet de notre travail. Nous ne saurions, cependant, nous empècher d'y relever les expressions d'*ingénieux apologue*, de fable *une des meilleures* de son auteur, appliquée à celle qu'elle a fait naître, expressions qui lui conviennent aussi peu que celle de *misérable historiette* dont l'affuble sans pitié le caustique Chamfort.

XII. *L'Homme qui court après la Fortune, etc.*

Ce divin La Fontaine a dépeint la Fortune
Qui vient chercher l'homme endormi,
Et se dérobe à la quête importune
De son laborieux ami.
N'en croyons pas toujours sa plume séduisante :
Cette Syrène trompe au moment qu'elle enchante.....
(*Le Jeune, liv.* 2, *fab.* 5.)

NON, non, quoiqu'en dise le bon et insouciant La Fontaine, LE BIEN NE VIENT POINT EN DORMANT, et cet adage est aussi ancien que le monde, et a son équivalent dans toutes les langues. Cette Fable n'en est pas moins une des plus agréables de ce livre, pour le charme répandu dans sa narration; et il se pourroit encore qu'elle fût toute entière de son auteur, car ni les apologues anciens, ni ceux de l'Orient, n'offrent de fiction qui s'y rapporte, même de loin. L'indication de M. Guillon sur les sources de cette Fable est tout-à-fait erronée.

V. 9. Pauvres gens! Je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.

C'étoit le caractère de La Fontaine, et c'est ce qui a

rendu sa satire moins amère que celle de tant d'autres satiriques, qui ont pour les fous plus de colère que de pitié. (*Ch.*)

V. 17. Le repos? le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisoit, jadis, le partage des Dieux.

Ce qui fait le bonheur des Dieux,
C'est de n'avoir aucune affaire,
Ne point mourir,
Ne point mourir.
Et ne rien faire.

(*Daphné*, *opéra de La Fontaine.*)

Selon Epicure, les Dieux vivoient dans un doux repos, sans se mêler des affaires de ce monde :

Immortali œvo summa cum pace fruuntur.

(Lucrèce, *liv.* 1.)

Il paroît bien naturel que le bon La Fontaine se complaise dans cette idée, lui qui mettoit au rang de ses félicités suprêmes d'avoir

. . . . De l'argent sans affaire.
Ne se voir autre chose à faire,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Que de suivre en tout son vouloir.

(*Ep. au prince de Conty.*)

Toutefois, pour lui rendre pleine justice, peut-être ne faudroit-il pas prendre ce badinage trop à la lettre. Lorsqu'il venoit à quitter le langage des Muses pour celui de la raison, il savoit très-bien convenir que « la « tranquillité, cette félicité languissante, n'est pas chose « si souhaitable. Les philosophes, disoit-il encore, la « cherchent avec grand soin, les morts la trouvent sans « nulle peine. » Ailleurs il prétend que « les Dieux « s'ennuient ; qu'ils sont contraints de se faire, de « temps en temps, des sujets de désir et d'inquiétude : « tant il est vrai que l'entière satisfaction et le dégoût « se tiennent par la main. » (*Psyché, liv. 1.*)

V. 26. Vous savez que nul n'est prophète
En son pays. :

Expression tirée de l'Ecriture et devenue proverbe. La Fontaine la rappelle quelques Fables plus bas :

. . . . Mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi.

(*Démocrite et les Abdéritains.*)

V. 28. Cherchez, dit l'autre ami. . . . .

Cette amitié-là n'est pas bien vive ; ce n'est pas comme celle des deux amis du Monomotapa (liv. 8, fab. 11). Mais dans cette Fable-ci, il y a un des deux amis qui est un avare ou un ambitieux, et ces gens-là sont aimés froidement, et aiment encore moins. (*Ch.*)

V. 31. Vous reviendrez bientôt. . . . .

Celui-ci connoît le monde, et a bientôt pris son parti.

V. 33. L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare.

Vers admirable. En effet, l'ambition, dans nos états modernes, n'est guère que de l'avarice ; cela est si vrai, qu'on demande, sur les places les plus honorables, combien cela vaut-il ? quel en est le revenu ? (*Ch.*)

V. 41. Bref, se trouvant à tout et n'arrivant à rien.

Ce vers piquant est l'histoire de bien des gens qui ne refusent pas une avance à la Fortune, et qui n'en sont pas mieux traités.

V. 53. Ames de bronze ! humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant. . . . .

Ce passage rappelle à la fois deux belles expressions d'Horace : l'*Illi robur et æs triplex circa pectus erat* (*lib. 1, ode 3*), et le *Tunica tectum adamantina*, de l'ode 6e. du même livre.

V. 59. Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort. . . . .

Quelle précision et quel trait poétique! c'est ainsi qu'on lit, un peu plus bas:

. . . . Les mers étoient lasses
De le porter. . . . .

V. 76. . . . . Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi!

O bienheureux celuy. . . . .
. . . . qui loing retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

(*Racan, Stances sur la Retraite.*)

V. 78. Il ne sait que par ouï dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune. . . . .

La Fontaine est toujours animé, toujours plein de mouvement et d'abondance, lorsqu'il s'agit d'inspirer l'amour de la retraite, de la douce incurie, de la médiocrité dans les désirs. Voyez cette apostrophe *et ton empire, Fortune!* et puis cette longue période qui semble se prolonger comme les fausses espérances que la Fortune nous donne, et l'adresse avec laquelle il garde pour la fin *sans que l'effet aux promesses réponde.* Ce sont là de ces traits qui n'appartiennent qu'à un grand poète. (*Ch.*)

V. 83. Désormais je ne bouge. . . . .

Collin, dans son discours en vers qui a pour titre: *le Poète et son Ami*, avoit cette Fable, et surtout ce passage, présent à la pensée, lorsqu'il représente l'un des deux interlocuteurs (l'on sent bien que ce n'est pas le poète) qui se dispose à tenter la fortune, et se promet d'arriver bientôt en dépit de l'envie,

A tel poste important, où par de courts travaux
Il achète à jamais la gloire et le repos,

et que son ami lui répond, avec un flegme tout philosophique :

> . . . . Poursuivez votre belle carrière,
> Montez, montez toujours; mais bientôt.... dès demain,
> Vous jetterez peut-être un regard en arrière :
> Souvenez-vous alors de ce pauvre Firmin,
> Car l'amitié jamais ne trompe notre attente;
> Vous le retrouverez son La Fontaine en main,
> Le front serein, l'âme contente,
> Ayant à ses côtés la fortune constante,
> Sans avoir fait tant de chemin.

Il existe, dans le volume des poésies de M. Hoffmann intitulé *Mes Souvenirs*, une Fable qui a pour titre : *l'Homme qui court après le Bonheur*, dont l'idée mère est évidemment prise de celle-ci; mais ses détails, également très-attachants, sont d'une nature toute différente, et son résultat est sans contredit beaucoup plus moral.

XIII. *Les deux Coqs.*

APHTONE, F. 12.

> V. 1. Deux coqs vivoient en paix : une poule survint,
> Et voilà la guerre allumée.
> Amour! tu perdis Troie. . . . . .

QUELLE rapidité! quel mouvement! quel rapprochement heureux des petites choses et des grands objets! C'est un des charmes du style de La Fontaine. (*Ch.*)

M. Delille fait agréablement allusion à ce trait, si souvent cité, dans la description de la ferme de son poëme des *Jardins* (chant 4), lorsque s'adressant à La Fontaine,

> . . . . O véritable sage!
> Là, de tes deux pigeons tu verrois le tableau,
> Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
> Te feroient dire encore : *Amour, tu perdis Troie!*

La Fontaine trouve encore occasion de rappeler cette cruelle catastrophe, et sa cause funeste, dans un de ses contes :

Les plaisirs de Vénus sont sources de débats;
Leur fureur n'a point de seconde :
J'en prends à témoin les combats
Qu'on vit sur la terre et sur l'onde,
Lorsque Pâris à Ménélas
Ota la merveille du monde.

(Le Tableau.)

V. 5. Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint.

Ce beau vers est un peu gâté par la dureté des dernières syllabes : *Xanthe teint.* (*Ch.*)

V. 9. Plus d'une Hélène au beau plumage.

Rien de plus naturel que cette expression, après avoir parlé de la guerre de Troie. (*Ch.*)

V. 12. Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours. . . . .

Quel doux regret! quel sentiment dans cette répétition! Le reste du tableau est de la plus grande force, et figureroit dans une ode. (*Ch.*)

V. 23. Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.

Ce vers est très-beau, mais il falloit s'arrêter là. La plaisanterie sur le caquet des femmes est usée et peu digne de La Fontaine; d'ailleurs, ce caquet des poules n'avoit rien de nouveau pour le coq. (*Ch.*)

XIV. *L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune.*

ABSTEMIUS, F. 198.

M. GUILLON trouve cette Fable un peu prolixe. Ce défaut, s'il existe, n'est tout au plus sensible que dans la première partie, où le poète semble se complaire dans les mêmes idées, et les reproduit de plusieurs façons différentes : mais cette Fable se réduit, au fond, à si peu de chose, qu'il falloit bien en couvrir la nudité par quelques ornements, et ceux dont elle paroît revêtue, dans les premiers vers surtout, ne sont, à beaucoup près, dépourvus de grâce ni de naturel.

V. 3. Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots. . . . .

N'exigea de péage, belle expression qui rajeunit une idée commune. (*Ch.*)

Ces vers et les suivants paroissent avoir fourni l'idée de ce passage de la Fable de M. Grenus intitulée *les deux Commerçants*; l'un, qui avoit partagé sa fortune sur trois bâtiments différents, fut complétement ruiné, tandis que l'autre, qui l'avoit confiée à un seul,

Et les vents et les flots pour lui se déclarèrent,
Corsaires et forbans aussi le respectèrent;
En temps propice il arriva ;
Tout manquoit, les prix quadruplèrent :
Il fit fortune ; il fit et le sept et le va.
(*Fables diverses, liv.* 1, *fab.* 11.)

V. 12. Bref, il plut dans son escarcelle.

La Fontaine, en disant qu'il plut dans la bourse de ce marchand, a voulu exprimer avec force qu'il avoit fait fortune sans qu'il l'eût méritée par ses soins et sa

prévoyance; comme il a soin de lui dire ensuite que s'il fut ruiné, ce fut par son imprudence, par sa faute, et même pour avoir trop dépensé. (*Ch.*)

V. 16. Un sien ami, voyant ses somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire?

Et plus bas, tombé dans la disgrâce :

Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela? . . . .

Ce retour de la même formule pour amener la réponse du trafiquant, héros de cet apologue, est peut-être, en cet endroit, plutôt une négligence qu'une répétition considérée comme agrément de style; et cette observation est ici d'autant moins oiseuse, que cette Fable elle-même offre un genre de répétition assez rare, mais qui, bien employé, produit un très-bon effet : c'est celle du second de ces deux vers :

Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup.

Répétition qui elle-même est matériellement une imitation de celle que présente ce vers de Virgile :

Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa.

(Æneid., *lib.* 4.)

Chère lie, expression familière à nos vieux conteurs. « Y fismes chere lie et beusmes (comme dit Menotus « en ses sermons) à tire-la-rigot. » (*Contes d'Eutrapel.*)

V. 18. Et d'où me viendroit-il que de mon savoir faire?...

D'où ce bien-là me vient? hé! de mon savoir faire.

(*M. Grenus, Fab. div.*, *liv.* 1, *fab.* 2.)

V. 29. Rien n'eut cours ni débit. . . . .

Rien n'a cours, rien ne se débite.

(*Idem, ibid.*)

V. 45. Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune:
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

Le malheureux accuse la Fortune;
L'heureux n'en reconnoît aucune,
Et ne veut rien devoir qu'à ses propres talents.
(*Nivernois, liv.* 12, *fab.* 5.)

Chamfort eût désiré que la moralité de cette Fable se fût réduite à ces deux vers admirables, et que le poète y eût passé de suite, sans considérer que la chose n'étoit guère faisable sans peut-être en altérer l'expression; et que, d'un autre côté, l'on eût été privé de ce trait ingénu qui contribue si bien à l'illusion du lecteur, lorsqu'après avoir fait dire au malheureux trafiquant par son ami:

. . . . Et s'il ne lui plaît pas (*à la Fortune*)
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Le poète ajoute en son nom:

Je ne sais s'il crut ce conseil.

Tour naïf qui amène la moralité par une transition très-naturelle.

XV. *Les Devineresses.*

V. 6. C'est un torrent; qu'y faire? il faut qu'il ait son cours:
Cela fut et sera toujours.

Suivant Chamfort, il y auroit ici dans les mots une contradiction qui nuit à la liaison des idées; il prétend qu'un torrent réveille l'idée d'une chose qui passe, et que *cela fut et sera toujours* exprime l'idée contraire. On compare cependant tous les jours le temps, l'éternité, qui, suivant une belle expression de La Fontaine, embrasse tous les temps, à un torrent, et cela n'implique aucune contradiction.

V. 10. Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant, *etc.*

Ces cinq vers sont charmants; c'est une peinture de mœurs qui est encore fidèle de nos jours; et ce dernier trait :

Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit,

développe les derniers replis du cœur humain. (*Ch.*)

V. 13. Chez la devineuse on couroit.

Chamfort prétend qu'il faut lire :

Chez la devineresse aussitôt on couroit.

Et il se trompe : aucune des éditions faites sous les yeux de La Fontaine, ni l'*errata* que lui-même a pris soin de joindre aux dernières, ne portent cette leçon. Si *devineresse* est le mot en usage, il se lit en tète de la Fable, et c'est peut-être, au fond, tout ce que le poète en pouvoit faire; car le vers ne sauroit s'en accommoder. Au reste, le mot *devineur* est dans la langue, et doit son existence à Marot. La Fontaine avoit bien, sans doute, le même droit d'accréditer celui de *devineuse*, qui en dérive si naturellement.

V. 33. Moi devine? on se moque! eh! messieurs, sais-je lire?
. . . .
Point de raison, fallut deviner et prédire.

Devine, nouvelle licence que se permet le poète, et dont il faut bien se garder de le blâmer, surtout ici. Ces vers rappellent l'aventure du prétendu médecin Sgaranelle : « Messieurs, de grâce! est-ce pour rire, ou si « vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin? »

Point de raison, fallut *ordonner et prescrire*,
Et gagner, malgré soi, plus que deux avocats.

V. 47. J'ai vu dans le Palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi?

Le lecteur croit que La Fontaine va ajouter : « parce

que cet orateur est l'oracle du barreau ; » point du tout, il ajoute : *Demandez-moi pourquoi?* et se moque à la fois et du public et de l'avocat : c'est une épée à deux tranchants ; c'est l'art des grands maîtres de savoir se jouer à propos de leur sujet. (*Ch.*)

On sent, après avoir lu cette Fable, qu'il seroit tout-à-fait inutile d'en chercher l'origine ailleurs que dans l'histoire anecdotique du temps où elle fut composée ; et la seule Pythonisse de cette époque dont la vogue ait laissé quelque souvenir, est la Voisin, qui doit sa triste célébrité bien moins encore à sa prétendue science augurale qu'à celle, beaucoup plus funeste, qu'elle avoit acquise dans l'art que pratiquoit *la fameuse Locuste*, traduite, de son vivant, sur le théâtre, sous le nom de madame Jobin, dans la comédie des *Devineresses* : il est possible que La Fontaine ait aussi voulu s'égayer à ses dépens.

XVI. *Le Chat, la Belette et le petit Lapin.*

PILPAY, F. 50.

Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du lapin et de la belette, qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du maître, l'une faisant valoir la raison du premier occupant, se moquant des prétendus droits de Jean Lapin, l'autre réclamant ses droits de succession, transmis à Jean par Pierre et Simon, ses aïeux, nous offre précisément le résultat de tant de gros ouvrages sur la propriété. (*Ch. Eloge de La Fontaine.*)

V. 5. Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour,
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours.

Cette peinture est fraîche et riante comme l'aurore.

Brouté, trotté, cette répétition de sons qui se confondent, peint merveilleusement la multiplicité des mouvements du lapin. Ce sont encore de ces délicatesses de langue qui sont intraduisibles. Gay transporte cette circonstance dans sa Fable du *Lièvre et ses nombreux amis*, mais il se contente de dire :

As forth she went at early dawn
To taste the dew besprinkled Lawn.

« Comme il sortoit, un beau matin, pour brouter
« l'herbe encore abreuvée de rosée. »

Ce passage d'une Fable de M. Ducis est encore évidemment une réminiscence de celui sur lequel nous nous arrêtons :

Vois-moi, tous les matins,
Broutant, trottant, sautant, égayer mes destins
Entre les fleurs et la rosée.

(Le Hibou et le Rat.)

V. 19. . . . . . Où lui-même il n'entroit qu'en rampant.

Elle voudroit dégoûter Jeannot Lapin ; car elle n'est pas elle-même bien sûre de ses droits. (*Ch.*)

V. 20. Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Mais d'où te vient donc ce royaume ?
Du hasard qui t'en fait l'octroi :
Au fond, il n'est pas plus à toi
Qu'à Simon, à Jean ou Jérôme.

(Fables de la Fermière. — Le Roi Guillot, *liv.* 3, *fab.* 4.)

V. 31. Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.

Raminagrobis, nom burlesque pris de Rabelais : c'est celui du juge que Panurge va consulter pour savoir s'il doit prendre femme ; et l'abbé Massieu pense que

c'est le poète Crétin, chantre de la Ste.-Chapelle de Paris, que Rabelais a voulu désigner, faisant allusion à l'aumusse et aux fourrures de ce bon chanoine.

V. 33. Un chat, faisant la chattemite.

La Fontaine épuise, dans le portrait de ce saint personnage, toutes les mignardises de la langue que les vieux auteurs ont pu lui fournir; celle de *faire la chattemite* est ici fort plaisante: et la voici associée aux mêmes idées dans ces vers d'une épigramme de Furetière, intitulée *la Confession ingénue*:

Regardez le bon hypocrite,
Dont l'air et le maintien cagot,
Avec un ton doux et dévot,
Fait si bien la chattemite.

V. 38. Grippeminaud leur dit. . . . .

Grippeminaud, autre dénomination empruntée de Rabelais: *Grippeminaud, archiduc des chats fourrés* (liv. 5, chap. 12).

V. 39. . . . . Mes enfants, approchez,
Approchez: je suis sourd, les ans en sont la cause.

« Et là trouve Bridoye, au milieu du parquet assis;
« et pour toutes raisons et excuses, rien plus ne répon-
« dant, sinon qu'il étoit vieil devénu, et qu'il n'avoit
« plus la vue tant bonne que de coutume, alléguant
« plusieurs misères et calamités que vieillesse apporte
« avec soy. » (*Rabelais, liv. 3, ch. 37.*)

Le dénouement de cette Fable ressemble un peu à celui de *l'Huître et les Plaideurs*, sauf qu'il est plus tragique pour les parties disputantes. (*Ch.*)

XVII. *La tête et la queue du Serpent.*

PLUTARQUE, vies d'Agis et de Cléomène.

CETTE Fable, écrite du ton le plus simple, et bien moins ornée que les précédentes, n'est pas d'une grande application dans nos mœurs, mais elle en avoit beaucoup dans les anciennes démocraties.

Je n'aime pas ces petits vers :

Pour le pas,
. . . .
Et lui dit.

Tout cela me paroît de pures négligences; mais il y en a deux très-bons :

Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle;
Souvent sa complaisance a de méchants effets.

(Ch.)

Ces vers rappellent encore à la mémoire celui-ci de l'invocation de Thésée à Neptune, dans Racine :

Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés,

et la fatale complaisance du Dieu si prompt à l'exaucer.

Ajoutons à ces observations, que c'est à tort que La Fontaine prétend que

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies :
Tête et queue. . . . .

et que cette dernière ne doit pas dire, en parlant de l'autre :

Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant.

Cette assertion, qui n'aura rien d'étrange aujourd'hui, qu'il est bien reconnu, malgré le proverbe *in*

cauda venenum, que le siége du poison dont les serpents sont infectés, est uniquement dans leur tète, doit suffire, sans qu'il soit besoin de nous embarrasser dans une discussion étrangère à notre objet.

XVIII. *Un Animal dans la Lune* (1).

V. 8. Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement.

La Fontaine nous montre ici comment les sens peuvent tromper l'esprit; mais il n'a fait que passer à côté d'une grande découverte : c'est que les sens ne nous trompent que lorsque nous établissons un sens juge des idées qui ne sont pas de son ressort, et que les sens de la vue et du toucher s'entr'aident mutuellement dans les principales opérations de la vie. Tout le système moral de l'homme découle de cette vérité, qu'on peut appeler comme principe fondamental de la métaphysique.

Ce prologue seroit excellent, dit Chamfort, si on faisoit une coupure après le 15e. vers, et que l'on passât tout de suite au 30e. Au nombre des vers qu'il voudroit qu'on retranchât se trouvent ceux-ci :

J'aperçois le soleil : quelle en est la figure?
Ici-bas, ce grand corps n'a que trois pieds de tour :

(1) Il existe dans les œuvres posthumes en vers et en prose de Samuel Butler, auteur d'*Hudibras*, une espèce de poëme ayant pour titre : *l'Eléphant dans la Lune* ; c'est une satire contre la société royale de Londres, dont les premiers travaux furent assez minutieux, et en particulier contre le chevalier Paul Néale, l'un de ses membres, qui prétendit un jour avoir aperçu, à travers son télescope, un éléphant dans la lune. Le fait examiné avec l'attention qu'il méritoit, on finit par découvrir que l'éléphant n'étoit qu'une souris qui s'étoit glissée entre les verres. Le bruit de cette singulière aventure se répandit bientôt dans toute l'Europe, et l'on s'en amusa beaucoup aux dépens de la science et de ses sectateurs. Le poëme de Butler est de beaucoup postérieur au second recueil de Fables ; mais l'aventure en elle-même, qui devint le sujet de toutes les conversations, date de l'époque à peu près où ce recueil fut composé, et La Fontaine le donne assez à entendre.

Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux? que l'œil de la nature.

dont le dernier a donné occasion à cette note de Coste : « Il n'est pas fort nécessaire, ce me semble, d'expliquer « comment le soleil est l'œil de la nature à ceux qui « croient l'entendre, et je me joins à ceux qui deman- « dent cette explication, parce que je ne saurois la trou- « ver. » Ne diroit-on pas que cette explication seroit une énigme ? Il est cependant bien aisé de concevoir que le soleil nous fait voir tous les objets en général, comme fait notre œil, qui est l'organe par lequel notre âme voit. Ainsi le soleil est figurément l'œil universel, et conséquemment l'œil de la nature. L'expression est belle, claire et juste; on la retrouve même dans nos vieux poètes bien avant La Fontaine :

Il voit ce beau soleil, l'œil de Dieu et du monde.

(*Remi Belleau, complainte de Prométhée.*)

Cet astre, âme du monde, œil unique des cieux.

(*Régnier, sonnet* 2.)

On la rencontre encore souvent depuis dans les poètes modernes. La demeure de l'Envie, dans J. B. Rousseau, est cet :

Antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé.

(*Allég.* 3.)

V. 30. Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse.

« Un aviron, dit Montaigne, semble courbe dans « l'eau. Il n'importe pas seulement qu'on voye la chose, « mais comment on la voye; » et cette citation vient à l'appui de la remarque de Chamfort sur ce vers : « Tout ce « que dit ici le poète est exprimé avec autant d'exacti- « tude que pourroit en avoir un philosophe qui écriroit « en prose. »

V. 32. Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.

Ce dernier vers, qui pourroit être la devise de l'apologue, rappelle, par sa tournure, un des vers les mieux frappés de Boileau :

L'art de mentir tout haut, en disant vrai tout bas,

celui des restrictions jésuitiques.

V. 34. Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.

Du moins d'après l'opinion populaire, qui est fort ancienne : car St.-Clément d'Alexandrie prétend que le surnom de *Gorgonios*, qu'on donnoit à la lune, vient de la prétendue face qu'on y découvre. Il existe un livre dont nous ne connoissons que le titre, et qui se rattache à cette idée : *la Sphère de la Lune composée de la tête de la Femme.* (Paris, 1652, in-8°.)

V. 38. La lune nulle part n'a sa surface unie ;
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.

Proclus nous a conservé des vers dans lesquels on voit que l'auteur des Orphiques, ces anciennes poésies grecques qui nous sont parvenues sous le nom d'Orphée, mettoit des montagnes, des hommes et des villes dans la lune. Anaxagore, Xénophane, Lucien, Plutarque, et plusieurs modernes, ont sérieusement adopté ces systèmes ; et c'est un ridicule de plus dont Molière affuble sa Philaminte, qui voit très-distinctement des clochers dans cet astre.

V. 47. Qui présageoit sans doute un grand événement.

On croyoit encore que les astres avoient de l'influence sur nos destinées. (*Ch.*)

V. 54. . . . . . Peuple heureux! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois!

Ne seroit-il pas mieux de dire :

Unir, ainsi que vous, les arts avec la paix?

Car *emplois* ne rime même plus aux yeux depuis qu'on a adopté l'ortographe de Voltaire pour le mot *Français*. (*Ch.*)

Chamfort, sans s'en apercevoir, rappelle, dans la variante qu'il propose, ce passage du premier chant de *la Henriade* :

. . . . Quand pourront les Français
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix!

Passage qui lui-même est une réminiscence des vers de La Fontaine.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIEME.

FABLE PREMIÈRE.

La Mort et le Mourant.

ABSTEMIUS, F. 99.

Ce premier apologue est parfait; non qu'il soit aussi brillant, aussi riche de poésie, aussi varié que le sont quantité d'autres, ce n'est que le ton d'une raison sage, simple et tranquille : on a dit que Boileau étoit le premier qui, parmi nous, ait mis la raison en vers. Il me semble qu'il est le premier qui ait mis en vers les préceptes de la raison, en matière de goût et de littérature; mais La Fontaine a mis en vers les préceptes de la raison universelle, comme Molière y a mis ceux qui sont relatifs à la société; et ces deux empires sont plus étendus que celui du goût et de la littérature. (*Ch.*)

V. 1. La mort ne surprend point le sage.

Non deterret sapientem mors. (Cicéron, *Tuscul.*)

Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :
La mort ravit tout sans pudeur.

Ailleurs :

. . . . Ni le sang des rois,
Ni la grandeur, ni la vaillance,
Ne font changer du sort la fatale ordonnance
Qui rend sourd à nos cris le noir tyran des morts.
(*Poésies mêlées.*)

V. 16. Un jour le monde entier accroîtra sa richesse,
Il n'est rien de moins ignoré;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Le P. Pouget de l'Oratoire, dans sa fameuse relation de la conversion de La Fontaine, se peint lui-même fort embarrassé pour amener le discours sur l'objet de sa visite : c'est que tout en se disposant à admonester notre poète sur certaines parties de ses œuvres, toutes ne lui étoient pas au fond très-familières. Autrement, quel heureux texte ne lui fournissoit pas ce beau passage poétique autant qu'orthodoxe; et quel moyen puissant de se faire écouter d'un poète, que de lui chatouiller l'oreille de la douce harmonie de ses vers!

V. 30. Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris, *etc.*

La Fable de *la Maison qui croule*, dans Dardenne (1), offre dans les vers suivants une imitation fidèle de ce discours de la Mort au mourant, si toutefois on veut se prêter à l'idée un peu bizarre d'une maison adressant la parole à son possesseur, qui lui reproche d'avoir croulé à l'improviste.

Ta plainte est injuste et frivole.
Çà, réponds-moi, combien de fois
T'ai-je annoncé ta prochaine disgrâce?
Mon toit endommagé, maint trou, mainte crévasse,
Qu'étoit-ce donc, sinon autant de voix
Qui te disoient je tombe; et toi, sourd et tranquille
A ces avis intéressants,
Tu ne daignas.... Mon dieu! tu fais comme ces gens
Qui, prêts à sortir de la vie,
Se plaignent hautement qu'elle leur est ravie,
Sans que la mort ait daigné seulement
Les pressentir sur cet embarquement.
Les impudents! sont-ils sincères?
Est-ce que de la mort les tristes émissaires,
Les maux et les langueurs dont ils sont investis,

(1) Liv. 3, fab. 35.

La défaillance, le grand âge,
Ne les ont pas mille fois avertis
De se préparer au voyage?

V. 48. Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

Scarron, sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque : attendez, je n'ai pas
Encore fait de tout point ma satire.
— Ah! dit Clotho, vous la ferez là-bas;
Marchons, marchons, il n'est pas temps de rire.

(La Fontaine, OEuv. diverses.)

Madame de Sévigné s'empare aussi de la même idée, dans sa lettre où elle annonce à sa fille la mort de Louvois : « Il n'est donc plus ce ministre puissant et su- « perbe, dont le mot occupoit tant d'espace.... O mon « Dieu! encore quelque temps, je voudrois humilier « le duc de Savoie, écraser le prince d'Orange; encore « un moment. Non, vous n'aurez pas ce moment, pas « un seul moment, il faut partir..... » Et il y a peut-être dans la manière dont elle s'interrompt, quelque chose de plus hardi encore pour le tour, que chez le poète lui-même.

V. 55. Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.

Si la mort avoit permis au vieillard de lui répliquer, il auroit bien pu lui dire, avec Voiture, ami et contemporain de notre poète philosophe :

La mort qui, dans les champs de Mars,
Parmi les cris et les alarmes,
Les feux, les glaives et les dards,
Le bruit et la fureur des armes,
Peut bien avoir quelques charmes;
. . . .
Mais elle a bien une autre mine
Lorsqu'à pas lents elle chemine

Vers un malade qui languit;
Et semble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient, tremblante et froide,
Prendre un homme dedans son lit?

(*Épître au Prince de Condé.*)

V. 51. . . . . Je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet (1),
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet.

Ce qui rend cette familiarité frappante, c'est l'élévation d'âme qu'elle annonce; car il faut planer au-dessus des grands objets pour les voir au rang des petites choses, et c'est en général sur la situation de l'âme de celui qui parle, que le poète doit se régler pour élever ou abaisser l'image. (*Encyclopédie, au mot IMAGE.*)

V. 60. Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

Ailleurs, c'est un malade, exténué par une longue fièvre, et non moins semblable aux morts,

Qui renonce à regret à des restes de vie.

(*Poëme du Quinquina.*)

Il y a dans les Fables de Nivernois un apologue également intitulé : *la Mort et le Mourant*, lequel est tout l'opposé de la Fable de La Fontaine; quelques personnes ont cru que c'étoit en son propre nom que parloit son auteur dans ce discours du mourant :

De l'heure où vous deviez venir
Je n'eus jamais aucune inquiétude;

---

(1) Telle avoit été la fin de Platon, qui, plein d'années à l'âge de quatre-vingt-un ans, quitta la vie en même temps qu'un banquet, en s'éteignant doucement au milieu de ses amis, dans un festin qu'il leur donnoit le jour anniversaire de sa naissance. Il est possible que ce fait historique, célèbre dans l'antiquité, ait donné à Lucrèce et à Horace l'idée des vers qui reproduisent l'image que leur a empruntée La Fontaine, dans la fin de cette Fable.

Jamais crainte de l'avenir
Ne m'a troublé ; ma seule étude
Fut de prendre le temps comme il vient, d'en jouir
Sans passion et sans sollicitude,
Emportement ni repentir.
J'ai pris de tout avec mesure,
Et je n'ai de rien abusé ;
Toujours le corps sain, l'âme pure,
Je n'ai jamais à la nature
Rien demandé ni refusé.

II. *Le Savetier et le Financier.*

HORACE, lib. 1, ep. 7. — *Contes et Nouv.* de BONAVENTURE DES PERRIERS, Nouv. 21 (1).

VOICI un apologue d'un ton propre à bannir le sérieux du précédent. C'est La Fontaine dans tout son talent, avec sa sagesse, sa variété ordinaire. La conversation du savetier et du financier ne seroit pas indigne de Molière lui-même. Il dût être surtout frappé de ce trait :

V. 4. Plus content qu'aucun des sept Sages,

ce Molière si philosophe, et, malgré sa philosophie, si malheureux ! Ne relevons pas quelques mauvaises rimes, comme celle de *monsieur* avec *rieur*, qu'on pardonnoit alors, parce qu'elle rimoit aux yeux, et cette autre : *naïveté, curé.* (*Ch.*)

V. 12. N'eussent pas, au marché, fait vendre le dormir.

L'idée de vendre le dormir, qu'on pourroit prendre

(1) La Fontaine paroît avoir pris l'idée de sa Fable à la fois dans la 21e. Nouv. de Bonaventure des Perriers, où sont décrits d'une manière si comique les tourments et les angoisses du pauvre savetier Blondeau, du moment qu'il eut trouvé une vieille marmite remplie de pièces de monnoie, tandis qu'auparavant il menoit la plus *joyeuse vie* ; et dans l'histoire de Vulteius Mena racontée par Horace, à laquelle nous nous contentons de renvoyer le lecteur. Ces deux fragments, opposés seuls à la Fable de La Fontaine, pourroient faire la matière d'un commentaire très-curieux.

pour une saillie, n'en est peut-être pas une. Il est assez naturel, à quiconque a beaucoup d'argent, d'y voir l'équivalent de tout ce qu'on peut désirer; et l'on sait qu'un riche gourmand, mécontent de son estomac, se plaignoit qu'on ne pût pas payer un digéreur, attendu qu'il trouvoit que la gourmandise, fort bonne en elle-même, n'avoit d'inconvénient que la digestion. (*Cours de Littérature*, *t.* 6.)

V. 15. . . . . Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? . . . .

Çà, dit le roi, que gagnez-vous par jour?
Quarante sous, vaille que vaille;
Mais ces saints à chommer ont trop souvent leur tour.
(*Nivernois*, *liv.* 10, *fab.* 5.)

V. 26. Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer: on nous ruine en fêtes (1).

La rencontre entre Nivernois et La Fontaine n'est assurément pas fortuite. On voit, dit La Harpe, à l'occasion de ces vers, que le savetier de notre fabuliste pensoit comme les réformateurs de notre siècle. Il fit plus, il se conduisit en sage, puisqu'il rapporta les cent écus. Mais La Fontaine le fait toujours parler en savetier, et lui laisse avec le bon sens qu'il lui donne, le langage de son état et la grosse gaîté de son caractère; c'est en quoi consiste, dans la Fable, le grand mérite de la partie dramatique. Il ne possède pas moins éminemment celui de la partie descriptive. Avec quel art il suspend au cinquième pied, par une césure imitative, le vers qui peint les alarmes du pauvre homme, que l'idée de son trésor tient toujours en l'air!

Tout le jour il avoit l'œil au guet.... et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. . . . .

Ce dernier trait est digne de Molière : Harpagon, qui

---

(1) Eh quoi! toujours des Dieux nouveaux!
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an de jours assez pour chommer tant de fêtes.
(*Filles de Minée.*)

se prend à lui-même le bras, en se disant : *Rends-moi mon argent, coquin*, à qui tout sembloit son voleur, n'est pas plus comique.

Quelle précision dans cet autre vers :

> . . . . Dans sa cave il enserre
> L'argent et sa joie, à la fois (1).

S'il étend cette idée, quel intérêt dans les détails !

> Plus de chant : il perdit la voix
> Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines ;
> Le Sommeil quitta son logis :
> Il eut pour hôte les Soucis, *etc.*

Tout-à-l'heure on riait du savetier, on le plaint maintenant. Cette réflexion si rapide, ce qui cause nos peines, nous fait revenir sur nous-mêmes ; et ce trait si heureux, celui qu'il ne réveilloit plus, c'est dans un seul hémistiche toute la substance de l'apologue. Cette facilité étonnante à nous faire passer d'un sentiment à un autre sans disparate, est une espèce de magie qui est surtout nécessaire en racontant, et que possède éminemment le conteur de Fables par excellence. (*Cours de Littérature*, *t.* 6.)

Cette Fable a été souvent mise au théâtre, et en dernier lieu par M. de Piis, vers 1793.

---

(1) Dans la Nouvelle de Bonav. des Perriers, le savetier, pour se débarrasser du pot qui contenoit le trésor, le jette dans la rivière, et *y noya toute sa mélancolie avec ce pot*. C'est la même idée, le même tour, appliqués à une circonstance qui forme un parfait contraste avec celle décrite dans cette Fable.

III. *Le Lion, le Loup et le Renard.*

ÉSOPE, F. 72.

V. 3. Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Ce vers rappelle un trait peu connu de présence d'esprit d'un ministre puissant, à l'égard d'une princesse dont il cherchoit à se ménager la faveur. Appelé devant elle, comme il s'aperçut de quelque hésitation sur ce qu'elle paroissoit avoir à lui communiquer : « Parlez, « madame, lui dit-il aussitôt : si la chose que vous dé- « sirez est possible, elle est faite ; si elle est impossible, « elle se fera. »

V. 4. Celui-ci, parmi chaque espèce,
Manda des médecins : *il en est de tous arts.*

Il en est de ou *dans toute profession.* Cette expression n'est pas très-claire ; mais la meilleure interprétation à joindre à ce passage, c'est cette plaisanterie d'un bouffon de Ferrare, nommé Gonelle, qui s'alla planter, la tète empaquetée, à la porte de la cathédrale, recueillant les avis que chaque habitant, qui lui demandoit, en passant, la cause de son mal, ne manquoit pas de lui donner. Il s'étoit engagé à prouver que la classe des médecins étoit de toutes la plus nombreuse.

V. 10. . . . . Daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. . . . .

On dit sur ce trait, dans l'éloge de La Fontaine : *Suis-je dans l'antre du lion? suis-je à la cour?* On pourroit presque ajouter que l'illusion se prolonge jusqu'à la fin de cette charmante Fable. (*Ch.*)

V. 15. Je crains, sire, dit-il. . . . .

Il falloit être maître Renard pour se tirer aussi bien

de ce mauvais pas; car il n'y a rien, dit Sully, dont il soit si difficile de se défendre que d'une calomnie travaillée de main de courtisan; et ce ministre en savoit quelque chose.

IV. *Le Pouvoir des Fables.*

A M. de Barillon.

Ésope, F. 181 (1).

V. 1. La qualité d'ambassadeur.

M. de Barillon étoit l'un des plus aimables hommes du siècle de Louis XIV; il étoit intime ami de madame de Sévigné, à qui il disoit: « En vérité, celui qui « vous aime plus que moi, vous aime trop. » Il avoit le plus grand talent pour les négociations, comme on le voit dans les mémoires de Dalrympe, imprimés de nos jours. Mais, de son temps, il ne passoit que pour un homme de beaucoup d'esprit, et un homme de plaisir : c'est qu'il méprisoit la charlatanerie de sa place, et qu'alors cette morgue faisoit plus d'effet qu'à présent.

Au reste, le prologue que lui adresse ici La Fontaine me paroît assez médiocre; mais la petite historiette qui fait le sujet de cette prétendue Fable est très-agréablement contée. (*Ch.*)

V. 21. Si votre esprit, plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,
Je vous sacrifîrai cent moutons : c'est beaucoup.

N'y auroit-il pas dans ce plaisant sacrifice de la part

---

(1) Il existe encore dans un recueil de Fables, antérieur à La Fontaine, *l'Esope du temps*, par Desmay, une petite pièce sur ce même sujet, intitulée : *l'Éloge de la Fable*; ce titre est au moins remarquable à cause du rapport qu'il offre avec celui de l'apologue de notre auteur.

d'un poète, à qui il est plus ordinaire d'offrir dans ses vers, un temple, des autels, ou tout autre monument imaginaire, une petite malice dont un contemporain de La Fontaine pourroit nous donner la clef? Ce M. de Barillon, cité plus haut pour un homme de plaisir, St.-Evremont le peint comme un mangeur intrépide, qui craignoit d'autant moins de se livrer à son appétit, qu'il avoit un secret admirable contre la plénitude. « Avoit-il mangé à crever, il entretenoit ma-« dame de Mazarin des religieux de la Trappe; et quand « il avoit parlé demi-heure de leurs abstinences et de « leurs austérités, il croyoit n'avoir mangé que des her-« bes non plus qu'eux. Son discours faisoit l'effet d'une « diète (1). » Comme on connoît les Dieux on les honore.

V. 34. Dans *Athène* autrefois, *peuple* vain et léger,
. . . .
. . . . et d'un art tyrannique
Voulant forcer les cœurs dans une république.

Dans le premier vers, de la négligence; dans les autres, de la recherche : ce dernier défaut est peu commun chez notre poète. Il mérite, à cause de cela, qu'on le remarque.

V. 35. Un orateur, voyant sa patrie en danger.

Cet orateur étoit Demades, et non Démosthènes, comme on l'a prétendu. Ce trait est expressément raconté de la manière dont La Fontaine le reproduit, dans la Fable citée comme la source d'où celle-ci est tirée, et qui a pour titre : *Demades Rhetor*, quoique, soit dit en passant, Demades existât long-temps après Esope. On rapporte encore, il est vrai, un trait analogue de Démosthènes, mais ce conte est tout différent dans ses détails. M. Bailly en a composé un de ses meilleurs apologues.

(1) Œuvres de St.-Evremont, tom. 5, pag. 378.

V. 44. L'animal aux têtes frivoles.

L'animal aux frivoles têtes.
(*Aubert*, *liv.* 6, *fab.* 3.)

Et toujours pour désigner le peuple.

V. 66. Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même
. . . .
Si Peau-d'Ane m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

Nous sommes tous d'Athènes est une transition très-heureuse; et quand La Fontaine ajoute qu'il s'amuseroit du conte de *Peau-d'Ane*, il peint les effets de son caractère. Il eut la constance d'aller voir, trois semaines de suite, un charlatan qui devoit couper la tète à son coq et la lui remettre sur-le-champ. Il est vrai qu'il trouvoit toujours des prétextes de différer jusqu'au lendemain. On avertit enfin La Fontaine que le lendemain n'arriveroit pas : il en fut d'une surprise extrême. (*Ch.*)

V. *L'Homme et la Puce.*

ÉSOPE, F. 62.

V. 1. Par des vœux importuns nous fatiguons les Dieux, *etc.*

CETTE distribution égale de huit vers pour le prologue, et de huit autres pour la Fable, rappelle ce que nous avons dit dans la note sur celle du *Coq et la Perle*, liv. 1, fab. 20. (*Ch.*)

V. 9. Un sot par une puce eut l'épaule mordue, *etc.*

Voici un petit fait historique qui n'est pas sans quelqu'analogie avec cette Fable. « Un moucheron entra « dans l'œil du roi Jacques d'Angleterre, un jour qu'il « étoit à la chasse. Aussitôt l'impatience prit le roi : il

« descendit de cheval en jurant, ce qui lui étoit assez « ordinaire; il s'appela malheureux, il appela insolent « le moucheron; et lui adressant la parole : « Méchant « animal! lui dit-il, n'as-tu pas assez de trois royaumes « que je te laisse pour te promener, sans qu'il faille que « tu viennes te loger dans mes yeux? » (*Balzac, Entretiens*, Leyde, Elzev., *pag.* 503.)

V. 13. Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue....

Que fais-tu que, tournure du vieux langage : *pourquoi du haut de la nue n'en perds-tu pas?...*

On trouve dans le recueil de Guichard une Fable (1) sous le titre que porte celle-ci, dans laquelle il y a plus que de l'esprit et des vers bien tournés, mais des détails et de la poésie. On y voit l'homme passant en revue avec complaisance tout ce que *ce globe enserre*, et qu'il croit n'avoir été créé que pour lui; mais

Une puce bientôt sur le bout de son nez
Saute, le pique et le tourmente;
Et tandis qu'il s'impatiente :
Moins de jactance, désormais,
Lui dit-elle, abjurez vos fables;
Me sentez-vous? Pour moi sont faits
Et vous et vos semblables.

(1) Cette Fable est imitée de Gay.

VI. *Les Femmes et le Secret.*

ABSTEMIUS, F. 129.

V. 1. Rien ne pèse tant qu'un secret:
Le porter loin est difficile aux dames, *etc.*

Etre discrète et femme tout ensemble,
Ce sont deux points que jamais on n'assemble,
Et la moins femme en ce sexe indiscret
Garderoit mieux son honneur qu'un secret.

(*Grécourt, conte de* la Linotte et Jean.)

V. 3. Et je sais même, sur ce point,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

COLLIN applique ce dernier trait à la flatterie, sorte d'appât auquel il est tout aussi difficile aux hommes qu'aux femmes de ne point se laisser prendre :

Que d'hommes, en ce point, de tout temps furent femmes!

(*M. de Crac, scène* 4.)

Cette petite Fable, ou plutôt cette petite historiette de La Fontaine, dont la moralité n'est pas neuve, est bien joliment contée. *Renommée*, *journée*, mauvaise rime. Le dialogue des deux femmes est très-naturel : c'est un des talents de La Fontaine, et voilà ce que n'ont pas les autres fabulistes. (*Ch.*)

VII. *Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître.*

RÉGNIER, 1re. partie, fab. 17.

V. 1. Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or.

. . . . Car qui hait les présents?
Tous les humains en sont friands.

Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire!

AUTANT de vers naturels, pris chez notre poète, qui semblent découler les uns des autres, et qui, dans toute autre circonstance, sembleroient ajouter nécessairement à sa pensée.

La Motte, poète très-inférieur à La Fontaine, a rapproché les deux idées que présentent les deux vers cités ci-dessus, dans un vers fort heureux : il dit que les juges ont très-souvent

Pour les présents, des mains; pour les belles, des yeux.
(*Ch.*)

V. 6. S'étoit fait un collier. . . . .

Précision très-heureuse, et qui fait peinture.

V. 7. Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être.

Vers très-plaisant, qui exprime à merveille le combat entre l'appétit du chien et la victoire que son éducation le force à remporter sur lui-même. (*Ch.*)

V. 23. . . . . Et, lui sage, il leur dit:
Point de courroux, messieurs; mon lopin me suffit;
Faites votre profit du reste.

Il est difficile de blâmer la conduite de ce chien; cependant, comme il est, dans cette Fable, le représentant

d'un échevin ou d'un prévôt des marchands, La Fontaine n'auroit pas dû lui donner l'épithète de *sage*. Il a l'air d'approuver, par ce mot, ce voleur qui suit l'exemple des autres, proposition insoutenable en morale ; mais l'échevin doit dire : « Messieurs, volez tant qu'il vous « plaira, je ne puis l'empêcher ; je me retire. » Mais d'où vient le même fait offre-t-il un résultat moral si différent, quant au chien et quant à l'échevin ? La cause de cette différence vient de ce que le chien n'étant pas obligé d'être moral, on admire son instinct, dont il fait ici un très-bon usage. Mais l'homme étant obligé de mettre de la moralité dans toutes ses actions, il cesse, lorsqu'elles n'en ont pas, de faire un bon usage de sa raison. (*Ch.*)

Opposons au sérieux de cette longue note un petit trait plaisant du genre de ceux que Chamfort aimoit à raconter, et qui a un rapport direct avec la présente Fable.

A la conversation chez la reine, la duchesse de C*** parloit de l'ordre que Marguerite de St.-Louis avoit donné de la tuer plutôt que de la laisser prendre par les Sarrasins, et de la réponse de son écuyer, qui l'assura qu'il y avoit déjà bien pensé. L'abbé de B***, plaisant un peu grossier, dit : « Madame, vous auriez été sarra-« sinée. » M. de Tressan, à son tour : « Je me souviens « toujours du chien qui porte à son cou le dîner de son « maître. »

VIII. *Le Rieur et les Poissons* (1).

V. 1. On cherche les rieurs, et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite.

« C'est une étrange entreprise que de faire rire les « honnêtes gens, dit Molière (2). » Le même, comparant le métier de plaisant à celui d'astrologue : « Bien « mentir et bien plaisanter, dit-il encore, sont des choses « fort différentes : il est bien plus facile de tromper les « gens que de les faire rire (3). »

V. 4. Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.

La Fontaine a dit vrai : le ciel fit pour les sots
Tous les méchants diseurs d'insipides bons mots.
Je plains le malheureux qui s'est mis dans la tête
De plaire aux gens d'esprit à force d'être bête.
(*Le Brun, Ep. sur la bonne et mauvaise Plaisanterie.*)

V. 11. Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille.

Cette circonstance, et toute la Fable en elle-même, rappelle une des mystifications les plus plaisantes de

(1) Cette Fable tire son origine d'une plaisanterie que le poète Philoxène fit à la table de Denys, tyran de Sicile, et qu'Athénée nous a conservée. Ce poète est particulièrement célèbre dans l'antiquité par sa franchise, qui bravoit les carrières, et par son épicuréisme. C'est encore le glouton de La Fontaine dans celui de ses contes qui porte ce titre. Le poète français n'a fait que traduire ses propres paroles, adressées aux personnes qui étoient autour de lui, lorsque près de mourir pour avoir trop mangé, il leur dit :

M'y voilà tout résolu ;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reste de mon poisson.

(2) Critique de *l'Ecole des Femmes*.
(3) *Amants Magnifiques*, acte 1, scène 2.

celles qu'on fit éprouver à Poinsinet. Il crut, un jour, que des carpes et des brochets avoient parlé à l'oreille d'un convive, dans un repas qu'on donnoit pour un grand voyageur; et il n'en fut pas totalement désabusé, même lorsqu'il eut reconnu les premières tromperies. Il disoit : « On m'a bien amusé, mais j'ai vu le brochet « s'élancer du plat et parler à l'oreille du voyageur. » C'étoit celui qui avoit joué son rôle avec le plus intrépide sang-froid.

V. 24. De dire si la compagnie
Prit goût à la plaisanterie,
J'en doute. . . . .

Ce moyen de la faire passer n'est pas sans adresse; mais elle n'est point du tout mauvaise, surtout dans la bouche d'un de ces hommes que les anciens appeloient parasites. (*Ch.*)

Une autre facétie du même genre, et beaucoup moins apprêtée, c'est ce lazzi d'un Gascon, qui se voyant, à une table où il étoit, éloigné de quelques poulets qu'on avoit servis, prit des miettes de pain, et les répandant sur son assiette, leur crioit, à la manière des paysannes : *petits, petits*; et l'on peut croire que cela prêtant à rire à la compagnie, réussit complétement à notre homme.

IX. *Le Rat et l'Huître.*

ABSTEMIUS, F. 1. — ÉSOPE, F. 112 (1).

On reconnoît tout le talent de La Fontaine dans le discours du rat, dans la peinture de l'huître bâillant au soleil, dans celle du rat surpris au moment où l'huître se referme; et voyez comme ce dernier mot *se referme* est rejeté au commencement du vers par une suspension qui met la chose sous les yeux, et le naturel de la leçon qui termine la phrase!

On peut passer, dans le discours du rat:

V. 16. J'ai passé les déserts; mais nous n'y bûmes point.

C'est quelque propos populaire et trivial dont on se passeroit bien; mais il n'appartient qu'à La Fontaine de rendre cette sorte de naturel supportable aux honnêtes gens. Nous en verrons plus bas un autre exemple dans la Fable du *Singe et le Léopard*. (*Ch.*)

Remarquons encore, dans le portrait que La Fontaine fait du rat de sa Fable, ces vers:

V. 19. N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jus ques aux dents,

lesquels offrent un jeu de mots qui n'est pas ici sans agrément, mais qui frise un peu la pointe, sorte d'esprit, cependant, dont notre auteur se montre généralement très-sobre. Peut-être, dans toutes ses œuvres, ne trouveroit-on, qui répondît à ce trait, que ce passage

(1) Ces deux Fables ont servi conjointement à La Fontaine pour la composition de son apologue. La première offre l'idée des voyages du rat, et la seconde le trait de l'huître qui se referme; mais (ce qui est un peu différent que chez notre auteur) sur le museau d'un pauvre chien.

de *la Coupe enchantée* : sur ce qu'on observe que le petit Lélie rève tout éveillé, c'est là justement, dit on, ce qui est cause qu'il fait des contes à dormir debout.

V. 27. Il y a un peu loin d'une huître qui, en bâillant, fait espérer quelque victuaille, à des huîtres qui d'abord paroissent des vaisseaux de haut bord. La circonstance est à peu près la même que celle de la Fable du *Chameau et les Bâtons flottants*, et tout aussi vraisemblable.

V. 34. Cette Fable contient plus d'un enseignement.

Il n'en faut qu'un dans une Fable bien faite. J'aurois voulu que La Fontaine exprimàt l'idée suivante : « Quand on est ignorant, il faut suppléer au défaut « d'expérience par une sage réserve et une défiance « attentive. » (*Ch.*)

X. *L'Ours et l'Amateur des Jardins.*

Pilpay, F. 29.

V. 4. Il fût devenu fou : la raison, d'ordinaire,
N'habite pas long-temps chez les gens sequestrés.

Nul poete, nul auteur ne prêche plus souvent l'amour de la retraite, et ne la fait aimer davantage ; mais la retraite et la solitude absolue sont des choses bien différentes. La première est le besoin du sage, et la seconde est la manie d'un fou insociable : c'est ce que La Fontaine exprime si bien dans ces vers charmants :

Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore ;
Il l'étoit de Pomone encore ;
Ces deux emplois sont beaux, mais je voudrois parmi
Quelque doux et discret ami.

Nous verrons ce sentiment développé avec plus de

grâce et d'intérêt encore dans la Fable suivante, et dans celle des *deux Pigeons*. (*Ch.*)

V. 6. Il est bon de parler, et meilleur de se taire.

Sæpe loqui prodest sed semper posse tacere.
(Camerarii Fabul., *Leporis eruditio*, p. 341.)

V. 19. Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre.

. . . . Les arbres parlent peu,
Dit le bon La Fontaine ; et ce qu'un bois m'inspire,
Je veux à mes côtés trouver à qui le dire.
(*L'Homme des Champs*, *ch.* 1.)

Ces vers rentrent dans l'idée de ceux déjà cités plus haut, et le cœur les retient aussi facilement (1).

V. 39. Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots.

A ce qu'il semble, notez ce point. La Fontaine ne prend pas la chose à l'affirmative : c'est que, parmi

---

(1) On ne peut s'empêcher de regretter, en lisant ces vers, qu'ils soient le seul hommage que M. Delille ait rendu à La Fontaine, dans un poëme où se rattachoient tant de souvenirs touchants de ce poète aimable. Comment, par exemple,

Ce sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant les Dieux,
Et comme ces derniers, satisfait et tranquille,
Dont le bonheur *consiste* aux beautés d'un jardin.
(*Liv.* 12, *fab.* 20.)

Cet octogénaire, autre sage *assez semblable* au vieillard de Cicéron qui

Se *donnant* des soins pour les plaisirs d'autrui,

plantoit pour ses arrière-neveux : *serebat arbores quæ alteri sæculo prosint.* (Tuscul.)

Cet épilogue, enfin, où La Fontaine se peint lui-même :

. . . . Aux bords d'une onde pure,
Traduisant en langue des Dieux
Tout ce que disent, sous les cieux,
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.

Tableau charmant, mais seulement ébauché, qui pouvoit offrir un contraste si parfait avec celui où M. Delille représente Rousseau livré, au milieu des champs, à des méditations bien différentes, ne sont-ils point venus se présenter à sa pensée?

nous, quand on est d'humeur à s'en amuser, on convient assez généralement que les sots ne sont pas si mauvaise compagnie; ainsi, du moins, pensoient La Rochefoucault et Montesquieu.

V. 57. Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami.

De ce genre est ce qu'on appelle communément, dans le monde, un obligeant mal-adroit. Ce caractère a été plusieurs fois mis au théâtre; La Chaussée, Des Forges, Carmontelle, Des Faucherets, s'en sont emparés, et le dernier est peut-être celui qui, jusqu'à présent, a le mieux réussi à le peindre, dans sa jolie pièce du *Mariage secret.*

XI. *Les deux Amis.*

PILPAY, F. 50.

V. 2. L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.

APRÈS ce vers, qui dit tout, La Fontaine n'ajoute plus rien. Quelle grâce encore, et quelle mesure dans ce mot *dit-on!* Avec moins de goût, un autre poète auroit fait une sortie contre les amis de notre pays. C'est l'art de La Fontaine de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit. (*Ch.*)

V. 5. Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil.

On a trouvé à redire à cette expression de *s'occuper au sommeil*, qui est lui-même l'absence de toute occupation, quoiqu'on dise fort bien, dans le langage familier, mais par forme de plaisanterie, *s'occuper à ne rien faire.* Voici encore, à peu de chose près, la même expression employée d'une manière qui s'éloigne également de l'usage, sans cependant être étrangère à la langue poétique, dans ce vers de la Captivité de St.-Malc (1):

Dans un cloître éloigné, Malc s'occupe au silence.

---

(1) J.-B. Rousseau faisoit beaucoup de cas de ce poëme; et Le Brun dit naïvement, dans une note manuscrite de son exemplaire

V. 9. Morphée avoit touché le seuil de ce palais.

Toujours quelque grand trait de poésie, sans jamais blesser le naturel! (*Ch.*)

V. 16. J'ai mon épée; allons. . . . .

Voici qui paroît bien français! et on croiroit que nous ne sommes point au Monomotapa. (*Ch.*)

V. 18. . . . . Une esclave assez belle
Etoit à mes côtés : voulez-vous qu'on l'appelle?

Nous ne sommes plus en France, nous voilà dans le fond de l'Afrique.

V. 21. Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu.

Quel sentiment dans ce mot *un peu*! (*Ch.*)

V. 26. Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même. (1)

Il y a lieu d'être surpris, dit Voltaire (2), que si peu de poètes aient dit en faveur de l'amitié des choses qui méritent d'être retenues; je n'en trouve ni dans Corneille, ni dans Racine, ni dans Molière : La Fontaine est le seul de leurs contemporains qui ait parlé de cette consolation de la vie (3). Le second vers de ce passage est sans contredit le meilleur. Le mot de *pudeur* est

---

des œuvres diverses de La Fontaine : « Ce petit poëme, *quoique le sujet en soit pieux*, est rempli d'intérêt, de vers heureux et de beautés neuves.

(1) De ses besoins (*ceux d'un ami*) vive interprète,
Malgré ses soins à les cacher,
Tu vas, généreuse et discrète,
Par la route la plus secrète,
Au fond de son cœur les chercher.

(*Lagrange, Ep. à l'Amitié.*)

(2) Connoissance des beautés et des défauts de la Poésie, article *Amitié*.

(3) Voltaire feint d'ignorer ici que Corneille, dans *la Suite du Menteur*, a peint l'amitié sous de bien vives couleurs dans le dévouement de Cliton; Racine, dans celui de Pylade. Cette expression d'un

impropre, il falloit honte.... *Proh pudor!* est-on tenté de s'écrier à cette espèce de blasphème. Se peut-il qu'une pareille délicatesse de langage n'ait pas été sentie par un esprit aussi délié! Ce fut Desportes qui transplanta dans notre langue le mot de *pudeur* pour exprimer cette honte timide qui saisit une âme innocente, ou une âme noble et sensible à la première idée de ce qui peut blesser sa fierté ou sa modestie, et ce mot précieux ne pouvoit être nulle part aussi bien mis à sa place. Toute la fin de cet apologue est au-dessus de tout éloge. La Harpe se plaît à croire que son auteur songeoit à madame de la Sablière et à madame d'Hervart, lorsqu'il le composa. « Ce n'est pas d'argent, ajoute-t-il, « que La Fontaine avoit besoin : il falloit seulement « qu'on le dispensât de songer à rien si ce n'est à faire « des Fables et à s'amuser : c'étoit là le plus grand bien « qu'on pût lui faire, et c'est celui qu'il trouva chez « elles. Peut-être n'y a-t-il que les femmes capables « de cette manière d'obliger; elles savent aussi bien « que nous, et quelquefois mieux, l'espèce de bonheur « qui nous convient (1). » M. Le Gouvé a exprimé ces idées en très-beaux vers dans son poëme du *Mérite des Femmes.*

Si nous n'eussions craint de trop allonger ces notes, nous y eussions pu joindre deux faits intéressants qui honorent les lettres, et qui présentent deux hommes célèbres, Fontenelle et le baron d'Holbach, allant chacun au-devant du besoin d'un de leurs amis par une générosité toute semblable à celle dont s'enthousiasme notre poète, et qu'il est si rare de rencontrer. Voyez l'*Almanach Littér.* 1784, pag. 103, et le *Journal de Paris* du 9 février 1789, *Précis historique sur le baron d'Holbach.*

---

ami qui parle du cœur, dans *Bérénice*, qui l'a dictée, sinon le cœur lui-même? Quelle haute idée ne présente pas encore de l'amitié la première scène du *Misantrope!* Quant à Boileau, il a fait plus que de beaux vers sur l'amitié : il acheta de Patru sa bibliothèque pour n'en jouir qu'après la mort de son ami.

(1) Cours de Littérature, tom. 6.

XII. *Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.*

LOKMAN, F. 19.

V. 3. Leur divertissement ne les y portoit pas.
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin.

DANS ces deux derniers vers, le poète semble revenir, assez inutilement, sur l'idée exprimée par le premier. Ils en sont cependant le développement naturel; mais il eût fallu terminer le couplet par le second vers, et malheureusement le mélange régulier des rimes y mettoit obstacle.

Tabarin étoit un bouffon grossier, mais dont l'esprit avoit de l'originalité et de la saillie. Il étoit aux gages de Mondor, charlatan fameux de ce temps-là, qui établissoit son théâtre sur la place Dauphine, et couroit aussi les provinces.

C'est à la célébrité de Tabarin que la faculté de médecine doit la possession incontestable où elle est demeurée de faire rire à la comédie. Les divertissements du *Malade imaginaire* ne sont qu'une imitation d'une des farces de Tabarin, mais une imitation très-supérieure à son original, et très-supérieure encore à la réception du docteur Last, farce comique anglaise à laquelle elle a servi de modèle.

V. 9. C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.

C'étoit un carillon à rendre les gens sourds.
(*M. Grenus, Fables pour la Jeunesse, liv.* 2, *f.* 18.)

V. 29. Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage;
Mais que lui servoit-il? . . . .

La Fontaine conclut, avec raison, que dans les malheurs certains, le moins prévoyant est encore le plus sage. Mais peut-on se donner ou s'ôter la prévoyance? dépend-il de nous de voir plus ou moins loin? Il ne faut pas conduire ses lecteurs dans une route sans issue. (*Ch.*)

XIII. *Tircis et Amarante.*

On regarde assez communément le prologue de cette Fable comme un des plus foibles de son auteur. Le naturel, la grâce, l'abandon, qui font le charme de vingt autres productions du même genre chez La Fontaine, sont ici remplacés par une froide galanterie, de la sécheresse, des constructions vicieuses, des vers péniblement tournés, et un défaut de noblesse dans l'expression, tout près de dégénérer en trivialité. Un grand écrivain cependant, qui ne passe pas pour aimer exclusivement notre poète, a fait de ce petit préambule un magnifique éloge : « Les vers, dit-il, en sont parfaits, « et heureux, ajoute-t-il, les esprits, touchés de pa« reilles beautés, qui réunissent la simplicité à l'élo« quence! (1) » Que les défauts, au contraire, que nous avons entendu reprocher à ce prologue, aillent se confondre dans ce qu'on veut bien appeler *simplicité*, à la bonne heure, on est acoutumé, l'on se plaît à passer tant de choses à La Fontaine! Mais que *l'éloquence* soit encore un des mérites de cette petite pièce, la dose d'encens est aussi par trop forte. Voltaire traite ici La Fontaine comme un contemporain, et il est permis de douter que sa jolie phrase ait originairement été faite pour le fabuliste.

V. 23. Mes contes, à son avis,
Sont obscurs. . . . .

Il est assez simple que Mlle. de Sillery trouvât obscurs des vers écrits souvent avec des inversions marotiques: mais il doit paroître singulier qu'elle lût des contes licencieux, et que La Fontaine ne nous le laissât

(1) Connoissance des beautés et des défauts de la Poésie, article *Fable*.

pas ignorer : il y a, dans ce passage, oubli des convenances de la part du poète. On en peut conclure, en même temps, qu'il ne voyoit véritablement pas, dans ses contes, ce dont on lui a fait un si grand crime.

V. 24. . . . . . . Les beaux-esprits
N'entendent pas toute chose.

Cela n'est pas très-clair. Peut-être La Fontaine pensoit-il intérieurement : *feignent de ne pas entendre*, ou par beaux-esprits entend-il, en cet endroit, les esprits des belles.

V. 30. Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante !
. . . .
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade. . . . . (1).

Qu'est-ce qu'amour ? ce n'est qu'un feu latant,
Un grand plaisir aux amants délectable,
Un froid venin partout se dilatant,
Plein de saveur et de goust amiable,
Un mal cuisant, néanmoins désirable,
Une douceur dont l'aigreur pique et mord :
C'est un supplice, un tourment souhaitable
Pour abréger, c'est une douce mort.

(*Lagravière, dans le* Parnasse des Poètes, *de* Corroze

La description que La Fontaine fait ici du mal d'amour, est absolument dans le genre de Quinault, dont les opéras d'*Atis*, de *Roland*, d'*Amadis* et d'*Armide*, seroient dans le cas d'offrir, si l'on vouloit se donner la peine de les compulser avec soin, plus d'un passage parfaitement analogue.

L'idylle de Léonard intitulée *l'Innocence de l'Amour* réunit les principaux traits de cette Fable charmante,

(1) . . . . Un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
(*Poëme d'*Adonis.)

qui, en soi, est aussi plutôt une idylle qu'un apologue. Elle se retrouve encore assez agréablement arrangée en dialogue dans un vaudeville intitulé *Jean La Fontaine*, par MM. Prévost d'Iray et Dieu-Lafoi, représenté en 1806. La source en est inconnue, ou plutôt elle se retrouve partout : car le théâtre offre depuis long-temps mille scènes dont il résulte une pareille surprise.

Chamfort ne donne aucune remarque sur cette Fable.

XIV. *Les Obsèques de la Lionne.*

ABSTEMIUS, F. 148.

V. 4. De certains compliments de consolation
Qui sont surcroît d'affliction.

S'IL est des cas où, comme dans cette circonstance, tels compliments sont en effet *surcroît d'affliction*, il en est d'autres, dans les cours surtout, où ce sont de véritables félicitations, sous formule de condoléance. On regrette que l'enjouement de La Fontaine ne lui ait pas, à ce sujet, inspiré quelques-uns de ces vers malignement naïfs comme il en a tant, dans un cadre si bien disposé pour les recevoir.

V. 13. Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.

Comme ils n'ont point d'autre *Louvre* qu'un *charnier*; et ce palais et ce temple, c'est tout un.

V. 17. Je définis la cour, un pays où les gens, *etc.*

La Bruyère prétend qu'il est aussi difficile de définir la cour que de nommer certaines couleurs changeantes qui sont diverses suivant les divers jours où on les regarde. Le problème étoit cependant à peu près résolu

par ce passage. On retrouve tous les traits de la définition de La Fontaine dans la manière de discerner *un flatteur d'avec un ami*, chez Plutarque. On sait qu'il étoit rempli de cet auteur.

V. 39. Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue.

Bérénice, femme et sœur de Ptolémée Evergètes, avoit promis à Vénus Zéphyritis le sacrifice de sa chevelure, si son époux retournoit vainqueur de son expédition contre les Assyriens. Il revient triomphant entre ses bras, et elle s'empresse d'accomplir son vœu. Mais le lendemain même, la chevelure disparoît du temple. Déjà le roi se disposoit à sévir contre les prêtres, lorsque, pour apaiser son ressentiment, Conon de Samos, courtisan non moins adroit que célèbre astronome, feint d'avoir vu les cheveux de la reine transportés et placés dans le ciel, et montre en même temps les sept étoiles près de la Queue du Lion, qui, jusque-là n'avoient point reçu de nom, et que l'on connoît, depuis cette époque, sous celui de *la Chevelure de Bérénice*. Cette aventure est célébrée par Catulle, dans une de ses élégies, qu'il a imitée de Callimaque, dont l'original est perdu.

V. 51. Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelqu'indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

L'auteur du *Paysan du Danube* s'écrie avec indignation, au sujet de ces vers, Le Monnier, dans le morceau sur la Fable qui précède son recueil : « Devoit-il « donner des leçons de flatterie ! » C'est calomnier bien gratuitement l'intention de La Fontaine ; il ne conseille pas d'amuser les rois par des songes, la tournure de ce quatrain répond seulement à celle qu'un prosateur eût employée : *Si vous amusez les rois par des songes.*

XV. *Le Rat et l'Eléphant.*

Phèdre, liv. 1, F. 28. — Maître Glotelet, dans les œuvres de Clément Marot, apologue de *la Mouche et l'Elephant.*

V. 1. Se croire un personnage est fort commun en France:
. . . .
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière.

Quelle est cette manière? Peut-être falloit-il, en l'expliquant, lui consacrer une autre fiction. Avancer deux propositions différentes et n'en prouver qu'une, cela ne suffit pas en saine logique. La Fontaine manque ici au devoir qu'il paroît s'être imposé dans un de ses apologues, où il a écrit:

. . . . Je ne dis rien que je n'appuie
De quelqu'exemple. . . . .

Quoi qu'il prétende, se croire un personnage est chose toute aussi commune parmi les Espagnols que parmi nous; et un trait qui leur est particulier, c'est que cette prétention ne les abandonne pas même au sein de la misère la plus extrême. Un Espagnol est-il réduit à implorer l'assistance publique, il ne manquera jamais de se donner pour un pauvre gentilhomme que le malheur a contraint de quitter le lieu de sa naissance, et là-dessus une longue kirielle de ses titres, de ceux passés et présents de sa famille; il voudroit vous persuader que votre honneur est intéressé à lui rendre service; enfin, tout comme le rat de cette Fable,

Il ne se prise pas, tout petit qu'il puisse être,
D'un grain moins que les éléphants.

V. 7. Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Voici la différence qu'établit entre les deux nations,

sous le rapport de la vanité, un écrivain dont l'autorité est de quelque poids : « La paresse est un effet de « l'orgueil ; le travail est une suite de la vanité. L'or- « gueil d'un Espagnol le portera à ne point travailler ; « la vanité d'un Français le portera à savoir travailler « mieux que les autres. » (*Montesquieu.*) Et les Italiens, dont le jugement ne doit pas être suspect de partialité, ont depuis long-temps caractérisé, de la manière suivante, les deux nations dans un de leurs proverbes :

I Francesi parescono pazzi et non lo sono,
Ed i Spagnuoli parescono sabii e non lo sono.

Pour ce qui est de la Fable dont nous venons d'examiner le préambule avec quelque détail, elle est peu susceptible d'observations intéressantes. Seulement, M. de Rochefort en ayant rapproché quelques fragments de morceaux extraits de la traduction italienne de Pignotti (1), il se pourroit que ce travail ne déplût pas à quelques personnes, et nous allons le leur remettre sous les yeux.

V. 11. Un rat des plus petits voyoit un éléphant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage.

L'auteur italien, croyant ne pouvoir imiter ce tour simple, naïf et plaisant, a cherché une autre tournure :

Un topo vanarello,
Perche aveu qualche volte dimorato
Entro i fori del portico d'Atene,
E disputar filosofi ascoltato
E rose delle dotte pergamene,
Cosi prese a parlare a un elefante.

« Un rat, tout orgueilleux d'avoir séjourné dans « quelques trous du portique d'Athènes, et d'avoir

(1) Journal des Savants, mars 1786.

« rongé quelques doctes parchemins, parloit ainsi à un « éléphant. »

Le rat de la Fable italienne fait à peu près le même raisonnement que le rat de La Fontaine ; cependant il ajoute une image assez plaisante, qui ne laisse pas que de bien peindre la légèreté du rat :

Guarda, guarda com' io
Ognor leggiero e snello,
M'aggiro e passo in questo lato et quello.
Tu traendo a gran pena il fianco lasso,
Muovi anhelante il passo.

« Vois, vois, comme, adroit et léger, je retourne, « je passe ici et là ; tandis que, trainant avec grand « peine ton flanc fatigué, tu ne peux te mouvoir sans « être hors d'haleine. »

Malheureusement, les derniers vers de la Fable italienne sont bien loin d'offrir la grâce et la rapidité de ceux de La Fontaine.

V. 29. Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir, en moins d'un instant,
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

L'italien ne paroît plus être ici que le commentaire du français :

Mostrogli in un stante
Qual sia la differenza
Fra un topo e un elefante.

XVI. *L'Horoscope.*

V. 1. On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

. . . . Multis ipsum
Timuisse nocet; multi ad fatum
Venere suum dum fata timent.

(Senec. in *OEdip.*)

Il en est du lion qui, dans cette Fable, doit être funeste à ce cher fils, tout comme du cruel fuseau dont une jeune et belle princesse fut menacée *au temps jadis*; et les précautions dont on se sert ici pour prémunir le jeune homme contre l'accident fatal, ont le même objet et le même succès que dans le conte bleu. Il existe, au reste, on ne sait combien d'histoires de ce genre chez les anciens (1), et dans les vieilles chroniques des temps modernes. Mais qu'il s'en retrouve de notre temps même, de parfaitement analogue à celui raconté dans cette Fable, c'est ce qu'on aura peine à croire; et le plus singulier de l'aventure, c'est que c'est l'histoire littéraire, la vie d'un poète fameux qui nous le fournit. Voici le fait tel qu'il y est raconté dans les anecdotes anglaises (2) : « Le célèbre Dryden, qui croyoit à l'as-« trologie judiciaire, avoit calculé avec exactitude la « nativité de son fils, et il avoit observé avec chagrin « qu'il étoit né à une mauvaise heure; que s'il vivoit « assez pour arriver à sa huitième année, il étoit me-« nacé d'un accident fatal, cette année même, le jour de « sa naissance. Forcé de le perdre de vue, précisément

(1) A commencer par celle d'Atys, fils de Crésus, racontée par Hérodote, au premier livre de son Histoire, et dont il est vraisemblable que La Fontaine a tiré sa Fable.

(2) Abeille Littéraire, tom. 3.

« ce jour-là, pour accompagner à la chasse le comte de « Berkshire, chez qui il étoit allé passer quelques jours « à la campagne, comme il enseignoit lui-même le « latin à son fils, il lui donna un thême assez long « pour l'occuper et l'empêcher de quitter la chambre « avant son retour. Le jeune Dryden travailla docile- « ment. La chasse, malheureusement, approcha de la « maison; la bête fuyoit, les chiens couroient après « elle avec un bruit qui mit tout le monde sur pied. « Un domestique prit l'enfant dans ses bras, et le con- « duisit dans la cour pour la lui faire voir. Il le plaça « près d'une palissade fort vieille, vers laquelle la bête « s'élança; elle la renversa, et le jeune Dryden fut « comme enseveli sous elle.... On l'en retira plus mort « que vif.... Il fut languissant, de la peur et des contu- « sions, pendant six semaines, au bout desquelles il « finit.... par se bien porter. »

Chamfort n'a jugé cette Fable susceptible d'aucune observation. Nous ferons remarquer, à son défaut, ces deux vers assez mal sonnants :

V. 54. Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer :

. . . .

78. Que ne l'a-t-il donc dit! mais nul d'eux ne l'a su.

Le premier dur et sifflant à l'excès, le second tout composé de monosyllabes, et bien éloigné de la douceur de ceux du même genre qu'on rencontre quelquefois dans Racine.

XVII. *L'Ane et le Chien.*

ABSTEMIUS, F. 109.

V. 1. Il se faut entr'aider : c'est la loi de nature.

C'est pour nous entr'aider que le ciel nous a faits.
(*Le P. Barbe*, l'Oiseleur et le Linx.)

CETTE Fable est encore une de celles sur lesquelles il n'existe aucune remarque de la part de Chamfort. Dans le fait, elle en est peu susceptible ; tout ce qu'on en pourroit dire se réduiroit à soutenir qu'elle est parfaite d'un bout à l'autre, et bien supérieure à celle qui la précède, quoique le sujet en soit beaucoup moins relevé. Ici point de digressions oiseuses ; tout concourt à l'événement, et la morale qui revient la même à la fin qu'au commencement, et un trait plein d'agrément, unique dans tout le recueil de Fables.

XVIII. *Le Bassa et le Marchand.*

C'EST la manière de Pilpay d'amener une Fable à la suite d'une historiette, et l'on sent combien cette manière est défectueuse. La vérité que veut établir ici La Fontaine n'avoit nul besoin de cette espèce de prologue : c'est ce qu'on verra aisément en sautant le prologue, et en commençant à ces mots : *Il étoit un berger*, etc. (*Ch.*)

Quoiqu'au dire de Chamfort, cette Fable soit dans la manière de Pilpay, elle n'est point de ce fabuliste, et l'on en ignore absolument l'origine.

XIX. *L'avantage de la Science.*

ABSTEMIUS, F. 145 (1).

IL seroit très-malheureux que l'utilité de la science ne pût se prouver que dans une circonstance aussi fâcheuse que la ruine d'une ville. La société ordinaire offre une multitude d'occasions où ses avantages deviennent frappants ; et l'apologue de La Fontaine ne prouve pas assez en faveur de la science ; il laisse à l'ignorant trop de choses à répondre. Au surplus, il faut toujours supposer qu'il s'agit de la science unie au bon sens ; car, comme a dit Molière,

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant (2).

(*Ch.*)

V. 16. Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre.

M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau, dit avec impatience à M. de R***, qui me l'a répété : « Cela est incroyable, on ne parle « que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point « de maison, logés dans un grenier : on ne s'accoutume « point à cela. » (*Ch.*)

V. 19. Ayant pour tout laquais son ombre seulement.

Quibus umbra sua famulatur unice.

(Epistolæ obscur. viror.)

---

(1) L'aventure de Simonide, rapportée par Phèdre (liv. 4, f. 19), tend peut-être d'une manière plus frappante au but proposé, que le récit d'Abstemius. Mais La Fontaine aura préféré ce dernier, sans doute parce qu'il avoit déjà introduit Simonide dans ses premières Fables.

(2) Et La Fontaine, son ami :

Un sot plein de savoir est sot plus qu'un autre homme.

(*Œuvres diverses.*)

V. 39. Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

Quoi que dise ici La Fontaine en faveur de la science, il n'a pas toujours tenu le même langage ; et plus d'un endroit de ses œuvres eût bien pu servir d'épigraphe au fameux discours de Jean-Jacques, s'il eût pris fantaisie au philosophe d'aller y puiser ses textes :

. . . . Hélas ! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor ?
(*Ep. à Huet.*)

Ailleurs, parlant des Iroquois :

Peuple sans lois, sans arts et sans science.

. . . . S'il ne falloit mourir,
Peut-être ils se mettroient à l'abri de la mort
Par le secours de l'ignorance.
(*Poëme du Quinquina.*)

XX. *Jupiter et les Tonnerres* (1).

CETTE Fable pouvoit avoir plus d'intérêt et plus de vraisemblance chez les anciens, qui attribuoient à différents Dieux différents départements, mais elle ne signifie pas grand' chose pour nous, qui admettons une Providence dispensatrice immédiate des biens et des maux. (*Ch.*)

Voltaire avoit dit auparavant, à l'occasion de ce même apologue : « Je n'ai jamais bien compris la Fable « de *Jupiter et les Tonnerres* dans La Fontaine. Lui « avoit-on donné le sujet de cette mauvaise Fable qu'il « mit en vers si éloignés de son genre ? Vouloit-on dire « que les ministres de Louis XIV étoient inflexibles et « que le roi pardonnoit ? » (*Dict. Philos.*)

---

(1) Cette Fable vient des anciens Etrusques. Voyez Sénèque, *Questions naturelles*, liv. 2, chap. 1, sect. 46. (*Voltaire, Dictionnaire Philosophique, au mot* Tonnerre.)

V. 16. Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

De même le vieillard chez qui Psyché s'étoit réfugiée dans sa fuite, lui conseille de *laisser son époux dormir sur sa colère. (Psyché, liv.2 .)*

V. 41. Tout père frappe à côté.

Vers charmant, et dont l'idée se trouve développée d'une manière admirable dans la Fable de M. Aubert intitulée *la Force du Sang.*

Un fils, maudit par son père, sort égaré. Ce dernier le suit des yeux, et le voit qui, dans sa rêverie, s'approche d'une maison sur laquelle il y a des couvreurs. Il craint qu'une ardoise ne le blesse.

Sa colère aussitôt s'oublie ;
Il tremble pour son sang, il s'agite, il s'écrie :
Malheureux! ne vas pas près de cette maison.

Même situation dans *le Père de Famille* : « Eloi-« gnez-vous de moi, enfant ingrat, dénaturé! dit-il à son « fils, je vous donne ma malédiction ; allez loin de « moi. » Le fils s'en va.... Mais à peine a-t-il fait quelques pas, que son père court après lui et s'écrie : « Où « vas-tu, malheureux ? » *(Acte 2, scène 6.)*

V. 49. On lui dit qu'il étoit père.

La Fontaine a tort de revenir sur cette idée ; ce dernier vers ne peut faire aucun effet après l'autre. *(Ch.)*

V. 53. Vulcan entreprit l'affaire.

Pour sauver la cacophonie désagréable des deux sons *an* et *en*, il ne tenoit qu'à La Fontaine d'écrire *Vulcain*, mais il entre assez dans sa manière de parodier avec irrévérence les noms des Dieux grands et petits ; il s'y est tenu,

Malgré Phébus et sa docte séquelle.

XXI. *Le Faucon et le Chapon.*

PILPAY, F. 23.

CETTE Fable rentre un peu dans celle *du Mouton, du Pourceau et de la Chèvre*, avec cette différence, que le chapon est plus maître d'échapper à son sort. Il faut supposer que le chapon s'envole de la basse-cour pour n'y plus revenir, ce que La Fontaine ne dit pas. Au reste, elle est contée plus gaîment que l'autre. (*Ch.*)

V. 3. Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle,

qui s'enfuit quand on l'appelle. Ce proverbe est fondé sur le fait suivant : Jean de Montmorency, seigneur de Nivelle, suivoit le parti du comte de Charolois ; son père, qui étoit du parti opposé, lui fit faire plusieurs sommations pour le rappeler auprès de lui : elles furent inutiles. Alors il le traita de chien, suivant l'usage établi dans le moyen âge, et il le déshérita.

V. 5. Un citoyen du Mans, chapon de son métier.

Un jeune chien, roquet de son état.
(*M. Le Bailly, liv.* 5, *fab.* 3.)

Un cerveau creux, baudet de son métier.
(*Mme. Joliveau, liv.* 7, *fab.* 1.)

V. 16. Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.

Cela est plaisant, et le chapon *qui devoit, le lendemain, être d'un grand souper.* Je voudrois, cependant, que l'apologue finît par un trait plus saillant. (*Ch.*)

XXII. *Le Chat et le Rat.*

PILPAY, F. 54.

V. 1. Quatre animaux divers, le Chat grippe-fromage,
Triste-oiseau le Hibou, ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat.

VOICI le début de la 8e. Fable du 4e. livre de M. Boisard, évidemment calqué sur les quatre premiers vers de cet apologue :

Quatre animaux divers, et d'instinct et de nom,
Dom Coursier à l'humeur altière,
Robin Mouton le débonnaire,
Tête froide le Bœuf, et maître Aliboron.

Autre imitation :

Quatre animaux, divers d'humeur et de nature,
Le timide Mouton, le Baudet entêté,
Le Cheval à superbe allure,
Et le Bœuf plein de gravité,
Dans une plaine aride alloient cherchant pâture.
(*M. Grenus, Fab. div., liv.* 3, *fab.* 18.)

V. 9. Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet. . . . .

Cette suspension est pleine de goût : le chat est pris. (*Ch.*)

V. 16. Sont communes en mon endroit.

Il veut dire : *ont été fréquentes à mon égard*; cela n'est pas bien exprimé. Mais remarquons qu'il feint d'avoir déjà reçu du rat plusieurs services. Il sait qu'on est porté à faire du bien à ceux auxquels on en a déjà fait. (*Ch.*)

V. 22. J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.

Mlle. Pauline de M***. observe très-judicieusement,

à l'occasion de ces vers (1), que « La Fontaine, tout « en rapprochant les animaux de notre nature, ne les « fait jamais sortir de la leur; qu'il leur donne notre « langage, mais leur conserve leur maintien et leur « allure. Un imitateur maladroit, ajoute-t-elle, auroit « peut-être fait mettre le chat à genoux, ou, du moins, « lui eût fait joindre les griffes : ce seroit une image « ridicule. » Et voici précisément un passage de Furetière qui prouve la justesse de cette observation, qui n'est plus une simple conjecture. Dans la Fable de *Jupiter et le Chat-Huant*, ce dernier présente un placet au maître des Dieux, ainsi terminé :

A griffes jointes le priant
D'avoir pitié du suppliant.

V. 54. S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité?

Ce résultat n'est pas une leçon de morale, mais elle est un conseil de prudence; et cette prudence n'a rien dont la morale soit blessée : ainsi l'apologue est très-bon. (*Ch.*)

XXIII. *Le Torrent et la Rivière.*

Commire, *Torrens et Fluvius*, t. 1, p. 301.

V. 1. Avec grand bruit et grand fracas,
Un torrent tomboit des montagnes:
Tout fuyoit devant lui, l'horreur suivoit ses pas;
Il faisoit trembler les campagnes.

Ce début est celui de la Fable de Commire :

Multo imbre tumidus montis e fastigio
Per confragrosa saxa rupesque asperas
Torrens ruebat, et rapaci vortice

---

(1) *Publiciste* du 20 décembre 1807.

Secum trahebat arbores, greges, domos,
Non absque magno rusticæ gentis metu.

Mais combien l'imitation est supérieure à l'original pour le mouvement et la hardiesse !

Tout fuyoit devant lui, l'horreur suivoit ses pas.

Les pas d'un torrent ! Voyez comme La Fontaine varie ses tons ! voyez comme il monte, comme il descend avec son sujet ! Opposez, dit Chamfort, à cette peinture du torrent, celle de la rivière, huit ou dix vers plus bas. Remarquons aussi ce trait de poésie, du voyageur qui va traverser bien d'autres fleuves que les nôtres (1).

Madame Joliveau offre, dans le début d'une de ses plus jolies Fables, celle du *Torrent et le Temps*, une assez heureuse réminiscence de celui de notre poète :

Vers la plaine un torrent précipitoit ses flots,
Faisant trembler les monts et gémir les échos;
La terreur le précède, et la mort l'accompagne;
Il entraîne les ponts, les vergers, les hameaux,
Avec fracas dévaste la campagne.

On peut objecter que, dans cette Fable, le marchand est forcé à passer la rivière comme il a été forcé de passer le torrent, et que la Fable seroit meilleure, c'est-à-dire, la vérité que La Fontaine veut établir mieux démontrée, si le marchand, ayant le choix de passer la

(1) Ces traits ont donné naissance à une foule d'autres du même genre, dans les Fables qu'on a faites depuis La Fontaine; tel est celui-ci, en parlant d'un batelier qui, périssant victime de son imprudence,

. . . . Passe de sa barque en celle de Charon

Cet autre, au sujet d'une mouche qui

. . . . S'en fut boire au Léthé.
(*Fables de l'Enfance et de la Jeunesse.*)

Pour *s'être gorgée de lait.*

rivière, ou par le torrent, eût préféré la rivière; cela peut être, mais il en résulteroit que la Fable est bonne, et pourroit être meilleure. (*Ch.*)

M. Dutremblay, dans sa Fable du *Torrent et le Ruisseau* (1), a complété l'instruction qui peut résulter encore de l'association de ces deux personnages dans un apologue, si l'on peut s'exprimer ainsi, en les présentant sous un point de vue tout opposé; ce qui amène cette moralité :

Les gens qui font le plus de bruit
Sont rarement les plus utiles.

XXIV. *L'Education.*

Plutarque, Traité de l'Education des Enfants.

Voici une Fable qui, pour être courte, n'en est pas moins une des meilleures de La Fontaine; la morale, surtout en est excellente. Sans croire, comme certains philosophes, que la nature partage également bien tous ses enfants, il est pourtant certain que c'est l'éducation qui met entre un homme et un autre l'énorme différence qui s'y trouve quelquefois; c'est d'ailleurs une opinion qu'on ne sauroit trop répandre, parce qu'elle est le meilleur moyen d'encourager les réformes qu'on peut faire dans l'éducation, réformes sans lesquelles il est impossible de changer les fausses opinions et les mauvaises mœurs. (*Ch.*)

V. 4. Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.

La naissance est la même, mais l'éducation est, comme on voit, bien différente. (*Id.*)

---

(1) Liv. 3, fab. 3.

V. 6. **Mais, la diverse nourriture.**

Ce mot se prenoit alors, même dans le style noble, pour synonyme d'*éducation*. Corneille l'emploie plusieurs fois en ce sens. (*Ch.*)

V. 18. **Tourne-broches par lui rendus communs en France.**

Il est plaisant d'avoir supposé que nos chiens appelés Tournebroches viennent de cette belle origine, comme d'avoir fait honneur au marmiton du nom de son élève. (*Id.*)

V. 19. **Y font un corps à part, gens fuyant les hasards.**

A part, *hasards* : cette consonnance déplaît à l'oreille. (*Id.*)

V. 21. On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère, *etc.*

Ces quatre derniers vers sont parfaits. (*Id.*)

XXV. *Les deux Chiens et l'Ane mort.*

ÉSOPE, F. 211.

V. 1. **Les Vertus devroient être sœurs,**
Ainsi que les Vices sont frères, *etc.*

IL n'est rien de moins gai, par le fond, que le commencement de cette Fable. La Fontaine veut dire ici que les vices s'ajustent communément assez bien ensemble ; que, par conséquent, il est fort aisé d'en avoir plusieurs, surtout de ceux qui *ne sont pas l'un à l'autre contraires* ; mais qu'il n'en est pas de même des vertus, qu'il leur arrive quelquefois de se donner exclusion les unes aux autres : témoin la valeur, qui, en bien des cas, exclut la prudence.

Ne voilà-t-il pas de la métaphysique, et même de

la plus abstraite? et cependant, voyez comme elle est devenue aimable en passant par les mains de La Fontaine! Voyez comment, au moyen des images dont il a fait un beau choix, il a su égayer la tristesse des idées qu'il avoit à manier! Il suppose d'abord que, dès que nous avons un vice, il en vient un bon nombre se ranger aussitôt à la file, ce qui produit une image extrêmement riante. Mais, comme celle-là ne suffisoit pas à La Fontaine, le voilà qui en emploie, au plus vite, une autre en parlant des vertus :

. . . . Rarement on les voit
Toutes en un sujet, éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.

Ne diriez-vous pas que les Vertus, vu quelque petit motif de froideur qui est entr'elles, sont obligées de se disperser, et ne peuvent aller qu'une à une. En vérité, l'on a bien de l'obligation aux gens qui savent ainsi jeter de la gaîté et répandre des grâces sur les sujets qui en paroissent le moins susceptibles. (*Remond de St.-Mard, Réflexions sur la Fable.*)

V. 10. L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais froid.

On a cependant observé, au sujet de ce dernier vers, que le petit exorde qu'il termine, exorde commencé d'une manière si large, et remarquable par un si beau choix d'expressions pittoresques, laisse peut-être quelque chose à désirer dans son développement, paroît un peu étranglé à l'esprit et à l'oreille; et que, pour le rendre complet, ainsi que la période, une énumération un peu plus nombreuse des vertus mises en opposition avec leurs défauts contraires, n'eût pas été trop déplacée. Cette observation n'est pas sans justesse.

V. 11. Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand.

Le but de ces vers est évidemment de rattacher cette

Fable à son prologue, car celui-ci ne paroît pas avoir avec elle un rapport très-intime; mais la transition n'est pas heureuse. Le fait en lui-même étant trop extraordinaire et trop peu vraisemblable pour qu'on puisse en inférer que le chien soit un animal sot et gourmand (1). La Fontaine le propose, dans ce même livre, aux hommes comme un modèle de tempérance, en le mettant dans une situation beaucoup plus analogue à ses habitudes et à son naturel (2). Chamfort trouve cette Fable très-médiocre, et elle l'est en effet; mais il faut faire abstraction du prologue, quoiqu'il contienne le germe d'un apologue tout différent, et de la moralité qui s'y rajuste beaucoup mieux.

V. 37. Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela, c'est la mer à boire.

Voltaire fait, à l'occasion de ce passage, la réflexion suivante : « Il faut avouer que Phèdre écrit avec une « pureté qui n'a rien de cette bassesse. »

Voici ce que lui répond M. Clément : « Cette locu- « tion proverbiale n'est point du tout hors de place « dans un style simple et enjoué; il y a plus, elle est « très-agréable par l'allusion qu'elle fait au sujet de la « Fable où les chiens périssent en voulant boire toute « une mer. C'est savoir tirer parti de tout. Si Phèdre « n'a pas de cette sorte d'agréments, il ne faut pas en « faire un reproche à La Fontaine, qui a su, par son « enjouement, par ses beautés originales, se mettre « fort au-dessus de Phèdre. Il est aussi précis que lui « quand il veut, et quand il le faut; mais s'il n'étoit « que précis et élégant, il ne seroit pas si souvent lu « et relu. » (*M. Clément*, 4e. *lettre à Voltaire*, *pag*. 21.)

---

(1) Lokman, qui a traité le même sujet, introduit, au lieu des deux chiens, deux loups, animaux plus que gourmands, car ils sont voraces.

(2) Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître, fab. 7.

XXVI. *Démocrite et les Abdéritains.*

DIOGÈNE LAERCE, Vie de Démocrite. — Lettre d'HIPPOCRATE à DAMAGÈTE (1).

V. 1. Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire!

CE mot de *pensers,* depuis long-temps presque hors d'usage, et que remplace en toute occasion celui de *pensée*, est vivement regretté par La Bruyère : « Un si « beau mot! dit-il, et dont le vers s'accommodoit si « bien! »

V. 3. Mettant de faux milieux entre la chose et lui.

Vers très-heureux. En effet, une idée fausse, qui nous empêche de porter sur une chose un jugement sain, est comme un voile interposé entre nous et l'objet que nous voulons juger. (*Ch.*)

Au total, ce début est très-beau, et remplit parfaitement les conditions que Pétrone exige en pareil cas, lorsqu'il dit : *Effugiendum est ab omni verborum ut ità dicam vilitate et sumendæ voces à plebe summotæ ut fiat :* ODI PROFANUM VULGUS ET ARCEO.

V. 13. Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant.

Il faut supposer que ce sont les ambassadeurs qui pleurent, car on ne pleure pas en écrivant, en envoyant des ambassadeurs pour une affaire de cette espèce. Ce-

(1) Cette lettre à Damagète, vraie ou supposée, il n'importe, nous la citons moins comme une des sources de cette Fable que comme l'indication d'une relation très-curieuse et très-étendue de la rencontre des deux philosophes. Il est même douteux que La Fontaine ait eu connoissance de cette épître ; car, lui qui aime tant à causer philosophie quand l'occasion s'en présente, venant à y trouver bien plus ample matière que dans Laërce, *pour étaler ce que l'un et l'autre dit*, Hippocrate et Démocrite entendons-nous, difficilement il se fût abstenu d'en jaser à son tour un petit.

pendant, ce qui feroit croire que c'est le peuple qui parle, ce sont les vers suivants :

. . . . La lecture a gâté Démocrite :
Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.

(*Ch.*)

V. 16. Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite.

On enseignoit, dans l'école de Pythagore, que les astres étoient autant de mondes. Epicure, Lucrèce, et beaucoup d'autres philosophes, plaçoient une infinité de mondes même au-delà de la portée de nos yeux. Ces systèmes ont été renouvelés de nos jours par Fontenelle.

V. 17. Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.

Je ne sais pourquoi La Fontaine ajoute ces deux vers. Il n'est pas absurde de dire qu'il y a un nombre infini de mondes, mais qu'ils soient pleins de Démocrites, je ne sais ce que cela veut dire. (*Ch.*)

Mais peut-être qu'ils sont remplis d'un nombre infini de fous : car ce sont les concitoyens de Démocrite qui, le prenant pour tel, sont censés parler ici.

V. 22. Il connoît l'univers, et ne se connoît pas.

On a appliqué ce vers à l'homme en général. (*Ch.*)

V. 39. Le sage est ménager du temps et des paroles.

Vers devenu proverbe. *L'homme sage du temps est chiche*, avoit dit auparavant Baïf, dans ses *Mimes et Enseignements*; et depuis La Fontaine, J.-B. Rousseau, dans une de ses lettres :

Sois ménager du temps, sobre de tes suffrages,

écrit-il à M. ***. On sent que cette remarque ne tombe que sur l'expression, car le précepte est en soi très-commun.

V. 47. En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix (*du peuple*) est la voix de Dieu? (1)

La Fontaine prend l'air du doute par respect pour l'Ecriture, dont ces paroles sont tirées. (*Ch.*)

XXVII. *Le Loup et le Chasseur.*

CAMERARIUS, pag. 286.

V. 1. Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux.

CETTE Fable commence avec la même violence qu'une satire de Juvénal : c'est contre les avares que La Fontaine exerce le plus sa satire. (*Ch.*)

M. Brotier avoit déjà fait cette remarque dans ses notes sur Phèdre, et il regarde le sentiment qui a dicté ces vers à La Fontaine, comme un point de contact entre son génie et celui du fabuliste latin, qui affecte, comme l'Esope français, un souverain mépris pour les richesses, et poursuit l'avarice avec un égal acharnement.

V. 9. Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain.

Tout ce dialogue est d'une vivacité et d'une précision admirables. (*Ch.*)

Cras vives; hodie jam vivere serum est.
(Martial.)

Non est, crede mihi, sapientis dicere vivam.
Sera nimis vita est crastina: vive hodie.
(*Id.*, lib. 1.)

---

(1) C'est le sujet de la première dissertation du *Théâtre critique* du P. Feijoo, où l'on trouvera la réponse à la question que fait ici La Fontaine.

Racine le fils reproduit encore cette pensée dans son poëme de *la Religion :*

> Malheureux ! jouissez promptement de la vie ;
> Hâtez-vous, le temps fuit, et la Parque ennemie
> D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant.

Mais c'est pour la combattre comme une maxime dangereuse et toute épicurienne.

De ces deux apologues, le premier, sans être excellent, me paroît beaucoup meilleur que l'autre. Il n'est pas impossible qu'un chasseur, ayant tué un daim et un faon, y veuille joindre une perdrix : mais qu'un loup, devant quatre corps, se jette sur une corde d'arc, cela ne me paroît pas une invention bien heureuse. Les meilleurs apologues sont ceux où les animaux se trouvent dans leur naturel véritable. (*Ch.*)

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Dépositaire infidèle.

PILPAY, F. 31.

NOUS avançons dans notre carrière, et La Fontaine avance vers la vieillesse : car tous les livres de cette seconde partie n'ont pas été donnés à la fois ; même la plupart des Fables du 12e. livre ne parurent que plusieurs années après les autres, et quelques-uns de ces derniers livres se ressentent de l'âge de l'auteur. Il y en a qui rentrent tout-à-fait dans la moralité des Fables précédentes ; d'autres qui ont une moralité vague et indéterminée ; d'autres, enfin, qui n'en ont pas du tout. Cependant La Fontaine se relève quelquefois, et se montre avec tout son talent, soit dans des Fables entières, soit dans des morceaux plus ou moins considérables. (*Ch.*)

V. 20. Tout homme ment, dit le sage.

Voici une singulière exception à cette règle, et qui ne fait que la confirmer : Lorsqu'Auguste, après la défaite d'Antoine, entra victorieux dans Rome, parmi les captifs qui suivoient son char de triomphe, se trouva un prêtre d'Egypte si véritable en ses paroles, et si sincère, que, quoiqu'il n'eût pas moins de 60 ans, il ne savoit ce que c'étoit que mentir. Ce qui fut si bien attesté, que le sénat, prenant cet homme en considé-

ration, l'éleva à la dignité de grand-prêtre de Jupiter, et lui fit ériger une statue. (*Cassandre, Parallèles historiques.*)

V. 21. S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage.

Pourquoi La Fontaine leur pardonneroit-il plus le mensonge qu'aux autres? Le mensonge est vil partout, et partout il est destructeur de toute société. (*Ch.*)

V. 29. Et même qui mentiroit
Comme Esope et comme Homère (1),
Un vrai menteur ne seroit.

Cela est trivial à force d'être vrai : c'est jouer sur les mots que de confondre ces deux idées. Quel rapport y a-t-il, dit Bacon, entre les mensonges des poètes et ceux des marchands? Le mal moral du mensonge réside dans le dessein de flatter, d'affliger, de tromper ou de nuire. (*Ch.*)

V. 34. Sous les habits du mensonge,
Nous offre la vérité.

Ces vers répondent assez bien à celui-ci d'une épigramme d'Agathias sur le même Esope, traduction de Grotius :

Ille docet verum blanda sub imagine falsi.

(Anthol., *lib.* 4, *epig.* 33.)

V. 38. Sans fin, et plus s'il se peut.

Ce mot *et plus s'il se peut* est ridicule. Tout ce prologue pèche par un défaut de liaison dans les idées, et aucune beauté de détail ne rachète ce défaut. (*Ch.*)

---

(1) Il ment, mais en grand homme; il ment, mais il sait plaire.

(*Voltaire, Apologie de la Fable.*)

V. 45. . . . . Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour :
Mon fer? dit-il, quand il fut de retour.
Votre fer! il n'est plus. . . . .

Voilà un dépôt confié, redemandé, nié, en moins de cinq vers, et sans aucun préambule de la part des parties intéressées, qui se revoient après une longue absence : tout cela est sec à force d'être précis.

V. 69. Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je.

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qui s'appelle vu. . . . .
(*Mol. Tartufe, acte* 5, *scène* 3.)

V. 79. Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope, *etc.*

Il existe bon nombre d'historiettes du genre de celles que raconte ici La Fontaine, auxquelles il ne manque peut-être, pour sembler également piquantes, qu'un léger vernis poétique. Proposons les deux suivantes à ceux qui se font un amusement de donner ce petit relief à ces bagatelles.

Deux frères, de la ville de Padoue, s'entretenant un jour ensemble, l'un d'eux se mit à dire qu'il eût bien voulu avoir un pré aussi grand que le ciel, et l'autre répondit aussitôt, qu'il eût bien voulu posséder autant de bœufs qu'il y avoit d'étoiles. Le premier lui demandant où il les mettroit paître : Dans ton pré, répondit le second.

Un Normand se vantoit à un Gascon d'avoir la vue assez fine pour voir marcher une mouche sur le clocher de Notre-Dame. « Je n'ai pas la vue si fine que vous, « j'en conviens, reprit le Gascon, mais, en récompense, « j'ai l'ouïe pour le moins aussi subtile : je ne vois pas « la mouche dont vous parlez, mais je l'entends fort « bien marcher. »

V. 93. Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.]

Mentire cum mendace, comme disoient les anciens; préceptes que le fils de M. de Crac, dans la jolie comédie de Collin, met en pratique, de propos délibéré (1), d'une manière très-divertissante.

Il est encore un autre moyen d'enferrer un hâbleur, que nous enseigne un fabuliste postérieur à La Fontaine, Delaunay, dans sa Fable du *Voyageur de retour chez lui :*

. . . . D'un pied léger autant qu'adroit,
Toute l'Espagne encore en garde la mémoire,
Un soir, dit le conteur, je sautai le détroit.
Un auditeur se lève à cet endroit,
Et dit : Tout le monde vous croit;
Mais qu'avez-vous besoin de nous faire une histoire,
Quand nous pouvons par vous toucher la chose au doigt?
Tenez, sautez le promontoire,
Le voilà devant vous; et, témoins de l'exploit,
Nous publîrons votre victoire.

---

(1) A renchérir sur lui, voyons que je m'amuse :
. . . .
Le papa près de moi ne sera qu'un enfant;
S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.

(*Scène première.*)

II *Les deux Pigeons.*

PILPAY, F. I.

SE lassera-t-on jamais de relire la Fable des *deux Pigeons*? ce morceau, dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être on donneroit la palme sur tous les autres, si parmi tant de chefs-d'œuvres on avoit la confiance de juger ou la force de choisir? Qu'elle est belle cette Fable! qu'elle est touchante! Que ces deux pigeons sont un couple charmant! quelle tendresse éloquente dans leurs adieux! Comme on s'intéresse aux aventures du pigeon voyageur! quel plaisir dans leur réunion! que de poésie dans leur histoire! Et lorsqu'ensuite le Fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie! quel besoin d'aimer! On croit entendre les soupirs de Tibulle (1). Il ne faut pas louer La Fontaine, il faut le lire et le relire encore. Il en est de lui comme de la personne qu'on aime: en son absence, il semble qu'on aura mille choses à lui dire; et quand on la voit, tout est absorbé dans un seul sentiment, dans le plaisir de la voir. On se répand en louanges sur La Fontaine, et dès qu'on le lit, tout ce qu'on voudroit dire est oublié: on le lit, et on jouit. (*La Harpe*, *Cours de Littérature*, *tom. 6.*)

---

(1) Tout ce morceau, dit Chamfort, en parlant de cet épilogue, est, s'il est possible, d'une perfection plus grande que la Fable elle-même: c'est l'épanchement d'une âme tendre et trop pleine de sentiments affectueux, qui en repand avec une abondance qui le soulage. Quels souvenirs! quelle expression dans le regret qui les accompagne! On a souvent imité ce morceau, et même avec succès, parce que les sentiments qu'il exprime sont cachés au fond de tous les cœurs; mais on n'a pu surpasser, ni même égaler La Fontaine. Voyez encore, dans l'Encyclopédie, l'article *Abandon*, où ce même épilogue est proposé pour modèle.

V. 7. L'absence est le plus grand des maux:
Non pas pour vous, cruel! . . . .

Quel trait que cet hémistiche! Que le vers est heureusement coupé! (*Cours de Littérature.*)

V. 8. . . . . Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.

Adroite imitation des vers que Virgile fait prononcer à Didon, dans une pareille circonstance:

Et mediis properas aquilonibus ire per altum,
Crudelis! . . . .
(AEneid., *lib.* 4.)

V. 16. Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste?

Quelle grâce, quelle finesse sont entendues dans ce petit mot *et le reste*, caché comme négligemment au bout du vers! (*Ch.*)

V. 25. . . . . Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. . . . .

Mot excellent passé en proverbe, dont s'autorisent maints curieux de courir le monde, et qui ne devroit pas moins leur être présent à l'esprit dans un autre sens, lorsqu'après avoir parcouru beaucoup de pays, sans avoir *vu* pour cela davantage, il leur prend envie de publier leurs tristes et informes relations.

V. 54. Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié).

. . . . Cet âge, comme on dit,
Est sans pitié. . . . .
Ajoutons que nombre de gens
Sont en ceci toujours enfants.
(*Nivernois*, *liv.* 10, *fab.* 1.)

Dans l'histoire de Télamon, racontée dans *les Filles de Minée*:

Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau;
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau:

Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux. . . . .

Et toujours un enfant artisan de malheur.

V. 73. Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère.

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse!

(La Fontaine, Lettre à madame de Bouillon.)

On a trouvé de l'exagération dans cette expression pittoresque si poétique : *éclairés par les yeux*. Cela vient peut-être de ce que la prose ne s'en est point encore emparée, comme elle l'a fait de celles de *feu*, de *flamme*, d'*éclairs*, de *foudre* même, lancés par les yeux, et qui ne sont pas moins hyperboliques. Pourquoi, en admettant ces dernières, rejetteroit-on celle qu'emploie La Fontaine, qui en dérive si naturellement?

La Motte, qui a fait un examen détaillé de cette Fable, dit qu'on ne sait quelle est l'idée qui domine dans cet apologue, ou des dangers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du plaisir du retour après l'absence. « Si, au contraire, dit-il, le pigeon voyageur « n'eût pas essuyé de dangers, mais qu'il eût trouvé les « plaisirs insipides loin de son ami, et qu'il eût été rap- « pelé près de lui par le seul besoin de le revoir, tout « m'auroit ramené à cette idée, que la présence d'un « ami est le plus doux des plaisirs. » Cette critique de La Motte n'est peut-être pas sans fondement ; mais que dire contre un poète qui, par le charme de sa sensibilité, touche, pénètre, attendrit votre cœur au point de vous faire illusion sur ses fautes, et qui sait plaire même par elles! On est presque tenté de s'étonner que La Motte ait perdu, à critiquer cette Fable, un temps qu'il pouvoit employer à la relire. (*Ch.*)

III. *Le Singe et le Léopard.*

ÉSOPE, F. 162.

VOILA encore une de ces Fables qui ne pouvoient guère réussir que dans les mains de La Fontaine. Le sujet, si mince, prend tout de suite de l'agrément, et, en quelque sorte, un intérêt de curiosité, par l'idée de donner aux discours des personnages la forme et le ton des charlatans de la foire. (*Ch.*)

Qu'on ne s'y méprenne point, cependant, les personnages réputés ici en scène ne sont toutefois que derrière le rideau; ils ne parlent point dans le fait. La Fontaine a eu soin de dire : *Ils affichoient chacun à part*, et leur discours est, ou celui de leur affiche, ou celui du bateleur à leurs gages. Le léopard eût trop perdu à se montrer. Quant au singe, ce plaisant hémistiche : *car il parle, on l'entend*, et tout le burlesque accessoire qui le suit ou le précède, indique, à n'en pas douter, la présence du bateleur qui parloit en son nom, promettant qu'on l'entendroit lui-même; et, suivant les apparences, le singe l'avoit endoctriné de la bonne manière. D'après un trait de la vie de La Fontaine, cité plus haut par Chamfort, on a pu remarquer qu'il alloit voir les charlatans de place; cette Fable prouve qu'il n'y perdoit pas son temps.

V. 5. . . . . Le roi m'a voulu voir.

Il y a dans Voltaire une satire contre Le Franc, intitulée *la Vanité*, dont le sommaire est, avec les quatre derniers vers, que tout le monde connoît, ce qu'elle offre peut-être de plus plaisant : « Un provincial dans « un mémoire a imprimé ces mots : Il faut que tout « l'univers sache que LL. MM. se sont occupées de mon « discours; *le roi l'a voulu voir, toute la cour l'a « voulu voir.* » C'étoit aussi souventes fois un bien malin singe que ce Voltaire!

V. 16. . . . . Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant.

Les titres poétiques dont Ragotin fait parade, dans la comédie de notre auteur qui porte ce titre, ne le cèdent pas aux titres généalogiques de Bertrand, et peuvent très-bien leur être comparés :

Apollon a passé mon esprit sur sa meule;
Du poète Garnier ma mère étoit filleule :
Et tel que tu me vois, j'ai son écritoire.

Ce dernier vers, surtout, est très-comique :

Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler.

Tout comme la jument de Gargantua, qui fut amenée par mer en trois quaraques. (*Rabelais, liv. 1, ch. 16.*)

La Fable de M. Aubert intitulée *les deux Charlatans*, offre beaucoup de réminiscences de celle-ci.

IV. *Le Gland et la Citrouille.*

Le simple bon sens qui a dicté cet apologue est supérieur à toutes les subtilités philosophiques ou théologiques, qui remplissent des milliers de volumes, sur des matières impénétrables à l'esprit humain. Le paysan *Mathieu Garo* est plus célèbre que tous les docteurs qui ont argumenté contre la Providence. (*Ch.*)

V. 12. C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé :
Tout en eût été mieux. . . . .

Un propos d'Alphonse X, roi d'Espagne, que la tra-

dition a conservé, et que rapporte Ferreras, sembleroit avoir fourni ce trait à La Fontaine.

Ce prince s'entretenant un jour des ouvrages du créateur, surtout de la composition du corps humain, il lui échappa de dire : « Si j'eusse été au conseil de « Dieu, quand il voulut former le monde, bien des « choses eussent été mieux ordonnées. »

V. 21. On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit :
Sous un chêne, aussitôt, il va prendre son somme.

De la réflexion à l'acte tout opposé qui la suit ici, la transition paroît un peu brusque, et l'est en effet. Quelques personnes, Sélis entr'autres, eussent désiré que, pour la rendre moins sensible, La Fontaine eût écrit :

Cependant sous un chêne. . . . .

Si l'on prétendoit, après la lecture de cette Fable, qu'elle n'est pas d'une application assez générale pour amener la conclusion qui la termine, qu'elle ne prouve qu'en faveur de l'ordre physique, et qu'il restera toujours des objections contre l'ordre moral : La Fontaine répondra, relativement à ce dernier, et toujours avec son enjouement ordinaire :

C'est que l'esprit humain en prend mal la mesure;
Injuste en son estime autant qu'en ses désirs,
Il compte les douleurs sans compter les plaisirs.

(*Traduct. de l'*Eunuque *de Térence.*)

V. *L'Ecolier, le Pédant, et le Maître d'un Jardin.*

V. 1. Certain enfant qui sentoit son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédants de gâter la raison.

Après les avares, ce sont les pédants contre lesquels La Fontaine s'emporte avec le plus de vivacité. (*Ch.*)

Cette haine contre les pédants, et sa façon de penser à leur égard, lui étoit commune avec Rabelais, Montaigne, Molière, et beaucoup d'autres philosophes. Le premier parle de certain maître Jobelin, qu'il peint, lui et ses pareils, comme « abâtardissant les bons et « nobles esprits, et corrompant toute fleur de jeu- « nesse. » Au rapport de Montaigne, « les pédants sont « les seuls, entre tous les hommes, qui non seulement « n'amendent point ce qu'on leur commet, comme fait « un charpentier et un maçon, mais l'empirent, et se « font payer de l'avoir empiré. » On sait de quelles espèces de *galanteries* M. Bobinet, dans *la Comtesse d'Escarbagnas*, farcissoit la mémoire de son élève.

Cette Fable rentre absolument dans la même moralité que celle du *Jardinier et son Seigneur*, liv. 5, fab. 4; mais celle-ci est fort inférieure à l'autre. Remarquons pourtant ce vers charmant:

Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance.

La Fontaine s'intéresse à toute la nature animée. (*Ch.*)

VI. *Le Statuaire et la Statue de Jupiter.*

Un statuaire qui fait une statue, et voilà tout : ce n'est pas là le sujet d'un apologue ; aussi cette prétendue Fable n'est-elle qu'une suite de stances agréables et élégantes. (*Ch.*)

Osons soutenir, au contraire, que cette Fable, à laquelle on ne pourroit refuser ce nom que pour lui donner le titre d'ode, qui lui appartient peut-être avec plus de justice, est le produit d'une très-belle et d'une très-riche imagination, car elle n'a d'autre source que ces premiers vers de la 8e. satire d'Horace :

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum ;
Cum faber, incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum. . . . .

La Fontaine a vu dans ce début, qui n'est que celui d'une ingénieuse fiction dans Horace, une grande idée philosophique à développer ; mais, en même temps, il a su se resserrer dans de justes bornes, s'est à lui-même imposé la gène d'un rhythme uniforme, en un mot, s'est montré vraiment poète dans un sujet si étranger, en apparence, à sa manière.

Au lieu du tronc délaissé, de l'ouvrier qui ne sait trop comment il doit le façonner, et s'il en fabriquera plutôt un banc qu'un therme décoré du nom de Priape, le fabuliste suppose un beau bloc et un statuaire également incertain de la forme à donner à son marbre, mais qui, par un mouvement éminemment poétique, se demande à lui-même ce qu'en fera son ciseau. Bientôt, dans un véritable enthousiasme d'artiste, il s'écrie : « *Il sera Dieu* ; ce Dieu sera celui qui lance le ton-« nerre : TREMBLEZ, HUMAINS.... » De bonne foi, des stances qui expriment de telles idées, sont-ce des stances simplement élégantes et d'un tour agréable ?

V. 13. Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

. . . L'artisan, troublé, se prosterne sans honte
Devant les Dieux muets enfants de son ciseau.

(*Le Franc, poesies sacrées.*)

. . . L'ouvrier, contemplant son ouvrage,
Tremble lui-même et recule de peur.

(*Voltaire, Guerre de Genève.*)

V. 33. Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes.

Voici un paragraphe d'un livre peu répandu, quoique d'un écrivain très-célèbre, qui offre un si beau commentaire de ce passage, que nous regardons comme une bonne fortune de pouvoir le joindre à ces notes.

« Les passions des hommes se multipliant avec les « arts sociaux, chacun déifia sa foiblesse, ses vertus ou « ses vices : le voluptueux sacrifia à Vénus, le philo- « sophe à Minerve, le tyran aux déités infernales. « D'une autre part, quelques génies favorisés du ciel, « quelques ames sensibles aux attraits de la nature, un « Orphée, un Homère, augmentèrent les habitants de « l'immortel séjour. Sous leurs pinceaux, les accidents « de la nature se transformèrent en esprits célestes. « La Dryade se joua dans le cristal des fontaines, les « Heures au vol rapide ouvrirent les portes du jour, « l'Aurore rougit ses doigts et cueillit ses pleurs sur « les feuilles de rose humectées de la fraîcheur du ma- « tin, Apollon monta sur son char de flammes ; les Zé- « phirs, à son aspect, se réfugièrent dans les bois ; « Thétis rentra dans ses palais humides ; et Vénus, qui « cherche l'ombre et le mystère, enlaçant de sa cein- « ture le beau chasseur Adonis, se retira, avec lui et « les Grâces, dans l'épaisseur des forêts. » (*M. de Châteaubriand,* Essai historique sur les Révolutions, *etc., chap. 30.*)

V. 35. L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

Nivernois dit, en parlant du cœur :

Il est de feu, la raison est de glace.

Léonard, dans son imitation du *Temple de Gnide :*

L'âme, froide au bonheur, est de feu pour les maux.

Et ces réminiscences de poètes qui se sont fait un nom sur le Parnasse, ne valent encore, ni pour la forme ni pour le fond, cette finale d'un couplet d'une chanson connue, qui peut-être est venue se placer d'elle-même sous la plume de son auteur :

L'on est de feu pour ce que l'on désire,
Et de glace pour ce qu'on a.

VII. *La Souris métamorphosée en Fille.*

PILPAY, F. 56.

V. 1. Une souris tomba du bec d'un chat-huant.
Je ne l'eusse pas ramassée,
Mais un bramin le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.

SI La Fontaine eut dit simplement qu'un bramin la ramassa, il n'y avoit rien de piquant. Tout le sel de cet endroit consiste dans l'adresse de l'auteur à se mettre en opposition avec le bramin, et cela lorsqu'on y pense le moins, par une réflexion si simple qu'elle fait ressortir davantage la singularité de l'Indien.

(*Cours de Littérature, tom. VI.*)

V. 8. . . . . Ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.

La Fontaine avoit déjà traité précédemment et avec

une sorte de complaisance dans un de ses fragments du *Songe de Vaux*, ce point de la doctrine de Pythagore ; et nous pensons que les vers qu'il lui consacre ne sauroient être rappelés plus à propos :

Ce que tu vois d'animaux et d'humains,
Troque sans cesse et devient autre chose ;
Toute âme passe en différentes mains :
Telle est la loi de la métempsycose,
Que le sort tient en ses livres enclose ;
Car, ici-bas, il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger:
D'âme et d'habit bien ou mal asssortie,
D'un roi se voit en sortant d'un berger,
Puis d'un berger étant d'un roi sortie.

V. 48. On tient toujours du lieu dont on vient. . . . .

Si La Fontaine a voulu dire se ressent toujours de ses premières habitudes, c'est-à-dire de son éducation, cette maxime peut se soutenir et n'a rien de blâmable ; mais s'il a voulu dire on se ressent toujours de son origine, il a débité une maxime fausse en elle-même et dangereuse : il est en contradiction avec lui-même, il faut le renvoyer à la fable de *César et Laridon*. (*Ch.*)

V. 79. Parlez au Diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

Ce premier vers est encore très-répréhensible en ce que La Fontaine a l'air de supposer qu'il y ait une magie, et qu'on puisse parler au Diable. (*Ch.*)

M. Clément trouve cette critique souverainement injuste en ce que, par ce vers, le fabuliste fait allusion à son bramin qui emploie un sorcier pour métamorphoser la souris en jeune fille. Assurément celui qui dit vous ne détournerez nul être de sa fin, n'a pas l'air de croire à la magie, comme le suppose le commentateur. (*Journal Littéraire*, n.° 35.)

VIII. *Le Fou qui vend la Sagesse.*

ABSTEMIUS, F. 184.

V. 5. On en voit souvent dans les cours.

LA FONTAINE, qui vante si souvent Louis XIV sur ses guerres et sur ses conquêtes, avoit ici une occasion de lui donner des éloges d'un autre genre, plus justes et mieux mérités. Il pouvoit le louer d'avoir banni ces fous de cour, si multipliés en Europe, d'avoir substitué à cet amusement misérable, les plaisirs nobles de l'esprit et de la société. C'étoit un sujet sur lequel il étoit aisé de faire de beaux ou de jolis vers. La Fontaine avoit le choix. On ne l'eût point accusé de flatterie, et il auroit eu la gloire de contribuer peut-être à faire cette réforme dans les cours de quelques souverains qui conservoient ce ridicule usage. (*Ch.*)

Imbert, seul entre tous ceux qui ont écrit des Fables après La Fontaine, s'est permis à cet égard un trait qui vient à l'appui de cette observation, et que voici :

Cette mode (*celle des fous*) eut jadis chez nous beaucoup d'empire.
Plus qu'à régner les rois aimoient à rire :
Un prince alors, de peur de s'ennuyer,
Ne cherchoit point un sage pour s'instruire,
Mais il prenoit un fou pour s'égayer.

(*Liv.* 5, *fab.* 13.)

V. 8. Un fol alloit criant par tous les carrefours,
Qu'il vendoit la sagesse : et les mortels crédules
De courir à l'achat. . . . .

Le fabuliste n'ayant point établi le lieu de la scène, on est porté à croire qu'elle se passe aux Antipodes ; car ici haut, de temps immémorial, et c'est le poète de la raison qui le dit :

. . . . L'homme le moins sage
Croit toujours avoir seul la sagesse en partage.

Au fond, il ne résulte de cette Fable d'autre leçon que celle de ne pas approcher trop près des fous, de peur d'en éprouver quelque mauvais traitement. On apprend cela aux enfants en même temps qu'on leur recommande de se garer au-dehors des gens ivres et des chevaux; et c'étoit assez peu la peine de composer une Fable pour amener quelque chose d'aussi commun. Je ne sais si je ne préférerois pas à cet apologue ce petit trait qui tend, d'une manière bien plus persuasive, à peu près au même but : M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval, de façon à pouvoir en être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : « Mon « bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans « laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour « que vous n'en puissiez être blessé. Je vous promets « que cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus « dans le cours de votre vie entière; et souvenez-vous « que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. » (*Ch.*)

IX. *L'Huître et les Plaideurs* (1).

Cette Fable est parfaite d'un bout à l'autre; la morale, ou plutôt la leçon de prudence qui en résulte, est excellente. C'est un de ces apologues qui ont acquis la célébrité des proverbes, sans en avoir la popularité basse et ignoble.

Rien ne forme autant le goût que la comparaison entre deux grands écrivains dont la morale est diffé-

---

(1) La Fontaine doit ce sujet à Boileau, qui le fit entrer d'abord dans le *Discours au Roi*, qu'il publia en 1669; et Boileau, suivant une note du premier commentaire sur ses œuvres, tenoit cette Fable de son père, auquel il l'avoit ouï conter dans sa jeunesse.

rente. Transcrivons ici cet apologue mis en vers par Boileau, et qui termine sa seconde épître.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître;
Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle, à grand bruit, ils expliquent la chose;
Tous deux, avec dépens, veulent gagner la cause.
La Justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille;
Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
Messieurs, l'huître étoit bonne : allez, vivez en paix.

On voit quel avantage La Fontaine a sur Boileau. Celui-ci, à la vérité, a plus de précision; mais en la cherchant il n'a pu éviter la sécheresse. *N'importe en quel chapitre* est froid, et véritablement là pour la rime; *tous deux avec dépens veulent gagner leur cause*, cela n'a pas besoin d'être dit, et les deux parties ne sont point par là distinguées des autres plaideurs. A la vérité, les deux derniers vers sont plus plaisants que dans La Fontaine; mais ce mot *sans dépens* de La Fontaine équivant à peu près à messieurs *l'huître étoit bonne.*

La Fontaine ne s'est point piqué de la précision de Boileau. Il n'oublie aucune circonstance intéressante. *Sur le sable* l'huître est fraîche, ce qui étoit bon à remarquer : aussi dit-il formellement que le flot y *venoit d'apporter*, et ce mot fait image.

L'appétit des plaideurs lui fournit deux jolis vers qui peignent la chose.

V. 3. Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent, il fallut contester.

L'un se baissoit déjà. . . . .
L'autre le pousse. . . . .

Voilà comme cela a dû se passer; le discours des plaideurs anime la scène. L'arrivée de Perrin Dandin

lui donne un air plus vrai que celui de la Justice qui est un personnage allégorique (1); je voudrois seulement que les deux plaideurs fussent à jeun comme ceux de Boileau.

Cette Fable de l'*Huître et les Plaideurs* est devenue en quelque sorte l'emblème de la justice et n'est pas moins connue que l'image qui représente cette divinité un bandeau sur les yeux et une balance à la main. (*Ch.*)

X. *Le Loup et le Chien maigre.*

ÉSOPE, F. 35.

APRÈS l'apologue précédent, dont la moralité est si étendue, en voici un où elle est très-étroite et très-bornée; elle rentre même dans celle d'une autre Fable, comme La Fontaine nous le dit dans son petit prologue assez médiocre :

V. 10. Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Cela n'avoit pas besoin d'être appuyé de cette consonnance de *lors* et d'*encor*, insupportable à l'oreille. Il n'y avoit qu'à mettre *ce qu'alors j'avançai*, etc. Il est impardonnable d'être si négligent. (*Ch.*)

---

(1) Despréaux prétendoit, au contraire, que la Fable de La Fontaine manquoit de justesse, parce qu'au lieu de la Justice, il avoit mis un juge sous le nom de Perrin Dandin, qui avale l'huître. « Ce ne sont pas, disoit-il, les juges seuls qui causent des frais « aux plaideurs, ce sont tous les officiers de justice » Nous laissons aux gens de goût à décider si cette critique n'est pas une chicane; nous leur demanderons, de plus, si Despréaux a été lui-même à l'abri de la censure, en représentant les gens de justice par la Justice en personne, la balance à la main; et s'il y a rien qui ressemble moins à la Justice, avec sa balance, que les gens de justice avec leurs mains. (*D'Alembert, Hist. de l'Académie*, t. 3, *pag*. 86.)

On a osé critiquer encore cette répétition (1) :

Le loup le croit, le loup le laisse ;
Le loup, quelques jours écoulés.

Et M. Grenus a cru avec raison y découvrir un agrément de style, qu'il a reproduit dans sa Fable du *Loup dans le Puits :*

Le loup l'entend, le loup lui crie.

(Fablier de la Jeunesse, liv. 1, *fab.* 16.)

IX. *Rien de trop* (2).

Je ne sais comment La Fontaine a pu faire une aussi mauvaise petite pièce sur un sujet de morale si heureux ! Tout y porte à faux. La Providence a établi des lois qui dirigent la végétation des arbres et des blés, qui gouvernent l'instinct des animaux, qui forcent les moutons à manger les herbes, et les loups à manger les moutons. C'est elle qui a donné à l'homme la raison qui lui conseille de tuer les loups. Ne diroit-on pas, suivant La Fontaine, que nous sommes obligés, en conscience, à conserver l'espèce ? Si cela est, les Anglais, qui sont parvenus à les détruire dans leur île, sont de grands scélérats. Que veut dire La Fontaine avec cette permission donnée aux moutons de retrancher l'excès des blés, aux loups de manger quelques moutons ? Est-ce sur de pareilles suppositions qu'il doit établir le précepte de la modération, précepte qui fait une des lois de notre nature, et que nous ne pouvons presque ja-

(1) *Art de parler et d'écrire*, Amsterdam, 1751 ; tom. 1, vers la fin.

(2) Cet apologue, qui n'est qu'une petite argumentation morale sur le vieil adage *ne quid nimis*, rien de trop, ne ressemble ni ne sauroit être opposé à rien de ce qui porte le titre de Fables chez les anciens et chez les modernes.

mais violer sans en être punis! Toute morale doit reposer sur la base inébranlable de la raison : c'est la raison qui en est le principe et la source. (*Ch.*)

V. 8. Le blé, riche présent de la blonde Cérès.

Le blé, riche présent qu'à l'homme ont fait les cieux.

(*Psyché*, *liv.* 2.)

V. 13. Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.

Dans Virgile, au 1er. livre des *Géorgiques*, le laboureur,

. . . . Ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenera depascit in herba.

. . . . Pour empêcher qu'un frêle chalumeau
Ne languisse accablé sous son riche fardeau,
Dès qu'il voit du sillon sortir les blés superbes,
. . . livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes.

(*M. Delille.*)

V. 23. De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.

L'homme se porte en tout avec violence,
A l'exemple des animaux,
Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux
Les conseils de la tempérance.

(*Poëme du Quinquina, sur la fin.*)

XII. *Le Cierge.*

ABSTEMIUS, F. 154.

Le cierge qui, dans cette Fable, se jette dans le feu parce qu'il a vu des tuiles s'y durcir, est exactement le même sujet que celui de l'âne chargé d'éponges, qui se jette dans l'eau parce que son camarade, qui étoit chargé de sel, s'est trouvé soulagé de son fardeau en sortant du fleuve. Cela prouve qu'il est facile, pour amener la morale d'une Fable, de substituer des interlocuteurs vivants à des interlocuteurs inanimés, qui, toujours hors de la vraisemblance convenue, sont loin de faire le même plaisir. Voici cependant encore une fiction de L. B. Alberti, qui rentre absolument dans celle qui compose le fond de la présente Fable, et qui, mise en vers élégants, n'auroit peut-être pas trop déplu, à cause des souvenirs qu'elle rappelle : « Le vaisseau qui avoit « porté à Ancone le grand obélisque, ayant appris que « ceux qui avoient autrefois conduit Énée, avoient, « au sortir du port, été changés en Néréides, plein « d'ambition, se jeta au fond de la mer, dans l'espé- « rance de devenir nymphe à son tour. »

V. 19. L'Empédocle de cire au brasier se fondit.

Que La Fontaine adopte ce conte ridicule (1) sur

(1) Ce conte est en effet ridicule de la manière dont La Fontaine le transmet dans une note qu'il joint à sa Fable, et qui porte : « Empedocle étoit un philosophe ancien qui, ne pouvant com- « prendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une va- « nité ridicule, et trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le « fruit, et que la postérité ne l'ignorât, il laissa ses pantouffles au « pied du mont. » Si l'on dit, au contraire, sur l'autorité de Diogène Laerce, de Lucien, de Strabon, qu'Empédocle, voulant passer pour une divinité, se jeta dans l'Etna, mais que le volcan ayant rejeté

Empédocle, on peut le lui passer; mais comment lui pardonner l'*Empédocle de cire*? On s'est moqué de La Motte pour avoir appelé une grosse rave un *phénomène potager*. (*Ch.*) Il est vraisemblable, cependant, que c'est sur l'autorité de ce passage que Dardenne appelle un papillon qui vient se brûler à la chandelle, un *Empédocle ailé* (liv. 3, fab. 26.)

XIII. *Jupiter et le Passager.*

Ésope, F. 18 et 47.

V. 3. Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux.

El rio passado el santo olvidado, disent entr'autres les Espagnols, d'une façon qui se rapproche assez de ces vers.

V. 5. On compte seulement ce qu'on doit à la terre.

Pas toujours; et peut-être seroit-il encore également vrai de dire :

A peine compte-t-on ce qu'on doit à la terre.

V. 6. Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier:
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?

Si un autre poète avoit dit (observent les éditeurs des *Annales poétiques*, tome 25) que le tonnerre est l'huissier de Jupiter, on trouveroit cette expression bizarre et sans naturel; mais remarquons que La Fontaine, avant de l'employer, a déjà fait sourire par ce vers : *Jupiter*,

---

les sandales de cet impie, sa fourberie fut découverte, ce conte devient une fiction ingénieuse, d'où il résulte que les Dieux savent punir l'orgueil du philosophe superbe en le dénonçant à l'humanité par quelques parties viles et honteuses de son caractère; mais cela n'affoiblit en rien la juste critique de Chamfort sur l'expression bizarre d'*Empédocle de cire*.

dit l'impie, etc. Cette teinte d'enjouement, qui l'accompagne toujours, tempère l'éclat de sa poésie, qui paroîtroit souvent ambitieuse, si elle affectoit une allure plus grave. Et voilà que, faute d'avoir senti cette nuance délicate de style, qui mérite assurément plutôt l'éloge que le blâme, Chamfort s'en vient nous dire, avec toute la gravité d'un membre de l'ancienne Académie des Sciences : « *Le tonnerre n'est point un huissier* : « c'est le bruit formé par le choc des nuages chargés « d'un fluide électrique ; c'est un résultat d'une des « lois de la puissance divine, comme tous les météores, « tous les phénomènes, ou plutôt toute la nature. Il « prouve cette puissance, mais il ne l'annonce pas plus « que la neige ou la pluie. Les découvertes sur l'élec- « tricité ne laissent rien à désirer à cet égard, et nous « ont donné de nouvelles raisons d'admirer l'Être su- « prême. Je ne ferai point de remarque sur cette Fable, « qui est ancienne et conforme aux idées que les an- « ciens avoient de leur Jupiter. » Passe pour ce dernier membre de phrase, qui nous ramène à la 3e. ode du premier livre d'Horace, *Parcus Deorum cultor et infrequens*, où son auteur se trouve tout-à-coup ramené lui-même à des idées religieuses, en pensant aux avertissements que Jupiter envoie aux humains par son tonnerre : *quo bruta tellus concutitur*, etc....

V. 24. . . . . . . Et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or, *etc.*

Cet écu sonne un peu faux auprès de ces talents d'or, et de l'hécatombe, quelques vers plus haut, qui reportent le lecteur au temps voisin des Fables. Le moindre versificateur ne se permettroit pas, aujourd'hui, cette sorte d'inconvenance ; mais, au siècle de La Fontaine, on n'étoit pas si difficile, ni à beaucoup près aussi *sévère* sur le costume, qu'au siècle où nous vivons.

XIV. *Le Chat et le Renard.*

Régnier, 1re. partie, fab. 28.

Cette Fable est très-agréablement contée, mais la moralité en est vague et indéterminée. L'auteur a l'air de blâmer le renard, en disant :

> Le trop d'expédients peut gâter une affaire ;

et cependant le renard fait ce qu'il y a de mieux pour se sauver, et ce qui le sauve très-souvent. La Fontaine ajoute, à propos d'expédients :

> N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

Il ne songe pas qu'il est en contradiction avec lui-même, et que, dans la Fable 23 du 12e. livre, il dit, à propos d'une ruse admirable d'un renard, qui ne réussit que la première fois :

> Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème.

(Ch.)

M. Clément répond à cette observation, qu'il n'y a point de contradiction à dire qu'un seul bon expédient vaut mieux qu'un trop grand nombre qui embarrassent, et qu'il ne faut pas toujours employer le même en usant d'un seul stratagème à chaque occasion. On peut le varier suivant la circonstance. (*Journal Littéraire, n°. 35.*)

Ce que La Fontaine avance dans cette Fable, au sujet du trop d'expédients, peut s'appliquer encore, et peut-être avec plus de raison, aux différentes professions qu'exerce souvent à la fois un seul individu, sans en être plus favorisé de la fortune. Le fabuliste dit ailleurs, à cette occasion :

> Je ne m'étonne pas, ayant tant de métiers,
> S'il a peine à gagner sa vie.

(*Fragm. du Songe de Vaux.*)

XV. *Le Mari, la Femme et le Voleur.*

Pilpay, F. 52. — Camerarius, pag. 287.

Je dirois volontiers, sur cette Fable, ce que disoit un mathématicien après avoir lu l'*Iphigénie* de Racine : *Qu'est-ce que cela prouve?* Quelle morale y a-t-il à tirer de là? (*Ch.*)

V. 13. Mais quoi, si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.

Hélas! sans doute; mais qu'y faire. Malheureusement, comme se plaît quelque part à le répéter le bonhomme, sur le même ton que celui sur lequel il a soupiré ces jolis vers :

La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, et surtout ceux que l'amour nous donne.

Et ce charme, aliment du flambeau de l'amour, disparoît dans l'hymen, où ce qui naguère étoit défendu devient devoir. Tout ceci, néanmoins, n'est que pur badinage; et en ramenant le fait qui constitue cette Fable à ses termes les plus simples, il seroit facile encore de renchérir sur le reproche que Chamfort adresse à La Fontaine, et de demander à ce dernier pourquoi il a omis une circonstance essentielle que les deux auteurs cités comme les sources où il a pris sa Fable, ont indiquée, quoique diversement : le premier en peignant le mari comme peu agréable de sa personne, le second en le supposant un vieillard. Alors on conçoit aisément l'indifférence, ou, si l'on veut, l'aversion de sa trop chère moitié. Mais il a semblé plus piquant à notre poète que cette aversion soit l'effet d'un pur caprice de la part de la dame, sans prendre garde que ce qui peut être

plaisant dans un conte, devient quelquefois déplacé dans un apologue.

V. 33. J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame.

Cette dame n'étoit pas moins qu'Elisabeth de France, fille de Henri IV et femme de Philippe IV, roi d'Espagne, et l'amant, le duc de Villa Medina, qui passoit alors pour le seigneur de la cour le plus spirituel et le plus galant. Voici comment l'auteur anonyme d'un voyage en Espagne très-curieux, qui date de 1665, raconte le fait : « La force de sa passion (parlant du duc de Medina) « le porta à faire préparer une comédie à machines, et « d'y dépenser 20,000 écus ; et après, pour pouvoir « embrasser la reine en l'enlevant du feu, il le fit « mettre au théâtre et brûler presque toute la maison. » Puis il ajoute : « Un sujet qui donne de la jalousie à son « maître est sur le penchant de sa ruyne. Celuy-cy, « en plein jour, fut poignardé dans son carrosse, où « il étoit avec don Luis de Haro (1). »

Le Sage, dans son *Diable Boîteux*, Gilbert, dans une de ses satires, Collin, dans ses *Châteaux en Espagne*, ont revêtu, chacun du coloris qui leur est propre, cette aventure qui plaît tant à La Fontaine, et qui véritablement, comme il le dit :

. . . Est bien d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle.

---

(1) Il y a, dans cette même relation, plusieurs autres traits fort plaisants de ce seigneur, celui-ci, entr'autres, qui dans le temps suffisoit presque pour lui mériter son sort. Un jour qu'il entroit dans une église, on lui présenta un bassin où l'on mettoit de l'argent pour tirer les âmes du Purgatoire. Alors il demanda ce qu'il falloit pour en délivrer une ; la chose laissée à sa disposition, il mit deux pistoles : après quoi, il voulût savoir si l'âme étoit dehors ; et sur la réponse affirmative, il reprit sans façon ses deux pistoles, disant qu'il lui suffisoit, parce qu'elle n'étoit plus en état d'y retourner.

XVI. *Le Trésor et les deux Hommes.*

AUSONE, Epigr.

CETTE Fable n'est que le récit d'une aventure dont il ne résulte pas grande moralité. (*Ch.*)

V. 7. Genre de mort qui ne duit pas,
A gens peu curieux de goûter le trépas.

Mais qui veulent avaler la coupe tout d'un trait. Cette expression de *goûter*, bien qu'en elle-même très-poétique, n'est pas ici tout-à-fait à sa place. La Fontaine a dit bien plus heureusement ailleurs :

Entourés d'ennemis dès les premiers instants,
Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière :
On n'a pas le loisir de *goûter* la lumière.
(*Poëme du Quinquina.*)

On trouve quelque part, dans J. B. Rousseau, *goûter l'ombre.*

V. 19. L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.

Ce petit vers de deux syllabes exprime merveilleusement la surprise de l'avare en voyant la place vide et son argent disparu. (*Ch.*)

V. 21. Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?
Je ne me pendrai pas? Eh! vraiment si ferai.

La manière dont s'exprime cet avare dans une pareille extrémité, le flegme avec lequel il prend tout d'un coup et exécute une résolution aussi désespérée, ne sont point dans la nature.

. . . . *Majore tumultu*
Planguntur nummi quam funera,

dit Juvénal ; et La Fontaine lui-même, dans une autre

Fable où il met en scène un autre avare qui vient de perdre son trésor, donne au moins quelqu'idée de son désespoir par cet hémistiche :

Voilà mon homme aux pleurs. . . . .

Peut-être a-t-il craint de reproduire deux fois la même situation ; mais en faisant, ici, considérer à l'homme au trésor sa perte d'un œil sec, la plainte et les imprécations ne lui étoient point interdites, et c'est une sorte de développement qui semble nécessaire en cet endroit, où l'enjouement n'est point du tout à sa place.

V. 26. Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.

Ce trait n'est peut-être pas lui-même aussi exagéré qu'il le paroît au premier aperçu, d'après ce passage d'un livre rempli de recherches philosophiques, et peu connu: « On a vu des avares se pendre de désespoir d'avoir dé- « pensé quelque argent, mais Dinarque renchérit sur « eux, n'osant pas même faire la dépense d'une corde, « et préférant les moyens de se donner la mort à meil- « leur marché, » indiqué comme extrait de Polybe. (*Essais historiques sur la morale des anciens et des modernes*, 1772, *in*-12.)

V. 29. L'avare rarement finit ses jours sans pleurs.

Ce vers et les trois suivants sont très-bons. (*Ch.*)

Voici quatre autres vers qui terminent également une Fable à peu près sur le même sujet, rentrent aussi dans la même idée, et, suivant nous, ne perdent pas beaucoup au rapprochement :

Le ciel hait l'avare, et son crime
N'est jamais sans punition :
Car toujours de sa passion
Il est dupe, esclave ou victime.

(*Le Brun*, *l'*Avare et le Voleur, *liv.* 2, *fab.* 26.)

V. 33. Mais que dire du troc que la Fortune fit?
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit:
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.

Dans une occasion, à la vérité, un peu différente, La Fontaine revient encore sur cette idée :

Dame Fortune aime souvent à rire;
Et nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer:
Ce sont ses jeux. . . . .

(Le Quiproquo, conte.)

M. Le Mercier a mis en action la première partie de cette Fable, dans une scène de sa comédie de *Plaute*.

XVII. *Le Singe et le Chat.*

RÉGNIER, première partie, F. 28 (1).

VOICI enfin un Apologue digne de La Fontaine. Les deux animaux qui sont les acteurs de la pièce, y sont peints dans leur vrai caractère. Le lecteur est comme présent à la scène ; la peinture du chat tirant les marrons du feu, est digne de Téniers ; il y a dans la pièce

(1) Dans cette Fable, le singe et le chat sont bien, comme ici, près d'un foyer où rôtissoient des marrons, mais leur attitude n'est point la même: le premier a les yeux fixés sur le foyer, l'autre dort d'un profond somme. L'occasion paroît excellente au singe pour tirer à lui sans danger les châtaignes, en se servant de la patte du chat; mais le matou, que la douleur éveille aussitôt, et qui n'est pas endurant de son naturel, saute à l'instant sur le singe, et des griffes et des dents vous l'échine de la bonne manière. Si, au jugement de Chamfort, le tableau de La Fontaine est digne de Téniers, celui de Régnier, à notre sens, peut très-bien figurer à côté des grotesques d'un Callot ou d'un la Belle.

Il paroît que ce sujet est plus ancien encore que Régnier, car les Italiens ont un vieux proverbe qui dit : *Cavar le castagne dal fuoco con le zampe del gatto.*

plusieurs vers que tout le monde a retenus, tels :

V. 3. D'animaux malfaisants c'étoit un très-bon plat.

V. 12. Nos galants y voyoient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Madame de Sévigné fut extrêmement frappée de cet apologue, quand La Fontaine le lui montra, et elle disoit à Madame de Grignan : *Pourquoi n'écrit-il pas toujours de ce style?* (*Ch.*)

V. 14. Bertrand dit à Raton : frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître.

Frère, écoute : il faut aujourd'hui
Nous montrer ce que tu sais faire.

(*M. Aubert*, *l*'Ecureuil et la Chatte, *liv.* 8, *fab.* 19.)

V. 23. Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.

Ce premier vers alexandrin, composé presqu'entièrement de monosyllabes qui le rendent encore plus long, peint merveilleusement l'action du chat. Le vers suivant, qui n'a que huit syllabes, est très-propre à peindre la vivacité avec laquelle le singe avale les marrons que l'autre tire péniblement du feu. Notez que le mot *escroquer* est l'unique que puisse fournir la langue dans cette circonstance. (*Laserre, Poét. élément.*)

V. 25. Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Et l'on est presque tenté de plaindre le vaurien. On peut cependant être sans inquiétude à son égard, il ne démentira point sa race, et Bertrand, avec lui, n'aura rien perdu pour attendre. En voici la preuve :

. . . . . . De mes tours celui qui plus me flatte,

disoit un jour le Singe à son camarade, dans un moment d'épanchement et de bonne humeur, comme ils se contoient réciproquement leurs frédaines,

C'est d'avoir emprunté ta patte
Pour tirer les marrons du feu.
—Je t'ai payé de cette tromperie,
Répond le chat; j'ai fait plus d'une espièglerie
Dans ce dessein : j'ai maintes fois
Escamoté des figues et des noix.
C'est, dit-on, ce fripon de Gille;
De chercher le larron épargnons-nous le soin.
Aucun n'a la main si subtile:
Gille a volé les noix ; Raton n'en mange point.
Conclusion, sur tes épaules
J'ai vu tomber des coups de gaules.
Nous voilà quitte à quitte. Une autre fois, crois-moi,
N'attaque point plus fin que toi.

(*Richer, liv.* 11, *fab.* 22.)

Je trouve que la moralité de cette Fable manque de justesse. Il me semble que les princes qui servent un grand souverain dans ses guerres sont rarement dans le cas de Raton. Si ce sont des princes dont le secours soit important, ils sont dédommagés par des subsides souvent très-forts. Si ce sont de petits princes, alors ils servent dans un grade militaire considérable, ont de grosses pensions, de grandes places, etc. Enfin cette Fable me semble s'appliquer beaucoup mieux à cette classe nombreuse d'hommes timides et prudents, ou quelquefois de fripons déliés, qui se servent d'un homme moins habile dans les affaires épineuses, dont ils laissent tout le péril, et dont eux-mêmes doivent seuls recueillir tout le fruit. Ce n'est même qu'en ce dernier sens que le public applique ordinairement cette Fable (1). (*Ch.*)

Cette Fable a partagé l'espèce d'honneur qu'on a fait à la satire de Boileau sur les embarras de Paris, celui d'être traduit en vers grecs. (*Journal des Savants*, *1689.*)

(1) C'est aussi d'après cette idée que M. Picard a concu sa jolie comédie de *Bertrand et Raton*, ou *l'Intrigant et sa Dupe*, ainsi que l'indique le second titre de la pièce.

XVIII. *Le Milan et le Rossignol* (1).

CET apologue est bien inférieur au précédent ; la seule moralité qui en résulte ne tend qu'à épargner au malheureux opprimé quelques prières inutiles que le péril lui arrache, cela n'est pas d'une grande importance. (*Ch.*)

V. 4. Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.

Dans ses mains, c'est toujours l'espèce humaine que le Fabuliste a particulièrement en vue ; il ne se contente pas de prêter aux animaux et son langage et ses passions, il les identifie très-fréquemment, en faisant agir les diverses parties de leur corps avec celles de l'homme, et l'illusion n'en est que plus parfaite. Chamfort se trompe lorsqu'il prétend que cette expression est ici une métaphore pour dire en son pouvoir, et qu'autrement il faudroit dire ses griffes : à toute rigueur ce seroit plutôt encore ses serres.

V. 5. Le héraut du printemps lui demande la vie.

Le Héraut du printemps, de l'expression des poètes chez les Latins, pour désigner le rossignol, *nuncia veris.* Quelques éditions portent héros, ce qui est insignifiant.

V. 9. Qui, Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ?

Ce vers est devenu proverbe, et c'est dans ce sens

---

(1) C'est dans le poëme des *Travaux et les Jours* qu'est l'original de cette Fable. Le rossignol chante en vain pour fléchir le vautour : celui-ci le dévore. Hésiode n'en conclut pas que ventre affamé n'a point d'oreilles, mais que les tyrans ne sont point fléchis par les talents. (*Voltaire, addition à l'Essai sur la Poésie Epique.*)

qu'aujourd'hui bien des milans sans plumes croient se rendre agréables en faisant cette question, lorsqu'ils entendent parler pour la première fois d'une chose qui leur est inconnue : *Cela se mange-t-il?* C'est une espèce de mot à la mode.

V. 11. Me firent ressentir leur ardeur criminelle.

Ce vers est peut-être un peu dur pour le gosier d'un rossignol.

V. 20. Ventre affamé n'a point d'oreilles.

Vieux proverbe qui se retrouve dans Rabelais, qui renchérit encore sur l'expression, en ajoutant il *n'oit goute.* (*Liv. 4, ch. 63.*)

Sans recourir à la fiction, et à une fiction aussi triste, pour amener cette maxime qui n'est point au fond très-importante, comme Chamfort l'observe plus haut; elle dérive également, et d'une manière un peu plus consolante et plus vraie, de ce trait connu de la vie de Henri IV. Comme il entroit dans une ville, un des magistrats chargé de le complimenter, commença sa harangue par ces mots: *Annibal partant de Carthage...* Le roi l'arrêtant tout court: « Ventre saint gris! il avoit « dîné, Annibal, en partant de Carthage; et moi je « meurs de faim. » Et il pousse son cheval en avant.

Tel est encore ce trait de la vie de Malherbe qui le brouilla avec Desportes. Invité à dîner chez ce dernier, il y arriva que le potage étoit déjà servi. Desportes se lève aussitôt pour le recevoir; mais, au lieu de presser le poète de se mettre à table, il lui parle de sa traduction des Psaumes, puis se met en devoir d'en aller querir un exemplaire dans son cabinet; alors Malherbe que la faim tourmentoit, de lui dire qu'il n'étoit pas nécessaire, et que son potage valoit mieux sans doute que ses psaumes. Le propos étoit un peu dur, il faut en convenir; mais aussi de quoi s'avisoit ce pauvre Desportes? c'étoit bien de *cantiques* alors qu'il s'agissoit.

XIX. *Le Berger et son Troupeau.*

ABSTEMIUS, F. 127.

L'OBJET de cette Fable me paroît, comme celui de la précédente, d'une assez petite importance : *Haranguez de méchants soldats, ils s'enfuiront.* Eh bien ! c'est une harangue perdue. Que conclure de là ? qu'il faut les réformer et en avoir d'autres, quand on peut, ou s'en aller et laisser la besogne. Cette Fable a aussi le défaut de rentrer dans la morale de plusieurs autres apologues, entr'autres, dans celle de la fable 9e. du 12e. livre. Qu'on ne change pas son naturel. (*Ch.*)

V. 1. Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille !
Toujours le loup m'en gobera !

Quoi ! toujours un maudit balai
Emportera tout mon ouvrage !
Et jamais je n'acheverai, *etc.*

(*M. Boisard, fab. de l'*Araignée et le Ver à soie.)

V. 5. Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin. . . .

La plainte de Doris, dans la fable 26e. du 4e. livre de Dardenne, *la Tourterelle et le Serin*, paroît imitée de ce passage :

Ah ! c'en est fait, l'oiseau vorace
Vient à mes yeux de l'enlever.
. . . .
Je ne le verrai plus, cet oiseau si fidèle,
Accourir au son de ma voix,
Aussi vite qu'un trait, partir du fond des bois,
Se percher sur ma main : ma pauvre tourterelle
Qui répondoit si tendrement
A l'amour que j'avois pour elle !

V. 26. Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit:
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Quel effet de surprise produit ce dernier vers! et avec quelle force, quelle vivacité ce tour peint la fuite et la timidité de la gent moutonnière! (*Ch.*)

Telle l'ombre d'un loup, dans les verts pâturages,
Ecarte les troupeaux attentifs aux herbages.

dit encore La Fontaine dans son poëme, déjà cité, de la captivité de St.-Malc. Même en un sujet pieux, il pensoit encore et il en revenoit toujours à ses moutons.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les deux Rats, le Renard et l'OEuf.

(Discours à madame de la Sablière.)

V. 1. Iris, je vous loûrois, il n'est que trop aisé.

Madame de la Sablière étoit en effet une des femmes les plus aimables de son temps, très-instruite et ayant plusieurs genres d'esprit. Elle avoit donné un logement dans sa maison à La Fontaine, qu'elle regardoit presque comme un animal domestique; et après un déplacement, elle disoit : « Je n'ai plus, dans mon « ancienne maison, que mon chien, mon chat et mon « La Fontaine. » En même temps qu'elle voyoit beaucoup l'auteur des Fables, elle étoit, mais en secret, une des écolières du fameux géomètre Sauveur. Nous verrons bientôt pourquoi. (*Ch.*)

V. 7. Elle est commune aux Dieux, aux monarques, aux belles.

On peut observer qu'en ceci, comme en bien d'autres choses, les hommes ont fait les Dieux à leur image. Au reste, il y a à la fois de l'esprit et de la poésie à supposer que le nectar, si vanté par les poètes, n'est autre chose que la louange.

V. 12. D'autres propos, chez vous, récompensent ce point.

Il veut dire : *en récompense, on a chez vous des conversations intéressantes*; cela n'est pas heureuse-

ment exprimé. Ce vers, ainsi que le suivant,

Propos, agréables commerces,

amènent mal les dix vers suivants, qui sont très-jolis et montrent à merveille ce que doit être une bonne conversation.

V. 16. . . . . Le monde n'en croit rien.

Les sots croient, ou font semblant de croire que la conversation des gens d'esprit est toujours grave, sérieuse, guindée. Pourquoi ne supposent-ils pas que les gens d'esprit ont de l'esprit aussi naturellement que les sots ont de la sottise?

V. 28. . . . . En avez-vous ou non
Ouï parler? . . . .

La Fontaine savoit bien que madame de la Sablière non seulement avoit ouï parler de la philosophie, mais il savoit qu'elle y étoit même très-versée. En effet, elle la connoissoit mieux que La Fontaine; mais elle craignoit de passer pour savante : voilà pourquoi il prend cet air de doute et d'incertitude. C'est sûrement pour lui faire sa cour, et par une complaisance dont il ne se rendoit pas compte, qu'il s'efforce d'être cartésien, c'est-à-dire, de croire que les bêtes étoient de pures machines. Rien n'est plus curieux que de voir comment il cherche, par ses raisonnements, à établir cette idée, et comment son bon sens le ramène, malgré lui, à croire le contraire. C'est ce que nous verrons dans cette pièce même. (*Ch.*)

V. 54. Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les Païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Ce discours d'un Celte de la famille d'Esope, est la voix du peuple, mais non pas la voix du sage. (*Voltaire, Dialogue d'Evhémère, tom. 36.*)

V. 67. Vous n'êtes point embarrassée
De le croire, ni moi. . . . .

Mon embarras est de savoir comment ils faisoient pour admettre de telles idées. Un des plus zélés partisans du Cartésianisme, c'est sans contredit Fontenelle : il l'a prôné dans ses écrits, soutenu dans les conversations, défendu contre la philosophie anglaise; mais il ne fut jamais d'accord avec son maître sur l'âme des bêtes; et c'est dans une de ses lettres galantes qu'on rencontre ce fameux argument, que de deux montres placées à côté l'une de l'autre, il n'en résultera jamais une troisième. Dans un de ses dialogues on lit ce trait piquant : « On voudroit bien abaisser les Dieux jusqu'à « nous, mais on ne voudroit pas y élever les bêtes. » Enfin, dans un écrit sur l'instinct, il conclut que les bêtes ont la faculté de penser, et ne sont point de simples automates. (*Ch.*)

V. 82. Quand la perdrix
Voit ses petits, *etc.*

Négligence ne produisant aucune beauté, effet de pure paresse. (*Ch.*)

V. 96. Je parle des humains; car, quant aux animaux.

Voilà un excellent trait de satire déguisé en bonhomie : Swift ou Lucien, voulant mettre les hommes au-dessous des animaux, ne s'y seroient pas mieux pris. Cela est plaisant dans une pièce où l'auteur veut établir que les animaux sont des machines. (*Ch.*)

V. 114. Que ces Castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.

Voilà le Cartésianisme de La Fontaine fort ébranlé. Il y reviendra pourtant : madame de la Sablière est Cartésienne. (*Ch.*)

Rapportons à cette peinture de l'industrie des castors, ce passage du poëme du *Quinquina :*

. . . . Et qui sait si, dans maint ouvrage,
L'instinct des animaux, précepteur des humains,
N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains?

V. 118. Le défenseur du Nord vous sera mon garant.

C'est le grand général Sobieski, qui, avant de sauver Vienne et de monter sur le trône de Pologne, étoit venu à Paris, et avoit été de la société de madame de la Sablière, comme, de nos jours, nous avons vu M. Poniatouski lié avec madame Geoffrin. (*Ch.*)

V. 121. . . . . Jamais un roi ne ment.

Du milieu de ces idées si étrangères au génie de La Fontaine, il sort pourtant des traits qui le caractérisent: tel est ce plaisant hémistiche : *Jamais un roi ne ment.*

V. 136. Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devroit
Rendre Homère. Ah! s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure.

Toutes ces idées sont incohérentes et mal liées ensemble, du moins quant à l'effet poétique. Les vers suivants sont l'exposé de la doctrine de Descartes, et l'obscurité qu'on peut leur reprocher tient à la nature même de ces idées, car La Fontaine emploie presque les termes de Descartes lui-même.

V. 162. . . . . Je vois l'outil
Obéir à la main, mais la main qui le guide.
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?

Ce mouvement est très-vif, très-noble, et ne dépareroit pas un ouvrage du plus grand genre.

Vient ensuite l'histoire des deux rats et de l'œuf, après laquelle La Fontaine oublie qu'il est Cartésien, et s'écrie :

V. 197. Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit (1)!

(1) M. Lebreton, dans sa *Logique adaptée à la Rhétorique*, cite ces vers, et les cinq récits différents qui viennent y aboutir, comme

Le reste n'est qu'une suite de raisonnements creux, où La Fontaine a cru s'entendre, ce qui étoit absolument impossible. S'entendoit-il, par exemple, en disant :

V. 207. Je subtiliserois un morceau de matière
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atôme? *etc.* . . . .

On voit que cette pièce manque entièrement d'ensemble, et même d'objet. Ce sont plusieurs Fables qui prouvent l'intelligence des animaux, et ces Fables se trouvent entrecoupées de raisonnements dont le but est de prouver qu'elles n'en ont pas. La Fontaine pèche ici contre la première des règles, l'unité de dessein. L'auteur paroît l'avoir senti, et cherche à prendre un parti mitoyen entre les deux systèmes, mais les raisonnements où il s'embarque sont entièrement inintelligibles. (*Ch.*)

On pourroit rapporter à cette Fable plusieurs faits en faveur de l'instinct des animaux, épars dans Dar-

---

un des plus beaux exemples qu'il puisse présenter de la règle de raisonnement qu'on appelle induction, qu'il définit ainsi : l'induction est la réunion de plusieurs raisons, de plusieurs faits, qui, ayant quelque rapport avec le sujet qu'on traite, servent à déduire la conséquence qu'on veut tirer : c'est une suite d'autorités qu'on étale avant la conclusion, pour prouver qu'on a droit de conclure. A ne considérer cette induction, ajoute-t-il, que par sa solidité et sa force, on trouve qu'il seroit difficile de prouver par un argument plus concluant, que les animaux ont la faculté de raisonner..... Cette induction est parée de grâces, de finesse et de sentiments, sans que cette riche parure lui ôte rien de sa force ; et les réflexions détachées qui semblent s'échapper du cœur de La Fontaine sans qu'il s'en aperçoive, coupent le style et l'animent admirablement sans faire perdre de vue l'enchaînement des raisons et des pensées, etc., etc. Chamfort trouve, au contraire, que *cette pièce manque entièrement d'ensemble*; et ce sont les raisonnements mêmes dont chaque exemple est précédé ou suivi dont il attaque la justesse relative. Si c'étoit par hasard le logicien qui se fût laissé aller à la prévention, et qui lui-même eût raisonné d'une manière plus spécieuse que vraie?

denne, Guichard, M. Aubert, tels que *le Corbeau mourant de soif* (1), *les Grues* (2), chez le premier; *le Goujon et la Carpe*, chez le second (3); enfin, le charmant apologue de *la Fauvette et sa Maîtresse* (4), du dernier de ces trois fabulistes, où il amène, d'une manière agréable autant qu'adroite, ce mot ingénu de la nièce de Descartes, au sujet d'un oiseau qu'elle nourrissoit, et qui répondoit bien vivement à ses caresses : *N'en déplaise à mon oncle, il a du sentiment.*

II. *L'Homme et la Couleuvre.*

PILPAY, F. 45.

APRÈS la pièce précédente, si confuse, si embrouillée, voici une Fable remarquable par l'unité, la simplicité et l'évidence de son résultat. A la vérité, il n'est pas de la dernière importance, puisqu'il se réduit à faire voir la dureté de l'empire que l'homme exerce sur les animaux et sur toute la nature; mais c'est quelque chose de s'arrêter un moment sur cette idée, et La Fontaine a d'ailleurs su répandre tant de beautés de détail sur le fond de cet apologue, qu'il est presque au niveau des meilleurs et des plus célèbres. (*Ch.*)

V. 4. A ces mots, l'animal pervers,
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourroit aisément s'y tromper).

Ce troisième vers paroît froid après le second; mais La Fontaine l'ajoute à dessein pour rentrer un peu dans son caractère de bonhomie, dont il vient de sortir un

---

(1) Liv. 1, fab. 33.
(2) Liv. 4, fab. 7.
(3) Extrait des *Essais* de Montaigne, liv. 2, chap. 12.
(4) Nouvel Almanach des Muses, 3e. année.

moment par un vers si satirique contre l'espèce humaine. (*Ch.*)

Quoi qu'il en soit, ce passage est un des plus frappants de La Fontaine; et ce qui le prouveroit, si tout le monde n'en demeuroit pas d'accord, ce sont les traces qu'il a laissées dans la mémoire de bon nombre de fabulistes qui sont venus après lui. Nous nous bornerons aux suivantes :

Un jour le petit garnement,
(C'est le singe qu'il faut entendre :
On peut aisément s'y méprendre.)

(*Richer*, le Singe et l'Ecolier, *liv.* 7, *fab.* 16.)

La bonne bête, avec ses pattes,
(On parle de la poule). . . . . .

(*Dorat*, la Poule aveugle, *liv.* 3, *fab.* 6.)

Pour qu'on ne s'avise pas de la confondre avec un médecin appelé pour la guérir, et qui ne lui cédoit en rien pour le caquet.

L'animal cependant, (je veux parler du chien).

(*M. Aubert*, le Poète et son Chien, *liv.* 2, *fab.* 13.)

Qu'est ceci, pauvre misérable?
Dit au barbet l'animal raisonnable
(J'entends parler de l'éléphant),

en voyant un chien qu'un aveugle tenoit en lesse.

(*Nivernois*, l'Eléphant voyageur, *liv.* 2, *fab.* 14.)

Il est à remarquer, au sujet de ces différentes imitations, que Richer est le seul qui, dans la sienne, rappelle complétement La Fontaine. Dans les autres, leurs auteurs se sont arrêtés où Chamfort eût désiré que le fabuliste se fût arrêté lui-même. Mais il est permis de douter, à juger du moins par la nature de ces imitations, si (la dernière exceptée, cependant) le goût, plutôt qu'une certaine pudeur, est la véritable cause de cette retenue.

V. 27. . . . . Il recula d'un pas.

C'est la surprise de l'homme qui est cause de sa patience, et qui l'oblige à écouter le serpent. Le discours de la vache est plein de raison et d'intérêt; tous les mouvements en sont d'une simplicité touchante. (*Ch.*)

V. 42. Enfin, me voilà vieille, il me laisse en un coin (1)
Sans herbe. . . . .

Ce dernier mot rejeté à l'autre vers, et ce vœu si naturel :

. . . . . . S'il vouloit encor me laisser paître !

tout cela est parfait. Le discours du bœuf a un autre genre de beauté, c'est celui d'un ton noble et poétique, quoique naturel et vrai :

V. 55. . . . . Ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux.

Et cet autre vers :

V. 62. Achetoient de son sang l'indulgence des Dieux.

La Fontaine tire un parti ingénieux du ton qu'il vient de prêter au bœuf, c'est de le faire appeler déclamateur par l'homme, qui lui reproche de chercher de grands mots : tout cela est d'un goût exquis. (*Ch.*)

V. 74. . . . . Libéral, il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne.

Et quelle heureuse précision dans ce vers suivant :

L'ombre l'été, l'hiver, les plaisirs du foyer.

. . . . Aujourd'hui que, par l'âge
Appesanti, je me traîne à pas lents,
Et n'ai plus mon jeune courage,
Il me repousse sans pitié,

dit un chien, parlant de son maître. (*Fables de l'Enfance et de la Jeunesse, liv.* 5, *fab.* 6.)

V. 81. Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !

Le despotisme n'est jamais si redoutable que quand on vient de le convaincre d'absurdité. (*Ch.*)

V. 89. . . . . Mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien se taire.

Parler de loin, ainsi fait, et sans doute pour l'avoir appris à bonne école, ce Renard qui, sommé par le Lion de lui dire la vérité, lui répond humblement :

. . . . Plaise à votre majesté
Qu'à deux ou trois cents pas, au moins, je me retire :
Je la dirai bien mieux de là. . . . .

(*Fumars, liv.* 2, *fab.* 18.)

Il y a, parmi les Fables de Gay, un apologue intitulé *l'Assemblée des Chevaux*, lequel, dans un sens, est tout l'opposé de celui-ci. Le discours suivant, qu'un vieux cheval, qui a blanchi sous le harnois, adresse à ses compagnons pour les détourner de secouer le joug, proposition à laquelle d'abord

On avoit applaudi par des hennissements,

nous a semblé dans le cas d'en être extrait, pour le réconfort de certains esprits délicats que nous avons vus affectés tout de bon du rôle humiliant départi à notre espèce dans la Fable française, qu'ils traitoient emphatiquement d'*attentat contre la dignité de la nature humaine :*

Pouvez-vous regretter la demeure des bois ?
Les bienfaits des humains conservent notre vie.
Vaut-il mieux des lions assouvir la furie ?
Notre maître, du moins, est sensible à nos maux,
Et les rois des forêts égorgent leurs vassaux.
Des premiers feux du jour quand l'aurore étincelle,
Il nous mène aussitôt où le travail l'appelle ;
Puis sur nos pas dirigeant les sillons,
De la terre entr'ouverte il prépare les dons.

Après ces premiers soins qu'il prend et qu'il nous donne,
Seul il sème, observe, moissonne ;
Si nous traînons sur ses guérets
Les dépouilles des champs, les trésors de Cérès,
Il partage avec nous la peine et la conquête.
Parfois à ces travaux succède un jour de fête :
Comme lui ne chommons-nous pas ?
Souvent dans la verte prairie
Nous allons prendre nos ébats,
Tondre à loisir l'herbe fleurie.
Nous le voyons faucher ces tapis verts,
Et c'est pour nos besoins que sa main préparée
S'enrichit du butin qu'elle enlève à Borée.
Quand les fiers ouragans ravagent l'univers,
Tranquille au sein de ses murailles,
Il sait nous affranchir de l'injure des airs.
Nous le servons dans les batailles ;
Il y défend ses Dieux : mais près de ses foyers
N'avons-nous pas nos rateliers ;
Et sans sa prévoyance extrême,
Dans les affreux hivers, délaissés à vous-même,
Que feriez-vous, dites-moi ?
Apprenez à vous connoître,
Et que le plus rude emploi
Est toujours celui du maître.

(*Liv.* 5, *fab.* 10.)

M. de St.-Ange a fait insérer, en l'an 5, dans la *Décade*, un examen littéraire très-détaillé de la Fable de *l'Homme et la Couleuvre*, que l'on trouvera à la fin de ce volume. Mais cet examen, quelque long et intéressant qu'il soit, est bien loin, même en venant après celui de Chamfort, d'avoir épuisé le sujet : il restera toujours à comparer cet apologue avec celui du fabuliste indien, et ce n'est pas petite affaire. Qu'il nous suffise de dire, pour engager à recourir à l'original, que la façon dont La Fontaine en altère l'exposition et le dénouement, pour rendre plus odieux encore le caractère du héros de sa Fable, ne sauroit passer pour un trait de *bonhomie* de sa part.

III. *La Tortue et les deux Canards.*

PILPAY, F. 26.

QUOIQUE l'invention de cette Fable soit un peu bizarre, quoique la tortue y soit peinte dans un costume bien étranger à ses habitudes, on peut ranger cet apologue parmi les bons : c'est que l'intention en est sage, morale, bien marquée, et que d'ailleurs l'exécution en est très-agréable. (*Ch.*)

V. 1. Une tortue étoit, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.

Damoiselle Tortue un jour,
S'ennuyant, m'a-t-on dit, de marcher terre à terre,
Pria l'oiseau fameux qui porte le tonnerre
De la faire arriver au céleste séjour.

(*Pesselier,* l'Aigle et la Tortue, *liv.* 3, *fab.* 10.)

V. 3. Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

Un boiteux, ces gens-là haïssent le logis.

(*De la Fermière, liv.* 3, *fab.* 23.)

La répétition de ce mot *volontiers* est pleine de grâce, et ce vers : *volontiers gens boiteux*, etc., fait voir comment La Fontaine sait tirer parti des plus petites circonstances.

V. 9. Nous vous voiturerons par l'air, en Amérique.

Il ne falloit point particulariser ni nommer l'Amérique; du moins falloit-il ne nommer qu'une contrée de l'ancien hémisphère. Toute action qui forme le nœud ou l'intérêt d'un apologue, est supposée se passer dans les temps fabuleux, au temps, comme dit le peuple, où

les bètes parloient. Il y a, pour chaque genre de poésie, une vraisemblance reçue, une convenance particulière dont il ne faut pas s'écarter. (*Ch.*)

M. Clément combat cette opinion en ces termes : « Le système de l'apologue n'est point, comme celui de « la mythologie, fixé à de certains siècles : il est de tous « les temps et du nôtre, de même que de celui d'Esope. « On peut feindre que les bètes parlent aujourd'hui, « comme Esope le feignoit quand il débitoit ses Fables : « *Au temps ou les betes parloient*, *c'étoit hier*, dit « Rabelais. Et si le peuple dit que les bètes ont parlé, « c'est lorsqu'il veut faire entendre, par raillerie, « qu'elles parlent bien encore. La même fiction qui « donne dans tous les temps une âme et du mouvement « aux choses inanimées, peut donner aussi la parole « aux animaux : ainsi La Fontaine, qui a fait parler les « canards de son siècle, a pu leur faire nommer l'Amé-« rique. » (*Journal de Littérature*, *n°. 35.*)

V. 13. Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère
A voir Ulysse en cette affaire.

Voilà un de ces traits qui caractérisent un poète supérieur à son sujet : nul n'a su s'en jouer à propos comme La Fontaine. (*Ch.*)

IV. *Les Poissons et le Cormoran.*

PILPAY, F. 17.

NOUS ne trouverons plus, dans ce dixième livre, de Fable qui puisse être comparée aux deux précédentes; celle-ci n'en approche ni pour le fond, ni pour la forme. Remarquons, cependant, le sérieux plaisant de cette réflexion :

Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.

V. 42. En ceux qui sont mangeurs de gens.

Il falloit s'arrêter là. La réflexion que La Fontaine ajoute à ce conseil de prudence ne sert qu'à détourner l'esprit de son lecteur. L'idée de la mort absorbe toute autre idée. (*Ch.*)

Richer a refait cette Fable sous le titre du *Héron et l'Ecrevisse*, mais, à ce qu'il paroît, pour amener ce petit incident, qui change un tant soit peu la thèse :

Aux mêmes propositions, sous même prétexte que chez la Fontaine,

Voilà l'expédient le plus heureux du monde,
Répondit à l'oiseau glouton
Une grosse écrevisse;
J'accepte un si rare service,
Grand merci, monsieur le héron.
Vite, transportez-moi. Le héron, plein de joie,
Ouvre le bec pour attraper sa proie;
C'étoit de cet escroc un des mets favoris :
Mais, au lieu de prendre, il fut pris.
Notre écrevisse étoit une fine commère :
De sa serre elle prit la langue mensongère
Du héron, et la coupa net.
Il décampa sans demander son reste.

(*Liv.* 6, *fab.* 11.)

V. *L'Enfouisseur et son Compère.*

ABSTEMIUS, F. 169.

LE résultat de cette Fable est encore très-peu de chose, mais, dans l'exécution, elle offre plusieurs vers très-bons. (*Ch.*)

V. 8. Si je le laisse à la maison,
Moi-même de mon bien je serai le larron.

On pourroit citer les vers suivants, extraits d'une épître de Boileau à M. de Thermes (1), comme une variante de la réponse de La Fontaine à cette réflexion de l'enfouisseur, tant ils s'y adaptent avec justesse :

Mais si vous n'y touchez, avare insatiable!
Qu'a pour vous ce trésor d'utile et d'agréable?
Apprenez que l'argent est fait pour en jouir,
Et non pas pour aller, en tremblant, l'enfouir.

On préférera toujours cependant le bonhomme, qui, sans se fâcher, et d'un ton bien plus propre à faire rentrer le pincemaille en lui-même, si possible étoit, lui dit :

Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême;
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on peut s'en défaire;
Sans cela, c'est un mal . . . .

Ces deux réponses, rapprochées l'une de l'autre, caractérisent à elles seules les deux poètes.

(1) Mémoires de Desmolets, tome 2. Cette épître manque à la plupart des éditions de Boileau.

V. 36. Il n'est pas mal aisé de tromper un trompeur.

Cela n'est pas exactement vrai, et souvent c'est une chose très-difficile. J'aurois mieux aimé que La Fontaine eût exprimé le sens de l'idée suivante : *Heureux celui qu'un seul avertissement engage à triompher de sa passion favorite !* (*Ch.*)

Richer s'est encore exercé sur ce sujet après La Fontaine, mais sans y rien changer pour le fond, liv. 7, fab. 9.

VI. *Le Loup et les Bergers.*

V. 1. Un loup rempli d'humanité,
(S'il en est de tels dans le monde.)

Ce second vers fait la critique de cet apologue. Les meilleures Fables sont celles où les animaux sont peints dans leur naturel, avec les goûts et les habitudes qui naissent de leur organisation. Esope, dont cette Fable est imitée, a su éviter ce défaut en employant d'ailleurs une brièveté préférable aux ornements de La Fontaine. Voici la Fable d'Esope :

« Un loup, passant près de la cabane de quelques « bergers, les vit mangeant un mouton. Il leur cria : « que ne diriez-vous point si j'en faisois autant ! »

Il est évident que cet apologue vaut mieux que celui du fabuliste français. (*Ch.*)

Pas si évident, à notre avis, que Chamfort le veut bien dire ; car il est difficile de se persuader qu'une Fable qui, comme celle de La Fontaine, en a pu faire naître d'aussi jolies que *le Loup moraliste* de Voltaire, *le Loup converti* de M. Ginguené, peut-être encore *le Renard in extremis* de Gay (1), et qui, sans rien

---

(1) Et il se pourroit que ce fût aussi l'opinion de M. Grenus, qui,

diminuer de leur mérite, sera toujours de beaucoup supérieure à ces imitations, soit une œuvre à dédaigner. Lui préférer, d'un ton tranchant, les trois lignes, sans plus, qu'Esope est supposé lui consacrer, ne relever aucun des détails charmants dont elle abonde, et qu'il appartenoit si bien au critique de faire valoir, aller même jusqu'à les méconnoître, c'est ce que véritablement on ne sauroit concevoir de la part du panégyriste de La Fontaine, sans le mettre sur le compte de l'humeur qui le dominoit quelquefois. Il y a plus, c'est qu'il n'est pas même bien sûr que la Fable d'Esope soit telle que Chamfort, qui cite le plus souvent de mémoire, la rapporte. Nos recherches, il est vrai, n'ont point su nous la faire découvrir; mais, à son défaut, nous pouvons en offrir une imitation d'un vieux poète qui n'a pas coutume de prodiguer les ornements sur les sujets qu'il emprunte aux anciens.

Des Pasteurs et du Loup.

Quelques pasteurs, conduisans paistre
Aux champs leurs moutons et brebis,
Se trouans tous en très-bon estre,
Se faschèrent de leur pain bis;

Et pour ce, entr'eux prindrent aduis
De manger l'aigneau le plus tendre
Du troupeau : et sur ce deuis,
En leur loge se viennent rendre,

Où le loup qui espioit prendre
Cet aigneau, les vit fort joyeux,
Car le mangeant le disoient tendre;
Dont luy, fasché, crie à iceux:

---

dans l'imitation qu'il en a donnée, pensoit très-certainement à cette Fable, du moins a en juger par ce passage :

Souvent pour un mauvais festin,
Ou de quelque vieille oie, ou d'un coq coriace,

où l'on reconnoît ce mouvement d'indignation du loup :

. . . . Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux.

O! quel bruit vous feriez, méchans,
Si je faisois ce que vous faites!
Fautes d'autruy allez preschans,
Mais des vostres compte n'en faites;

Et qui pis est (sans conscience),
Vous me mettrez sus telle offense.

(Philibert Hégémon, fab. 20.)

VII. *L'Araignée et l'Hirondelle.*

ABSTEMIUS, F. 4.

V. 11. Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'Araignée. . . . .

Se plaindre d'un discours insolent, pour *se plaindre insolemment*, n'est pas très-correct, ni même très-intelligible au premier aperçu.

V. 16. Malgré le bestion, happoit mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle impitoyable joie.

On ne peut guère douter, dit Coste, que La Fontaine n'ait eu dessein d'imiter ces vers de Virgile :

Ipsasque volantes,
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
(Georg., *lib.* 4, *v.* 16.)

Cette action de la sœur de Philomèle, c'est-à-dire de l'hirondelle, enlevant d'abord les mouches de l'araignée, et ensuite l'araignée même, avec sa toile et tout, cette action, que prouve-t-elle? la loi du plus fort. Soit : mais est-ce une chose si bonne à répéter sans cesse? N'est-ce pas exposer l'esprit des jeunes gens à saisir un faux rapport entre la violence que les différentes races d'animaux exercent les uns à l'égard des autres, et les injustices que les hommes se font mutuellement? N'est-ce pas leur montrer le tout comme un effet des mêmes lois,

et un produit de la nécessité? Cependant, quel rapport y a-t-il, à cet égard, entre les animaux et les hommes? aucun. Nul animal ne peut mal faire, soit qu'il dévore un être d'une espèce plus foible que la sienne, ou un être de la sienne même. On peut aller jusqu'à dire qu'il fait très-bien, car il obéit à un instinct déterminé par des lois supérieures. Mais l'homme, à qui ces mêmes lois ont donné la raison, paroît la combattre au moment où il est préjudiciable à ses semblables : dès qu'il leur nuit, il est pour ainsi dire hors de sa nature. Que peuvent donc avoir de commun les mœurs de l'homme et les habitudes des animaux? Les dernières ne doivent être la représentation des autres que dans le cas où le résultat est utile, ou du moins n'est pas nuisible à la morale. Autrement, l'auteur, faute d'avoir des idées justes, risque d'en donner de fausses à son lecteur : c'est ce qui est arrivé plus d'une fois à La Fontaine même, et je suis forcé d'en convenir, malgré mon admiration pour lui. (*Ch.*)

C'est ici, par exemple, que, sans aller s'embarrasser dans des redites, la Fable originale pouvoit être opposée avec avantage à son imitation :

« Une araignée, transportée de colère contre une « hirondelle qui prenoit les mouches et les insectes « dont elle se nourrissoit, s'avisa, pour s'en venger, de « tendre ses filets aux lieux que fréquentoit son enne- « mie, afin de la prendre à son tour; mais l'hirondelle, « en passant, emporta d'un coup d'aile et le réseau et « l'imprudente qui l'avoit tendu. »

Que résulte-t-il de cet apologue? qu'il faut souffrir avec patience les injustices des puissants, et qu'il est dangereux pour les foibles de vouloir s'en venger par eux-mêmes : c'est, on ne sauroit le nier, un conseil de prudence qui mérite bien d'être rendu sensible par un exemple. Celui que La Fontaine propose est bien différent, ainsi que la morale qui en résulte; encore

cette morale ne sauroit-elle s'adapter à cet exemple qu'autant qu'on retrancheroit les cinq vers qui la précèdent : car, en admettant que le lot des foibles soit d'exister des restes des forts, si cependant ceux-ci finissent par manger les premiers, ou les écraser en passant, le moyen, après cela, que tout le monde vive?

VIII. *La Perdrix et les Coqs.*

ÉSOPE, F. 10.

V. 13. Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle.

RIEN de si naturel que ce sentiment et la réflexion qui le suit. C'est ici que la résignation à la nécessité est établie avec les adoucissements qui lui conviennent. La soumission de la perdrix est d'un très-bon exemple, et l'on est souvent dans le cas de dire comme elle : *ce sont leurs mœurs. (Ch.)*

Rapportons encore ici le récit tout nu qui a servi à la composition de cet apologue, mais, cette fois, pour que le lecteur puisse d'autant plus facilement se convaincre, en comparant les deux Fables, combien le tour que La Fontaine a donné à la sienne est ingénieux.

« Un homme nourrissoit des coqs dans sa maison ; « il acheta aussi une perdrix qu'il mit avec eux : mais « les coqs la battoient et la chassoient continuellement. « Vivement affligée : c'est apparemment parce que je « suis étrangère, disoit la perdrix, qu'ils me traitent « de cette manière. Mais elle ne fut pas long-temps « sans les voir se disputer et se battre eux-mêmes. Sa « tristesse aussitôt se dissipa : Je serois bien sotte, dit- « elle, de m'attrister davantage, puisqu'ils ne se mé- « nagent pas plus entr'eux qu'ils ne m'ont ménagée « moi-même. »

IX. *Le Chien à qui on a coupé les oreilles.*

V. 1. Qu'ai-je fait pour me voir ainsi. . . . .

Nous avons déjà vu quelques exemples de ce tour vif et animé, qui met d'abord le personnage en scène. Après le sentiment de la douleur physique, vient celui de l'injustice qui lui fait subir un pareil traitement, et puis l'indignation contre l'ingratitude, enfin l'amour-propre à son tour.

V. 4. Devant les autres chiens oserai-je paroître?

Un homme n'auroit pas mieux dit.

Les six vers dans lesquels La Fontaine exprime la moralité de cet apologue, ont le défaut de ne pas sortir de l'exemple de *Mouflar* (1). La vraie moralité de la pièce est dans la Fable entière.

V. 10. . . . . Il vit, avec le temps,
Qu'il y gagnoit beaucoup. . . . .

Il falloit ne pas mettre de moralité du tout, ou bien il falloit laisser là Mouflar, et dire que *souvent d'un malheur qui nous a causé bien du chagrin, il est résulté des avantages inappréciables et imprévus.* Souvenons-nous, désormais, de cette réflexion dans les accidents qui nous peuvent survenir. (*Ch.*)

---

(1) Un moderne commentateur de La Fontaine ne peut, à ce mot, retenir son admiration : « L'on croiroit, s'écrie-t-il avec em- « phase dans le transport qu'elle excite en lui, qu'un génie supé- « rieur s'est présenté à La Fontaine pour lui dire : je vais amener « devant toi les animaux, et tu leur donneras des noms. » Il étoit, à notre avis, beaucoup plus simple et plus exact de dire seulement : Mouflar, nom de chien emprunté de Rabelais, liv. 2, ch. 12.

X. *Le Berger et le Roi.*

Pilpay, F. 35 et 36.

V. 1. Deux démons, à leur gré, partagent notre vie.

Ce que dit ici La Fontaine est si vrai, que certains philosophes l'ont posé en principe dans des traités de morale, et font remonter à ces deux sources toutes nos passions et tous nos sentiments. (*Ch.*)

V. 7. Car même elle entre dans l'amour;
Je le ferois bien voir. . . . .

L'auteur n'auroit pas eu grand' peine à l'époque où il vivoit. L'amour, dans des mœurs simples, n'est composé que de lui-même, ne peut être payé que par lui, s'offense de ce qui n'est pas lui; mais dans des mœurs raffinées, c'est-à-dire corrompues, ce sentiment laisse entrer dans sa composition une foule d'accessoires qui lui sont étrangers : rapports de position, convenances de société, calcul d'amour-propre, intérêt de vanité, et nombre d'autres combinaisons qui vont même jusqu'à le rendre ridicule. En France, c'est pour l'ordinaire un amusement, un jeu de commerce qui ne ruine et n'enrichit personne.

V. 14. Le berger plut au roi par ses soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens.

Pasteur de gens, belle expression dont le type est dans Homère, et qu'on retrouve heureusement imitée peut-être de La Fontaine, à cause du rapport en sens inverse de la situation, dans un livre moderne intitulé *les Anecdotes du Nord*, où on lit : « Le jeune prince « Regner, écarté par une mère ambitieuse du trône de « Suède, qui lui appartenoit, étoit réduit à paître les

« troupeaux, quoique sa naissance l'eût destiné à être
« pasteur de peuples. »

V. 21. Il avoit du bon sens : le reste vient ensuite.

C'est l'opinion de M. Guillaume, dans *l'Avocat Pathelin*. On lui dit : « Mais, M. Guillaume, savez-« vous bien que vous gouverneriez très-bien un état ? « Tout comme un autre, » répond-il. (*Ch.*)

V. 26. La faveur est glissante. . . . .

Telle aussi la fortune qui élève les dispensateurs des grâces : *lubrica est fortuna* (1); tel enfin l'amour, comme le dit agréablement notre poète dans une de ses lettres à St.-Evremont :

Le chemin du cœur est glissant.

V. 33. Je crois voir cet aveugle. . . . .

Ce récit de l'histoire du serpent, formant une autre Fable dans la Fable, me paroît déplacé; outre qu'il rentre dans l'apologue du *Serpent et le Villageois*, au livre 6.e, il gâte un peu cette jolie pièce. Voulez-vous voir combien elle seroit plus vive, plus rapide, et d'un plus grand effet : essayez de supprimer l'épisode du serpent; supposez qu'après ces mots :

V. 28. Ne produisent jamais que d'illustres malheurs,

supposez qu'en ôtant 22 vers, La Fontaine eût dit :

Mille dégoûts viendront, dit le prophète hermite.
Il en vint en effet; l'hermite n'eut pas tort :
Mainte peste de cour. . . . .

le reste comme il est, il me semble que cette suppression feroit un très-bon effet, et donneroit à cette pièce une rapidité qui lui manque. (*Ch.*)

La Fontaine, observe au contraire M. Clément, n'avoit amené l'hermite que pour la fable du Serpent, dont l'allusion est si heureuse à ces fureurs de la ca–

(1) Quint-Curce, 7, 33.

lomnie qui causent la disgrâce du ministre. Rien de mieux que cet épisode qui place une Fable dans une autre Fable : c'est abondance, c'est richesse. Sans cela, l'hermite ne seroit venu que pour dire deux mots assez secs au pauvre berger, il ne joueroit qu'un rôle de pédant; au lieu qu'il parle avec toute l'effusion de cœur d'un ami qui veut sauver son ami d'un grand péril.

Une remarque non moins frivole vient ensuite sur ces vers :

> De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
> Le prince voulut voir ces richesses immenses :
> Il ne trouva partout que médiocrité;
> Louanges du désert et de la pauvreté,
> C'etoient là ses magnificences.

Le commentateur demande, à propos de ces louanges du désert : « Etoit-ce dans des lettres que le berger « écrivoit? Le berger vizir étoit-il un sage qui eût écrit « ses pensées dans un ouvrage? Il me semble qu'il eût « fallu éclaircir cela. »

Il s'agit bien ici de lettres et d'ouvrages! Ces louanges du désert étoient gravées partout dans l'habitation du ministre, en inscriptions ou en sentences, au lieu de ces devises fastueuses dont les grands remplissent leurs palais. (*M. Clément, Journal Littéraire, n°. 35.*)

V. 69. Et je pense aussi sa musette.

Ce n'étoit pas un poète comme La Fontaine qui pouvoit oublier une musette dans le coffre-fort du berger. Quelle grâce dans ce petit mot *je pense!* (*Ch.*)

V. 70. Doux trésor! se dit-il, chers gages!

Voilà encore un des morceaux où il semble que le cœur de La Fontaine prenne plaisir à s'épancher. La naïveté de son caractère, la simplicité de son âme, son goût pour la retraite, le mettent vite à la place de ceux qui forment des vœux pour le séjour de la campagne, pour la médiocrité, pour la solitude. Nous en avons déjà vu plusieurs exemples, et heureusement nous en retrouverons encore. (*Ch.*)

XI. *Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.*

ÉSOPE, F. 130.

V. 25. L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet.

La troupe est sourde aussi bien que muette.
(Même Fable, par le chevalier de St.-Gilles (1).)

LA chanson du berger est fort jolie; mais on est un peu scandalisé de la morale de la pièce et du conseil que l'auteur donne aux rois. La Fontaine apôtre du despotisme! La Fontaine blâmer les voies de la douceur et de la persuasion! cela paroît plus extraordinaire et plus contre la nature que le loup rempli d'humanité dont il nous a parlé quatre ou cinq Fables plus haut. *(Ch.)*

Lemonnier renchérit encore, avec une indécente amertume, sur cette inculpation, dans le discours préliminaire de son recueil de Fables. Le Noble, venant à reproduire, quelques années après La Fontaine, ce même apologue dans ses Fables politiques, en fait l'application aux événements qui se sont passés en Europe

(1) Il existe sous ce nom un recueil intitulé *la Muse Mousquetaire*, qui parut en 1709. On y trouve quelques Fables sur des sujets déjà traités par La Fontaine, arrangées en rondeaux. On en a vu de quintescenciées sous le titre de distiques, de quatrains, d'autres tournées en couplets, ou composant des scènes de comédie. Il ne reste à présent à ces Fables que bien peu de métamorphoses à parcourir pour avoir subi presque toutes les formes poétiques. Mais, pour en revenir au chevalier de St.-Gilles, quelque défaveur que semble jeter sur son recueil le genre de poésie qu'il a choisi pour y adapter des apologues qui ne sont plus à refaire, ce recueil n'est nullement à dédaigner, et nous signalerons particulièrement comme de bonne prise, pour ceux qui composent des mélanges de pièces choisies et ignorées, plusieurs jolis contes, au nombre desquels figure le *Contrat*, bien connu parmi ceux de La Fontaine, et que notre chevalier réclame cependant comme un fruit de sa verve. C'est un point de critique à éclaircir.

lorsque celui qu'il appelle le Grand Pêcheur, n'ayant pu réussir à la pacifier, se vit réduit à jeter ses filets, et les a retirés chargés de nouvelles conquêtes. Il y a lieu de regretter, en lisant les reproches que Chamfort et Lemonnier adressent à La Fontaine, que pour y trouver une apparence d'excuse, une différence de peu d'années dans les époques empêche qu'on puisse supposer ici la même intention à notre fabuliste.

XII. *Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.*

PILPAY, F. 67.

V. 1. Deux perroquets, l'un père et l'autre fils, *etc.*

CES quatre premiers vers sont joliment tournés, et sembleroient annoncer un meilleur apologue : celui-ci est très-médiocre. Ce perroquet qui crève les yeux au fils du roi, ce roi qui va pérorer le perroquet perché sur le haut d'un pin, cela n'est pas d'un goût bien exquis.

Les deux derniers vers de la pièce sont agréables, et ont presque passé en proverbe ; mais la vraie moralité de cette prétendue Fable, est que la confiance mutuelle une fois perdue, elle ne se recouvre pas. Voyez un conte de Sénecé intitulé *le Kaïmak*, qui se trouve dans tous les recueils. (*Ch.*)

V. 27. L'oiseau parleur est déjà dans la barque.

Ce vers en rappelle, pour le mouvement et l'expression, un plus ancien de Virgile, *Géorg.* 4, 506 :

. . . . . *Stygiâ natabat jam frigida cymbâ.*

V. 57. . . . . Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi ; car vous vivez en Dieux.

Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.
(*Crébillon, dans* Atrée.)

XIII. *La Lionne et l'Ourse.*

V. 1. Mère Lionne, *etc*. . . . .

J'AUROIS voulu que La Fontaine s'arrêtât après le 12e. vers :

N'avoient-ils ni père ni mère ?

il me semble que cela donnoit bien autrement à penser. En effet, toute la morale ne tend guère qu'à empêcher les malheureux de se plaindre : ce qui n'est pas d'une grande conséquence.

Les deux derniers vers :

Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube, et rende grâce aux Dieux.

sont excellents, mais la moralité qu'ils enseignent est énoncée d'une manière bien plus frappante dans une Fable de Saadi, fameux poète persan. La voici :

« Un pauvre entra dans une mosquée pour y faire « sa prière : ses jambes et ses pieds étoient nus, tant « sa misère étoit grande ; et il s'en plaignit au ciel avec « amertume. Ayant fini sa prière, il se retourne et voit « un autre pauvre appuyé contre une colonne, et assis « sur son séant ; il s'aperçut que ce pauvre n'avoit point « de jambes. Le premier pauvre sortit de la mosquée « en rendant grâces aux Dieux. » (*Ch.*)

XIV. *Les deux Aventuriers et le Talisman.*

PILPAY, F. 11.

V. 1. Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire.
(Corneille, Rodogune.)

Et plus anciennement, Ovide, 4e. livre des *Tristes :*

Ardua per præceps gloria vadit iter.

LES quatre premiers vers de cette Fable sont fort bien, mais n'obtiennent pas grâce pour le ond, qui me paroit défectueux. Quel rapport y a-t-il entre Hercule, ayant obtenu l'apothéose par des travaux utiles aux hommes (c'est ainsi, du moins, qu'il faut l'envisager dans l'apologue), quel rapport, dis-je, entre ce Dieu et un aventurier faisant une action folle, dangereuse, inutile aux autres, ou qui ne peut être utile qu'à lui-même? Quelle leçon peut-il résulter de son audace absurde et imprudente? Je ne connois pas de sujet de Fable moins fait pour plaire à La Fontaine que celui-ci. J'ai déjà observé qu'il n'étoit point le poète de l'héroïsme, mais celui de la nature et de la raison; et la raison peut-elle être plus blessée qu'elle ne l'est par l'entreprise de cet aventurier? (*Ch.*)

V. 8. Son camarade et lui trouvèrent un po*teau*
Ayant *au haut* cet écri*teau.*

Le retour, à l'hémistiche, de la même consonnance est peu agréable à l'oreille.

V. 28. Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure?

J'avoue que ce raisonnement du chevalier me paroît très-bon.

V. 37. Il le prend, il l'emporte. . . . .

L'auteur auroit bien dû nous dire comment. (*Ch.*)

Et Chamfort a raison; car il ne paroît pas y mettre plus de façon que pour soulever un petit éléphant de cheminée. Mais voici comment Pilpay raconte la chose : « Après cela, venant au lion de pierre, il le leva de « toute sa force, et d'une course le porta sur le som-« met de la montagne. »

V. 45. Le proclame monarque. . . . .

Eh bien! la morale de cette Fable est donc qu'il faut en croire le premier écriteau?

V. 48. Sixte en disoit autant quand on le fit saint-père.

Ce trait inattendu est très-joli; cependant La Fontaine en a de bien plus heureux dans nombre de ses Fables. Ici peut-être le rapport entre les deux circonstances est trop marqué, et les acteurs offrent entr'eux trop de parité. Ce sont deux hommes, le premier élu roi, l'autre pape, d'une manière inattendue, comparés en quelque sorte l'un à l'autre. Si, par exemple, ce même trait eût été placé dans un apologue où les animaux, assemblés pour élire un roi, font tomber leur choix sur un vieux renard, qui, après s'être défendu long-temps d'accepter la couronne, finit par en agir comme cet aventurier, ce trait, augurons-nous, eût doublé de valeur.

V. 53. Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

Cela est vrai, mais dans tel ou tel cas qu'il auroit fallu spécifier, et non dans une aventure folle, et qui réussit à un fou. (*Ch.*)

XV. *Les Lapins.*

(Discours à M. de La Rochefoucault.)

C'EST toujours ce même duc de La Rochefoucault auteur des *Maximes,* ce livre si cher aux esprits secs et aux âmes froides. L'auteur, qui n'avoit guère fréquenté que des courtisans, rapporte le motif de toutes nos actions à l'amour-propre; et il faut convenir qu'il dévoile avec une sagacité infinie les subterfuges de ce misérable amour-propre. Mais s'il y a un amour-propre petit, mesquin, ou, si l'on veut, méprisable, n'en est-il pas un autre noble, sensible et généreux? Pourquoi M. le duc de La Rochefoucault ne nous peint-il jamais que le premier? Est-ce faire connoître un palais, de n'en montrer que les portions consacrées aux usages les plus rebutants? (*Ch.*)

V. 4. Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets. . . . .

Les défauts des sujets ont servi à peindre leur roi d'une manière dont on n'a point approché depuis La Fontaine. Il a eu bien raison de dire : *Peut-être d'autres héros en auroient acquis moins de gloire.* (*Ch.*)

V. 8. J'entends les esprits corps et pêtris de matière.

Nous voilà revenus à ne pas nous entendre. (*Ch.*)

V. 13. Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour (1).

Voilà un de ces vers que La Fontaine seul a su faire.

---

(1) M. Delille emploie quelque part cette nuance délicate pour peindre l'espèce de mélancolie qui succède à de cuisants chagrins :

Ce n'est point le plaisir, ce n'est plus la souffrance.

Il est vrai qu'il est un peu imité du Tasse et de l'Arioste : je ne me souviens plus lequel des deux. (*Ch.*)

Les vers italiens dont il reste à Chamfort un souvenir confus, sont probablement ceux-ci :

Sorgeva il novo sol da i lidi Eoi
Parte gia fuor ma 'l più ne l'onde chiuso.

(Gerusalemme, *cant.* 1, *str.* 15.)

(Visiblement imités à leur tour, pour le dire en passant, de ce vers d'Ovide, au 5e. livre des *Fastes* :

Ortus erat summo tantum modo margine Phœbus.)

Et cependant, nous ne pouvons pas dire avoir trouvé dans cette citation, pour l'auteur du commentaire, la véritable origine de ce joli vers, qui, s'il doit quelque chose à l'imitation, découle bien plus naturellement de celui-ci du poète latin que nous venons de nommer :

Aut cum nox abiit nec tamen orta dies.

(Concubitus Corinnæ.)

La Fontaine, sans se répéter, peint encore ailleurs le crépuscule d'une manière non moins poétique :

L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.

(*Filles de Minée*, Histoire de Pyrame et Thisbé.)

V. 19. Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet (1).

(1) Jeannot Lapin trottoit, sautoit,
Tout en broutant se parfumoit
Parmi les fleurs et la verdure.

(*Mme. de la Férandière, fab.* 77.)

Il y a dans ce passage à la fois et du souvenir de ce tableau, et de celui de la Fable 16e. du liv. 7 :

Après avoir brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot Lapin. . . . .

Tout ce tableau est charmant. Ce dernier vers :

Ne reconnoît-on pas en cela les humains ?

est plein de poésie. Tout le reste est de trop. (*Ch.*)

V. 36. Quand des chiens étrangers passent par quelqu'endroit, *etc.*

Il y a trop peu de vraisemblance entre cette idée et la précédente. (*Ch.*)

V. 47. On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau :
La coquette et l'auteur sont de ce caractère.

« Les femmes sont assez dans l'usage de faire la « guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ôtent « pour ainsi dire le pain de la main. Je ne saurois as- « surer bien précisément si elles tiennent cette coutume « des auteurs, ou si les auteurs la tiennent d'elles. » (*Psyché*, *liv.* 2.)

V. 50. Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau.

Cette attention de l'amour-propre à écarter tous les concurrents, méritoit les frais d'un apologue particulier. (*Ch.*)

V. 58. Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide (*ce sujet*).

Il est aisé de reconnoître l'auteur des *Maximes* dans la comparaison du gâteau ; mais il dut dire à La Fontaine qu'il n'en avoit pas tiré tout le parti possible. Toute cette période qui contient l'éloge de M. de La Rochefoucault me paroît longue et pesante. (*Ch.*)

L'abbé Batteux consacre à cette Fable un examen particulier, que l'on trouvera à la fin de ce volume.

XVI. *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi.*

PILPAY, F. 91.

V. 1. Quatre chercheurs de nouveaux mondes.

LA moralité qui résulte de cet apologue est incontestable, mais elle a bien peu d'application dans nos mœurs. (*Ch.*)

Et Chamfort se trouve conséquent avec lui-même, quand il place dans le Levant la scène de sa jolie comédie du *Marchand de Smyrne*, dont l'idée principale appartient à cette Fable.

V. 25. Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.

Ce n'est qu'au 25e. vers, c'est-à-dire à peu près à la moitié de la Fable, que l'on nous fait connoître le lieu de la scène où se passe l'aventure. Voilà qui n'est pas très-conforme aux règles de l'art dramatique, auquel on veut que se rattache le genre de la Fable.

V. 31. Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole (*le blason*).

Cette vanité n'est point inconnue dans l'Inde; seulement elle y prend des formes différentes de celles qu'elle peut avoir en Europe. La Fontaine ne savoit pas à quels excès horribles et dégradants la classe des Naïres s'est souvent portée contre les autres classes. (*Ch.*)

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion.

PILPAY, F. 5.

V. 1. Sultan Léopard autrefois.

C'EST ici le lieu de développer une partie des idées que je n'ai fait qu'effleurer à l'occasion de la Fable du *Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître*, et de celle de *l'Araignée et l'Hirondelle*.

C'est certainement une idée très-ingénieuse, d'avoir trouvé et saisi, dans le naturel et les habitudes des animaux, des rapports avec nos mœurs, pour en faire ou la peinture ou la satire ; mais cette idée heureuse n'est pas exempte d'inconvénients, comme je l'ai déjà insinué. Cela vient de ce que le rapport de l'animal à l'homme est trop incomplet ; et cette ressemblance imparfaite peut introduire de grandes erreurs dans la morale. Dans cette Fable, par exemple, il est clair que le Renard a raison, et est un très-bon ministre ; il est clair que sultan Léopard devoit étrangler le Lionceau, non seulement comme Léopard d'apologue, c'est-à-dire, qui raisonne ; mais il le devoit même comme sultan, vu que sa majesté léoparde se devoit toute entière au bonheur de ses peuples : c'est ce qui fut démontré peu de temps après. Que conclure de là ? S'ensuit-il que parmi les hommes un monarque orphelin, héritier d'un grand empire, doive être étranglé par un roi voisin, sous

prétexte que cet orphelin, devenu majeur, sera peut-être un conquérant redoutable? Machiavel diroit que oui, la politique vulgaire balanceroit peut-être, mais la morale affirmeroit que non. D'où vient cette différence entre sa majesté léoparde et cette autre majesté? C'est que la première se trouve dans une nécessité physique, instante, évidente et incontestable, d'étrangler l'orphelin pour l'intérêt de sa propre sûreté, nécessité qui ne sauroit avoir lieu pour l'autre monarque. C'est la mesure de cette nécessité, ou l'effort qu'on fait pour s'y soustraire, de la douleur qu'on éprouve en s'y soumettant, qui devient la mesure du caractère moral de l'homme, qui, plutôt que de s'y soumettre, consent à s'immoler lui-même (en n'immolant toutefois que lui-même, et non ceux dont le sort lui est confié), et s'élève par là au plus haut degré de vertu auquel l'humanité puisse atteindre. On sent, d'après ces réflexions, combien il seroit aisé d'abuser de l'apologue de La Fontaine; on sent combien les méchants sont embarrassants pour la morale des bons : ils nuisent à la société, non seulement en leur qualité de méchants, mais en empêchant les bons d'être aussi bons qu'ils le souhaiteroient, en forçant ceux-ci de mêler à leur bonté une prudence qui en gêne et qui en restreint l'usage; et c'est ce qui fait, enfin, qu'un recueil d'apologues doit presqu'autant contenir de leçons de sagesse que de préceptes de morale.

V. 8. Le sultan fit venir son vizir le Renard,
Vieux routier et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin.

Il y a, dans les œuvres du P. Ducerceau, une Fable ayant pour titre *la Lionne et le Renard*, qui doit très-certainement son origine à ce passage et à la réponse du vizir. Nous la croyons ici curieuse à rappeler :

En mère tendre et fidelle,
La Lionne de sa mamelle
Allaitoit son petit faon.

Il devoit dominer sur toute la contrée.
S'il vit, dit le Renard, avant qu'il soit un an,
Nous devenons sa proie et sa curée:
Parons le coup adroitement.
Il va donc, lui-même en personne,
Trouver sa majesté lionne :
Et qu'est ceci ? dit-il d'un air d'étonnement;
Quoi ! votre majesté donne à sa géniture
Une si foible nourriture !
C'est l'élever trop mollement.
Daims, chevreuils, biches, cerfs, moutons de haute laine,
Doivent être l'unique et solide aliment
D'un faon né pour régner dans cette vaste plaine :
Pour un généreux prince issu de votre flanc,
Le véritable lait, madame, c'est du sang.

Dupes de notre orgueil, le conseil qui nous flatte
Est toujours sûr d'être écouté.
La complexion délicate
Du jeune faon, qu'on cessa d'allaiter,
A ces solides mets ne pouvant résister,
Le faon meurt : et voilà ce que gagna la mère.

V. 17. Le Renard dit, branlant la tête:
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié.

Ce dernier vers a toute l'allure d'un vers de Corneille. On ne sauroit dire non plus, sans branler la tête à la manière du Renard, ce fameux vers de Sertorius :

De pareils lieutenants n'ont de chefs qu'en idée.

V. 27. . . . . La harangue fut vaine.
Le sultan dormoit lors ; et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. . . . .

Quel art dans l'enchaînement de ces vers, où les repos exigés par la prosodie sont intervertis à dessein pour que le lecteur, se laissant lui-même aller à la molle négligence de la phrase, soit lui-même réveillé comme en sursaut par ce mot terrible de la fin du vers qui commence la phrase suivante !

. . . . Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui : l'alarme se promène.

L'alarme se promène, expression hardie qui rappelle *le glaive qui marche* de l'*Athalie* de Racine.

V. 52. Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

Ces deux derniers vers sont presque devenus proverbes. Il y en a deux autres, dans le cours de cet apologue, que j'ai vu citer et appliquer à un méchant homme qui étoit destiné à avoir de grands moyens de servir et de nuire, et qui avoit au moins le mérite d'être attaché à ses amis ; voici ces deux vers :

Ce sera le meilleur Lion
Pour ses amis qui soit sur terre.

Mais les trois alliés du Lion qui ne lui coûtent rien, *son courage*, *sa force*, avec *sa vigilance*, est une tournure d'un goût noble et grand, et presque oratoire ; aussi cela se dit-il dans le conseil du roi. (*Ch.*)

II. *Les Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter.*

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE.

V. 1. Jupiter eut un fils qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'âme toute divine.

VRAIMENT c'est l'effet à côté de la cause : rien n'est plus simple. Cela doit bien faciliter l'éducation des princes ; je suis même étonné que cette réflexion ne l'ait pas fait supprimer entièrement. (*Ch.*)

V. 4. L'enfance n'aime rien. . . . .

Cela n'est pas d'une vérité assez exacte et assez générale pour être mis en maxime. D'ailleurs, pourquoi le dire à un jeune prince? pourquoi lui donner cette mauvaise opinion des enfants de son âge? Est-ce pour qu'il se regarde comme un être à part, comme un Dieu, et le tout, parce qu'il aime son père, sa mère et sa gouvernante? (*Ch.*)

V. 16. . . . . Et d'autres dons des cieux
Que les enfants des autres Dieux.

La Fontaine l'a déjà dit à peu près douze ou treize vers plus haut; mais les plus belles choses ne sauroient être trop répétées. Par malheur, il y a ici un petit inconvénient, c'est qu'il est inutile, ou même absurde, de parler morale aux princes tant qu'on leur dira ces choses-là. (*Ch.*)

V. 20. Tant il le fit parfaitement.

Ceci doit faire allusion à quelque petite pièce de société, représentée devant le roi, dans son intérieur, où M. le duc du Maine avoit sans doute bien joué le rôle d'amoureux. (*Ch.*)

V. 29. Il faut qu'il sache tout. . . . .

Voilà une étrange idée. La Fontaine oublie qu'il s'en est moqué lui-même dans sa Fable du *Chien qui veut boire la rivière.*

Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire :
Tout cela, c'est la mer à boire.

D'ailleurs, un prince est moins obligé qu'un autre homme de savoir tout. Quand il connoît ses devoirs aussi bien que la plupart des princes connoissent leurs droits; quand il ne sait parler que de ce qu'il entend; quand on a formé sa raison; quand on lui a enseigné l'art d'apprécier les hommes et les choses, son éducation est bonne et très-avancée. (*Ch.*)

V. 30. Eut à peine achevé, que chacun applaudit.

C'est de quoi personne n'est en peine.

V. 32. Je veux, dit le Dieu de la guerre.

Cette idée de représenter tous les Dieux, ou tous les génies, ou toutes les fées, qui se réunissent pour doter un prince de toutes les qualités possibles, est une vieille

flatterie déjà usée dès le temps de La Fontaine. Quant à M. le duc du Maine, il est fâcheux que l'assemblée des Dieux ait oublié à son égard un article bien important, c'étoit de lui donner un peu de caractère ; cette qualité lui eût fait jouer un rôle plus noble pendant la régence, et lui eût épargné bien des dégoûts. C'étoit d'ailleurs un prince très-instruit en littérature d'agrément. Il s'amusoit à traduire en français l'*anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, pendant la dernière année du règne de Louis XIV. Madame la duchesse du Maine, occupée d'idées plus ambitieuses, lui disoit : « Vous ap-« prendrez, au premier moment, que M. le duc d'Or-« léans est maître du royaume, et vous de l'Académie « Française. » (*Ch.*)

V. 45. Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montreroit tout (1).

C'est encore là une des idées dans lesquelles La Fontaine paroît se complaire davantage ; ici :

Maître ne sais meilleur pour enseigner,
Que Cupidon. . . . .

(Le Muletier.)

là :

Je ne connois rhéteur ni maître ès-arts
Tel que l'Amour. . . . .

(La Confidente sans le savoir.)

Mais le passage de ses œuvres qui mérite le plus d'être

---

(1) Cette allusion à la Fable qui nous occupe, et particulièrement a ces vers, extraite d'une lettre, aujourd'hui très-ignorée, d'un artiste célèbre, réclame ici tout naturellement sa place : « La « Fontaine, dans une de ses Fables, raconte que Jupiter ayant un « fils, chaque divinité voulut se charger de le former dans la vertu « qui lui étoit propre. Minerve vouloit lui enseigner la prudence, « Hercule le courage, etc. L'Amour dit qu'il lui apprendroit tout. « En effet, ajoute La Fontaine, de quoi ne vient pas à bout l'esprit « joint au désir de plaire ? J'en dis de même du Guide : que n'en-« seignera point celui qui joint au savoir la grâce dans tous les « genres. » (*Première Lettre de Cochin à un jeune artiste, pensionnaire à l'Académie royale de France à Rome.*)

rappelé dans cet endroit, c'est, sans contredit, ce fragment d'une lettre à Saint-Evremont sur Waller :

Les beaux esprits, les sages, les amants,
Sont en débat dans les Champs-Elysées ;
Ils veulent tous en leurs départements
Waller pour hôte, ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit : j'ai vos raisons pesées.
Cet homme sut en quatre arts exceller :
Amour et vers, sagesse et beau parler.
Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine ?
Sire Pluton, vous voilà bien en peine :
S'il possédoit ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter, car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

III. *Le Fermier, le Chien et le Renard.*

ABSTEMIUS, F. 149.

V. 1. Le Loup et le Renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

PLUS haut, c'est le pédant et l'écolier, dont le meilleur des deux pour voisin, à vrai dire, ne plairoit aucunement au fabuliste (1) ; ici, les voilà mis en même cathégorie avec le loup et le renard.

V. 19. Roulant en son cœur ces vengeances.

Vers peut-être imité de celui-ci, au premier livre de l'*Enéide :*

Talia flammato secum dea corde volutans.
(V. 54.)

V. 20. Il choisit une nuit libérale en pavots.

Il n'a été donné qu'à La Fontaine de jeter au milieu

---

(1) Liv. 9, fab. 5.

d'un récit très-simple des traits de poésie aussi nobles et aussi heureux. (*Ch.*)

Il est douteux qu'on puisse appliquer ces dernières expressions à la manière dont deux fabulistes modernes se sont approprié ce trait :

Il choisit une nuit en pavots libérale.
(*M. Aubert; liv.* 4, *fab.* 7.)

Or donc, par une nuit en pavots libérale.
(*M. Grenus; Fables div., liv.* 1, *fab.* 2.)

V. 31. Peu s'en fallut que le soleil,
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir sauvage.

Il ne restoit plus à prendre que le ton de la tragédie, et voilà La Fontaine qui le prend très-plaisamment à l'occasion du désastre d'un poulailler :

Tel encore, autour de sa tente, *etc.*

La première comparaison suffisoit pour produire l'effet de variété que cherchoit l'auteur, ou bien il pouvoit préférer la seconde, pour conserver ce vers :

Le Renard, autre Ajax. . . . . (*Ch.*)

V. 35. . . . . On vit presque détruit
L'ost des Grecs. . . . .

Ost, vieux mot dérivé d'*hostis*, et qui signifie *armée*; il ne sauroit s'employer tout au plus que dans le style marotique. La Fontaine, cependant, l'a cru digne du ton le plus élevé de la poésie, car, dans sa paraphrase du 17e. psaume, il s'en sert pour désigner l'armée de Pharaon, qu'il appelle *l'ost aux têtes sacriléges*.

Le discours du Chien est excellent, et la raison pour laquelle on le trouve mauvais, peint assez la société. (*Ch.*)

V. 60. Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille!
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur) (1).

---

(1) Ces vers sont vivement censurés par l'auteur anonyme des

N'est-il pas plaisant de voir toujours La Fontaine oublier son mariage, sa femme et son fils? On sait que M. le président du Harlay s'étoit chargé de cet enfant, qu'on fit rencontrer le père et le fils quand ce dernier eut 25 ans, que La Fontaine lui trouva de l'esprit; et, apprenant que c'étoit son fils, avoit dit naïvement: « Ah! j'en suis bien aise. » (*Ch.*)

V. 63. Couche-toi le dernier. . . . .

La moralité de cette Fable entre dans celle de *l'Œil du Maître*, liv. 4, fab. 21. (*Ch.*)

IV. *Le Songe d'un Habitant du Mogol.*

SAADI, GULISTAN.

CE que La Fontaine appelle ici une Fable est un trait de la bibliothèque orientale, qu'il a mis en vers très-heureusement. (*Ch.*)

Ce trait fait partie des *Fables Orientales* de Saint-Lambert, qui a jugé plus piquant de le raconter ainsi: « Aaron Raschild, dans un de ses songes, fut transporté « aux enfers. Il vit d'abord un derviche et un roi. Pour- « quoi es-tu ici? dit-il au derviche. — Pour avoir eu « l'ambition d'un roi. — Et toi? dit-il au roi. — Pour « avoir eu la religion d'un derviche. »

On peut conjecturer, par ces vers extraits d'une de ses épîtres adressée au prince de Conty:

> Les gens trop bons et trop dévots
> Ne font, bien souvent, rien qui vaille.
> Faut-il qu'un prince ait ces défauts!

quel tour La Fontaine auroit donné à cette version.

Réflexions morales sur quelques Fables de La Fontaine, insérées dans le n°. 15 de la première année du *Magasin Encyclopédique*, que nous avons eu déjà occasion de citer dans l'examen de la Fable de *la Discorde*.

V. 8. Minos, en ces deux morts, sembloit s'être mépris.

Le costume est ici mal observé : Minos est le juge des Enfers dans la mythologie grecque, mais ne l'est point dans la religion du Mogol, qui est le mahométisme. (*Ch.*)

Tout ce que l'auteur ajoute aux mots de l'interprète, comme il dit, est excellent : c'est La Fontaine dans tout son caractère et dans la perfection de son talent. Quel vers que celui-ci !

Je lui voue, au désert, de nouveaux sacrifices.

Voilà bien le solitaire insouciant et dormeur. Cette charmante tirade n'est gâtée que par

. . . . Ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes (1).

Pourquoi attribuer aux astres de l'influence sur nos mœurs et sur notre caractère ? Pourquoi consacrer une absurdité qu'il a lui-même combattue ? Ces variations montrent combien les idées de La Fontaine étoient, à certains égards, peu fixes et peu arrêtées. (*Ch.*)

V. 40. J'aurai vécu sans soins, et je meurs sans remords.

J'ai vécu vertueuse, et je meurs sans remords.

(*Voltaire*, OEdipe, *acte* 5.)

Et M. Aubert, parlant d'un vieillard, dans sa Fable du *Patriarche*, liv. 2, fab. 1 :

Ayant vécu sans crime, il mouroit sans remords.

« La Fontaine, dit La Harpe, au sujet de cette tirade « enchanteresse, avoit appris des anciens, et surtout

---

(1) . . . . *Conscia fati*
Sidera diversos hominum variantia casus.

(Manilius.)

« de Virgile (1), cet art de se mettre quelquefois en « scène dans son propre ouvrage, art très-heureux « lorsqu'on sait également et le placer à propos, et « l'employer avec sobriété. L'exemple en est dangereux « pour ceux à qui il ne sauroit être utile.... Mais jamais « on n'aime mieux La Fontaine que quand il nous en- « tretient de lui-même. Pourquoi? c'est que toujours « on voit son âme se répandre, et son caractère se « montrer. » (*Cours de Littérature*, *tome 6.*)

V. *Le Lion, le Singe et les deux Anes.*

La Fable des deux Anes, qui fait le fond de cette pièce, est très-ancienne. Elle est fort bien contée; mais pourquoi l'encadrer dans cette autre Fable du Lion et du Singe? (*Ch.*)

Chamfort se trompe: il n'y a point de Fable ancienne sur ce sujet. Celle de La Fontaine est, en partie, fondée seulement sur un proverbe fort ancien, que Marot, cité par M. Guillon comme premier auteur de cette pièce, ne fait que rappeler. Quant au cadre que La Fontaine ajuste à son tableau, qu'on essaie de l'en dépouiller, et l'on verra si ce que Chamfort appelle Fable, mérite véritablement ce nom.

V. 24. Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes.

« Que sera donc la philosophie? » dit le philosophe du *Bourgeois Gentilhomme* aux maîtres d'armes, de danse et de musique, après les avoir entendu louer chacun leur *science* avec excès : « je vous trouve tous

---

(1) Dont en cet endroit (falloit-il ajouter) il paraphrase de très-beaux passages, à partir du vers 475 au vers 486 du 2e. livre des *Géorgiques*.

« trois bien *impertinents*, de parler devant moi avec « cette arrogance, et de donner le nom de science à des « choses qu'on ne doit pas même honorer du nom « d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le « nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur « et de baladin. (*Le Bourgeois Gentilhomme, acte* 1, *scène* 4.)

Il nous a semblé que rien n'étoit plus capable que ce passage de suppléer à la prudente retenue que le fabuliste suppose au docteur de sa Fable, qui ne s'explique point sur sa première proposition.

V. 32. Ici-bas, maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain air de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

Ces vers sont excellents; le dernier, surtout, est admirable. (*Ch.*)

V. 50. . . . . Quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art:
Vous surpassez Lambert. . . . .

On peut appliquer ici ma remarque sur l'Amérique, dans la Fable de *la Tortue et les deux Canards* : il étoit bien de citer Philomèle, mais un musicien contemporain détruit l'illusion du lecteur. (*Ch.*)

Et cette remarque y est aussi plus à sa place. Cependant ce n'est pas une observation de cette nature qu'on devoit attendre en cet endroit du panégyriste de Molière. Il y a lieu de s'étonner qu'il ne lui soit pas venu de préférence en la pensée de rappeler, à l'occasion des deux ânes de La Fontaine, les sieurs *Trissotin* et *Vadius*, et la scène fameuse (1) où, *prenant tour à tour l'encensoir*, ces deux pédants se mettent réciproquement bien au-dessus des Horaces et des Virgiles. Ce point de comparaison, traité par un esprit aussi délicat,

(1) *Les Femmes savantes*, acte 3, scène 5.

pouvoit fournir la matière d'une note excellente. Qu'il nous soit permis d'y suppléer, mais d'une autre manière, par une citation prise dans une comédie de La Fontaine déjà mentionnée, et qui nous donne occasion de l'opposer à lui-même; de tels rapprochements offrent toujours quelqu'intérêt.

RAGOTIN, *portant une santé à La Rancune.*

Au plus illustre acteur que l'on voit en ces lieux.

LA RANCUNE.

Au plus grand avocat qui soit devant mes yeux.

RAGOTIN.

Pour un homme meublé d'une âme non commune
J'ai toujours regardé le savant La Rancune :
A son génie.

LA RANCUNE.

En homme au dernier point lettré
Ragotin s'est toujours à mes regards montré :
A sa science.

(*Ragotin, acte 2, scène 7.*)

VI. *Le Loup et le Renard.*

RÉGNIER, 1re. partie, fab. 18.

V. 1. Mais d'où vient qu'au Renard Esope accorde un point, *etc.*

CE petit prologue est assez peu piquant. Pourquoi commencer par contredire Esope sur un point où l'on finit par convenir qu'il a raison? Il étoit mieux d'entrer tout de suite en matière, et de dire : *Le Renard, un soir, aperçut.* (*Ch.*)

V. 33. Le dieu Faune l'a fait,
La vache Io donna le lait.

La Fontaine brille toujours dans cet usage plaisant et poétique qu'il fait de la mythologie. Au reste, la

morale de cet apologue est à peu près la même que celle du *Renard et le Bouc*, liv. 3, fab. 5. (*Ch.*)

V. 47. Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

Un cœur troublé croit tout ce qu'il redoute.
(*M. Aubert.*)

Le monde se va pipant aisément de ce qu'il désire, dit Montaigne, peut-être d'après ce vers d'Ovide :

Prona venit cupidis in sua vota fides.

Il nous seroit facile de rassembler vingt exemples de cette espèce, et tous n'exprimeroient à la fois qu'une des deux idées que La Fontaine réunit avec tant de précision dans ce passage.

VII. *Le Paysan du Danube* (1).

CASSANDRE, Parallèles historiques.

IL paroît singulier que La Fontaine réduise à un résultat si médiocre le récit d'un fait aussi intéressant que celui qui est le sujet de cet apologue. Il me semble que ce fait devoit réveiller, dans l'esprit de l'auteur, des idées d'une toute autre importance. Un paysan grossier, sans instruction, à qui le sentiment des droits de

(1) On a fait beaucoup de recherches sur l'origine de cettte Fable, et M. Bérenger, entr'autres, dans un des *Mercures* de janvier 1789, prétend qu'elle est tirée de l'*Horloge des Princes de Guevara*, dont il cite un long fragment. Il a raison, quant au fond ; mais il est douteux que La Fontaine ait été puiser sa Fable dans ce livre, oublié depuis long-temps lorsqu'il la composa. Les *Parallèles historiques* de Cassandre, que nous citons de préférence, parurent en 1676, c'est-à-dire deux ans avant la seconde partie des Fables, et renferment un long extrait de ce fragment, mis en français supportable, sous le titre, adopté par La Fontaine, du *Paysan du Danube*. Cela nous semble suffire pour confirmer notre opinion.

l'homme, trop offensés par les tyrans, donne une éloquence naturelle et passionnée, qui s'attire l'admiration de la capitale du monde, et désarme le despotisme : un tel sujet devoit conduire à un autre terme que la morale du souriceau. (*Ch.*)

V. 7. . . . . Homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.

Je ne sais pourquoi il plaît à M. Coste, dans sa note, de gratifier Marc-Aurèle d'une figure à peu près semblable à celle d'Esope : rien n'est plus faux. Les historiens remarquent seulement qu'il avoit la figure ordinaire, et, par conséquent, peu digne de son rang, de son âme et de son génie ; mais il étoit loin d'avoir un extérieur rebutant. Je ferai peu de remarques sur ce morceau, qui d'un bout à l'autre est un chef-d'œuvre d'éloquence, auquel rien ne sauroit être comparé, si ce n'est peut-être le discours du Scythe à Alexandre, dans Quinte-Curce. (*Ch.*)

V. 11. Son menton nourrissoit une barbe touffue.

Ce portrait pourroit en quelque sorte convenir à Bernard de Palissy, paysan de Saintonge, qui parla à Henri III aussi fièrement que le paysan du Danube avoit parlé au sénat romain. C'étoit vraiment un homme de génie que ce rustique personnage, qui, sans éducation et sans lettres, fut à la fois agriculteur, vitrier, dessinateur, géomètre, potier de terre, architecte, peintre et naturaliste. On peut juger de la trempe de son âme par sa réponse vigoureuse à Henri III. « Bonhomme, « lui dit ce monarque, si vous ne changez de religion, « je serai contraint de vous livrer à mes ennemis. — Vous « m'avez dit plusieurs fois, sire, que vous aviez pitié « de moi ; mais, moi, j'ai pitié de vous, qui avez pro- « noncé ces mots. Je serai contraint, ce n'est pas parler « en roi : mais je vous apprendrai, en langage royal, « que les Guisards, tout votre peuple, ni vous, ne sau-

« riez contraindre un potier à fléchir le genou devant « des statues. »

V. 25. Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien. . . . .

Brutus, dans *la Mort de César*, se sert de la même précaution oratoire :

Veuillent les Immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche (*César*)!
(*Acte* 3, *scène* 2.)

V. 50. Et sauroient en user sans inhumanité.

Ce dernier trait manque un peu de justesse. En effet, si les Germains avoient eu l'avidité et la violence de leurs tyrans, il est bien probable que les peuples de la Germanie eussent été inhumains comme leurs oppresseurs. (*Ch.*)

V. 83. Je finis : punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.

Ce mouvement est très-beau, très-dramatique, et il a été imité avec beaucoup de succès par Chénier, dans sa tragédie de *Charles IX*. Ceux qui ont assisté à la représentation de cette pièce se rappelleront toujours ces mots qui terminent le discours de l'Hospital au roi, pour le détourner de son dessein :

. . . . Punissez-moi, j'ai dit.

et de l'effet qu'ils produisoient sur le spectateur.

V. 88. On le créa patrice. . . . .

Patrice, dignité chez les Romains, créée par Constantin postérieurement à ce fait. Le poète a donc employé ici le mot de *patrice* dans le sens de *patricien*, noble romain.

VIII. *Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.*

Abstemius, F. 167.

Cette Fable n'a pas la perfection qu'on admire dans plusieurs autres, si on la considère comme apologue ; on peut dire, même, que ce n'en est pas un, puisqu'un apologue doit offrir une action passée entre des animaux, qui rappelle aux hommes l'idée d'une vérité morale revêtue du voile de l'allégorie. Ici la vérité se montre sans voile, c'est la chose même, et non pas une narration allégorique.

Mais si on considère cette Fable simplement comme une pièce de vers, elle est charmante, et aussi parfaite pour l'exécution qu'aucun autre ouvrage qui soit sorti des mains de La Fontaine. Examinons-la en détail.

V. 2. Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !

Ce vers est devenu proverbe, et on le cite souvent à l'occasion de ceux qui sont dans le même cas. Le discours des jeunes gens est assez raisonnable, mais il y a un mot qui ne convient qu'à des étourdis : c'est celui du 4e. vers, *assurément il radotoit.*

On verra pourquoi La Fontaine leur prête ce propos assez impertinent.

V. 11. Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Quelle force de sens et quelle précision !

V. 12. Tout cela ne convient qu'à nous.

Mot important. Voilà le sentiment qui les fait parler. La réponse du vieillard est admirable, et cause une sorte de surprise. Le lecteur trouvoit, comme ces jeunes

gens, que ce vieillard est assez peu sensé. Le premier mot de sa réplique annonce un sage :

V. 13. Il ne convient pas à vous-mêmes.

Cinq ou six vers après, on voit que c'est un sage très-aimable.

V. 21. Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?

La jouissance des autres est la sienne.

V. 24. Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

Quel mélange de sentiment et de véritable philosophie !

V. 26. Je puis, enfin, compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

A la vérité, ce mot est un peu dur, mais il l'est beaucoup moins que le propos de ces jeunes gens : *assurément il radotoit.* J'avoue que je voudrois que le vieillard eût encore été plus doux et plus aimable, et qu'il eût dit avec encore plus de bonté :

Et même, avec regret, je puis compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Vient ensuite le récit très-rapide de la mort des trois jeunes gens; mais ce qui est parfait, ce qui ajoute à l'intérêt qu'on prend à ce vieillard, et à la force de la leçon, ce sont ces deux derniers vers :

Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

Il les pleure, il s'occupe du soin d'honorer leur mémoire : il leur élève un cénotaphe; ce qui suppose un intérêt tendre, car, enfin, leurs corps étoient dispersés; et La Fontaine, voyez comme il s'efface, comme il est oublié, comme il a disparu ! Il n'est pour rien dans tout ceci : il n'est point l'auteur de cette Fable,

l'honneur ne lui en est pas dû, il n'a fait que la copier d'après le marbre sur lequel le vieillard l'avoit gravée. On diroit que La Fontaine, déjà vieux, et attendri par le rapport qu'il a lui-même avec le vieillard de sa Fable, se plaît à le rendre intéressant, et à lui prêter le charme de la douce philosophie et des sentiments affectueux avec lesquels lui-même se consoloit de sa propre vieillesse. (*Ch.*)

Quoique Chamfort, ainsi qu'on vient de le voir, ait apporté un soin tout particulier à l'examen de cette Fable, et qu'avant lui Batteux en ait fait une longue analyse(1), *ces deux littérateurs n'ont point (s'il nous est permis d'appliquer ici cette expression de notre auteur) tellement moissonné le champ qu'ils ont parcouru, que les derniers venus ne puissent y trouver à glaner; et ces glanures seront les remarques suivantes, qui ne pouvoient se mêler à l'examen de Chamfort sans y jeter de la confusion.*

On ne se lasse point, dit M. Boissonnade, dans une lettre à M. Lenoir-Laroche (2), de lire et de relire le livre admirable de notre inimitable La Fontaine. C'est une mine d'or inépuisable, que l'on aime à fouiller tous les jours, et dans laquelle tous les jours on découvre de nouvelles richesses. Ce qui me charme surtout, et me semble toujours nouveau, c'est la magie de son style enchanteur, c'est ce divin talent qui sait employer tous les genres d'éloquence, cacher les nuances imperceptibles de l'art, et en rapprocher les distances les plus éloignées; et, à ce sujet, je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion singulière qui a échappé à ses savants commentateurs: c'est que la figure la plus hardie, dont l'emploi auparavant n'avoit semblé permis qu'aux plus grands poètes ou orateurs, dans des circonstances rares,

(1) On la retrouvera à la fin de ce volume.
(2) Mercure du 30 messidor an 8.

passionnées ou véhémentes (1).... La Fontaine cependant, dans le style familier, a su placer cette même figure hardie, mais si à propos, et d'une manière si naturelle, qu'on ne s'en aperçoit pas :

Un octogénaire plantoit :
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage.
Assurément il radotoit ;
Car, au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ? (2)

V. 8. A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Locution purement latine : *ut quid curis inanibus vitam oneras.*

V. 11. Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Spem longam reseces, a dit Horace avec plus d'énergie (3).

Voici un passage de l'Oraison funèbre de madame la Dauphine, par M. de Boisgelin, dont le rapport avec les trois vers qui ont provoqué les précédentes observations, est tellement frappant, qu'il en est, à coup sûr, une réminiscence.

« Quittez les longues espérances et les projets ambi-« tieux ; craignez de vous perdre dans les soins d'un « avenir qui n'est pas fait pour vous. »

---

(1) Voyez Longin, chap. 23, *des Transitions imprévues.*

(2) *Quem fructum capis ex hoc labore.*
(Phèdre.)

(3) Cette remarque et la précédente sont extraites d'un article plein de goût et d'intérêt, signé *Gerboux*, qui a paru dans le Mercure du 18 février 1809. Elles viennent, avec plusieurs autres du même genre, à l'appui de cette assertion, que la langue latine, en versant sur notre idiôme une partie de son génie et de ses formes, y a créé une langue oratoire et poétique.

V. 19. . . . . Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second, seulement?

Quis est, quamvis sit adolescens, cui sit exploratum, se ad vesperum esse victurum? (Cicer., *de finibus*, 2.)

V. 21. Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Les vieux et magnifiques ombrages dont nous jouissons encore avec délices, attestent que du temps de La Fontaine, il étoit beaucoup de sages de la trempe de celui de son apologue. Honneur donc à ces hommes généreux, mais honneur, en même tems, aux sages du siècle suivant animés de leur esprit, aux Buffon, aux Daubenton, aux Malesherbes, aux Lemonnier, qui ont semé des forêts, et naturalisé en France des espèces utiles d'arbres étrangers; à ce Voltaire, enfin, ambitieux de tous les genres de gloire, qui, dans une de ses lettres, adressée à M. de Fleurieu, commandant de Lyon (1), écrivoit: « Je ne m'occupe qu'à planter des « arbres dont je ne verrai pas l'ombrage. J'ai trouvé « que c'étoit le plus sûr moyen de travailler pour la « postérité (2).

V. 22. Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

Pour la vérité du caractère du personnage, et sans nuire au but de sa narration, La Fontaine pouvoit sui-

---

(1) 1765.

(2) On lit, dans un des n^os^. du *Journal de Paris* de fructidor an 4, qu'un abbé du canton de Fallone près Charleville, faisant, vers 1775, planter dans les fermes de son abbaye 40 à 50 arpents de bois, un de ses amis lui demanda, à peu près comme les jouvenceaux de cette Fable au vieillard: « Pourquoi plantez-vous? « dans vingt ans il n'y aura plus de religieux. — Je le prévois, ré- « pondit-il, mais il y aura encore des hommes. » Cette réponse est digne de celle du vieillard de cette Fable.

vre en tous points le précepte d'Horace : *difficilis querulus*, etc. ; la Fable en eût été peut-être plus piquante : elle en seroit moins belle de moitié. Il eût également rappelé que la mort se joue des spéculations de tous les âges; il n'eût pas donné à la sagesse l'intérêt touchant de la bonté; il n'eût pas surtout réfuté, avec une grâce qui n'est qu'à lui, la doctrine si dangereuse de l'intérêt personnel, et qui n'est que trop bien exprimée par ce proverbe concis et trivial : *après nous le déluge.* (Moniteur *du* 22 *ventôse an* 10, *art. signé* J.-J. Lachapelle.)

V. 26. Je puis, enfin, compter l'aurore,
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

L'aurore d'un beau jour semble être le commencement de la vie, et c'est un octogénaire qui la recueillera sur les tombeaux de trois jeunes gens. Combien de tels rapprochements sont profonds et touchants! (*M. Gerboux*, *Merc. du* 18 *février* 1809.)

V. 29. Se noya dès le port, allant à l'Amérique.

Allant en, voudroit la grammaire, devant le nom d'une contrée; *à* ne se met que devant celui d'une ville ou d'un lieu pris isolément. Il étoit bien facile à notre auteur de se conformer à cette façon de parler.

Le recueil de Nivernois (liv. 4, fab. 17) offre un apologue assez court, et du genre le plus simple, intitulé *le Vieillard qui plante*, et dans lequel il paroît avoir eu pour but de mettre en action cette pensée du *Traité de la Vieillesse*. « Demandez au vieillard : pour qui « plantez-vous? il vous répondra : pour les Dieux im-« mortels qui ont voulu que je profitasse du travail de « ceux qui m'ont précédé, et que ceux qui me suivront « profitent du mien. » Voilà tout le rapport que cet apologue présente avec celui de La Fontaine; et son auteur a eu grand soin d'avertir *qu'il s'est bien gardé*

d'imiter le grand fabuliste français : preuve qu'il savoit bien que sa Fable y feroit penser (1).

Mme. de la Férandière, dans la Fable 27e. de son recueil, représente, au contraire, un vieillard égoïste et dur, qui, pressé par un de ses amis de réparer son château, son avenue et ses vergers, lui répond avec beaucoup de tranquillité :

J'ai soixante et dix ans,
Et j'ai, vous le savez, perdu mes deux enfants.
Je ne verrois jamais l'ombrage
Des ormeaux que j'aurois plantés ;
Ma main ne pourroit plus élaguer le feuillage
Des pêchers que j'aurois entés,
Et leurs excellents fruits sont bien froids pour mon âge.
Mes neveux, quelque jour, répareront l'outrage
Que l'injure du temps a faite à mes châteaux :
Et c'est encor trop bon pour des collatéraux.

Croyons, pour l'honneur de notre siècle, que ces vers sont moins une peinture d'un travers existant, qu'un jeu d'esprit enfanté par le désir d'offrir le contraste du tableau de La Fontaine ou de Nivernois.

---

(1) Collin offre également dans ses œuvres quelques souvenirs de cette Fable : il y fait allusion d'une manière très-sensible dans son *Dialogue entre le Poète et son Ami* ; et il n'eût point tiré de cette Fable l'épigraphe qu'il a mise en tête de sa pièce du *Vieillard et les Jeunes Gens*, que, malgré la différence du fond et des incidents, on reconnoîtroit encore dans les caractères, et quelques circonstances, qu'il lui est en partie redevable de son sujet.

IX. *La Souris et le Chat-Huant* (1).

Il s'en faut bien que cet apologue-ci approche du précédent : ce n'est que le récit d'un fait singulier qui prouve l'intelligence des animaux. Aussi La Fontaine cesse-t-il d'être cartésien, en dépit de madame de La Sablière. (*Ch.*)

V. 1. Il ne faut jamais dire aux gens:
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?

Petit rimeur trop éventé,
Gardez-vous bien de rien promettre:
Rengaînez votre vanité.
Où diable vous allez-vous mettre?
Eh quoi! ne savez-vous pas bien
Qu'un conte ne vaut jamais rien
Quand on dit: je vous ferai rire?

(*Scarron, la Foire Saint-Germain.*)

V. 34. Voyez que d'arguments il fit.

La Fontaine, malgré la contrainte de la versification, développe la suite du raisonnement qu'a dû faire le hibou, avec autant d'exactitude et de précision que le feroit un philosophe écrivant en prose. (*Ch.*)

Et voici Montaigne, en effet, qui, croyant apercevoir une suite pareille de raisonnements dans les renards que les habitants de la Thrace prenoient pour guide et

(1) Ceci n'est point une Fable, et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais les exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers. (*Note de La Fontaine.*)

lâchoient devant eux, quand ils vouloient passer quelque rivière glacée, dit très-gravement : « Quand nous « le verrions au bord de l'eau approcher son oreille « bien près de la glace, pour sentir s'il ouïra, d'une « longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau cou- « rant au-dessous, et qu'il trouve par là qu'il y a plus « ou moins d'épaisseur en la glace, se reculer ou s'a- « vancer; n'aurions-nous pas raison de juger qu'il lui « passe par la tète ce même discours qu'il feroit en la « nostre, et que c'est une ratiocination et conséquence « tirée du sens naturel, ce qui fait bruit se remue; « ce qui remue n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé est « liquide; ce qui est liquide plie sous le faix. » Ce passage, quoique sur un sujet différent, a une telle analogie avec celui de La Fontaine, qu'il est très-possible qu'il ait servi de type au fabuliste.

V. 42. Que l'autre art de penser, Aristote et sa suite.

M. Coste auroit dû nous dire simplement, dans sa note, qu'Aristote avoit fait un livre intitulé *la Logique*, et messieurs de Port-Royal, un ouvrage qui a pour titre : *l'Art de penser*. C'est à ce livre que La Fontaine fait allusion. (*Ch.*)

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

PLUTARQUE, Dialogue sur l'âme des bêtes entre Circé, Ulysse et Gryllus (1).

V. 1. Prince, l'unique objet du soin des immortels.

POURQUOI *l'unique*? La Fontaine fait mieux parler les animaux qu'il ne parle lui-même. Voyez, dans ce livre douzième, dédié à ce même duc de Bourgogne, la Fable de *l'Eléphant et le Singe de Jupiter*, qui a pour objet d'établir que les petits et les grands sont égaux aux yeux des immortels.

V. 10. Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.

M. le Dauphin, qu'on appeloit Monseigneur, père du duc de Bourgogne, commandoit l'armée d'Allemagne, et avoit sous ses ordres, et pour conseil, MM. les maréchaux de Duras, de Boufflers et d'Humières.

(1) La Fontaine, en adressant cette Fable au duc de Bourgogne, s'est rencontré avec Fénélon, son sage instituteur, qui a de même tiré parti, pour l'instruction de son élève, de ce morceau de Plutarque, dont il a composé un de ses plus intéressants dialogues.

V. 16. Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire.

Ne diroit-on pas que M. le Dauphin avoit le choix d'avancer ou de n'avancer pas ? Il n'avançoit point, parce qu'il ne le pouvoit, parce qu'il s'élevoit souvent des sujets de division entre les trois maréchaux.

V. 17. . . . . Aussi bien les Ris et les Amours.

On ne voit pas trop ce que les Ris et les Amours ont à faire dans une pièce de vers adressée à un prince de huit ans, élevé par le duc de Beauvilliers et M. de Fénélon.

Ces sortes de Dieux, et la raison qui tient le *haut bout*, sont d'un style très-négligé.

V. 27. Les compagnons d'Ulysse, *etc.* . . . .

Le sujet qu'a pris ici La Fontaine est plutôt un cadre heureux et piquant pour faire une satire de l'humanité, qu'un texte d'où il puisse sortir naturellement des vérités bien utiles. Aussi l'auteur italien que La Fontaine imite (1) dans cet apologue, en a-t-il fait un usage purement satirique. La force du sujet a même obligé La Fontaine à suivre l'intention du premier auteur jusqu'au dénouement, où il l'abandonne. (*Ch.*)

V. 40. Il s'en vit de petits : EXEMPLUM UT TULPA.

C'est une espèce de proverbe latin : *la taupe, par exemple.* (*Ch.*)

Cette expression, qui n'est remarquable que par sa singularité, n'est nullement un proverbe, mais seule-

(1) L'auteur italien dont Chamfort prétend que cette Fable est imitée, est Gelli, dont l'ouvrage a pour titre : *la Circe di Giovan Baptista Gelli, academico fiorentino* ; *Fiorenza*, 1550, *in*-8°. Quant à nous, il nous paroît peu vraisemblable que La Fontaine, à qui la lecture de Plutarque étoit si familière, ait tiré son sujet de cette source, lorsque le dialogue que nous avons cité en tête de cette Fable, en renfermoit déjà les principales circonstances.

ment une imitation du dernier vers de ce passage d'une épître de Scarron à M. Foureau:

. . . Les donataires sont juifs:
Sitôt que la sottise est faite,
Le trépas du sot on souhaite,
Et s'il ne meurt, c'est un larron:
Exemplum ut Paulus Scarron.

V. 46. Prit un autre poison peu différent du sien.

Quel bonheur dans le rapprochement de ces deux idées! et quelle grâce fine à la fois et naïve pour justifier Circé, qui parle la première! Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme. (*Ch.*)

V. 52. Mais la voudront-ils bien?

Ceci prépare les refus des compagnons d'Ulysse. On voit que chacune de leurs réponses est une satire très-forte de l'homme en société; et l'auteur italien développe d'une manière encore plus satirique les raisons de leur refus. (*Ch.*)

Rémond de St.-Mard, dans ses *Réflexions sur la Fable*, M. Lebreton, dans sa *Logique adaptée à la Rhétorique*, font un long et magnifique éloge, le premier, du prologue de cette Fable, le second, de la Fable elle-même, ou plutôt de la profondeur et de la justesse des raisonnements des compagnons d'Ulysse, que son étendue nous force à rejeter à la fin du volume.

II. *Le Chat et les deux Moineaux.*

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

BAÏF, Mimes et Enseignements. — FURETIÈRE, fab. 34.

CETTE Fable est joliment contée; mais voilà, je crois, le seul éloge qu'on puisse lui donner. (*Ch.*)

V. 33. J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuse.

Il ne faut pas voir quelques traits de la moralité d'un apologue, il faut voir l'image toute entière. Dans la Fable des *Animaux*, etc., dans celle de *l'Alouette et ses Petits*, dans celle du *Rat retiré du monde*, ce n'est pas une ombre douteuse et confuse que le lecteur entrevoit, c'est la chose même. L'auteur sait ce qu'il a voulu dire, et n'est pas obligé de s'en rapporter aux lumières d'un prince âgé de huit ans. (*Ch.*)

III. *Du Thésauriseur et du Singe* (1).

FORT jolie historiette dont il n'y a pas non plus beaucoup de morale à extraire, sinon que l'avarice est un vice ridicule, et que quand on a le malheur d'en être atteint, il faut bien fermer son coffre. (*Ch.*)

V. 10. Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche.

Il n'est pas besoin d'appuyer sur le mérite de tels

(1) M. B....de prétend que cette Fable est tirée du *Page disgracié* de Tristan l'Hermite. (*Journal de l'Empire*, 20 août 1807.)

vers, et d'indiquer ce qu'ils peignent à l'esprit et à l'oreille; il suffit de les réciter dans l'intention de l'auteur, qu'on pénètre facilement.

V. 14. Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître.

Ce vers, qui auroit pu être autrement tourné, dépare un peu cette jolie pièce : car d'abord il exprime une idée fausse, en ce que, pour cesser un moment d'ètre *oisifs*, par l'usage qu'en fait le singe, ces biens n'en restent pas moins *frivoles*, c'est-à-dire inutiles; et, secondement, il implique une sorte de contradiction avec ce passage qui vient après :

> Quant à moi, lorsque je compare
> Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
> Je ne sais bonnement auquel donner le prix,

le fabuliste ayant eu l'air de se prononcer, dans le vers cité plus haut, en faveur du singe. Boileau, opposant, dans une de ses satires, le portrait d'un avare à celui d'un prodigue qui jette son bien à tout venant, décide la question par ce vers :

> L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé.

V. 26. Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire, *etc.*

Cette Fable, telle qu'elle est insérée dans les œuvres posthumes de La Fontaine, données par M.[lle] Ulrich, offre ici cette variante, qui probablement est la première version de l'auteur :

> Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
> S'il n'eût ouï l'homme rentrer,
> Eût jeté, sans considérer
> L'estime que l'on fait des biens de cette espèce,
> Tous ces beaux ducats, pièce à pièce.

Cela est sec en comparaison de ce qu'il y a substitué; quoiqu'à le bien prendre, sa dernière version ne soit qu'une répétition un peu amplifiée du 16e. vers de cette Fable, où il a déjà représenté le singe qui

> Jetoit quelques doublons toujours par la fenêtre.

IV. *Les deux Chèvres.*

V. 1. Dès que les chèvres ont brouté, *etc.*

L'AUTEUR emploie ici deux vers à insister sur cet instinct des chèvres de grimper et de chercher les endroits périlleux. Il en a une bonne raison, c'est qu'il falloit inculquer au lecteur cette propriété des chèvres qui fait le fondement de sa Fable. (*Ch.*)

Le début de cette Fable est ainsi conçu dans les œuvres posthumes que nous venons de citer :

Les chèvres ont une propriété,
C'est qu'ayant fort long-temps brouté,
Elles prennent l'essor, et s'en vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Inaccessibles aux humains.
Est-il quelques lieux sans chemins,
Quelque rocher ou mont pendant en précipices :
Mesdames s'en vont là promener leurs caprices.

Quoique ces huit vers ne soient nullement à comparer aux huit autres qu'on lit dans l'édition donnée par l'auteur des Fables lui-même, ils ne peuvent être sans intérêt de la part d'un écrivain tel que La Fontaine : il y a toujours à profiter jusque dans les tâtonnements des poètes de cette trempe.

V. 11. Toutes deux ayant pattes blanches.

C'est que ce sont deux chèvres de grande distinction, de grandes dames, comme on le verra plus bas. Aussi quittent-elles les bas prés pour ne point se gâter les pattes. (*Ch.*)

V. 13. . . . . Pour quelque bon hasard.

Pour quelque plante, quelque arbuste appétissant : cela pourroit être mieux exprimé. (*Ch.*)

V. 16. **Sur ce pont.**

Ce vers inégal de trois syllabes fait ici un effet très-heureux. La Fontaine auroit dû ne pas prodiguer ces hardiesses, et les réserver pour les occasions où elles sont pittoresques, comme ici. (*Ch.*)

V. 17. **D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond**
Devoient faire trembler de peur ces amazones.

Ces amazones : nous sommes accoutumés à ce jeu brillant et facile de l'imagination de La Fontaine, à qui le plus léger rapport suffit pour rapprocher les grandes choses et les petites. La comparaison de ces deux chèvres avec Louis-le-Grand et Philippe IV, et surtout la généalogie des deux chèvres, rendent la fin de cette Fable un des plus jolis morceaux de La Fontaine. (*Ch.*)

Voici cependant une critique que cette comparaison a éprouvée :

« De quel œil regardez-vous ce que La Fontaine dit « de Louis XIV et de Philippe IV, qui, dans l'île de la « Conférence, s'avancent l'un vers l'autre, comparés « à deux chèvres qui s'avancent ainsi l'une vers l'autre?

Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières.

« On ne fait guère de ces comparaisons du petit au « grand sans quelque précaution, quelque adoucisse- « ment, comme quand Virgile s'excuse d'avoir osé com- « parer Mantoue à la ville de Rome, non sans quelque « ton ironique qui fasse sentir qu'on veut plaisanter; « comme quand Boileau, dans son *Lutrin*, en parlant « de l'aumônier Gilotin qui brise tous les peignes dont « il se sert :

Tel Hercule, filant, rompoit tous les fuseaux.

« Encore, dans la Fable de La Fontaine, les objets sont « si respectables, que le ton de plaisanterie seroit de

« trop. Toutes les fois qu'on lira cette Fable, l'endroit « où nos deux chèvres s'avancent nez à nez et pas à « pas, on songera à nos deux monarques ; de même, « quand on lira l'histoire de la conférence des deux « monarques, on pensera aux deux chèvres qui s'avan- « cent pas à pas et nez à nez : cette comparaison est, je « crois, un peu déplacée. » (*Observations sur la Littérature*, 1774, 8°., *pag.* 156.)

V. *Le vieux Chat et la jeune Souris.*

V. 5. Dois-je représenter, dans ces vers, une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le chat de la souris?

Il y a quelque souvenance de ces vers dans cette moralité d'une Fable moderne :

Triste jouet d'un fol amour,
Voyez ici l'objet que votre cœur adore :
Perfide Rominagrobis,
Il vous prend, il vous quitte, il vous reprend encore ;
Il fait de ce cœur trop épris
Comme le chat de la souris.

(*M. Dutremblay*, *liv.* 4, *fab.* 19.)

En général, tout le prologue de cette Fable, écrit du style de nos anciennes ballades, est infiniment agréable. Le titre, ou plutôt le sujet de l'apologue demandé par M. le duc de Bourgogne, à qui il s'adresse, est ramené à la fin de chaque strophe avec un tel bonheur, que, pour nous servir du refrain même de La Fontaine, on peut dire que lui-même, dans cette petite pièce, s'est joué de son sujet *comme le chat de la souris*.

V. 11. A présent, je suis maigre, *etc*. . . . .

Ceci rentre dans la moralité de *Carpillon Fretin* et du *Chien maigre*.

V. 17. Chat, et vieux, pardonner! . . . .

Cela est plaisant; mais il ne falloit pas revenir sur cette idée à la fin de la Fable. Cette maxime, que la vieillesse est impitoyable, n'est pas appliquée ici avec assez de justesse : si le chat ne pardonne pas à la souris, ce n'est pas en qualité de *vieux*, c'est en qualité de *chat*. De plus ces vérités, qui ont besoin d'explication, de restriction, ne doivent-elles pas être réservées pour un âge plus avancé que celui du duc de Bourgogne? Pourquoi mettre dans l'esprit d'un enfant que son grand-père, et peut-être son père, sont impitoyables? Je dis son père, car les enfants trouvent tout le monde vieux. Si Louis XIV lut cette Fable, dut-il être bien aise que son petit-fils le crût dur et impitoyable? (*Ch.*)

M. B***, dans un article du *Magasin Encyclopédique*, 1ere. année, n°. 15, que nous avons déjà eu occasion de citer, présente des réflexions très-judicieuses sur la morale de cette Fable.

VI. *Le Cerf malade.*

LOKMAN, F. 3.

CETTE Fable rentre absolument dans la morale du *Jardinier et son Seigneur*, et dans celle de *l'Ecolier, le Pédant, et le Maître d'un Jardin*; mais elle est fort au-dessus des deux suivantes. (*Ch.*)

V. 19. Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme!
O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

Il est à remarquer que dans la narration de cette Fable, il n'y a aucun trait qui ait rapport à une telle morale; car il ne s'agit point de médecins, mais de pa-

rents et d'amis qui viennent voir le malade et le pillent. Et quel mal y a-t-il que les médecins du corps et ceux de l'âme reçoivent un salaire, les uns pour les soins, et les autres pour les consolations qu'ils prodiguent? Il seroit possible que cette singulière morale ait été inspirée par une mauvaise plaisanterie de Furetière qui courut dans le temps, et qu'ont ramassée tous les *Ana*. Comme, après une longue maladie où il fut administré, on lui montroit un compte de dépense où se trouvoit pêle-mêle, et celle des ordonnances du médecin, et celle de la cérémonie : « Ah! s'écria-t-il, en « jetant les yeux sur la somme totale, vous m'avez « ruiné en drogues et en sacrements! »

VII. *La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.*

ÉSOPE, F. 42.

VOILA une association dont l'idée blesse le bon sens. Nul rapport, nul besoin réel entre les êtres qu'elle rassemble, et l'esprit la rejette comme absurde. Comment un buisson peut-il voyager? Quel besoin a-t-il de faire fortune, lui, et ces deux animaux? De ce fond défectueux il ne peut naître que des détails non moins ridicules : tel est celui-ci, prêt à porter *le bonnet vert*. On sait que c'étoit le symbole des banqueroutiers.

. . . . Le vrai seul est aimable :
Il doit régner partout, et même dans la fable.

La Fontaine baisse beaucoup. (*Ch.*)

VIII. *La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chiens et des Souris.*

C'est ici que cette vieillesse se montre encore davantage. Quel sens peut-on tirer de cette Fable? Quelle étoit l'idée de La Fontaine? On est fâché de dire que c'est une espèce de radotage. Quel rapport y a-t-il entre une querelle de chiens et de chats, et le combat des éléments, dont il résulte une harmonie qu'on ne peut concevoir, et dont le fabuliste ne parle pas? (*Ch.*)

V. 1. La Discorde a toujours régné dans l'univers :
Notre monde en fournit mille exemples divers.

La Fontaine oublie que dans la 20e. fable du livre 6, qui a pour titre : *la Discorde*, il a fixé l'époque où cette déesse a commencé à régner parmi nous, et qu'il ne lui assigne encore pour domaine qu'une moitié de cet univers, l'hémisphère que nous habitons. Cette apparente contradiction, cependant, dans de petites pièces composées sur un sujet différent, et fort éloignées l'une de l'autre, est bien peu de chose; et tel qu'il est, ce début est encore de beaucoup préférable à celui de cette même Fable, dans l'édition de Mlle. Ulrich, bien que le poète s'y montre plus conséquent avec lui-même :

La Discorde, aux yeux de travers,
Reine du monde sublunaire,
Rit de voir que notre univers
Soit devenu son tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous trouverez qu'à tous moments
Ils sont en appointé contraire.

Mais des deux parts toujours *appointé contraire* : ce terme de pratique est d'une familiarité tout-à-fait déplacée, surtout à propos du conflit des éléments. La Mothe n'a cependant pas laissé que de s'en servir dans

sa Fable de *la Paix*, sans doute à l'imitation de La Fontaine; il en a été repris sans ménagement.

V. 22. J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas.

Tour naïf dont Gresset se rappelle à propos, dans son poëme du *Perroquet*:

Même si l'on en croit un chroniqueur sincère.

V. 38. . . . . On ne voit, sous les cieux,
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé. . . . .

« Toutes les choses corporelles, ou spirituelles, ont « chacune leurs contraires ou leurs sympathisantes. » (*L'Astrée*, *première partie.*)

IX. *Le Loup et le Renard* (1).

Voici une Fable plus heureuse que les trois précédentes. La Fontaine a déjà établi plusieurs fois qu'on revient toujours à son caractère ; mais de toutes les Fables où il a cherché à établir cette vérité, celle-ci est sans contredit la meilleure : aussi y avons-nous souvent renvoyé le lecteur. La manière dont le Renard répète sa leçon, la comparaison de *Patrocle* revêtu des armes d'*Achille*, sont des détails très-agréables, et du ton auquel La Fontaine nous a accoutumés. (*Ch.*)

V. 1. D'où vient que personne, en la vie,
N'est satisfait de son état?

Légère imitation du commencement de la première satire d'Horace :

Qui fit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem

---

(1) La Fontaine se reconnoît redevable du sujet du dialogue et de la morale de cette Fable, au duc de Bourgogne. Voyez les quatre derniers vers.

Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
Contentus vivat. . . . .

(Coste.)

V. 9. Ce qui m'étonne, est qu'à huit ans,
Un prince en fable ait mis la chose.

Ce prince étoit M. le duc de Bourgogne, que les Fables de La Fontaine, auxquelles sans doute il avoit pris goût, et celles que lui proposoit son sage instituteur, devoient porter naturellement à s'essayer dans ce genre.

V. 11. Pendant que, sous mes cheveux blancs,
Je fabrique, à force de temps,
Des vers moins sensés que sa prose (1).

Cet aveu est bien remarquable de la part d'un poète en apparence aussi facile que La Fontaine. C'est, en

---

(1) Voici un échantillon de cette prose, le seul peut-être qui existe, et dont un curieux, qui le conservoit précieusement depuis longues années, a bien voulu faire part au public, en le faisant insérer dans un des nos. du *Journal de Paris* d'août 1782. Il nous a semblé qu'il ne pouvoit être reproduit plus à propos.

LE VOYAGEUR ET LES CHIENS,

Fable, par le duc de Bourgogne, père de Louis XV.

Lycas avoit à traverser une sombre et épaisse forêt, repaire ordinaire des bêtes féroces, et fameuse, dans les environs, par mille aventures tragiques. Lycas étoit prudent : il prend pour escorte trois dogues vigoureux, de tout temps fidèles serviteurs de leur bon maître. Il falloit des vivres pour la route : il s'étoit muni de quatre pains, l'un pour lui, et les autres pour ses compagnons de voyage. Arrivé à mi-chemin, il s'assied pour se reposer sur le bord d'un clair ruisseau. A l'instant, il voit sortir d'une caverne voisine un monstre d'une espèce inconnue aux humains : aussitôt il lâche son escorte, et le monstre est terrassé. Tout glorieux du service rendu à leur maître, les trois champions s'approchent pour lui en demander la récompense. Lycas, plein de reconnoissance, donne à Vorax le pain qu'il lui destinoit. Vorax s'en saisit, et s'enfonce dans la forêt; Cerbère reçoit le sien, et disparoît comme un éclair. Gargas, c'étoit le nom du dernier, s'attendoit à une même pitance, il y avoit le même droit; il la sollicitoit par maintes et maintes caresses : mais Lycas commence à entrer en quelque défiance, et

d'autres termes, l'*operosa carmina fingo* du lyrique latin.

V. 61. Que sert-il qu'on se contrefasse?

Mais ici, pour le rusé compère, à pendre une brebis à son croc, et à joindre une nouvelle industrie à celle qu'il tenoit de sa nature; et, tout au moins encore, il a commencé par faire apprentissage, et fini par devenir maître, ce qui n'arrive pas toujours dans la société, lorsque, dans des vues également intéressées, on s'affuble de l'habit de tel ou tel personnage, avec des inclinations toutes contraires à celles qu'il exige.

L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

Ad mores facilis natura reverti.
(Claud. *in Eutrop.*, lib. 2.)

---

craint de se trouver sans défense au milieu de la forêt. Il appelle ses chiens, et les échos d'alentour répètent au loin les noms de Cerbère et de Vorax : point de nouvelles. Nos gaillards, en recevant si copieuse pitance, se sont senti un attrait irrésistible pour la vie douce et retirée : de long-temps maître Lycas ne les verra plus à sa suite. Mais que fera-t-il donc pour Gargas? Faudra-t-il, dans la crainte de le rendre infidèle, le laisser mourir de faim? Lycas a l'âme trop bonne, il est trop équitable. Il prend un juste milieu : il donne à Gargas une partie de son pain, et lui laisse espérer l'autre. Gargas, toujours reconnoissant, toujours fidèle, suit son maître, et le défend bravement pendant sa route. Lycas, échappé au danger, jura, au pied de l'arbre consacré à Jupiter, que si jamais il traversoit la forêt, il ne donneroit plus leur pain à ses compagnons de voyage que par morceaux.

X. *L'Ecrevisse et sa Fille.*

ÉSOPE, F. 11.

V. 1. Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots. . . . .

Il est possible que ce dernier hémistiche ait fait imaginer à Pesselier sa jolie Fable du *Batelier et l'Avocat*, dans laquelle il finit par comparer au batelier, tournant le dos au rivage où tendent ses efforts, un orateur dont la faconde

Dérobe à l'auditeur séduit
Le véritable endroit où son art le conduit,
De conséquence en conséquence.
(*Liv.* 5, *fab.* 14.)

V. 3. . . . . C'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire.

Cet artifice est, sous un autre point de vue, érigé en maxime par l'auteur de *l'Homme de Cour* : « Quand « est-ce qu'il faut, dit-il, raisonner à rebours? lors- « qu'on nous parle à dessein de nous surprendre. »

V. 7. Mon sujet est petit, cet accessoire est grand.

Si grand, qu'il l'est peut-être trop; si grand, qu'il mériteroit l'honneur d'un apologue particulier. Cet accessoire est trop étrange à l'idée de l'éducation, qui est ici la principale. (*Ch.*)

V. 11. N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.

Ce vers, dont le tour est très-hardi, est fort beau pour exprimer la rapidité avec laquelle Louis XIV fit plusieurs conquêtes. Celle de la Franche-Comté, par

exemple : le secret du roi avoit été impénétrable jusqu'au moment où l'on se mit en eampagne. (*Ch.*)

V. 19. . . . . Ne peux-tu marcher droit !

Cette idée, qui fait le fond de la Fable, ne me paroît pas heureux. Ce ne doit point être un défaut aux yeux de l'Ecrevisse de marcher comme elle fait : elle ne sauroit en faire un reproche à sa fille ; sa fille et elle marchent comme elles doivent marcher, par une des lois de la nature. C'est un faux rapport, que celui qui a été saisi entre les deux Ecrevisses, et celui d'une mère vicieuse que sa fille imite. Cet apologue, pour être d'Esope, ne m'en paroît pas meilleur. Il a réussi, parce que cette image offre en résultat une très-bonne leçon. (*Ch.*)

V. 23. . . . . La vertu,
De tout exemple domestique,
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;
Beaucoup plus de ceux-ci. . . . .

« C'est, dit un moraliste de notre temps, une bien « jolie Fable que celle de l'Ecrevisse qui veut apprendre à sa fille à marcher droit. J'ai vu des parents altiers gourmander l'orgueil naissant de leurs enfants ; « ils leur nuisoient plus par leurs exemples qu'ils ne « leur étoient utiles par leurs leçons. »

. . . *Sic natura jubet : velocius et citius nos*
Corrumpunt vitiorum exempla domestica. . . .
(Juvenal, *sat.* 14.)

V. 27. . . . . Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens. . . . .

Il ne falloit pas y revenir : j'en ai dit la raison plus haut. (*Ch.*)

XI. *L'Aigle et la Pie.*

ABSTEMIUS, F. 26.

V. 6. . . . . Mais l'Aigle, ayant fort bien dîné.

L'AUTEUR explique pourquoi l'Aigle ne mangea pas la Pie. La raison que donne l'Aigle du besoin qu'elle a d'être désennuyée, est très-plaisante, et l'exemple de Jupiter est choisi merveilleusement. (*Ch.*)

V. 13. . . . . L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal à travers champs. . . .

. . . . . . *Dicenda tacenda locutus.* (Epist. 7, lib. 1.)

V. 25. Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les Dieux.

Vers excellent; mais je n'aime point l'*habit de deux paroisses*, qui vient après le vers suivant. (*Ch.*)

V. 26. Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.

Curia curarum mater nutrixque dolorum. (OVID.)

XII. *Le Roi, le Milan et le Chasseur.*

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

PILPAY. . . . .

LE prince à qui cette Fable est dédiée, étoit le prince *Louis de Conti*, neveu du *grand Condé*, et fils de celui qui joua un si grand rôle dans la guerre de la Fronde. C'étoit un des grands protecteurs de La Fontaine, ainsi que le prince *de la Roche-sur-Yon*, son frère, qui eut depuis, le nom de prince de Conti. Ce dernier se rendit célèbre par la valeur et les talens qu'il montra dans les journées de *Fleurus* et de *Nerwinde*; c'est lui qui fut élu roi de Pologne en 1697, et

mourut en 1709, sans avoir pu prendre possession de cette couronne.

V. 1. Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi. . . . .

Ailleurs, en parlant de la clémence :

C'est par là que les rois sont semblables aux Dieux.
(Elégie pour Fouquet.)

V. 2. . . . . C'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.

Ceci est d'une meilleure morale que les deux vers qui se trouvent dans la Fable 12 du liv. 10. (*Ch.*)

Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en Dieux.

J'ai négligé alors d'y mettre un correctif, pour éviter la longueur; mais voilà La Fontaine qui met le correctif lui-même, il vaut mieux l'entendre que moi. (*Ch.*)

V. 11. . . . . En cet âge où nous sommes.

C'est un malheur de notre poésie, que dès qu'on voit le mot *hommes* à la fin d'un vers, on puisse être sûr de voir arriver à la fin de l'autre vers, *où nous sommes*, ou bien *tous tant que nous sommes*. L'habileté de l'écrivain consiste à sauver cette misère de la langue, par le naturel et l'exactitude de la phrase où ces mots sont employés. (*Ch.*)

V. 12. L'univers leur sait gré (*aux grands*) du mal qu'ils ne font pas.

Cette pensée est de Montaigne : « Les grands, dit-« il, me donnent prou s'ils ne m'ôtent rien, et me font « assez de bien quand ils ne me font pas de mal. » Beaumarchais fait tenir mot pour mot le même langage à Figaro, parlant à la personne d'un grand seigneur. (*Barbier de Séville*, scène 2.) Chamfort, en s'arrêtant sur ce vers, observe qu'il est fort beau, quoique l'idée en soit assez commune; et l'on voit bien à présent la

raison pourquoi il la trouve commune, c'est qu'il en avoit les oreilles rebattues.

V. 18. Un siècle de séjour ici doit vous suffire.

Ce pronostic fut malheureusement bien démenti, puisque ce jeune prince mourut en 1685, deux ou trois ans peut-être après cette pièce. (*Ch.*)

V. 23. Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.

C'étoit celle qui, avant d'être mariée, s'appeloit mademoiselle de Blois ; elle étoit fille de madame la duchesse de la Vallière, elle ne mourut qu'en 1739. Il y eut aussi une autre mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de madame de Montespan ; cette dernière fut mariée au duc d'Orléans, régent, et ne mourut qu'en 1749. (*Ch.*)

V. 27. Des qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles.

Tous ces éloges ne me paroissent ni ingénieux, ni dignes de La Fontaine : et *ce qui sait se faire estimer, joint à ce qui sait se faire aimer*, tout cela me paroît d'un ton trivial et bourgeois. (*Ch.*)

V. 33. Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie.

Manque un peu trop de délicatesse, et c'est une transition bien lourde que celle-ci. (*Ch.*)

V. 34. Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Cela me rappelle une transition aussi brusque mais plus plaisante de Scarron, je crois. La voici : *Des aventures de ce jeune prince à l'histoire de ma vieille gouvernante, il n'y a pas loin, car nous y voilà.* (*Ch.*)

La Fable qui suit me paroît au-dessous du médio-

cre; l'on n'y retrouve La Fontaine que dans ces deux jolis vers :

. . . . Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois : étoit-ce un si grand mal.

(*Ch.*)

V. 111. C'est le plaisir des Dieux : malgré son noir souci,
Jupiter, et le peuple immortel, rit aussi, *etc.*

La Fontaine ne fait ici, pour ainsi dire, que mettre en vers ce passage du premier livre de *Psyché :*
« Pour le rire, c'est le partage des dieux. Homère « dit que quand les immortels virent Vulcain qui boi« toit dans leur maison, il leur prit un rire inextin« guible. Par ce mot d'inextinguible, vous voyez qu'on « ne peut trop rire, ni trop long-temps. »

V. 117. Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau : l'on a vu, de tout temps,
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

Ce n'est point là tout-à-fait une moralité : la véritable seroit celle que le lecteur tireroit lui-même du rapprochement de la circonstance principale de chacune de ces Fables. Dans la première, le nez royal, pris par le Milan comme un nez du commun.

Dire des courtisans les clameurs et la peine,
Seroit se consumer en efforts superflus.

Dans la seconde, où c'est le nez bourgeois du Fauconnier,

. . . . Chacun de rire,
Monarque et courtisans : qui n'eût ri? . . . .

Mais La Fontaine auroit bien pu se dispenser d'ajouter pour son propre compte :

. . . . Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire;

car cela gâte un peu la vigoureuse expression de ces

ongles tout d'acier que le lecteur, il n'y a qu'un moment, n'a pu voir, sans une sorte de frémissement, imprimés sur le visage du pauvre homme.

Les éditions de Coste indiquent en note un long morceau retranché de l'édition de 1729, et plusieurs variantes extraites de cette même édition, que nous croyons inutile de reproduire ici, parce qu'elle a été réimprimée trop de fois, et se trouve encore dans trop de mains pour que ces fragments puissent présenter quelque intérêt. Il est cependant à propos d'en faire mention; car les nouveaux éditeurs les comprennent dans le retranchement qu'ils font pour la plupart des notes de Coste.

XIII. *Le Renard, les Mouches et le Hérisson.*

ARISTOTE, Rhétorique, liv. 2.

ON fait un conte qui, vrai ou faux, peut servir à illustrer cette ancienne Fable: Un riche financier qui s'étoit engraissé des malheurs de la France, sous le règne de Louis XIV, se trouvant un jour à la campagne, comme il se promenoit dans ses jardins délicieux, ordre lui vint de se démettre de son emploi. Surpris de cette nouvelle, il dit à celui qui la lui annonçoit: « J'en suis fâché; car après avoir fait mes affaires, « j'allois faire celles du roi (1). » (*Coste.*)

La note de Coste indique une application assez juste de cet apologue; mais alors, pourquoi prendre le Renard le plus fin des animaux? il me semble que c'est mal choisir le représentant du peuple, lequel n'est pas

---

(1) Madame Joliveau a composé, d'après cette historiette, une fort-jolie Fable, intitulée *le Renard Ministre*.

à beaucoup près si spirituel et si délié. C'est qu'il falloit de l'esprit pour faire la réponse que fait l'animal mangé des mouches, et sous ce rapport, le Renard a paru mieux convenir. (*Ch.*)

Thémistocle s'est jadis servi de cet apologue pour persuader aux Athéniens de ne point changer leurs magistrats, et Tibère après lui, pour faire voir qu'il ne falloit pas changer davantage les gouverneurs de province. Les Grecs et les Romains n'avoient donc rien dans leur langue, qui répondît à cette façon de parler qui nous est familière, *qui a bu boira*?

XIV. *L'Amour et la Folie.*

Le P. Commire : *Dementia Amorem ducens* (1).

La plus belle Fable des Grecs est celle de *Psyché*; la plus plaisante fut celle de *la Matrone d'Ephèse*. La plus jolie, parmi les modernes, fut celle de la *Folie*, qui, ayant crevé les yeux à l'Amour, est condamnée à lui servir de guide. (*Voltaire, Questions sur l'Encyclopédie*, *art.* Fable.)

V..7. Comment l'aveugle que voici.

La Fontaine suppose que l'Amour est là, et lui tient compagnie. Cela devroit être quand on écrit une Fable aussi charmante que celle-ci. (*Ch.*)

---

(1) Nous citons ici la Fable du P. Commire préférablement au *Débat de Folie et d'Amour* de Louise Labbé, que l'on a regardé jusqu'ici comme l'original de l'apologue de La Fontaine, parce que notre fabuliste étant lié avec ce savant Jésuite, auquel on a vu qu'il avoit emprunté plusieurs sujets; et sa Fable, surtout, ayant la plus grande conformité avec celle de ce Père, il nous paroît vraisemblable qu'il ne s'est pas engagé dans une plus longue recherche.

V. 8. (C'est un Dieu). . . . .

Cette parenthèse est pleine de grâce, et les deux vers suivants sont au-dessus de tout éloge :

Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien?
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

Est-ce un bien, est-ce un mal que l'Amour soit aveugle? Question embarrassante que La Fontaine ne laisse résoudre qu'au sentiment.

Toute cette allégorie est parfaite d'un bout à l'autre; et quel dénouement! est-ce un bien, est-ce un mal que la Folie soit le guide de l'Amour? C'est le cas de répéter ce mot de La Fontaine :

J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

(*Ch.*)

Chaulieu, dans le prologue de son *Voyage de l'Amour et de l'Amitié*, fait allusion à cette Fable, en disant :

Je ne veux point, en ce jour,
Quoique le conteur publie,
Il soit dit que la Folie
Serve de guide à l'Amour.

Et l'on voit par ces vers, que notre poète, par ses Contes, s'étoit acquis parmi ses contemporains le titre de conteur par excellence, comme ses Fables l'avoient fait appeler *le Fablier*.

Il a paru sur la scène française, en 1754, une petite comédie, en un acte et en vers libres, composée d'après cette Fable, mais elle ne s'y est pas soutenue, quoiqu'au rapport de l'auteur de l'*Année Littéraire*, elle se trouvât pleine de choses finement pensées et rendues avec délicatesse et précision.

M. Desfontaines a fait depuis, sur le même sujet, un opéra comique en trois actes, qui fut représenté avec succès aux Italiens, en 1782.

Cette Fable a fait naître encore chez plusieurs fabulistes, tels que Pesselier, Lebrun, Grécourt, le chevalier de Limoges, l'idée d'associer ensemble l'Amour et la Raison, comme pour faire suite : et ces suites, ainsi que la plupart de celles qu'on s'est ingéré de donner aux ouvrages accueillis avec une faveur marquée, sont dans le plus profond oubli.

XV. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.*

PILPAY, F. 43.

V. 6. **Que dans ce temple on auroit adorée.**

IL me semble que les six vers suivants ne disent pas grand'chose. Junon et le maître des dieux, qui seroient fiers de porter les messages de la déesse Iris; cela n'ajoute pas beaucoup à l'idée qu'on avoit de madame de La Sablière. Il faut, dans la louange, le ton de la vérité; c'est lui seul qui accrédite la louange, en même temps qu'il honore et celui qui la reçoit, et celui qui la donne. (*Ch.*)

V. 9. PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS.

On voit avec peine au-dessous de cette inscription, dans une dédicace d'un style d'ailleurs si soutenu et semée de vers charmants, celui-ci:

Non *celle-là qu'a* Junon à ses gages,

qui présente une idée commune, fausse, relativement aux usages de la cour céleste, et mal exprimée.

V. 22. **Son art de plaire, et de n'y penser pas.**

Voilà un de ces vers qui font pardonner mille négligences, un de ces vers après lequel on n'a presque plus le courage de critiquer La Fontaine. (*Ch.*)

V. 26. . . . . Ce que le monde adore,
Vient quelquefois parfumer ses autels.

Sa société étoit en effet très-recherchée, et cela déplaisoit à plus d'une princesse. Mademoiselle de Montpensier qui ne la connoissoit pas, qui même ne l'avoit jamais vue, dit, dans ses Mémoires, *que le marquis de La Fare et nombre d'autres passoient leur vie chez une petite bourgeoise savante et précieuse, qu'on appeloit madame de La Sablière.* Cela veut dire seulement, en style de princesse, que madame de La Sablière avoit de l'esprit et de l'instruction, qu'elle voyoit bonne compagnie à Paris, et n'avoit pas l'honneur de vivre à la cour. (*Ch.*)

V. 32. Car cet esprit, qui, né du firmament.

Ces quatre rimes masculines de suite, dans les vers précédents, sont aussi trop négligées; et puis le firmament est presque un mot de théologie qui paroît ici déplacé.

V. 38. Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour.

Il ne falloit pas revenir là-dessus après avoir dit beaucoup mieux et sans apprêts:

Car ce cœur, vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement.

Le reste me paroît foible. (*Ch.*)

Nous arrivons à la Fable. M. Amar du Rivier, dans ses notes sur celle de Gay (1) qui a pour titre: *Le Lièvre et ses nombreux Amis*, la rappelle fort à propos, et vante avec justice l'intérêt de ses détails, et l'aimable naturel qu'on y remarque d'un bout à l'autre: la jugeant comparable à celles de son auteur, où il dépeint avec tant de charmes les douceurs de l'amitié.

(1) Le Fablier Anglais, page 157.

Suivons-le dans l'analyse qu'il en fait, ou plutôt ne fait malheureusement qu'en ébaucher.

V. 54. La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société !

Nous voilà déjà intéressés pour la réunion des quatre amis. Rien de ce qui leur arrivera ne peut plus nous être indifférent, ils étoient heureux dans leur obscurité.

V. 58. Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.

Comme cette réflexion est amenée naturellement ! *Quand un chien....* cela n'en diroit point assez ; et le bon La Fontaine est trop indigné pour s'arrêter à cette simple dénonciation.

V. 63. Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes !

Quelle périphrase ! et quelle force en même temps dans l'expression ! Enfin la pauvre Gazelle prise dans un filet ; écoutons le Rat :

V. 67. . . . . D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?

Et la réponse de la Tortue :

V. 71. . . . . Ah ! si j'étois,
Comme un Corbeau, d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :
Car à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.

Que le sentiment qui dicte cette dernière réflexion est fin et délicat ! Enfin le Corbeau part, il voit la Gazelle prise au piége : il revient sur-le-champ avertir les autres amis.

V. 82. Car, de lui demander quand, pourquoi ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
. . . .
Il avoit trop de jugement.

Nous ne finirions pas, si nous voulions entrer dans toutes les beautés de sentiment répandues dans ce charmant apologue.

Nous reprenons les notes de Chamfort.

V. 56. **Le choix d'une demeure aux humains inconnue.**

La Fontaine ne passe point pour misantrope; c'est qu'il n'a point la mauvaise humeur attachée à ce défaut. Mais nous avons déjà eu plusieurs traits sanglants de satire contre l'humanité, et ce dernier montre assez ce qu'il pensoit des hommes.

V. 77. **Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.**

C'est là un trait charmant d'amitié de ne pas croire à l'oubli, aux torts, au refroidissement de ses amis.

V. 134. **A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit (1).**

C'est donc La Fontaine qui aura ce prix, car on ne peut mieux prendre le ton du cœur qu'il le prend dans ce dernier morceau. Il rappelle en quelque sorte celui qui termine la Fable des *deux Amis*, celle des *deux Pigeons*. Mais le sujet ne permettoit pas une effusion de sentiments aussi touchante : il y a, entre le morceau que je cite, la même différence qui se trouve entre l'intérêt d'une société aimable et le charme d'une amitié parfaite.

Il paroît que cette Fable avoit été laissée dans le portefeuille de l'auteur, et qu'elle étoit faite depuis long-temps; car il parle un peu d'amour, ce qui eût

---

1) Le cœur fait tout : le reste est inutile.
(*Belphégor.*)

« Les sentiments du cœur me paroissent seuls dignes de consi« dération, c'est en leur faveur que l'on pardonne tout; c'est un « fonds qui nous console et qui nous paie de tout. » (*Mme. de Sévigné*, *Lettre du 4 juin 1676.*)

été ridicule à l'âge où il étoit quand ce douzième livre parut. Au reste, peut-être n'y regardoit-il pas de si près ; peut-être croyoit-il que tant que l'âme éprouve des sentiments, elle peut les énoncer avec franchise. Il ne songeoit point à une vérité triste qu'un autre poète a, depuis La Fontaine, exprimée dans un vers très-heureux ; la voici :

Quand on n'a que son cœur, il faut s'aller cacher.

La jolie Fable de Florian, *le Lapin et la Sarcelle*, a beaucoup de rapport avec celle-ci, pour le fond et le ton de la narration.

XVI. *La Forêt et le Bûcheron.*

ANONYME, F. 53. — CAMERARIUS, pag 191.

V. 5. L'homme, enfin, la prie humblement.

POURQUOI cette prière si humble ? Pourquoi l'homme n'arrachoit-il pas une branche ? cela n'est pas motivé. D'ailleurs la morale de cet apologue rentre dans celui du *Cerf et de la Vigne*, qui est beaucoup meilleur, liv. 5, f. 15.

V. 17. Elle gémit à tous moments.

Dire qu'une forêt gémit, atteinte par la cognée du bûcheron, n'est peut-être pas une expression métaphorique, tellement de convention dans cette Fable, qu'elle ne puisse être transportée dans le langage ordinaire. Montaigne dit : « Les arbres même semblent « gémir aux offenses. »

XVII. *Le Renard, le Loup et le Cheval.*

Régnier, satire 3 (1).

Même défaut dans cet apologue que dans le précédent. C'est presque la même chose que celui du *Loup et le Cheval* (liv. 5, f. 2); il est vrai qu'il a une leçon de plus que la vanité punie.

V. 25. Le Loup, par ce discours flatté,
S'approcha : mais sa vanité
Lui coûta quatre dents, *etc*. . . . .

L'avantage aussi que La Fontaine a trouvé, en introduisant ici un acteur de plus qu'en l'autre, c'est de faire débiter la morale par le Renard; au lieu que dans l'autre Fable, le Loup se la débite à lui-même, malgré le mauvais état de sa mâchoire.

M. Clément cite cette Fable comme un modèle du style naïf particulier au genre, et comme une preuve que c'est le seul qui lui convienne; il en prend occasion de comparer La Fontaine à Régnier, qui a traité le même sujet, et dont l'exemple n'a pas peu contribué sans doute à confirmer le fabuliste dans la manière d'écrire qu'il adopta.

Le sujet de cette Fable, ajoute-t-il, en parlant de celle de La Fontaine, est par lui-même très-sérieux : trop de précision et d'élégance l'auroit rendue triste et froide; mais égayée par une sorte de familiarité naïve,

(1) Et peut-être encore Philelphe, Fable 13 de la collection de Baudouin, intitulée *le Loup et le Renard*; car, dans la Fable de Régnier, c'est la Lionne qui fait le rôle du Loup, et le Loup celui du Renard.

elle est agréable et riante. Pas un détail qui ne soit assaisonné d'un enjouement naturel qui n'est pas sans finesse; mais qui est sans affectation, qui ne tient point au bel esprit, et qui fait naître sans cesse le sourire sur les lèvres. C'est le langage d'un homme simple, d'un bonhomme, si l'on veut, qui s'élève rarement au-dessus du style ordinaire, sans tomber dans le style trivial, et dont la simplicité est toujours piquante. Les expressions les plus communes deviennent les plus plaisantes par la manière dont elles sont placées, telles que :

> Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle....
> Ceux du Loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire....
> Cet animal vous a sur la mâchoire écrit....

Les vieilles locutions, les tours anciens, sont si bien fondus avec les nouveaux, qu'ils ne font point disparate, et qu'ils forment ensemble ce style dont la naïveté peut être le principal caractère, et que l'on trouve presque entièrement semblable dans la Fable du bon Régnier.

Ce vieux poète, en terminant sa troisième satire par cet apologue, et l'écrivant en grands vers, qui demandent un ton plus soutenu, y a jeté quelques détails plus poétiques et plus relevés que ceux de La Fontaine. Cependant, le ton général de la narration des discours est le même : c'est ce mélange de bonhomie et de malice enjouée qui composoit le caractère original de l'ancienne naïveté française que nous avons perdue. Les traits les plus piquans en ce genre qu'on lit dans la Fable de Régnier, semblent marqués du même coin que ceux de La Fontaine, et inspirés par le même génie. (*Journal Littéraire, n°. 10.*)

XVIII. *Le Renard et les Poulets d'Inde.*

ABSTEMIUS, F. 139.

CETTE Fable est jolie et bien contée, mais elle aura peu d'applications tant qu'il sera vrai de dire qu'on ne guérit pas de la peur. (*Ch.*)

XIX. *Le Singe.*

COMMENT est-il possible que La Fontaine ait fait une aussi mauvaise petite Fable? Comment ses amis la lui ont-ils laissé mettre dans ce recueil? un Singe qui bat sa femme, qui va à la taverne, qui s'enivre: qu'est-ce que cela signifie? quel rapport cela a-t-il avec les mauvais auteurs? Le froid imitateur, le plagiaire même d'un grand écrivain, peut d'ailleurs n'être ni mauvais mari, ni mauvais père, ni ivrogne, etc.; enfin, ne faire nul tort à la société, que de l'excéder d'ennui. (*Ch.*)

XX. *Le Philosophe Scythe.*

AULUGELLE, Nuits Attiques, liv. 19, ch. 12.

APRÈS une mauvaise petite pièce, en voici une excellente; ce n'est point, à la vérité, un apologue, mais une fort bonne leçon de morale. La Fontaine connut et sentit les passions; tandis que la plupart des moralistes les considéroient comme les ennemis de l'homme, il les regarda comme les ressorts de notre âme, et en devint même l'apologiste. Cette idée, que les philoso-

phes ennemis des stoïciens avoient rendue familière à l'antiquité, si l'auteur des Fables la développa quelquefois avec plaisir, c'est qu'elle étoit pour lui une vérité de sentiment; c'est que les passions modérées étoient les instruments de son bonheur. (*Ch.*)

V. 4. Un sage, assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois. . . . .

C'est le vieillard du Galèse, dont il est question au 4ᵉ. livre des *Géorgiques. Cui pauca relicti jugera ruris..... regum æquabat opes animis....*

V. 17. Laissez agir la faux du temps:
Ils iront assez tôt border le noir rivage.

Il ne se peut rien de plus audacieux que cette figure, où l'on voit des arbres descendre aux enfers comme les hommes. Il faut chercher dans l'Ecriture pour trouver un exemple de cette force; et c'est M. Roucher qui, le premier, en a fait la remarque dans une des savantes notes du 5ᵉ. chant de son poëme des *Mois*, en citant ce passage d'Ezéchiel : *Omnes enim* (arbores) *morti debentur inferis destinatæ in turba hominum descendentium in foveam ituræ* (ch. 31). Nul poète, dit Chamfort, au sujet de ces vers, n'est plus hardi que La Fontaine; mais ses hardiesses sont si naturelles, qu'on ne s'en aperçoit pas, ou du moins on ne voit pas à quel point sont ces hardiesses, et c'est ce qu'on peut dire de Racine.

Plusieurs modernes se sont emparés de ce beau trait de poésie; en voici quelques exemples assez heureux:

Un souffle encore, et le frêle arbrisseau
Alloit du Styx border les noirs rivages.

(*M. de Guerle, Fable de* la Vigne et l'Ormeau.)

Sans votre appui (1), les élèves de Flore
Tomberoient abattus à leur première aurore,

(1) Celui de l'art qui les abrite l'hiver.

Et du seuil de la vie enlevés sans retour,
Iroient peupler les champs du ténébreux séjour.
(M. Castel, poëme des Plantes.)

Chez M. Aubert, antérieur à ces deux poètes, c'est une rose

Prête d'aller border les rives du Ténare.

Mais il falloit s'en tenir là, et ne pas reproduire ailleurs la même idée sous une fade enluminure, en faisant dire à un œillet :

Bientôt j'irai parer le sein de Proserpine.
(Fable 12, *liv.* 4.)

Enfin, quoiqu'on ne puisse tout-à-fait mettre au nombre de ces imitations ces beaux vers du chantre des *Jardins*, en faveur de ces vieux et respectables troncs qui font l'ornement des grands parcs, les regrets qu'expriment ces vers, où le sentiment s'allie à la magnificence de l'expression, nous semblent cependant acquérir un nouvel intérêt auprès de ceux de La Fontaine :

Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissants,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,
Tomberont sous le fer, et de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.

V. 34. Contre de telles gens (*les stoïciens*), quant à moi, je réclame :
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort
. . . .
Je veux des passions ; et si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid.....

Ces trois derniers vers sont extraits de l'histoire de Zoon, dans *les Filles de Minée* : qui s'en douteroit, à les voir ainsi rapprochés des précédents ?

La Fable d'Imbert intitulée *l'Homme et l'Espalier*, ressemble beaucoup, pour le fond et pour la morale, à cette Fable de La Fontaine. Il y a aussi, dans la fameuse *Epître à Clio* de La Chaussée, un petit épisode où figurent Vertumne et Pomone, qui n'est pas non plus sans y avoir quelque rapport.

XXI. *L'Eléphant et le Singe de Jupiter.*

Nous retrouvons pourtant un véritable apologue, c'est-à-dire une action d'où naît une vérité morale, voilée dans le récit de cette action même.

Cette Fable est excellente, et on la croiroit du bon temps de La Fontaine. La vanité de l'Eléphant, le besoin qu'il a de parler, voyant que Gille ne lui dit mot, l'air de satisfaction et d'importance qui déguise mal son amour-propre, le ton qu'il prend en parlant du combat qu'il va livrer, et de sa capitale, tout cela est parfait. La réponse du Singe ne l'est pas moins, et le dénouement d'un brin d'herbe à partager entre quelques Fourmis, est digne du reste. (*Ch.*)

Voici un trait de l'histoire de Cicéron qui revient assez à cette Fable. Nommé questeur en Sicile, il s'y étoit comporté avec tant de vigilance et de probité, qu'il croyoit Rome uniquement occupée de sa gloire. Il s'empressoit d'y retourner pour recueillir, après un an d'absence, les applaudissements des citoyens. Déjà il étoit à Pouzolles : un ami, qui le rencontre, lui demande depuis combien de jours il est sorti de Rome, et quelles sont les nouvelles qu'on y débite. « Je viens « des provinces, dit Cicéron. — N'est-ce pas d'Afri- « que? » demande un autre. Un troisième, qui veut paroître mieux instruit, prend la parole, et montre la même ignorance. Cicéron connoît alors dans quelles bornes étroites se renferme cette renommée qui faisoit l'objet de tous ses vœux.

XXII. *Un Fou et un Sage.*

ABSTEMIUS, F. 172.

V. 11. Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

CETTE phrase, quoique le sens en soit complet, finit d'une manière peu satisfaisante pour l'oreille : la période n'est pas terminée, et laisse désirer un dernier membre de phrase, lié aux précédents par une conjonction, tel, à peu près, que celui-ci : *et demi-mort, sur la place on le laisse.* Cette finale empêcheroit, de plus, qu'on ne croie que le pauvre fou a succombé tout-à-fait sous les coups, pour réparation de l'injure faite au prétendu sage : conclusion qui seroit peu digne d'une Fable, nom qu'au reste Chamfort semble refuser à cette petite pièce, qu'il traite de joli petit conte renfermant une bonne leçon pour ceux qui peuvent en profiter.

V. 13. Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.

Quoique la mode en soit passée, cette morale n'est pourtant pas tout-à-fait sans objet aujourd'hui, car on retrouve à peu près l'équivalent des fous dans la personne de ces agréables mystificateurs de société, dont le métier est de faire rire le maître de la maison aux dépens de gens dont on devroit plutôt respecter la candeur et la bonne foi, que de s'en amuser comme ils font, et le tout.... pour *la franche lippée.*

XXIII. *Le Renard Anglais.*

A MADAME HARVEY.

Mme. HARVEY étoit une dame anglaise qui avoit beaucoup d'amitié pour La Fontaine, et même c'est elle principalement qui l'engageoit à passer en Angleterre, après la mort de madame de la Sablière et de M. Hervard. C'étoit une femme de beaucoup d'esprit.

V. 5. . . . . Et le don d'être amie.

Expression bien heureuse que La Fontaine a inventée et rendue célèbre.

Citons encore le vers suivant :

Malgré Jupiter même, et les temps orageux,

pour ne rien supprimer de l'éloge qui s'applique si bien à son auteur lui-même.

V. 16. Ils étendent partout l'empire des sciences.

Rien n'étoit plus vrai et plus exact. La Société royale de Londres, fondée sous Charles II, jetoit les fondements de la vraie physique établie sur les expériences et sur les faits.

V. 18. Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres.

La Fontaine veut dire que la pénétration des Anglais l'emporte sur celle des autres peuples; mais cette manière de s'exprimer n'est ni très-élégante ni très-française.

V. 19. Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres

Voilà qui me paroît étrange; mais, à toute force,

peut-être les chiens anglais sentent-ils mieux le renard que les nôtres : ils le chassent plus souvent. (*Ch.*)

V. 38. Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.

Aboi n'a de pluriel que pris au figuré, et on le retrouve dans sa véritable signification quelques vers plus haut. Le mot dont il convient de se servir au propre, est *aboiements* ; mais il est aussi discordant en poésie que la chose même.

V. 49. Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème.

Nous avons vu, dans la Fable du *Chat et le Renard:*

N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

Il faut qu'un auteur évite ces contradictions formelles.

V. 50. Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'auroit pas, cependant, un tel tour inventé.

Pourquoi cela ? Tout au contraire : car, en conséquence de cette profondeur de jugement tant vantée, il eût bien pu se faire que lui-même il se fût accroché très-sérieusement dès la première fois ; et ce, pour se tirer tout d'un coup d'embarras. Témoin cet Anglais qui, près d'être arrêté pour un délit, se pendit dans sa maison, après s'y être bien barricadé, en disant : « Ils vont être bien attrapés ! »

V. 52. Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision?

Quoi ! tous les Anglais ont de l'ésprit ! il n'y a point de sots chez eux ! A quoi La Fontaine songeoit-il en écrivant cela? (*Ch.*)

A faire sa cour à madame Harvey. Mais voici, de la part d'un Anglais (1), une réponse directe à Chamfort,

(1) M. Robert Thompson, traducteur des Fables de La Fontaine en vers anglais.

et, par contre-coup, à La Fontaine, telle que nous n'eussions jamais osé nous permettre de la faire, et que nous croyons même devoir nous dispenser de la traduire :

« Yes certainly M. Chamfort there are and were in La « Fontaine, days more fool, than wise men could wish, « and many rogues to keep them company. Abundance « of both I say Without counting the Beldlams, the « Saint-Lukes, the Newgates, the Hulks, the Benches « and other convents of that kind where so many daily « retire with badges of public disaprobation. England « can boast her portion of the scum, of the earth with « almost any civilised nation on its surface and every « where, as our great poet expresses it :

« *With equal speed indifferent road they run*
« *Some to undo, and others to be undone.* »

V. 56. Je reviens à vous. . . . .

Ce tour est froid : il faut revenir à son ami sans y penser, et sans l'y faire songer lui-même. (*Ch.*)

V. 62. Et se font écouter des nations étranges.

Il veut dire étrangères. Corneille se sert du même mot dans ce sens; mais ni Boileau, ni Racine ne se le sont permis. Toute cette fin me paroît dénuée de grâce, et le mot de Charles II à Mme. Harvey,

V. 64. Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges,

ce mot seul vaut mieux que tout ce que dit ici La Fontaine à cette dame et à Mme. de Mazarin. (*Ch.*)

XXIV. *Le Soleil et les Grenouilles.*

Cette Fable, traduite du latin du P. Commire, qui l'avoit composée à l'occasion de la conquête de la Hollande par Louis XIV, fut d'abord, ainsi que son original, imprimée sur une feuille volante, et sans nom d'auteur; il paroît même, en ce qui concerne le P. Commire, que ce petit feuillet, loin de devenir le jouet des vents, a, comme la Renommée, qui sans doute s'étoit chargé de le répandre, acquis de la consistance en cheminant : car on trouve la Fable latine, insérée comme appartenant à Phèdre, dans l'édition donnée en 1709 par Volfius.

L'imitation de La Fontaine n'a commencé à faire partie du recueil de ses apologues que dans l'édition de 1728, la première complète.

XXV. *L'Hyménée et l'Amour.*

C'est improprement que cette pièce, adressée à Mlle. de Bourbon et M. le prince de Conti, porte le titre de Fable : c'est une épithalame sur le mariage de ces deux illustres personnages, qu'il falloit reléguer dans les œuvres diverses. Nous en détacherons seulement les vers suivants :

V. 50. Dans la carrière aux époux assignée,
Prince et princesse, on trouve deux chemins :
L'un de tiédeur, commun chez les humains;
La passion à l'autre fut donnée.
N'en sortez point : c'est un état bien doux,
Mais peu durable en notre âme inquiète.
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite;
L'amant alors se comporte en époux;

pour les opposer à ce passage d'un des opéras de

notre auteur, qui dit beaucoup plus en moins de paroles :

Hymenée est un Dieu jeune, charmant et blond;
Mais les jours, avec lui, ne se ressemblent guères :
Le premier est amour, amitié le second,
Le troisième, froideur; songez-y bien, bergères.

XXVI. *La Ligue des Rats.*

Cette Fable a été donnée comme pièce inédite de La Fontaine, dans une brochure d'un M. Simien Despréaux, qui parut en l'an 6, et qui fit quelque bruit à cause de son titre (1): feu Grainville en fit justice presqu'aussitôt (2), en mettant dans tout son jour l'impudence de l'éditeur qui osoit donner comme de La Fontaine des apologues appartenant, pour la plupart, à Furetière, et à d'autres écrivains de la même force tout aussi obscurs aujourd'hui. Mais chose assez remarquable, c'est qu'à propos de cette même Fable, insérée dans la susdite rapsodie sous le titre du *Chat, le Rat et la Souris*, la sagacité du savant limier s'est trouvée à son tour en défaut d'une façon bien étrange : « J'ignore, « dit-il, en la citant avec plusieurs autres dont l'origine « ne s'est pas présentée de suite à sa mémoire, quels « en sont les auteurs, et dédaigne en faire la recher- « che : il suffit de les lire pour juger qu'elles ne sont « pas marquées au coin du Fablier. » Voltaire raconte quelque part, que, dans sa jeunesse, il s'étoit moqué des connoisseurs du Temple, en leur faisant admirer, comme une pièce de La Fontaine, une Fable de La Mothe. La singulière méprise de Grainville est le revers de la médaille.

(1) Suite des OEuvres posthumes de La Fontaine.

(2) *Décade*, an 6.

La Fontaine ne tire aucune conclusion morale de son apologue, parce qu'au temps où il fut composé, l'allégorie qu'il renferme étoit claire pour tout le monde. On dut alors trouver bien plaisant ce vers si simple en apparence :

Chacun met dans son sac un morceau de fromage.

Ni Chamfort, ni M. Guillon, n'ont laissé de remarques sur cette Fable. Quoi qu'on puisse inférer de leur silence, elle est fort agréablement contée, et même il y a certains traits, celui-ci, entr'autres, où l'on ne sauroit méconnoître le cachet de son auteur :

Chacun dit : il est vrai ; sus, sus, courons aux armes.
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes.

Grainville la confond cependant avec dix autres qu'*il suffit de lire*, dit-il, *pour juger qu'elles ne sont pas marquées au coin du Fablier*. Ce que c'est que d'être surpris en mauvaise compagnie !

XXVII. *Daphnis et Alcimadure.*

THÉOCRITE, Idylle 23.

V. 5. Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entr'elle et vous.

Vieille tournure tout-à-fait bannie du langage : c'est le *non possum quin* des Latins. Madame de Sévigné commence ainsi une de ses lettres : « Je ne puis, ma « chère fille, que je ne sois en peine de vous. » (12 *février* 1672.)

V. 8. Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.

Cela est très-vrai : témoins les quatre vers de cette pièce, et ceux qui suivent :

V. 15. Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge réjaillit.

V. 17. Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines. . . . .

Mais, malgré la louange dont La Fontaine se gratifie, nous avons vu qu'il n'étoit pas si heureux dans l'éloge de M. le prince de Conti et de madame Harvey.

Au reste, toute cette pièce est très-agréable ; elle fait peut-être allusion à quelque petit secret de société qui la rendoit plus piquante : par exemple, au peu de goût que mademoiselle de la Mésangère pouvoit avoir pour le mariage, ou pour quelque prétendant appuyé par sa mère. Quoi qu'il en soit, l'instruction qui en résulte, comme apologue, est tout-à-fait nulle. Mais qu'on ne croie pas que le sujet n'en comportoit aucune ; et qu'on se donne la peine de relire le morceau qui termine le chapitre des *Femmes*, dans La Bruyère : « Il y avoit à « Smyrne une très-belle fille, etc. » (*Ch.*)

V. 31. N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs,
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs.

Ce passage rappelle ce fameux vers de l'*Andromaque :*

Je t'aimois inconstant : qu'eussé-je fait fidèle !

V. 80. Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

Deux silences cités comme sublimes, l'un dans l'*Odyssée*, l'autre dans l'*Enéide*.

On a composé sur cette Fable une pastorale en trois actes et en vers languedociens, portant le même titre, et qui fut représentée à l'Opéra en 1755.

Il existe dans quelques éditions des Fables de La Fontaine imprimées chez l'étranger, telles que celles d'Amsterdam, 1722, in-12, Hambourg, 1731, in-18, une Fable intitulée *l'Amour vengé*, espèce de travestissement bourgeois de celle-ci, écrite d'un style assez naturel, mais très-lâche, parfois incorrect, et, généralement, bien peu digne de La Fontaine, à qui on l'attribue.

XXVIII. *Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.*

V. 4. Tous chemins vont à Rome. . . . .

C'EST un vieux proverbe qui devient ici plaisant, appliqué à la canonisation.

V. 8. S'offrit de les juger sans récompense aucune.

Ce vers auroit pu donner l'idée de la petite comédie intitulée *le Procureur arbitre*, dont le héros se conduit de la même manière. (*Ch.*)

V. 18. Les malades d'alors, étant tels que les nôtres.

Manière bien plaisante d'expliquer pourquoi les malades d'alors étoient insupportables. Ce ton de satire appartient absolument à La Fontaine. (*Ch.*)

V. 37. Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.

C'est là un des meilleurs conseils que le sage pût donner; et je voudrois que La Fontaine eût composé un ou deux apologues pour en faire sentir l'importance.

Tout le discours du solitaire est parfait, et ceux qui aiment les vers le savent par cœur. (*Ch.*)

V. 39. Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la majesté suprême.

E cœlo descendit γνῶθι σεαυτον.

(Juv., sat. 11.)

Connois toi toi-même est un mot
Où toute la sagesse abonde.

(*J.-B. Rousseau.*)

V. 53. Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.

La Fontaine a senti l'objection prise du tort que l'on

feroit à la société, si le goût de la retraite devenoit trop général : il nie que cela puisse arriver.

V. 56. Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.

Et il revient de nouveau au plaisir de prêcher l'amour de la retraite. Quelle force de sens dans ces vers-ci !

Magistrats, princes et ministres,
. . . .
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt ;

et surtout ce vers admirable qui suit :

Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.

On pourroit finir par un apologue plus parfait, mais non par de meilleurs vers. (*Ch.*)

Cette Fable, qui est la dernière pièce des œuvres posthumes déjà citées, offre quelques variantes, mais en soi très-peu importantes. La plus considérable consiste dans la moralité, qui est ainsi conçue :

Ce n'est pas que chacun doive fuir tout emploi :
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, il faut qu'on se propose
D'avoir des appointeurs et d'autres gens ; aussi
On n'en manque pas, dieu merci !
L'ambition d'agir, et l'or sur toute chose,
N'en font naître que trop pour les communs besoins !

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER LIVRE.

CONCLUSION

CONCLUSION.

Après cet examen, qu'il étoit aisé de rendre plus exact et plus sévère, il se présente naturellement quelques réflexions. On a pu être étonné de la multitude de fautes qui se trouvent dans un écrivain si justement célèbre. Je ne parle point de celles qui ne concernent que la langue, la versification, etc. Je n'insiste que sur celles qui intéressent la morale, objet beaucoup plus important. On a pu remarquer quelques Fables dont la morale est évidemment mauvaise; un plus grand nombre dont la morale est vague, indéterminée, sujette à discussion; enfin, quelques autres qui sont évidemment contradictoires. On voit, par cet exemple, quelle attention il faut porter dans sa lecture pour ne point admettre de fausses idées dans son esprit; et s'il s'en est glissé plusieurs dans un livre qui entre dans notre éducation comme un des meilleurs qui aient jamais été faits, qu'on juge de celles que nous recevons par un grand nombre de livres inférieurs à celui-ci! Que faire donc? Je l'ai déjà dit : ne point lire légèrement, ne point être la dupe des grands noms ni des écrivains les plus célèbres, former son jugement par l'habitude de réfléchir. Mais c'est recommencer son éducation, il est vrai; et c'est ce qu'il faudra faire constamment, jusqu'à ce que l'éducation ordinaire soit devenue meilleure : réforme qui ne paroît pas prochaine.

(*Ch.*)

EXAMEN

ANALYTIQUE ET RAISONNÉ

DE QUELQUES FABLES

DE LA FONTAINE,

PAR DIVERS AUTEURS.

EXAMEN

ANALYTIQUE ET RAISONNÉ

DE QUELQUES FABLES DE LA FONTAINE.

Le Renard et le Corbeau.

Liv. 1, Fab. 2.

EXTRAIT DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE, N°. 20, 1801.

(*Article de M.* Geoffroy.)

L'AUTEUR d'*Emile* a prétendu que les enfants n'entendoient pas les Fables de La Fontaine. Peut-être y en a-t-il dont la morale est au-dessus de leur portée, mais elles sont en bien petit nombre, et elles ne sont pas les meilleures. La très-grande partie renferme, au contraire, un code d'instructions très-convenables à cet âge, et revêtues de tous les agréments qui peuvent faire aimer la morale. La Fable du *Renard et le Corbeau*, que Rousseau a commentée à dessein de prouver qu'elle étoit inintelligible pour l'enfance, est précisément la preuve du contraire. Il s'est trop fié à son talent pour le paradoxe; et s'il eût choisi une autre Fable, peut-être auroit-il pu, à force d'adresse, rendre son opinion plausible; mais celle du *Renard et le Corbeau*, chef-d'œuvre de naïveté, offre aux enfants une leçon qu'ils sont d'autant plus à portée de saisir, que la plupart des enfants sont flatteurs à l'égard de ceux dont ils attendent quelque avantage. Quelques réflexions sur le commentaire de Rousseau convaincront les lecteurs que cet écrivain éloquent n'a pas dans l'esprit

autant de justesse que d'éclat, et qu'il semble avoir été doué du talent dangereux de colorer des erreurs et des mensonges.

Quelle minutie pédantesque, de s'appesantir sur ce mot de *maître* donné au corbeau? comme si l'on vouloit incidenter sur le nom de maître Jacques, le cuisinier de l'avare. Quoi! un enfant n'entendra pas que *sur un arbre perché* signifie *perché sur un arbre*? il faudra lui expliquer la doctrine des inversions? Quelle mauvaise chicane! L'expérience confond ces misérables subtilités. Même vétille sur la prétendue fausseté de l'image d'un corbeau tenant en son bec un fromage. Si ce n'est pas un fromage de Hollande ou de Brie tout entier, c'est un morceau de fromage : cela suffit pour la morale, et même pour la poésie. C'est le tout pour la partie. *Alléché*, quoique vieux, est un mot fort connu, même des enfants, que l'odeur d'un bon mets allèche fort souvent; il n'est pas nécessaire, pour le leur faire entendre, de se jeter dans de graves discussions sur la différence de la poésie et de la prose. Je ne connois rien de si ridicule que l'emphase et la morgue philosophique avec laquelle le sophiste génevois épluche et dissèque cette jolie Fable. Il ne veut pas que le renard, passant auprès d'un arbre, puisse sentir le fromage que le corbeau tient à son bec, ce qui, cependant, est facile, si l'arbre n'est pas bien haut. Il moralise à perte de vue sur les dangers que peut avoir un pareil outrage fait à la vérité, et cela lui sied à merveille, à lui qui ne ment jamais; mais il est surtout plaisant et curieux lorsqu'il s'élève contre l'imposture qui fait parler les renards. « Sage « précepteur, prends garde à toi, pèse bien ta réponse « avant de la faire; elle importe plus que tu n'as pensé.» Quel charlatanisme et quelle forfanterie! L'enfant est perdu, sans doute, si on lui dit que les renards ne parlent que dans les Fables. Il me semble qu'il est moins dangereux de dire cela aux enfants que de vouloir persuader aux hommes qu'il n'y a de bonheur et de vertu que dans la compagnie des ours. Le titre de

monsieur, donné au corbeau, n'est point tourné en dérision : il est employé par le renard comme un titre d'honneur dont l'oiseau doit être flatté. Il n'y a nul danger qu'un enfant apprenne à parler lâchement en répétant ce vers :

Que vous êtes charmant! que vous me semblez beau!

L'observation de Rousseau est d'un homme qui prévoit les malheurs de loin. Je ne suis pas aussi alarmé que lui sur le sort de l'enfant, quand on lui explique que le renard ne dit sans mentir que parce qu'il ment; il ne sera pas même nécessaire de le lui expliquer. Les craintes du censeur sont aussi puériles que la Fable qu'il commente si pesamment. Rien n'est plus facile que de faire entendre à un enfant que *répondoit à votre plumage* signifie *égaloit votre plumage*, sans le jeter dans la comparaison et les rapports de qualités aussi différentes que le plumage et la voix. Le style brillant et figuré de ce vers :

Vous seriez le Phénix des hôtes de ces bois,

ne peut qu'amuser une imagination enfantine. Il est inutile que le disciple en saisisse toute la finesse : il suffit, pour son instruction, qu'il sente que c'est un magnifique éloge. S'il y a une passion que les enfants éprouvent bien vivement, et qu'ils manifestent avec des démonstrations énergiques, c'est la joie; et il faut être bien chagrin pour douter qu'ils ne sentent fort bien cette expression proverbiale :

. . . . Le corbeau ne se sent pas de joie.

Quant à l'harmonie imitative de ce vers :

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie,

quand elle seroit alors perdue pour l'enfant, ce qui n'est pas bien sûr, le malheur ne seroit pas grand.

La bonté transformée en bêtise par le renard, lorsqu'il appelle le corbeau *mon bon monsieur*, seroit un

danger plus alarmant, et si ce n'étoit pas une façon de parler dont il est aisé d'expliquer le sens à un enfant de dix ans, à qui Rousseau persuadera-t-il qu'à cet âge on ne puisse pas entendre cette maxime :

> . . . . Tout flatteur
> Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

N'est-on pas tenté de rire de l'humeur du bon Jean-Jacques, lorsqu'à l'occasion de ce dernier vers :

> Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus,

il s'écrie, d'un ton bourru : « Quel est le sot maître « qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un ser-« ment ? » Qu'est-il nécessaire de le lui expliquer ? on entend assez le français à dix ans pour comprendre ce vers, sans avoir besoin d'une définition théologique du serment. La seule remarque qui paroisse avoir quelque sens, c'est que dans cette Fable, le vice est récompensé, et qu'on apprend moins aux enfants à ne pas laisser tomber le fromage de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est au maître à chercher un correctif dans quelqu'autre Fable, où le flatteur soit pris pour dupe. Du reste, tout le commentaire est plein de sophismes et de mauvaise foi. On pourroit comparer les belles phrases dans lesquelles l'auteur d'*Emile* enveloppe tant de niaiseries, et quelquefois tant de principes dangereux, à ces dragées d'atrappe qui, sous une forme séduisante pour la gourmandise, couvrent un morceau de bois ou de charbon, et quelquefois un vil insecte. Mais ces supercheries de société sont innocentes, et les bons tours du jongleur génevois ne le sont pas toujours.

Le Chêne et le Roseau.

Liv. 1, Fab. 22.

EXTRAIT DU COURS DE BELLES-LETTRES DE BATTEUX.

Il y a deux manières de juger les choses, l'une plus aisée, et l'autre moins. La première est de comparer ensemble deux ouvrages de différentes mains sur le même sujet, et d'observer leurs avantages réciproques. La seconde est de comparer un ouvrage avec la nature elle-même, ou, ce qui est la même chose, avec les idées que nous avons de ce qu'on peut ou qu'on doit dire sur le sujet choisi ; car tout auteur qui nous découvre des choses nouvelles, ne fait que nous développer à nous-mêmes ce qui étoit dans nos idées, mais sans que nous sussions qu'il y fût. Expliquons ceci par un exemple.

Qu'on nous annonce la Fable du *Chêne et le Roseau* : du premier coup d'œil, nous voyons le contraste du grand et du petit, du fort et du foible. Voilà une première idée qui nous est donnée par le seul titre de l'ouvrage. Nous serions fâchés que dans le récit, elle se trouvât renversée de manière qu'on donnât la force et la grandeur au roseau, et la petitesse avec la foiblesse au chêne ; nous dirions : cela n'est point naturel. L'auteur est donc lié par le seul titre. Si on suppose que ces deux plantes se parlent, la supposition une fois accordée, le chêne doit parler avec hauteur et fierté, et le roseau avec modestie : c'est la nature qui le demande. Cependant, comme il arrive assez souvent que ceux qui parlent avec le plus de hauteur ont tort, et que les autres, au contraire, ont raison, on ne seroit point étonné de voir l'orgueil du chêne abattu, et la modestie du roseau conservée. Mais cette idée est enveloppée : il s'agit de voir comment l'auteur nous la développera.

S'il le fait de manière à nous faire reconnoître la nature, c'est-à-dire, ce que nous croyons qui a pu et même qui a dû se faire selon toutes les apparences, nous dirons : cela est juste, cela est vrai, c'est-à-dire conforme aux idées que nous avions. La vérité n'est jamais que la conformité de l'image avec son modèle.

Ainsi, les idées nouvelles que prétend nous donner un auteur, ne seront proprement telles que pour avoir été développées en nous nouvellement ; et si elles sont vraies, elles ne nous le paroîtront que parce qu'on nous aura découvert de nouveaux objets auxquels nous les aurons trouvées ressemblantes. Voilà pourquoi le fond de la Fable du *Chêne et le Roseau*, et celui de tous les autres ouvrages qui ont le même degré de perfection, sont si agréables ; ils ont le mérite de nous présenter du nouveau, au moins dans les détails, et du vrai partout. Si, outre cela dans la forme, c'est-à-dire dans les pensées, dans les tours, dans les expressions, il y a un juste rapport avec ce fond, l'esprit n'aura plus rien à désirer ; toutes les parties seront unies et liées parfaitement au-dedans et au-dehors, et nous présenteront un tableau où tout paroîtra nature et vérité : c'est cette manière de juger que nous allons essayer.

Commençons par *le Chêne et le Roseau* ; nous venons d'en exposer le fond, il ne s'agit plus que d'en considérer les détails.

Nous ne parlerons plus d'allégorie, ni d'action, ni de leurs parties, ce sera à la forme surtout que nous nous arrêterons.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature !

Le discours est direct : le chêne ne dit point que *le roseau avoit bien raison d'accuser la nature*, mais *vous avez*..... Cette manière est beaucoup plus vive ; on croit les entendre eux-mêmes : le discours est dramatique. Le second vers contient la proposition du su-

jet, et marque le ton de tout le discours. Il montre déjà du sentiment et de la compassion :

> Vous avez bien sujet d'accuser la nature !

On ne peut guère prononcer ce vers sans y joindre un ton affectueux.

> Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.

Cette idée que le chêne donne de la foiblesse du roseau est bien vive ; elle tient de l'insulte : le plus petit des oiseaux est pour vous un poids qui vous incommode.

> Le moindre vent qui d'aventure
> Fait rider la face de l'eau,
> Vous oblige à baisser la tête.

C'est la même pensée présentée sous une autre image. Le chêne ne raisonne que par des exemples : c'est la manière de raisonner la plus sensible. *D'aventure* est un terme un peu vieux, dont la naïveté est poétique. *Rider la face de l'eau* est une image juste et agréable ; *vous oblige à baisser la tête* : ces trois vers sont doux ; il semble que le chêne s'abaisse à ce ton par bonté pour le roseau. Il va parler de lui-même bien autrement.

> Cependant que mon front, au Caucase pareil,
> Non content d'arrêter les rayons du soleil,
> Brave l'effort de la tempête.

Quelle noblesse dans les images ! quelle fierté dans les expressions et dans les tours ! *Cependant que* est emphatique. *Mon front*, terme noble et majestueux ; *au Caucase pareil*, comparaison hyperbolique ; *non content d'arrêter les rayons du soleil : arrêter* marque une sorte d'empire et de supériorité ; sur qui ? sur le soleil même. *Brave l'effort* : braver ne signifie pas seulement *résister*, mais *résister avec insolence*. Ce n'est point à la tempête seulement qu'il résiste, mais à son effort. Le singulier est ici plus poétique que le pluriel.

Ces trois vers, dont l'harmonie est forte, pleine, les idées grandes, nobles, figurent avec les trois précédents, dont l'harmonie est douce, de même que les idées.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

Le chêne revient à son parallèle, si avantageux pour son amour-propre; et pour le rendre plus sensible, il le réduit en peu de mots. Tout vous *est* réellement aquilon, et à moi, tout me *semble* zéphyr. Le contraste est observé partout, jusque dans l'harmonie : *tout me semble zéphyr* est beaucoup plus doux que *tout vous est aquilon*; mais quelle énergie dans la brièveté!

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrois de l'orage.

L'orgueil du chêne est content; peut-être même qu'il a un peu rougi. Il va reprendre son premier ton de compassion, pour engager adroitement le roseau à consentir aux louanges qu'il s'est données, et à flatter encore son amour-propre par un aveu plaintif de sa foiblesse; mais, malgré ce ton de compassion, il sait toujours mêler dans son discours des expressions qui lui sont désavantageuses. *Encor* est un terme affectueux; *à l'abri*, celui-ci est orgueilleux dans la bouche du chêne. *Du feuillage dont je couvre le voisinage* : *de mon feuillage* eût été trop succinct, mais *dont je couvre*, cela étend son feuillage en quelque sorte. *Le voisinage*, terme juste, mais qui a de l'enflure. *Je vous défendrois de l'orage. Je....* Qu'il y a de plaisir à se donner soi-même pour quelqu'un qui protége! On sent et on fait sentir sa supériorité.

Mais vous naissez, le plus souvent,
Sur les humides bords des royaumes du vent.

Ce tour est poétique, et ne mésied pas dans la bouche du chêne.

La nature envers vous me semble bien injuste.

C'est la conclusion que le chêne prononça sans doute en appuyant avec une pitié insultante, quoique réelle et véritable.

On attend avec impatience la réponse du roseau. Si on pouvoit la lui inspirer, on ne manqueroit point de l'assaisonner. La Fontaine, qui a su faire naître l'intérêt, n'est point embarrassé de le satisfaire. La réponse du roseau sera polie, mais sèche; on n'en sera point surpris.

Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel. . . . .

C'est précisément une contre-vérité. Le roseau n'a pas voulu lui dire qu'elle partoit de l'orgueil, mais seulement lui faire sentir qu'il en avoit examiné et vu le principe : c'étoit au chêne à comprendre ce discours. Tout le reste est nettement contradictoire à tout ce que le chêne a dit, et la vérité y est partout sensible.

Je plie et ne romps pas. Vous avez, jusqu'ici,
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos :
Mais attendons la fin. . . . .

Ce discours est sec, et renferme de la menace.

Les acteurs n'ont plus rien à se dire, c'est au poète à achever le récit. Il prend alors le ton de la matière : il peint un orage furieux :

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.

Le vent part de l'extrémité de l'horizon : sa rapidité s'augmente dans sa course. Au lieu de dire un *vent de nord*, on le personnifie, et la périphrase donne de la noblesse à l'idée, et de l'espace pour placer l'harmonie.

L'arbre tient bon, le roseau plie.

Voilà nos deux acteurs en situation parallèle.

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

Ces vers sont beaux, nobles; l'antithèse et l'hyperbole qui règnent dans les deux derniers, les rendent sublimes.

Cette Fable a de grandes beautés; c'est une petite tragédie qui finit par une catastrophe, ou révolution, ce qui est la même chose. Il y a un intérêt qui commence dès le second vers, et qui croît toujours jusqu'à la fin. On voit l'action qui s'engage, qui continue, qui se termine. Tout y est régulier, proportionné, varié; et, quoiqu'elle soit très-sérieuse, elle ne plaît pas moins que les plus riantes.

Les Animaux malades de la Peste.

Liv. 6, Fab. 1.

EXTRAIT DU COURS DE BELLES-LETTRES DE BATTEUX.

CETTE Fable, quoique sous un titre lugubre, est plus riante que celle du *Chêne et le Roseau.* Les discours du lion, du renard et de l'âne, y ont une naïveté plaisante. Le commencement est d'une excellente beauté. Dans les six premiers vers, c'est une période pleine qui se soutient d'un bout à l'autre. Qu'on la relise, l'oreille est occupée, l'esprit content, le cœur remué : c'est la suspension qui produit une partie de ces effets.

Un mal qui répand la terreur,
Mal. . . . .

Cette répétition fait bien : le poète décrit le mal avant que de le nommer, parce que son nom est terrible. *La peste, enfin, puisqu'il faut la nommer*, capable *d'enrichir* en un jour l'Achéron, *faisoit la guerre:* ces expressions sont riches et fortes. Horace parle d'escadrons de maux : *febrium cohors*. Après avoir nommé et défini la peste, on en montre les effets :

Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitoit leur envie :
Ni renards, ni loups n'épioient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyoient.

Ces vers font contraste avec les six premiers, qui sont forts et vigoureux : ceux-ci sont doux et tristes. Les animaux ont oublié leurs plaisirs, même leurs besoins les plus pressants : les plus féroces n'épient plus *la douce* et *l'innocente* proie ; c'est le ton de la douleur qui fait appuyer ainsi sur le caractère de la *proie. Les tourterelles se fuyoient :* tout est dit dans ce seul mot ; les oiseaux, qui sont les symboles de la tendresse et de la fidélité, se fuient. Voilà bien des idées sombres et noires ; dureront-elles jusqu'à la fin ? non, elles s'éclairciront peu à peu, par degrés. Le lion tient conseil, et fait un discours gravement grotesque, cite l'histoire ; il examine sa conscience, fait un aveu public de ses péchés, dont quelques-uns le font hésiter :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

C'est son grand crime ; et le mot de *berger*, qu'il semble ne prononcer qu'à la hâte, et à la fin, a une grâce particulière. Il alloit se dévouer pour le salut commun, lorsqu'un flatteur entreprit de le justifier par un dis-

cours qui est très-naïf et semble copié d'après un petit maître de cour :

Non, non ; vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d honneur.

La tristesse est passée, on a oublié la peste et sa description ; on a été conduit insensiblement jusqu'au riant.

L'âne vint à son tour, et dit : j'ai souvenance.

Ce début en vieux langage est singulier. *Souvenance* est un mot qui se prononce moitié du nez, et qu'on ne trouve pas mal dans la bouche d'un âne ; d'ailleurs, il marque un souvenir de chose passée il y a long-temps. L'ane étoit innocent ; mais, peut-être honteux de le paroître, parce qu'il l'eût paru seul, il cherche dans sa mémoire, et enfin il dit : j'ai *souvenance*.

Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Le crime du baudet est en soi une pécadille ; toutes ses circonstances le diminuent encore : il avoit faim ; l'occasion s'étoit présentée ; ce n'étoit qu'une fois en passant ; c'étoit un pré de moines ; il n'en mangea que peu.

Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

Cet aveu, si clair et si franc, est fait pour figurer avec celui du lion, qui avoit dit à peu près la même chose : mais l'âne n'eut pas le même succès.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
. . . . On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

La Laitière et le Pot au Lait.

Liv. 7, Fab. 10.

EXTRAIT DU COURS DE BELLES-LETTRES DE BATTEUX.

CETTE Fable est fameuse par sa naïveté. Pérette est d'abord bien peinte en ménagère ; elle marche à grands pas, court au gain. La voilà qui se laisse aller à ses belles pensées, et à ses idées de fortune. Elle fait de grands progrès ; ses désirs sont déjà réalisés dans sa tète.

Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.

Cette dernière expression de *bel et bon* convient à une âme intéressée qui savoure le plaisir de compter son argent.

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?

Le troisième vers est une extension de l'idée qu'elle a de son veau ; elle s'y arrête avec complaisance, elle en est charmée ; son imagination l'emporte : elle fait un petit saut de joie :

Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.

Toutes les idées rassemblées dans ce vers s'évanouissent à la fois : le lait tombe et se réduit à rien.

Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

Liv. 7, Fab. 16.

EXTRAIT DU COURS DE BELLES-LETTRES DE BATTEUX.

Du palais d'un jeune Lapin,
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.

Ce commencement est fort joli. Je ne dis rien du mot de *palais*, qui est grotesque, ni de *dame Belette*, qui est riant, ni de *un beau matin*, qui est naïf; je m'arrête à *s'empara*, qui est rejeté à l'autre vers avec beaucoup de grâce et d'énergie. On y voit la Belette qui se loge tout d'un coup : m'y voilà. *C'est une rusée*: la réflexion n'est point attendue; elle est courte, elle est placée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour,
Parmi le thym et la rosée.

Ces deux derniers vers sont très-riants et très-poétiques. L'idée de *thym* et de *rosée* a quelque chose de tendre et de voluptueux.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours.

C'est un vers imitatif qui représente ce que fait un lapin hors de son trou. Je ne parle point de l'exclamation, *ô Dieux hospitaliers!* qui a un air d'antiquité, ni de tout le raisonnement de la Belette; je n'y remarque que le changement de tour. Ce discours étoit d'abord indirect, dans la bouche du poète; mais le poète s'oublie, et fait parler son acteur lui-même. *Et quand ce seroit un royaume?* doit se prononcer comme dans la colère, c'est-à-dire, en appuyant sur la première syl-

labe. Tout le reste est plein de feu. Jean Lapin réplique comme un avocat : il emploie les termes du barreau, qui ont beaucoup de plaisant dans sa bouche:

> Ce sont les lois qui m'ont de ce logis
> Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
> L'ont, de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.

La Belette réplique à son tour, et propose, pour terminer la querelle, de s'en rapporter à un saint homme de chat, dont la peinture est charmante en elle-même, et par l'allégorie qu'elle renferme.

On prie ceux qui veulent que le latin ait sur le français des avantages que le français n'a pas sur le latin, de relire cette Fable. Ils seront forcés d'avouer qu'il est impossible de trouver, dans la langue latine, des expressions justes pour traduire surtout ce dernier morceau. Je sais bien qu'on aura recours à des équivalents, qui iront à peu près; mais, en pareil cas, le défi est de rigueur : il faut rendre les mêmes idées, la même finesse, le même goût, le même degré; or, il seroit peu sage de l'entreprendre.

L'Homme et la Couleuvre.

Liv. 10, Fab. 2.

EXTRAIT DE LA DÉCADE DU.... VENDÉMIAIRE AN 5.

(*Article de M.* de St.-Ange.)

DANS cette Fable la morale prend un ton très-grave. L'ingratitude de la couleuvre, ce symbole des ingrats, est mise en parallèle avec celle de l'homme : et le parallèle n'est pas à l'avantage de celui-ci. Mais cette morale naît sans effort, comme elle se montre sans faste. Le fabuliste n'affecte point ce mépris pour l'espèce humaine qui aiguise la satire mordante de Lucien, ni cette dureté misantropique de La Bruyère et de Pas-

cal, qui cherche le mal et qui le trouve. Le mal qu'il peint, il le rencontre : ce sont des incidents amenés comme au hasard, qui parlent d'eux-mêmes.

La forme de cet apologue n'est pas moins remarquable que le fond. C'est un drame à plusieurs scènes, où divers acteurs paroissent tour-à-tour, chacun avec leur caractère propre ; c'est un drame, dis-je, tel que l'intérêt et l'illusion ne peuvent aller plus loin.

Un homme vit une couleuvre.
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.

Observez la brièveté de l'exposition, et l'art du poète qui la fait ici par un monologue.

A ces mots, l'animal pervers,
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourroit aisément s'y tromper).

Cette réflexion surprend ; on ne s'y attend pas : elle est ingénieuse, et, si l'on se borne aux deux premiers vers, elle forme une excellente épigramme. Mais observez que le poète, qui ne visoit pas à être fin, ne s'en est pas tenu là ; il vouloit être, ou plutôt il étoit naïf : il a donc achevé :

Et non l'homme : on pourroit aisément s'y tromper.

Ce n'est plus une finesse de l'esprit, c'est une réflexion naturelle de la raison, qui vous avertit d'une erreur où vous pourriez tomber, et qui s'en garde elle-même.

A ces mots, le serpent se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue.

Avant d'aller plus loin, remarquez ce terme, *l'autre*. La Fontaine s'en sert avec une intention qui ne doit pas vous échapper : ce terme indique que son estime ne fait pas plus de frais pour l'un que pour l'autre. Ne sentez-vous pas, d'ailleurs, la rapide brièveté de cette

narration? Peut-on manier la langue avec plus de souplesse, et plier avec plus d'aisance le vers français à toutes les formes imaginables? L'enjambement, qui sembloit réservé aux vers grecs et latins, est un mérite si commun dans les vers de La Fontaine, qu'il est à peine remarqué. Il les coupe, il les brise, il les suspend comme il lui plaît; et le rhythme, dans sa variété si prodigieuse, est toujours pittoresque, parce qu'il est toujours d'accord avec le sentiment et la pensée. Il est impossible de trouver, dans Horace ou dans Phèdre, une mesure plus variée que dans les vers suivants:

Symbole des ingrats, être bon aux méchants
C'est être sot. Meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : s'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons : jette les yeux sur toi.
Mes jours sont dans tes mains : tranche-les. Ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice:
Selon ces lois, condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise,
En mourant, au moins je te dise
Que le symbole des ingrats,
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre. Il recula d'un pas.
Enfin il répartit : tes raisons sont frivoles;
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient:
Mais rapportons-nous en. Soit fait, dit le reptile.

Vous avez dû voir combien tous ces enjambements donnent de grâce et de naïveté au style. Ce n'est pas que, dans le vers plus noble et plus soutenu, nous en souffrissions de si forts et de si marqués; mais il est à propos de remarquer que la familiarité naturelle du dialogue, même dans la haute comédie, autorise à rompre la mesure. Observez, de plus, avec quelle résignation intéressante la couleuvre fait valoir ses raisons. La dignité du malheur relève la libre franchise des derniers vers, et rappelle ceux-ci d'un poète dramatique:

Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
N'a plus rien à dissimuler.

C'est le comble de l'art de faire jouer un rôle si intéressant et si noble, au plus vil et au plus odieux des reptiles.

Une vache étoit là, l'on l'appelle ; elle vient :
Le cas est proposé : c'étoit chose facile.
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul : mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines ;
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avoient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille : il me laisse en un coin,
Sans herbe. S'il vouloit encor me laisser paître !
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense.

Les plaintes de la vache peuvent-elles être plus attendrissantes? Elles rappellent tous ses services ; puis elle ajoute :

Enfin me voilà vieille, *etc.*

Quel langage ! Peut-on n'en être pas ému? Le cœur ne vous parle-t-il pas en faveur de l'animal qui se plaint? Le fabuliste fait de ses animaux ce qu'un poète dramatique habile fait de ses acteurs : il observe les mêmes convenances dans le ton et dans les mœurs. Une scène épisodique vient de finir : une autre va commencer.

L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait.

Il y a ici deux inexactitudes grammaticales. 1°. Il auroit fallu dire *la bête rampante*. Les adjectifs qui qualifient la figure ou la situation, marchent toujours après le substantif, et non autrement : *un bassin ovale, une table ronde, une tête penchée.* Ceux qui qualifient la

couleur suivent la même règle, malgré le proverbe qui dit que *bonnet blanc* et *blanc bonnet* sont la même chose; car il y a entr'eux toute la différence possible, qui est de bien ou de mal parler. 2°. *Croyons*, sans régime, signifie *ayons de la foi*, et non pas *rapportons-nous-en.* Il auroit fallu y joindre *le*, dans son acception pronominale.

Le bœuf vint à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas dans sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seul il portoit les soins les plus pesants,
Parcourant, sans cesser, ce long cercle de peines,
Qui revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux,
Pour récompense, avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis, quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer, chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des Dieux.

Le bœuf entre *à pas lents* sur la scène : c'est un personnage lourd, mais d'une cervelle rassise et pleine de bon sens. *Ruminé*, expression particulièrement convenable au bœuf, et qui, dans sa double acception, a le mérite de la propriété joint à une grâce singulière. Cette périphrase poétique, pour exprimer le travail du labour, est si habilement fondue dans les plaintes du bœuf, qu'elle les rend plus touchantes, sans allonger, interrompre, ni retarder la marche de son discours. Tel est encore l'intérêt qu'y répand l'expression si énergique du dernier vers, pour dire : *On me tue, et c'est encore pour moi beaucoup d'honneur.* Le bœuf se retire, un autre acteur va prendre sa place.

Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le recuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fût bien pis encor. Il servoit de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents;
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs.
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire :

Il courboit sous les fruits. Cependant, pour salaire,
Un rustre l'abattoit. c'étoit tout son loyer;
Quoique pendant tout l'an, libéral, il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou des fruits en automne;
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée!
De son tempérament il eût encor vécu.

Observez ici le changement de tour. Il y a un artifice de composition très-ingénieux à varier ainsi le récit de l'apologue. Le poète, comme vous avez vu, parle lui-même pour l'arbre qu'il avoit à faire parler; il adopte son rôle, ses idées; il imite son langage. Il faut beaucoup de goût pour saisir de pareilles beautés; elles échappent à la multitude des lecteurs. N'oubliez donc pas cette remarque, elle est importante. Que d'autres observations n'aurois-je pas encore à vous présenter, si je voulois vous faire sentir en détail la précision et la richesse poétique du style! mais, après ce que j'ai eu occasion de vous dire dans les leçons précédentes, ce seroit une répétition inutile. Je me borne à fixer votre attention : 1°. sur le terme *loyer* pour *salaire*, terme qui a vieilli, et qui n'est plus d'usage dans la prose soutenue, mais que la poésie rajeunit avec grâce; 2°. sur cette locution poétique, *les plaisirs du foyer*, qui exprime si agréablement des bûches; 3°. sur ce vers :

De son tempérament il eût encor vécu,

où le poète prête à un arbre la vie et la force du tempérament, qui, dans le langage ordinaire, ne s'appliquent qu'à l'homme.

L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

Ces gens-là, terme de mépris, qui est en même temps un trait de caractère.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense. Ils se mettent en tête

Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

Vous sentez le grand sens de la moralité; vous sentez l'énergique familiarité de cette expression :

Si quelqu'un desserre les dents.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette affabulation, c'est la forme du dialogue qui la termine. Craint-on qu'une vérité n'échappe à ceux à qui l'on parle? on les interroge, ou l'on se fait interroger par eux; c'est-à-dire qu'on les oblige de se rendre attentifs à la leçon qu'on leur donne.

Les Lapins.

Liv. 10, F. 15.

EXTRAIT DU COURS DE BELLES-LETTRES DE BATTEUX.

La Fable des *Lapins* est dans un autre genre (1) : c'est le gracieux, le riant des images qui en font le caractère dominant. C'est une des plus jolies Fables de La Fontaine.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour.

Rien n'est si gracieux que cette peinture du coucher et du lever du soleil; c'est la poésie qui en a fourni toutes les couleurs. Le quatrième vers est le plus heureux pour marquer le point du jour : *sideribus dubiis*.

(1) Que celle des *Animaux malades de la Peste*.

On appelle vers heureux, terme heureux, etc.; tout ce qui paroît être moins l'ouvrage de la réflexion que du hasard, ce qui paroît trouvé plutôt que fait. Ceux qui écrivent savent qu'au bout de la plume il se trouve quelquefois des choses qu'on ne cherchoit point, dont on n'avoit point d'idée, qu'on n'auroit pu désirer : cela s'appelle tours, pensées, expressions heureuses.

Au bord de quelque bois, sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guère.

Dans le premier vers, *grimpe* fait image; le second vers est riant. L'allusion de Jupiter et d'Olympe exerce l'esprit par une comparaison qui se fait du grand au petit. Les deux autres sont heureux. *Je foudroie*, expression forte; *à discrétion* peint l'avantage du chasseur à l'affût : il est en repos, attendant son gibier, qui vient se placer, s'arrêter au bout de son fusil. C'est dans ce moment de sécurité que le lapin est froudroyé : il n'y pensoit guère. Phèdre dit, en parlant du moineau enlevé par le faucon : *Ipsum nec opinum rapit*, il l'enlève lorsqu'il s'y attendoit le moins. La Fontaine dit la même chose, mais avec beaucoup plus de feu.

Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.

Ce tableau est amusant; les lapins y sont peints d'après nature. *L'œil éveillé, l'oreille au guet, s'égayoient* : l'harmonie est charmante. *Leur banquet parfumé de thym* présente la plus agréable idée; le terme de *banquet*, joint à celui de *parfumer*, a beaucoup de dignité et de grâce.

Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité.
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande

S'évanouit bientôt. Je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous nos mains.
Ne reconnoît-on pas en cela les humains?

Voilà la morale; le récit y mène par le chemin le plus court. Elle vient plutôt comme une réflexion du lecteur que comme une pensée de l'auteur.

Qu'on relise tous ces morceaux de suite : outre les détails où nous nous sommes arrètés, on remarquera l'aisance et la liaison des idées, qui se tiennent toutes comme par la main, et se revètent des expressions les plus justes, les plus nobles, les plus riantes, à mesure qu'elles arrivent. Tout coule de source. C'étoit un vrai fablier, que M. de La Fontaine, comme l'a dit plaisamment madame de Bouillon : il ne faisoit point ses Fables, elles naissoient. Un autre, à qui on auroit donné cette même matière, auroit pu y mettre de l'esprit, de beaux vers, mais on n'y auroit pas vu cette chaîne d'objets toujours égale et continue; les jointures auroient paru : au lieu qu'ici tout semble l'ouvrage de la nature, plutôt que celui de l'art. Les Muses dictoient, La Fontaine écrivoit.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Liv. 11, Fab. 8.

EXTRAIT DU COURS DE BELLES-LETTRES DE BATTEUX.

Le mérite particulier de cette Fable est le grand sens et la beauté des sentiments. Un vieillard y parle avec une douce autorité, et donne des leçons à des jeunes gens qui raisonnent selon leur âge, c'est-à-dire avec beaucoup de précipitation. On verra le contraste avec plaisir.

Un octogénaire plantoit :
Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge!

Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage.
Assurément il radotoit.
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.

Les quatre premiers vers sont d'une beauté admirable. *Labeur*, dans le sixième, est plus poétique que *travail*. Qu'on essaie l'un à la place de l'autre.

Ne songez, désormais, qu'à vos fautes passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Que ces deux vers sont beaux! qu'ils sont riches et harmonieux! Le *long* espoir, les *vastes* pensées : quel champ d'idées pour le lecteur! On reconnoît le vers d'Horace, *spem longam reseces*.

. . . . Tout établissement
Vient tard et dure peu. . . . .

Cette maxime est belle et très-bien placée dans la bouche d'un vieillard d'une expérience consommée.

. . . . La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.

Blêmes fait image; c'est le *pallida mors* d'Horace. La Fontaine a imité le reste de la pensée du latin, en lui donnant, cependant, un autre tour qui la rajeunit. Horace avoit dit : *La pâle Mort frappe également du pied à la porte des rois et à celle des bergers.* Le poète français a, comme on voit, remplacé la noblesse par la grâce.

. . . . Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?

C'est une pensée de Sénèque : on voit comment elle est rendue, et l'effet du mot *seulement* placé au bout du vers.

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.
Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore.

Ce sentiment est noble, parce qu'il peint une belle âme; il répand de la douceur et de la bienveillance pour les hommes dans le cœur de ceux qui lisent.

> Je puis enfin compter l'aurore
> Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Ce tour est poétique, il donne un air agréable à une pensée triste d'elle-même. Les trois jeunes hommes périrent effectivement avant le vieillard. Il les pleura. Cependant ils lui avoient parlé avec peu de respect : il a tout pardonné à la vivacité de leur âge; il gémit de les voir sitôt moissonnés. Ce caractère est grand, il est noble, il est touchant. On ne peut rien voir de plus beau que cette Fable.

Les Compagnons d'Ulysse.

Liv. 12, Fab. 1.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

> Prince, l'unique objet du soin des immortels,
> Souffrez que mon encens parfume vos autels.

PRENEZ-VOUS garde, monsieur, à l'air naturel dont ce prologue s'unit avec la Fable? On ne voit point la couture, tant elle est bien faite; et les louanges qu'on donne ici à M. le duc de Bourgogne sont si délicates, qu'elles n'ont point l'air de louanges. Il n'y a qu'un ton pour bien louer, c'est le ton simple et naturel. Le style soutenu sent l'effort, et l'effort sent le mensonge. Il semble qu'on se soit battu les flancs, qu'on ait ramassé toutes les forces de son esprit pour bien dire. Je me défie de tant d'apprêts. On m'attraperoit bien mieux avec une louange simple et négligée : je ne m'en défierois point, parce que je la croirois partie du cœur, et

que je n'ai pas la force de me défier de ce qui vient de là. N'aimez-vous pas bien cet endroit où La Fontaine dit :

Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant ;
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.

Ces deux premiers vers sont admirables pour leur simplicité : *mon esprit diminue*, etc. ; mais remarquez comme le 3e. vers relève tout-à-coup les deux premiers, et leur donne de la noblesse par une image et par une figure. Il ne va pas, *il court, il semble avoir des ailes.* Il y a bien de l'art à savoir nuer ainsi les beautés, et à mettre du vif à côté du simple, pour le réveiller ! car il faut que ce vif ait de la douceur, pour attraper la nuance nécessaire pour bien aller avec le simple. Aussi est-ce par ce grand art de nuer, art avec lequel on a la permission de dire tout ce qu'on veut, et la certitude de le bien dire, c'est, dis-je, avec ce grand art de nuer, que La Fontaine, après avoir parlé de la guerre et des Dieux, revient avec grâce à des idées plus douces :

Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours...
. . . .
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le sens et la raison y règlent toute chose.

Ce *haut bout* me charme par sa naïveté ; il vous fait tout-à-coup rentrer dans le ton de la Fable, dont il sembloit que La Fontaine s'étoit un peu écarté par les idées qu'il y manioit. En effet, il y parle de Mars, il y parle de Louis XIV, il y parle de la campagne de Philisbourg ; mais La Fontaine pouvoit parler de tout ce qu'il vouloit : il savoit rabaisser les idées magnifiques, élever les basses, animer les froides ; sûr d'éviter la disparate, il savoit, dans le besoin, les faire aller avec grace les unes avec les autres, et avec ces talents-là, il lui étoit permis d'oser faire des prologues. *(Extrait des* Réflexions sur la Fable *de Rémond de Saint-Mard.)*

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes, *etc.*

Quoi de plus profond que les raisonnements par lesquels les compagnons d'Ulysse, métamorphosés en animaux par Circé, répondent au roi d'Ithaque qu'ils préfèrent leur état présent à leur premier état! Le lion, l'ours, le loup, réfutent les remontrances d'Ulysse, sans qu'il ose leur répliquer. S'il veut engager le loup à redevenir homme, en lui représentant qu'il est affreux de réduire une jeune bergère à se plaindre tous les jours aux échos de sa gloutonnerie, en lui disant qu'autrefois on l'auroit vu sauver les moutons qu'il dévore aujourd'hui; s'il lui dit, enfin:

Quitte ces bois et redevien,
Au lieu du loup, homme de bien.
En est-il? dit le loup; pour moi, je n'en vois guère, *etc.*

Cette réponse du loup se réduit à ce raisonnement: « Les hommes aiment autant le carnage que nous; or, « il vaut mieux aimer le carnage étant loup qu'étant « homme: donc le motif que vous m'alléguez pour me « faire changer d'état, ne doit pas m'y déterminer. » Voilà assurément un bon syllogisme, mais il est magnifique dans le poète. Pour en sentir la beauté, il suffit de le comparer avec la réduction que nous venons d'en faire; et l'on admirera le poète charmant qui donne des grâces à ce qui sembloit ne pouvoir paroître que sous des formes dures et sèches. (*Logique adaptée à la Rhétorique, par M. Le Breton, p.* 48.)

FIN DES ÉTUDES SUR LA FONTAINE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES.

(Les chiffres romains indiquent la *Partie*, les chiffres arabes la *Page*.)

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

O.

P.

Q.

R.

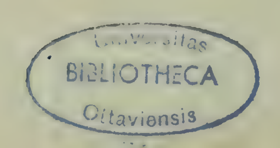
S.

T.

V.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.




18

